



Class

263P

Book

T364

General Theological Seminary Library

CHELSEA SQUARE, NEW YORK





Digitized by the Internet Archive
in 2026

LE JOUR DU SEIGNEUR

ÉTUDE DE DOGMATIQUE CHRÉTIENNE ET D'HISTOIRE

I

LE SABBAT PRIMITIF

LE JOUR DU SEIGNEUR

ÉTUDE
DE DOGMATIQUE CHRÉTIENNE ET D'HISTOIRE

PAR
LOUIS THOMAS, D. TH.

I
LE SABBAT PRIMITIF
D'APRÈS L'ANCIEN TESTAMENT ET LES DOCUMENTS PAÏENS

(Chaldéens, Arabes, anciens Perses, Grecs et Romains,
Chinois, Péruviens, Nègres de la Côte-d'Or, etc.)

Le sabbat a été fait pour l'homme.

CENTRAL SEMINARY
LIBRARY
NEW YORK

LAUSANNE
GEORGES BRIDEL & C^{ie} ÉDITEURS
Place de la Louve.

PARIS
LIBRAIRIE G. FISCHBACHER & C^{ie}
Rue de Seine, 13.

GENÈVE
A l'Agence de la Fédération internationale pour l'observation du dimanche
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1892

Tous droits réservés

263 P

T 364

v. 1

49788

NEW YORK
LIBRARY
CENTRAL

AVANT-PROPOS

Les études ici réunies ont déjà paru de 1887 à 1890 dans la *Revue de théologie et de philosophie*, qui se publie à Lausanne depuis 1868. Elles sont à la fois un tout et un commencement, la première partie d'un autre tout, plus considérable, non restreint au sabbat primitif, mais embrassant aussi le sabbat mosaïque et le dimanche.

Nous espérons que les deux autres parties, qui sont achevées, paraîtront aussi dans le même Périodique, en étant immédiatement réimprimées pour former un second volume. La livraison de novembre 1891 a déjà renfermé un premier article, relatif à la loi mosaïque du sabbat.

Je suis heureux d'avoir pu, avant de réunir ainsi les articles de la première série, les reviser, y introduire des corrections, des additions, des suppressions, et insérer dans le texte ou comme Appendices quelques dissertations qui n'avaient été que résumées dans la *Revue*. C'est au sujet des Chaldéens et des anciens Perses qu'il y a eu le plus de modifications. Mais, là comme ailleurs, je ne pouvais penser à une refonte.

Je dois maintenant donner deux mots d'explication sur le titre un peu insolite, la forme assez disproportionnée et surtout le caractère général de cette étude.

J'allais terminer un cours de Dogmatique quand je crus reconnaître une véritable lacune dans cet enseignement, tel qu'il se donne d'ordinaire. Il me semblait, en effet, qu'en parlant des *Moyens de grâce* confiés à l'Eglise, il ne fallait pas oublier le *Jour du Seigneur*.

Je voulus d'abord, pour mes étudiants, combler la lacune par quelques instructions sur le sujet, mais le temps pressait et j'ajournai la rédaction.

Quand je me remis à l'œuvre, je ne tardai pas à reconnaître qu'elle était plus difficile que je ne le pensais, importante et très opportune à plus d'un égard.

Ce qui ne devait être qu'un détail dans le résultat final m'occasionna de nombreuses et patientes recherches. Je désirais autant que possible arriver au clair sur des questions controversées et parfois d'un haut intérêt. Par exemple, l'histoire de la dénomination planétaire de la semaine, telle qu'elle s'est répandue depuis des siècles dans presque tout le monde civilisé, ou encore les récentes découvertes assyriologiques relatives à une espèce de sabbat.

Plus j'ai avancé dans mon travail, plus j'ai vu grandir son importance et son actualité. Il me semblait en particulier que, chemin faisant et sans me laisser distraire de mon but spécial, je pourrais en quelque mesure :

1° faire sentir toujours plus l'incomparable valeur du début de la Genèse, comme renfermant une tradition de la plus haute antiquité, conservée dans toute sa pureté par la sollicitude d'en Haut ;

2° mettre en garde contre certaines manières nouvelles et hypercritiques d'envisager le Pentateuque ;

3° indiquer la vraie doctrine protestante du dimanche,

telle qu'elle semble pouvoir et devoir se constituer à notre époque ;

4° montrer que les Adventistes font fausse route en prétendant nous ramener à l'observation du sabbat.

Si j'arrive jamais à publier une Dogmatique chrétienne, le paragraphe sur le Jour du Seigneur pourra prendre des proportions fort modestes après l'apparition de cette monographie.

Ce paragraphe serait donc extrêmement différent de la présente étude, mais cependant elle doit être comprise comme se rattachant à une Dogmatique. Je suppose déjà traités une foule de points et des plus graves : en particulier tout ce qui concerne la méthode dogmatique, l'idée dogmatique de Dieu et de la création, la christologie.

Au fond cette monographie ne se rattache qu'à un fragment de l'*Ecclésiologie* (ou théorie de l'Eglise), seconde section de la *Sotériologie*, relative à l'appropriation subjective du salut. Mais ce fragment est chargé, surchargé de pièces justificatives, parfois assez considérables.

En tout cas, c'est en toute sincérité que je réclame l'indulgence du lecteur. Il reconnaîtra bientôt lui-même, et toujours plus, l'immensité du champ qui s'ouvrait devant moi, et ce qu'il faudrait faire pour le mieux défricher. Après avoir beaucoup profité du travail de mes devanciers, j'espère à mon tour être un peu utile à mes successeurs. Si dans l'étude d'un sujet, la préoccupation des divers éléments qui le composent doit exercer une grande influence sur la tractation de l'ensemble, la considération de celui-ci ne saurait être indifférente pour l'élaboration progressive des matériaux, et j'ose espérer que, sous ce dernier rapport tout au moins, le présent volume ne demeurera pas stérile.

L'ouvrage entier doit renfermer proprement deux parties : l'une intitulée le *Sabbat jusqu'au Seigneur Jésus*,

et traitant soit du sabbat primitif, soit du sabbat mosaïque ; l'autre intitulée le *Dimanche ou le Jour du Seigneur selon la Nouvelle Alliance*. Mais on peut aussi considérer le tout, ainsi que l'indiqueront les sous-titres des deux volumes, comme se concentrant successivement sous trois chefs : sabbat primitif, sabbat mosaïque et dimanche.

Que la bénédiction de Dieu repose sur ce travail ! Qu'il contribue en quelque manière au progrès de la science, ou connaissance de la vérité, — et à l'avancement du règne de Jésus-Christ !

Frontenex, février 1892.

INTRODUCTION

Il conviendrait peut-être de compter dans les moyens de grâce confiés à l'Eglise, outre la prédication de la Parole de Dieu et les deux sacrements du baptême et de la sainte cène, le Jour du Seigneur.

Si nous cherchons, en effet, les caractères communs à ces moyens de grâce, en tant que consistant dans la prédication de la Parole de Dieu et les sacrements, voici ce que nous trouvons :

- 1^o Une institution d'en haut ;
- 2^o Une tâche confiée par le Seigneur à son Eglise ;
- 3^o Un moyen par lequel l'Eglise peut étendre ou développer l'action de la grâce divine pour le salut des hommes.

Or, ces trois caractères se retrouvent dans l'institution du Jour du Seigneur :

- 1^o Il est d'institution divine ;
- 2^o L'Eglise doit travailler à la solennisation du dimanche ;
- 3^o Elle peut ainsi concourir efficacement à l'avancement du règne de Dieu.

Mais le premier de ces caractères du dimanche réclame de notre part des développements assez détaillés. La question n'est pas si simple qu'elle pourrait le paraître. Elle a été résolue assez diversement, et elle l'a été dans les temps modernes dans deux sens très différents. Jamais peut-être elle n'a été

l'objet d'une étude aussi spéciale et aussi approfondie, et jamais, semble-t-il, on n'a été plus près d'une solution complète.

Avant d'arriver à cette solution sous forme de conclusion, il convient d'esquisser les grands traits de l'histoire du Jour du Seigneur, car ce Jour a son histoire, comme on l'a si bien dit¹.

Aussi étudierons-nous d'abord la question du sabbat jusqu'au Seigneur Jésus, soit comme sabbat primitif, soit comme sabbat mosaïque, soit comme sabbat pharisaïque, puis la double question du sabbat depuis le Seigneur Jésus, et du dimanche, pour parler, enfin, peut-être de l'éternel sabbat ou éternel dimanche.

Traiter ainsi le sujet du dimanche dans une Dogmatique nous paraît une innovation. Mais, en la faisant, nous ne sommes point complètement sans devanciers.

Nitzsch, dans son *System der christlichen Lehre*, s'occupe successivement de la véritable Eglise, de la prédication, des sacrements, de la prière de l'Eglise et du Jour du Seigneur, du pouvoir des clefs ou de la discipline ecclésiastique.

D'après Oschwald², l'Eglise d'Ecosse désigne sous le titre d'institutions (*ordinances*) de Christ, les sacrements, le Jour du Seigneur et le culte divin.

Dans la confession de foi baptiste adoptée à New-Hampshire en 1833, l'article XIV parle du baptême et de la sainte cène; l'article XV, du sabbat chrétien³.

Signalons encore une parole d'Ehler disant que le sabbat a quelque chose de sacramentel⁴.

A l'appui de cette qualification, nous nous bornerons à indiquer Ex. XXXI, 13, 16, 17; Ezéch. XX, 20, où le sabbat est appelé un signe que l'Eternel est le Dieu d'Israël, une alliance perpétuelle, un signe qui devra durer à perpétuité. La circoncision était de même appelée un signe de l'alliance entre l'E-

¹ C.-F. Schmid : *Verhandlungen des dritten deutschen Kirchentags zu Stuttgart*, Berlin, 1850, pag. 15.

² *Die christliche Sonntagsfeier*, p. 65.

³ *The Creeds of Christendom*, by Ph. Schaff, III, p. 747.

⁴ *Real-Encyclopädie*², XIII, p. 199. De même Ewald, *Die Alterthümer des Volkes Israel*³, 1866, p. 137.

ternel et son peuple (Gen. XVII, 41) ; le sang de l'agneau pascal, un signe auquel l'Eternel devait reconnaître les maisons des Israélites (Ex. XII, 13) ; les pains sans levain de la fête de Pâques, un signe et un mémorial de ce que l'Eternel avait fait pour Israël lors de la sortie d'Egypte (Ex. XIII, 8, 9)¹.

¹ Littérature, ou plutôt indication de quelques ouvrages de notre siècle plus ou moins saillants, sur le Jour du Seigneur en général.

Tim. Dwight, deux sermons, trad. de l'anglais : l'un, sur la *Perpétuité du sabbat* ; l'autre, sur le *Changement du sabbat*, Lausanne, 1834. — Vinet : *Le sabbat juif et le dimanche chrétien*, Lausanne, 1877. Lettres écrites en 1837 à l'occasion des traductions susmentionnées. — Rob. Haldane : *De l'obligation permanente d'observer le jour du Seigneur*, trad. de l'anglais, Toulouse, 1843. — Victor Mellet : *Le dimanche n'est pas un sabbat*, Lausanne, 1843. Vinet faisait grand cas de cette brochure. (Voir *Chrétien évangélique*, 1877, p. 351.) — Neander : *Ueber die christliche Sonntagsfeier*, Deutsche Zeitschrift, 1850. — Oswald : *Die christliche Sonntagsfeier*, Leipzig, 1850. Ouvrage couronné en première ligne et à l'unanimité, à la suite d'un concours ouvert en 1847 par un ami du royaume de Dieu. Le professeur Ebrard fut le rapporteur et, dans son rapport, mis en tête de l'ouvrage, exposa les principes qui avaient dirigé le jury. — Liebetrut : *Die Sonntagsfeier, das Wochenfest des Volkes Gottes*, Hamburg, 1851. Ouvrage couronné en seconde ligne dans la concours. — C. F. Schmid : *Die Heilighaltung des Sonntags*. Rapport présenté au Kirchentag de Stuttgart, en 1850, dans les *Verhandlungen* du Kirchentag, Berlin, 1850. — Hengstenberg : *Ueber den Tag des Herrn*, Berlin, 1852. — Frédéric Godet : *Le jour du Seigneur et les meilleurs moyens d'en avancer la sanctification*. Rapport présenté aux assemblées de l'Alliance évangélique tenues à Genève en 1861. (*Les Conférences de Genève*, 1861, 1^{er} volume.) Nouvelle édition, retravaillée et publiée à part sous ce titre : *Le dimanche*, Genève, 1889. — Hessey : *Sunday. Its origin, history and present obligation considered in the Bampton Lectures*, London, 1^{re} éd., 1860 ; 4^e éd., 1881. En 1887 l'édition était épuisée. — Bersier : *Le dimanche*, discours, Paris, 1864. — Rob. Cox : *The literatur of the Sabbath question*, Edimburgh, 1865, 2 vol. très serrés d'impression et chacun de près de 500 pages. — Ern. Naville : *La loi du dimanche au point de vue social et au point de vue religieux*, discours prononcé au Congrès sur l'observation du dimanche, 1876, Genève. — Theod. Zahn : *Geschichte des Sonntags vornehmlich in der alten Kirche. Vortrag*, mais avec de savantes notes, Hannover, 1878. — Roger Hollard : *Le dimanche*, deux discours, Paris, 1884. — Rev. George Elliot : *The Abiding Sabbath, an argument for the perpetual obligation of the Lord's day*. The Fletcher prize essay for 1884. American tract Society, New-York. — Henke : *Zur Geschichte der Lehre von der Sonntagsfeier*, Theol. Stud. und

Krit., 1886. — J. N. Andrews : *Histoire du sabbat et du premier jour de la semaine*, trad. de l'anglais, Bâle, 1886. Un second volume est annoncé comme « histoire profane. » « Cette seconde partie reprend l'histoire du sabbat et du premier jour de la semaine à l'expiration du premier siècle. On assiste d'abord au progrès de l'apostasie qui ne tarda pas à se produire au sein de l'Eglise primitive. » — Rauschenbusch, A., Prof. zu Rochester, im Staat New-York : *Der Ursprung des Sonntags. Mit besonderer Berücksichtigung der Samstags-Adventisten*, Hamburg, 1887. — Bern. Rische : *Die Sonntagsruhe und die Kirche. Eine Untersuchung auf Grund des Lebens, der Bibel und der Geschichte*, Leipzig, 1890.

PREMIÈRE PARTIE

LE SABBAT JUSQU'AU SEIGNEUR JÉSUS¹

PREMIÈRE SECTION

Le sabbat primitif.

CHAPITRE PREMIER

La fondation du sabbat ou Genèse I, II.

Il est dit, Gen. II, 2, 3 : « Dieu acheva au septième jour son œuvre, qu'il avait faite ; et il se reposa au septième jour de toute son œuvre qu'il avait faite. 3) Dieu bénit le septième jour et il le sanctifia, parce qu'en ce jour il se reposa de toute son œuvre qu'il avait créée en la faisant². »

¹ Littérature : Spencer, *De legibus Hebræorum ritualibus*. Ed. 2. Hagæ-Comitum, 1686, p. 38-74. — Jurieu, *Histoire critique des dogmes et des cultes bons et mauvais*, qui ont été dans l'Eglise depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, Amsterdam, 1704, p. 104-119. — Dom Calmet, *Dictionnaire historique, ... de la Bible*². Genève 1730. Art. Sabbath. IV, 4-12. — Reland, *Antiquitates sacre veterum Hebræorum*⁴, Trajecti ad Rhenum, 1741, p. 257-268. — Ehler, art. Sabbath dans la *Real-Encyklopädie*¹, 1860. — Riehm, article Sabbat dans le *Handwörterbuch des biblischen Altertums*, 1880. — D'Orelli, remaniement pour la *Real-Encyklopädie*², 1883, de l'article d'Ehler, inséré dans 1^{re} ed.; art. Sabbath dans le *Biblisches Handwörterbuch illustrirt*. 1884. — Guill. Lotz, *Quæstiones de historiâ Sabbati*, Lipsiæ, 1883.

² Nous préférons pour ces derniers mots la traduction littérale donnée par la Version de Lausanne à celle par trop sommaire de Segond : qu'il

Il faut entendre dans le verset 2 : « Dieu acheva, » dans le sens de : avait achevé. Cela ressort du contexte, soit de ce qui précède; soit de ce qui suit. Mais il est certain que le repos de Dieu au septième jour n'implique point en Dieu une absence d'activité (Jean V, 17). Il n'implique sous ce rapport que la cessation de l'activité créatrice proprement dite, comme la fin du verset 3 semble l'indiquer nettement : « Il se reposa de toute son œuvre que Dieu avait créée (ברא) en la faisant. »

L'idée de repos qui est exprimée aux versets 2 et 3 par le terme שבת l'est encore plus fortement Ex. XX, 11, où le mot employé est וינח, et XXXI, 17, où sont réunis les mots שבת et וינפש. (Segond : il a cessé son œuvre et il s'est reposé. Lausanne : Il s'est reposé et a respiré.) Evidemment nous ne saurions admettre qu'il y ait eu fatigue en Dieu ni pendant, ni après la création. Mais il ne faudrait pas non plus restreindre l'idée du repos de Dieu dans le 7^{me} jour à l'idée de la cessation de l'activité créatrice. Il faut y joindre, au moins, l'idée de la satisfaction qui suit une œuvre accomplie et bien accomplie. Il est dit, I, 31 : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait ; et voici, cela était très bon. » (Comp. v. 13, 18.)

Dieu bénit le 7^{me} jour et il le sanctifia : évidemment pour ses créatures et tout spécialement pour l'homme, la plus élevée des créatures dont il avait été question dans le récit.

Dieu bénit le 7^{me} jour, c'est-à-dire il en fit un jour spécial de bénédiction à côté des six jours qui devaient le précéder, un jour qui devait être une source de bénédiction, de bonheur.

Il le sanctifia, non pas proprement : Il le mit à part, comme pourrait le faire penser une étymologie qui nous paraît erronée, mais : Il le déclara saint et il le fit saint, il en fit une source de sainteté.

Selon Oehler¹, l'opinion la plus vraisemblable est que le verbe קדש, apparenté avec חדש, être nouveau (d'où חדש, la nouvelle lune), remonte à la racine דש, d'où vient aussi

avait faite. C'est cette dernière version où nous puiserons nos citations, en indiquant quand nous ne la suivrons pas.

¹ *Theologie des Alten Testaments*, I, p. 160 ; *Real-Encyklopädie* ¹, XIX, p. 618.

קדש, verdir, pousser, et qu'il signifie primitivement sortir en brillant (*enituit*, glänzend hervorbrechen). Delitzsch compare d'une manière analogue le verbe קדש au sanscrit dhûsch, *splendidum, pulchrum esse*¹.

Il y aurait donc primitivement dans קדוש l'idée de la lumière apparaissant avec éclat, et cela serait confirmé surtout par Esa. X, 17. passage dans lequel le Saint d'Israël est aussi appelé la lumière d'Israël. Voir aussi 1 Tim. VI, 16 ; 1 Jean I, 5, etc.².

Dieu serait alors le Saint en tant qu'il est, comme s'exprime un dogmaticien luthérien moderne³ : « Celui qui est absolument pur, la lumière absolue et sans tache. » Déjà Quenstedt avait défini la sainteté de Dieu comme étant « *summa omnique labis expers in Deo puritas.* »

Le sens fondamental de קדש est bien aussi, selon Gesenius, être pur.

« Il ne faudrait pas rapprocher, dit Diestel⁴ קדש de קדר, *abscondit*, pour arriver ainsi à l'idée de séparer, mettre à part ; car alors il faudrait rattacher à la même ligne de dérivation קדר, *sordidus fuit*, et קדש, *purus fuit.* »

Dieu sanctifie le 7^{me} jour, c'est-à-dire en fit une source de sainteté, de pureté morale, de lumière spirituelle.

¹ Keil, *Genesis und Exodus* ², p. 457. — Dans l'article de la *Real-Encyklopädie* ², sur la sainteté de Dieu (1879), Delitzsch estime que selon l'étymologie de קדש, qui lui paraît la plus vraisemblable, le mot viendrait non d'une racine (Lautverbindung) דש, mais d'une racine קד, signifiant primitivement « diviser, séparer, » mais que le terme d'opposition sous-entendu ne serait pas directement « ce qui est ordinaire et commun. » mais « ce qui est physiquement defectueux, maladif. » En fait, il arrive ainsi par une autre voie au même résultat que nous. Dieu serait saint en tant qu'il serait, au point de vue négatif, *labis expers* et, au point de vue positif, parfait. Delitzsch cite à l'appui de son opinion une formule d'incantation suméro-assyrienne, où le mot assyrien *kudistu* (= קדשה) a pour équivalent *nu-gig*, pouvant très bien signifier *labis expers* (*nu* = pas, *gig* = malade ou maladie).

² Comp. Cremer, *Biblisch-theologisches Wörterbuch* ², p. 40. — Diestel, *Die Heiligkeit Gottes*, Jahrb. für deutsche Theologie, 1859, p. 4.

³ Thomasius, *Dogmatik* ², I, p. 141.

⁴ Ouvrage déjà cité, p. 4.

Dieu sanctifia ce jour et par conséquent il se le consacra, il en fit pour l'homme une source de consécration à Dieu, car il est clair que pour l'homme, l'idée de la sainteté est essentiellement celle de la consécration à Dieu, de l'obéissance à ses commandements, de la communion avec lui.

Dieu est sa loi à lui-même, tandis que l'homme a sa véritable loi en dehors de lui. Sans doute, en étant appelé à être saint, l'homme est appelé au plein développement de sa personnalité ; mais ce développement même ne saurait s'opérer qu'autant que l'homme se subordonne à la volonté divine. Ce n'est que dans l'obéissance à Dieu, obéissance qui est aussi une communion avec lui, que l'homme devient vraiment libre, en devenant vraiment fort, vertueux, saint. Aussi la sainteté de l'homme est-elle en même temps et même essentiellement une consécration extérieure, bien que profondément intime, un don de soi à un autre et à un autre infiniment supérieur, vraiment parfait.

Voix Ex. XIII, 2 ; XXVIII, 36 ; XXXIX, 30 ; Zach. XIV, 20 ; Lévi. XXVII, 14, etc.

Mais en étant sanctifié, consacré à Dieu, l'homme est ainsi mis à part pour Dieu, et cette mise à part, avant tout spirituelle, est doublement prononcée, elle s'accroît d'une manière toute nouvelle, si le milieu dans laquelle se trouve l'homme sanctifié, est un monde plongé dans le mal (1 Jean V, 19).

On arrive ainsi par l'idée de la sanctification à celle de la mise à part, toutefois cette dernière idée n'est pas le point de départ, il est tout autrement positif.

Dieu sanctifia donc le 7^{me} jour et par là il en fit pour l'homme une source de sainteté ou de sanctification. Mais, pour que ce jour devint tel pour l'homme, il fallait évidemment que celui-ci s'y prêtât librement et lui-même sanctifiât le jour en le reconnaissant comme saint, consacré à l'Eternel, et en se conduisant en conséquence.

Si maintenant nous demandons comment l'homme devait précisément sanctifier ce jour, nous ne trouvons aucune réponse biblique directe, et au fond nous ne saurions nous en

étonner. La Genèse a été rédigée non pour l'homme innocent, mais pour l'homme déchu : et le commandement du sabbat devait apparaître sous une nouvelle forme très détaillée et à quelques égards fort modifiée, quand les temps seraient venus où Dieu pourrait restaurer en quelque manière l'institution, pour le peuple de l'Ancienne Alliance. Plus tard encore l'institution devait recevoir une lumière toute nouvelle dans l'Alliance définitive et humanitaire.

Nous sommes donc réduits pour le commandement paradisiaque à des déductions tirées des termes mêmes de l'institution du sabbat primitif, de l'idée que nous pouvons nous former de l'homme innocent, et aussi des enseignements de l'Ancienne et de la Nouvelle Alliance sur le Jour du Seigneur. Or voici à quoi nous arrivons ainsi :

1^o L'homme devait suspendre son travail ordinaire pour se reposer, et cela afin d'accomplir un divin commandement, impliqué, ce nous semble, dans l'exemple donné par le Créateur à celui qu'il avait créé à son image, et dans le caractère sacré qu'il avait tout de suite imprimé au 7^{me} jour.

2^o Il devait profiter de ce repos pour commémorer le commandement de l'Eternel en rattachant ce commandement à l'exemple donné par l'Eternel lui-même lors de la création des cieux et de la terre.

3^o Il devait commémorer ainsi la toute-puissance créatrice de l'Eternel, le rapport de dépendance spirituelle absolu dans lequel l'homme se trouve constamment vis-à-vis de lui, et tous les devoirs liés à ce rapport.

4^o Il devait adorer Dieu. Il devait le prier, soit pour lui rendre grâces, et lui rendre grâces particulièrement au sujet des bénédictions apportées par les six jours précédents, soit pour implorer la continuation de son secours, de nouvelles bénédictions, particulièrement pour la série des jours ouvriers qui allait commencer.

5^o Il devait se recueillir, s'édifier, s'efforcer de vivre d'une manière spéciale dans la pensée et dans la communion de l'Eternel.

Comme nous voyons les premiers fils d'Adam offrir à l'Eternel

des sacrifices: l'un, une offrande des fruits de la terre, l'autre, une offrande des premier-nés de son troupeau et de leur graisse (Gen. IV, 3), et que le sacrifice n'est point en soi nécessairement expiatoire, nous pouvons admettre encore que l'adoration au 7^{me} jour dut ne pas tarder à se manifester sous la forme du sacrifice.

Dieu bénit le 7^{me} jour et il le sanctifia. Il le bénit en le sanctifiant. Ce jour ne devait produire toutes ses bénédictions que dans la mesure où il serait sanctifié, et les bénédictions mêmes dont il devait être la source, devaient encore augmenter sa sanctification de la part de l'homme, ainsi que son influence sanctifiante. « Le σαββατισμός du Créateur, dit Delitzsch¹, doit devenir le σαββατισμός de la créature. Aussi, en bénissant le 7^{me} jour, en fait-il pour elle une source intarissable de rafraîchissement et, en sanctifiant ce jour, il le revêt d'une gloire particulière pour la nouvelle carrière historique qui commence pour l'humanité. Car קדש signifie approprier la qualité du קדוש, et le קדוש est le saint. »

Il y a donc eu, selon nous, une institution divine primitive d'un jour hebdomadaire de repos, et cette institution fut déjà paradisiaque. Mais, nécessaire et excellente déjà pour la vie d'innocence, elle devait le devenir bien plus encore après la chute de l'humanité.

Ce caractère paradisiaque de l'institution du sabbat nous semble ressortir de Gen. II, 2, 3 et être pleinement confirmé par Ex. XX, 8-11, qui devra plus tard réclamer notre attention.

Nous ne saurions donc être de l'avis de M. de Pressensé, disant²: « Faire remonter le sabbat jusqu'au jardin d'Eden, c'est oublier les conditions de l'innocence, qui n'admet pas le partage de la vie entre le profane et le sacré. »

Nous sommes bien plus d'accord avec M. F. Godet, quand il dit³: « L'institution du sabbat humain avait deux buts. Le pre-

¹ *Genesis* ⁴, p. 109.

² *Siècle apostolique*, II, 1870, p. 243, note. De même dans l'édition de 1889, p. 256.

³ *Conférences de Genève*, I, p. 33. Nous lisons dans le *Dimanche*, du même

mier se rapportait à la vie et à l'activité naturelles de l'homme. Le corps et l'âme de l'homme n'étant point d'essence divine, un repos périodique leur est nécessaire à l'un et à l'autre en raison de leur débilité et de leur fragilité naturelles.

« Mais ce but n'était que secondaire, comme les éléments de notre être auxquels il se rapporte. Le vrai but du sabbat c'était de préparer l'homme à la vie supérieure en vue de laquelle il a, dès l'abord, reçu l'existence. Une activité terrestre non interrompue eût fini par absorber l'homme et par étouffer en lui toute aspiration à la vie supérieure et tout pressentiment de son union future avec l'Esprit Saint. Si cela s'applique à l'homme innocent et pur, combien plus à l'homme retenu loin de Dieu par le péché ! C'est par cette raison que, au moment même où vont commencer les diverses occupations naturelles renfermées dans cet ordre : « Croissez, multipliez et assujettissez la terre » (Gen. I, 28) et résumées dans cette autre expression : « cultiver le jardin » (II, 15),... Dieu, par une touchante anticipation, a eu soin de fonder le sabbat et de prescrire ainsi d'avance une interruption périodique dans le cours des occupations terrestres. »

Il y avait donc une intime et admirable correspondance entre le sabbat primitif et la constitution intime de l'homme déjà tel qu'il était sorti des mains du Créateur, et cette correspondance a été formulée par le Seigneur lui-même quand il a dit : « Le sabbat a été fait à cause de l'homme¹. » (Marc II, 27.)

Mais cette correspondance n'était pas la seule. Il y en avait une autre non moins remarquable, qu'on peut pressentir.

N'y a-t-il pas toujours l'harmonie la plus profonde entre le Créateur et toutes ses œuvres, entre l'homme et la nature au sein de laquelle il a été placé, dont il devait être la couronne ?

auteur, p. 8 : « A son entrée dans l'existence terrestre, l'âme humaine, cette noble fiancée de l'Esprit saint, a reçu le gage de sa vocation à la vie céleste. Ce gage, cet anneau de fiançailles, si j'ose ainsi dire, c'est le sabbat. Le Dr Capadose a exprimé cette idée dans cette belle parole : « Le premier jour que l'homme a passé *sur la terre* l'a élevé au-dessus de » la terre ; car ce fut un sabbat. »

¹ διὰ τὸν ἀνθρώπον. Segond : pour l'homme.

Cette autre correspondance existait entre le repos du 7^{me} jour et l'ordre extérieur de la nature, surtout le cours des astres, spécialement celui de la lune. La lune, en effet, par sa révolution autour de la terre et par ses quatre phases mensuelles, qui durent chacune à peu près sept jours, détermine naturellement et en gros le mois et la semaine¹.

Ce rapport du cours de la lune avec le mois et la semaine nous semble déjà exprimé dans Gen. I, 14-16 : « Dieu dit : Qu'il y ait des luminaires dans l'étendue du ciel pour séparer le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes et qu'ils marquent les temps fixés, les jours et les années², 15) et qu'ils servent de luminaires dans l'étendue du ciel pour éclairer la terre. 16) Dieu fit les deux grands luminaires, le plus grand pour présider au jour, et le plus petit luminaire pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles. »

Ce rapport devait plus tard être exprimé bien plus nettement dans Psaume CIV, 19 : « Il a fait la lune pour marquer les temps fixés³, » et dans Ecclésiastique XLIII, 6-8. où nous suivrons surtout la version de la Bible de Paris, 1850 : « La lune toujours paraît à son moment, faite pour marquer les temps et être le signe du temps⁴. 7) De la lune vient le signe de la

¹ « Le temps que la lune emploie à revenir à la même étoile, dit F. Arago (*Astronomie populaire*, 1856, III, p. 375), est ce qu'on appelle la durée de la révolution sidérale. Ce temps était au commencement de ce siècle de 27.32 jours solaires. Ce temps n'est pas le même dans tous les siècles : depuis les plus anciennes observations jusqu'à nous, la révolution sidérale est devenue de plus en plus courte. Mais la théorie ayant fait connaître la cause de l'accélération du mouvement de la lune, on peut affirmer que la durée de la révolution restera renfermée entre des limites assez rapprochées, et qu'à l'accélération actuelle succédera un retardement. Le temps que met la lune à revenir au cercle horaire mobile du soleil, ou la durée de la révolution synodique, est naturellement plus long que le temps de la révolution sidérale ; sa valeur est aujourd'hui de 29.53 jours. On voit pourquoi nous disons aujourd'hui, car il est évident que la durée de la révolution synodique doit être variable comme celle de la révolution sidérale. »

² יהי לזאת ולמועדים ימים ושנים. Second : que ce soient des signes pour marquer les époques, les jours et les années.

³ עשה ירח למועדים. Second : pour marquer les temps.

⁴ ἀνάδειξις χρόνων καὶ σημείον αἰῶνος. Paris : les époques.

fête¹; elle est un luminaire qui diminue jusqu'à ce qu'il disparaisse². 8) Le mois est désigné d'après son nom³; elle croît en son changement d'une façon merveilleuse.... »

Mais il nous faut revenir sur Gen. I. 14, qui est traduit assez diversement et dont il est difficile de se rendre bien compte.

Nous n'avons pu traduire, avec Segond et bien d'autres, en subordonnant complètement l'idée de signe à celle de la désignation des temps fixés, des jours et des années, comme si les astres ne devaient servir de signe que pour ces désignations. (Voir, par exemple, Gen. IX, 12-17; XV, 5; Mat. II, 1-10; XXIV, 27-30.)

D'autre part, nous ne pouvons pas non plus traduire littéralement, comme le font les Septante, la Vulgate, Luther, etc., en mettant absolument sur la même ligne signes, temps fixés, jours et années. L'idée du signe et celle des temps fixés, des jours et années forment deux groupes distincts. Les astres peuvent être des signes, mais on ne peut pas dire de la même manière qu'ils sont des temps fixés, etc.

Quant à l'expression difficile de **מוֹעֲדִים**, je l'ai traduite le moins mal possible par : temps fixés, exactement comme Dillmann (feste Zeiten). Des Marets, Paris 1850, Lausanne 1866 : les saisons. Segond et *Bible annotée* : les époques. Bunsen, de Wette : Zeiten⁴.

Le Bibelwerk de Bunsen voit dans les **מוֹעֲדִים** de Gen. I, 14 les temps de fête de la nouvelle lune et du sabbat, et il rapporte la distinction des jours à celle des mois.

¹ ἀπὸ σελήνης σημεῖον ἑορτῆς, Paris : sur la lune est pris le signe d'un jour de fête.

² φωστὴρ μειούμενος ἐπὶ συντελείᾳ οὐ συντελείας. Paris : luminaire qui diminue vers la perfection. J'ai traduit les deux derniers mots grecs comme la version de Genève de 1805, de Wette et Bunsen.

³ En grec μήν signifie mois et μήνη, lune. En hébreu, **חדש** signifie à la fois nouvelle lune et mois, etc.

⁴ **מוֹעֵד**, qui vient de **עָד**, fixer, déterminer, signifie, d'après Gesenius : 1° Temps déterminé; a) époque (Gen. XVII, 21; Jér. VIII, 7; Hab. II, 3; Dan. VIII, 19; XI, 27-35; en particulier, jour de fête. **מוֹעֲדֵי יְהוָה**, fêtes de l'Eternel (Lév. XXIII, 2, 4, 37, 44); plus rarement : b) période (Gen. I, 14); en particulier, dans le style prophétique, pour l'année (Dan. XII, 7) 2° Réunion, assemblée. 3° Lieu de réunion. 4° Signe convenu.

Keil comprend dans les **מִיעֲרֵי** non seulement les temps de fête, mais aussi les temps fixés, sur lesquels seuls insiste Delitzsch, à savoir ceux qu'il est utile de connaître pour l'agriculture, la navigation, etc., comme aussi ceux que révèle la vie des plantes, des animaux, de l'homme.

Dillmann distingue dans les **מִיעֲרֵי**, d'une part, les jours de fête ; de l'autre, les semaines, les mois, les saisons. les temps marqués par les occupations des hommes comme pour la vie des animaux et des plantes.

Selon la *Bible annotée*, le mot « sert probablement à désigner ici les mois et les semaines, qui sont fixés d'après le cours de la lune et d'où dépendent les temps de fête. »

De même que le signe me semble dans le verset se rapporter en particulier, mais non exclusivement, à la désignation des temps fixés, des jours et des années, je serais disposé à rattacher d'une manière générale les idées de semaine et de sabbat à la désignation soit des temps fixés, soit des jours.

Après avoir ainsi traité, d'après Gen. II. 2, 3. de la fondation du sabbat tout au début de l'histoire de l'humanité, cherchons si, malgré l'effroyable perturbation introduite par la chute, cette institution a laissé des traces dans l'histoire jusqu'à la promulgation du Décalogue.

Nous étudierons sous ce rapport d'abord l'Ancien Testament, puis les documents païens.

Mais, comme nous venons de le dire, ce sont des traces, des vestiges que nous allons rechercher. Nous ne pourrions guère espérer davantage dans le cas le plus favorable. On ne sera donc pas étonné si nous relevons des détails qui parfois peuvent être interprétés d'une manière différente et dont la force probante provient surtout de leur ensemble.

Nous avertissons en particulier que parmi les traces que nous poursuivons, se trouvent celles de la semaine, de la véritable semaine, celle : de 7 jours¹, bien que si l'existence du

¹ Le mot semaine vient du mot latin *septimana*, qui vient lui-même directement ou indirectement de *septem*, sept. Il viendrait aussi de *mane*,

sabbat entraîne nécessairement celle de la semaine, l'existence de celle-ci ne suppose pas aussi rigoureusement celle du sabbat.

matin, s'il faut en croire Isidore de Séville, qui dit (*Etym.* V, 32) : « *Hebdomadem nos septimanam vocamus, quasi septem luces ; nam mane lux est.* » (Ideler, II, p. 181.) — Les Romains avaient aussi, et antérieurement, emprunté aux Grecs le mot *hebdomas*, qui correspond exactement à *ἑβδομάς* et à שָׁבִיעַ. *Hebdomas* chez les Romains signifia d'abord septaine. (Voir Ideler, I, p. 89.) — C'est donc par catachrèse qu'on se sert quelquefois et que nous pourrions nous servir nous-même d'expressions comme celle-ci : semaine de dix jours. Littré ne parle pas même d'une semaine autre que celle de sept jours.

CHAPITRE SECOND

Traces de l'institution du sabbat primitif jusqu'au Décalogue.

PREMIER ARTICLE: ANCIEN TESTAMENT

§ 1. Genèse IV, 3, 4, 15, 24.

On lit dans les premiers de ces versets : « Au bout de quelque temps, Caïn fit à l'Eternel une offrande des fruits de la terre, 4) et Abel, de son côté, en fit une des premiers-nés de son troupeau et de leur graisse. »

L'expression hébraïque traduite par : au bout de quelque temps, est assez étrange et singulièrement vague. **יְהִי מָקָץ** **יָמִים** signifie proprement : et il arriva à partir de la fin de jours ou : après des jours. On pourrait être tenté d'y voir une allusion à un sabbat dans lequel les deux fils d'Adam auraient offert simultanément leurs offrandes. Mais il ne faudrait point insister sur cette expression pour appuyer l'idée d'un sabbat déjà observé. Il vaudrait mieux sous ce rapport signaler la triple mention qui est faite du chiffre 7 dans ce même chapitre. D'abord au verset 15, dans une solennelle parole de l'Eternel lui-même, pour rassurer en quelque manière Caïn désespéré : « Si quelqu'un tuait Caïn, Caïn serait vengé 7 fois. » Puis au verset 24, dans le chant si sauvage de Lémec, où il rappelle avec impiété cette parole de l'Eternel et dit de sa propre autorité, c'est-à-dire avec un insatiable désir de vengeance : « Caïn sera vengé 7 fois et Lémec 70 fois 7 fois. » Cette menace ressemble à un de ces sinistres jurons, qui sont aussi condamnables que le serment est en lui-même une chose sacrée.

En tout cas, cette triple mention du nombre 7 montre que

dans des temps encore si primitifs, ce nombre était très connu, et, à cet égard, elle confirme que la semaine ne leur était point étrangère.

§ 2. Genèse VII, VIII.

On peut signaler dans le même sens le fait que le nombre 7 revient plusieurs fois dans le récit biblique du déluge.

Gen. VII, 2 : « Tu prendras auprès de toi 7 couples de tous les animaux purs... 3) 7 couples aussi des oiseaux du ciel... 4) Car encore 7 jours et je ferai pleuvoir sur la terre... 10) 7 jours après, les eaux du déluge furent sur la terre... VIII, 4) Le 7^{me} mois... l'arche s'arrêta sur les montagnes de l'Ararat... 10) Noé attendit encore 7 autres jours, et il lâcha de nouveau la colombe hors de l'arche... 12) Il attendit encore 7 autres jours et il lâcha la colombe... »

Il est digne de remarque que le même chiffre reparait également plusieurs fois dans le récit chaldéen du déluge, récit extrêmement remarquable qui a été fourni par les inscriptions de la bibliothèque d'Assourbanipal¹.

Il y aurait encore à mentionner sous ce rapport, tout au moins, une ancienne tradition de l'Inde provenant, non des Aryas, mais de la population primitive qu'ils subjuguèrent².

¹ Lenormant, *Origines de l'histoire*, I, p. 390-403, 601-618, et surtout 416-418.

² Voici ce que dit Lenormant de cette tradition, dans une page qui ne manquera pas d'intéresser le lecteur (*Les premières civilisations*, 1874, II, p. 144) : « Il est à remarquer que dans les Pourânas ce n'est plus Manou Vâivasvata que le poisson divin sauve du déluge; c'est un personnage différent, roi des pêcheurs, des Dâsas, nommé Satyavrata, » l'homme qui » aime la justice et la vérité, » ressemblant d'une manière frappante au Sisithrus de la tradition chaldéenne. Et la version pourânique n'est pas à dédaigner, malgré la date récente de sa rédaction, malgré les détails fantastiques et souvent presque enfantins dont elle surcharge le récit. Par certains côtés elle est moins aryanisée que la version du Brâhmana et du Mahâbhârata; elle offre surtout quelques circonstances omises dans les rédactions antérieures et qui pourtant doivent appartenir au fonds primitif, puisqu'elles se retrouvent dans le mythe babylonien, circonstances qui sans doute s'étaient conservées dans la tradition orale, populaire et non brahmanique, dont les Pourânas se montrent si

§ 3. Genèse XXI, 28-31.

Il y est dit d'Abraham qu'après avoir conclu une alliance avec le philistin Abimélec, roi de Guérar, il mit à part 7 jeunes brebis. 29) « Et Abimélec dit à Abraham : Qu'est-ce que ces 7 brebis... ? 30) Il répondit : Tu accepteras de ma main ces 7 brebis, afin que cela me serve de témoignage que j'ai creusé ce puits (dont s'étaient emparés de force les serviteurs d'Abimélec). 31) C'est pourquoi on appelle ce lieu Beer-Scheba, car c'est là qu'ils jurèrent l'un et l'autre. » —

« Ce témoignage qu'Abimélec consent à donner en acceptant les 7 brebis, observe Delitzsch, est égal à un serment, car 7 est le chiffre de Dieu se révélant, et נשבע, jurer, équivaut à : s'engager par le nombre 7 (sich besiebenen), c'est-à-dire soumettre la vérité de sa déclaration au regard de Dieu. De même 7 choses, comme, par exemple, chez les Arabes, 7 pierres aspergées du sang de ceux qui font alliance, et placées entre eux, peuvent en conséquence jouer dans les contrats le rôle de symbole de la sanction au nom de Dieu, ou de la déclaration par serment... Le lieu où se conclut l'alliance entre Abraham et Abimélec fut appelé plus tard באר שבע, le puits de la septaine ou du serment (Sieben- oder Eides-Brunnen). »

Nous aurons du reste à revenir sur ce fait très significatif qu'en hébreu, et dans d'autres langues, le mot jurer est de la même racine que le mot sept.

profondément pénétrés. C'est ce qu'a remarqué déjà M. Pietet, qui insiste avec raison sur le trait suivant de la rédaction du Bhâgavata-Pourâna : « Dans sept jours, dit Bhâgavat à Satyavrata, les trois mondes seront » submergés par l'océan de la destruction. » Il n'y a rien de semblable dans le Brâhmanâ ni dans le Mâhâbhârata; mais nous voyons dans la Genèse que l'Eternel dit à Noé : « Dans sept jours je ferai pleuvoir sur » toute la terre » (VII, 4); et un peu plus loin nous y lisons encore : « Au » septième jour, les eaux du déluge furent sur toute la terre » (VII. 10). Le poème d'Erech (le récit chaldeen) ne précise pas le nombre de jours écoulés entre l'annonce du déluge par Samas et le cataclysme lui-même; mais la construction du vaisseau de Sisithrus y dure sept jours, la force du déluge sept autres jours, et enfin sa décroissance sept jours encore. »

§ 4. Genèse XVII, 11, 12.

Abraham reçut l'ordre de circoncire tout fils qui naîtrait dans la maison, à l'âge de huit jours, c'est-à-dire de 7 jours accomplis. Tel devait être l'âge auquel tous les descendants mâles devaient recevoir ce signe de l'alliance.

(Comp. Gen. XXI, 4; Luc I 59; II, 21; Philip. III, 5.)

§ 5. Genèse XXIX, 27-30.

Dans ces versets, qui nous transportent à Charan en Mésopotamie, où était restée la famille d'Abraham après son départ pour le pays de Canaan, nous trouvons déjà l'idée qui devait être développée plus tard dans la législation mosaïque, d'une semaine d'années, et nous voyons aussi apparaître le nom de semaine appliqué à une série de 7 jours (שבוע). Jacob avait dit (v. 18): « Je te servirai sept ans pour Rachel. » Laban dit plus tard (v. 27): « Achève la semaine avec celle-ci (c'est-à-dire Léa), et nous te donnerons aussi l'autre pour le service que tu feras encore chez moi pendant 7 nouvelles années. »

Il y a proprement: Achève cette semaine (שבוע זאת).

Selon Delitzsch et Dillmann, c'est bien une semaine de jours, une semaine de noces¹. Ils citent Juges XIV, 12, où il est question du mariage de Samson et du festin de 7 jours qui eut lieu à cette occasion. Ils citent aussi Tobie XI, 16.

§ 6. Genèse L, 3, 10.

Après ce qui précède, nous pouvons encore considérer comme un signe indirect de la pratique de la semaine, les deux données de Gen. L, 3, 10, en ayant soin de les rapprocher l'une de l'autre. Il est en effet parlé dans ces versets soit d'un deuil de 70 jours célébré en Egypte par les Egyptiens à l'occasion de la mort de Jacob, soit d'un nouveau deuil de 7 jours célébré par Joseph en l'honneur de son père, lorsque la cara-

¹ De même Keil, Bunsen, Riehm (*Handwörterbuch des biblischen Alterthums*, p. 1766), H. Carlisle, *The Week of seven days*. Contemporary Review, oct. 1886, p. 528.

vane qui se rendait à Macpéla fut arrivée à « l'aire d'Athad... au delà du Jourdain. »

La première de ces données est du reste complètement d'accord avec ce qu'on sait par Hérodote (II, 86), de la coutume des Egyptiens de consacrer 70 jours à l'embaumement d'un mort.

§ 7. Job II, 13.

Il faudrait aussi tenir compte de ce verset, où il est dit des amis de Job arrivés pour lui rendre visite : « Il se tinrent assis à terre auprès de lui 7 jours et 7 nuits, sans lui dire un mot, car ils voyaient combien sa douleur était grande. » Le pays d'Uz, habité par Job paraît avoir eu une population foncièrement araméenne et avoir été situé au sud de Damas et au nord de l'Idumée, à l'est de la Palestine et à l'ouest de l'Euphrate¹.

En fait, nous venons de voir 7 jours de noces à Charan et chez les Philistins, 70, puis 7 jours de deuil chez les Egyptiens et dans la maison de Joseph, 7 jours de condoléance au pays d'Uz.

Des théologiens aussi différents que Jurieu, Oehler et l'évêque Carlisle, qui n'admettent pas le sabbat antémosaïque, admettent cependant l'existence de la semaine chez les patriarches. Oehler cite à l'appui de cette opinion Gen. XXIX, 27; VII, 4, 10; VIII, 10, 12; XVII, 12; XXI, 4; Carlisle, Gen. XXIX, 27; Jug. XIV; Gen. L, 10; VII, VIII².

§ 8. Institution de la Pâque.

Au sein du peuple d'Israël, au moment même où sa nationalité allait être affirmée de la manière la plus éclatante, la fondation de la fête de Pâques semble encore présupposer la connaissance de la semaine et même une solennisation particulière du 7^{me} jour. Dans les prescriptions adressées par l'Eternel à Moïse et à Aaron concernant la Pâque, il est dit (Ex. XII, 15-

¹ *Handwörterbuch des biblischen Alterthums* et *Biblisches Handwörterbuch*, article Uz.

² Jurien, *Histoire critique*, p. 112; Oehler, *Real-Encyclopädie*¹, XIII, p. 195; Carlisle, *Cont. Review*, oct. 1886, p. 528.

20): « Pendant 7 jours vous mangerez des pains sans levain. Dès le 1^{er} jour, il n'y aura plus de levain dans vos maisons ; car toute personne qui mangera du pain levé, du 1^{er} jour au 7^{me} jour, sera retranché d'Israël. 16) Le 1^{er} jour, vous aurez une sainte convocation, et le 7^{me} jour vous aurez une sainte convocation. On ne fera aucun travail ces jours-là ; vous pourrez seulement préparer la nourriture de chaque personne. 17) Vous observerez la fête des pains sans levain.... 18) Le 1^{er} mois, le 14^{me} jour du mois, au soir, vous mangerez des pains sans levain jusqu'au soir du 21^{me} jour. » — Comp. les instructions données au peuple par Moïse, XIII, 3-7. — Voir encore Lévit. XXIII, 5-8 ; Nomb. XXVIII, 16-25 ; Deut. XVI, 1-8, etc.

Rappelons brièvement les principaux traits de l'institution. Le 14 nisan, au soir, c'est-à-dire, suivant la pratique officielle, vers la fin du 14, dans la seconde partie de l'après-midi, entre 3 et 5 heures de l'après-midi, l'agneau pascal devait être immolé (Ex. XII, 6).

Au commencement du 15, c'est-à-dire peu après l'immolation de l'agneau, il devait être mangé en famille, avec des pains sans levain, ou azymes, et des herbes amères (Ex. XII, 14).

Telle était la fête de Pâques dans le sens strict du mot (Ex. XII, 14).

Tandis que cette fête n'embrassait que le 14^{me} jour et la nuit du 15^{me} jusqu'à environ minuit, heure à laquelle tout ce qui était resté de l'agneau après le repas devait être brûlé (Ex. XII, 10), la fête des azymes commençait avec le commencement du 15, renfermait ainsi la seconde partie de la fête de Pâques proprement dite ou le repas pascal, et durait 7 jours, c'est-à-dire du 15 au 21 inclusivement.

Les deux fêtes, qui sont parfois distinguées (Marc XIV, 1, etc.), sont parfois identifiées, et alors les deux noms ont le même sens et désignent le même ensemble. Il est dit Luc XXII, 1 : « Or la fête des pains sans levain, dite la Pâque, approchait. » (Comp. Luc II, 41-43, etc.)

C'est en vertu de cette identification qu'il pouvait être question de 8 jours de fête, le 14 nisan étant ajouté aux 7 jours de

la fête des azymes. (Marc XIV, 12 ; Mat. XXVI, 17 ; Josèphe, *Antiq.* IX, 1).

Le 14 nisan pouvait être considéré comme un des jours de la fête, non seulement parce que l'agneau devait être immolé à la fin de ce jour et qu'il fallait se préparer pour cette immolation (2 Chron. XXX, 17 ; comp. Ex. XIX, 10. 14 ; Nomb. XI, 18 ; Jos. III, 5 ; VII, 13), mais encore parce que c'était le jour où l'on éloignait tout levain des maisons et où l'on commençait à cuire les azymes, pratique exécutée avec le plus grand soin par le judaïsme postérieur¹.

Le 14 et le 15 nisan pouvaient donc être envisagés chacun comme étant le 1^{er} jour de la fête : le 15, comme jour du repas pascal et comme 1^{er} jour de la fête des azymes ; le 14, comme jour de l'immolation de l'agneau et comme jour de la préparation des azymes. En fait, nous voyons le 15 désigné comme le 1^{er} jour de la fête, Ex. XIII, 3, et le 14, aux passages déjà cités : Marc XIV, 12 ; Mat. XXVI, 17.

Des 7 jours de fête compris entre le 15 et le 21 nisan, deux étaient particulièrement solennels et devaient être célébrés comme des sabbats : le 15, au commencement duquel on mangeait l'agneau pascal, et le 21 ou dernier jour. Le 15 est même appelé un sabbat, Lév. XXIII, 11-15, comme le Jour des expiations, Lév. XVI, 31 ; XXIII, 32.

Il faut encore ajouter que le 16 devait être caractérisé par une cérémonie particulière, dès qu'Israël serait entré dans la terre promise². On devait ce jour-là apporter une gerbe de blé au sacrificateur comme prémices de la moisson. Le sacrificateur devait agiter cette gerbe devant l'Eternel en faveur de celui qui l'avait apportée. Celui-ci devait en outre sacrifier un agneau et faire des offrandes de fine farine, de parfum et de vin. Ce n'était qu'après l'accomplissement de ces diverses cérémonies que la moisson pouvait commencer.

Quoi qu'il en soit, dans l'institution de la Pâque, d'un côté, nous voyons la fête des azymes proprement dite durer une

¹ Voir la *Résurrection de Jésus-Christ*, par L. Thomas, 1870, p. 70.

² Lév. XXIII, 9-14 ; comp. Josèphe, *Antiq.*, III, 10.

semaine ; de l'autre, nous la voyons se terminer par la solennisation particulière du 7^{me} jour de cette semaine.

De plus, l'ensemble des détails dans lesquels nous sommes entré doit faire comprendre comment Vaihinger a pu dire ¹, en faisant entrevoir une saisissante analogie entre le sabbat et la fête de Pâques, qui ferait de celle-ci comme une reproduction de celui-là : « Le grand jour de la délivrance de la servitude d'Egypte devint une sainte et joyeuse fête de 7 jours, dans laquelle Israël se repose de l'oppression et de l'agitation du monde, et célèbre l'avant-goût du bienheureux repos de Dieu. Par la célébration sabbatique du 1^{er} et du 7^{me} jour de cette joyeuse fête, elle devient tout entière une fête sabbatique, dont le but n'est pas tant le repos que la commémoration de l'œuvre de la création accomplie par la rédemption de la servitude d'Egypte, création d'où sortit Israël pour une nouvelle existence dévouée à Jéhovah. « Sachez que l'Eternel est Dieu ! est-il dit Ps. CVI, 3. C'est lui qui nous a faits, et nous lui appartenons. Nous sommes son peuple et le troupeau de sa pâture, » — et Esaïe XLIII, 15-17 : « Je suis l'Eternel, votre Saint, le Créateur d'Israël², votre Roi. Ainsi parle l'Eternel, qui fraya dans la mer son chemin.... » Mais comme l'ouverture de la moisson coïncidait avec la fête de Pâques et que la vie supérieure est intimement liée avec la bénédiction terrestre, Israël, avec l'offrande de la gerbe des prémices, consacre aussi la nourriture terrestre que lui donne Jéhovah, en confessant que le pain quotidien vient de Jéhovah, et il indique par les sacrifices sanglants ou non sanglants qui s'ajoutent à l'offrande de la gerbe, l'obligation qui lui incombe de fortifier ses membres par la nourriture corporelle pour le service de Jéhovah et afin de devenir saint, comme il est saint. »

§ 9. Exode XVI.

Il y a juste un mois qu'Israël est sorti d'Egypte (Ex. XII, 2, 6-12 ; XVI, 1), il vient d'arriver au désert de Sin, qui est entre Elim et Sinai, et il murmure contre l'Eternel, regrettant la

¹ Article Pascha de la *Real-Encyclopädie* ¹, p. 146.

² בּוֹרֵא יִשְׂרָאֵל.

nourriture qu'il avait abondamment en Egypte et craignant désormais de mourir de faim.

Ex. XVI, 4: L'Eternel dit à Moïse: Voici je vais faire pleuvoir pour vous du pain du haut des cieux. Le peuple sortira et en ramassera jour par jour la quantité nécessaire, afin que je le mette à l'épreuve... 5) Le 6^{me} jour, lorsqu'ils prépareront ce qu'ils auront apporté, il s'en trouvera le double de ce qu'ils ramasseront jour par jour.

6) Moïse et Aaron dirent à tous les enfants d'Israël: Ce soir, vous comprendrez que c'est l'Eternel qui vous a fait sortir du pays d'Egypte. 7) Et au matin, vous verrez la gloire de l'Eternel... 8)... L'Eternel vous donnera ce soir de la viande à manger, et au matin, du pain à satiété...

13) Le soir, il survint des caïlles qui couvrirent le camp; et au matin, il y eut une couche de rosée autour du camp. 14) Quand cette rosée fut dissipée, il y avait à la surface du désert quelque chose de menu comme des grains... 15)... Moïse leur dit: C'est le pain que l'Eternel vous donne comme nourriture. 16) Voici ce que l'Eternel a ordonné: Que chacun de vous en ramasse ce qu'il faut pour sa nourriture, un omer par tête, suivant le nombre de vos personnes; chacun en prendra pour ceux qui sont dans sa tente.

17) Les Israélites firent ainsi; ils en ramassèrent les uns plus, les autres moins. 18) On mesurait ensuite avec l'omer... 19) Moïse leur dit: Que personne n'en laisse jusqu'au matin. 20) Ils n'écoutèrent pas Moïse, et il y eut des gens qui en laissèrent jusqu'au matin; mais il s'y mit des vers...

21) Tous les matins, chacun ramassait ce qu'il fallait pour sa nourriture; et quand venait la chaleur du jour, cela fondait.

22) Le 6^{me} jour, ils ramassèrent une quantité double de nourriture, deux omers pour chacun. Tous les principaux de l'assemblée vinrent le rapporter à Moïse. 23) Moïse leur dit: C'est ce que l'Eternel a ordonné. Demain est grand jour de repos, sabbat consacré à l'Eternel¹; faites cuire ce que vous avez à cuire, faites bouillir ce que vous avez à faire bouillir, et mettez en réserve jusqu'au matin

¹ Second: le jour du repos, le sabbat... שבתון שבת-קדש ליהוה. Bunsen traduit: Eine Ruhefeier, ein heiliger Ruhetag des Herrn. — Le substantif שבת, jour de repos, sabbat, « mot très original, dit Dillmann (Ex. Lévi. p. 214) et bien de formation très ancienne », vient du mot שבת, se reposer, chômer. — שבתון a, d'après Gesenius, le même sens que le subs-

tout ce qui restera. 24) Ils le laissèrent jusqu'au matin... et cela ne devient point infect... 25) Moïse dit : Mangez-le aujourd'hui, car c'est aujourd'hui un sabbat pour l'Eternel¹ ; aujourd'hui vous n'en trouverez point dans la campagne. 26) Pendant 6 jours vous en ramasserez, mais le 7^{me} jour, qui est sabbat², il n'y en aura point.

27) Le 7^{me} jour, quelques-uns du peuple sortirent pour en ramasser, et ils n'en trouvèrent point. 28) Alors l'Eternel dit à Moïse : Jusqu'à quand refuserez-vous d'observer mes commandements?... 29) Considérez que l'Eternel vous a donné le sabbat³ ; c'est pourquoi il vous donne au 6^{me} jour de la nourriture pour deux jours. Que chacun reste à sa place, et que personne ne sorte du lieu où il est au 7^{me} jour.

Et le peuple se reposa le 7^{me} jour.

Tel est le premier récit de nos saints Livres où il soit nommément question du sabbat.

Ce récit n'est pas aussi clair qu'on pourrait le désirer. Si détaillé qu'il soit sur certains points, il semble fragmentaire sur d'autres. Aussi peut-on comprendre comment, selon certains théologiens, il suppose le sabbat comme étant déjà une antique institution, tandis que selon d'autres, même Hengstenberg, Keil et Oehler, il ne le suppose pas.

Kurtz trouve que ce chapitre ne peut pas à lui seul trancher la question, mais qu'elle ne saurait demeurer indécise dès qu'on admet que l'histoire de la création racontée au début de la Genèse repose sur une antique et primitive révélation⁴. Nous ajouterons qu'il faut interpréter le chapitre non seulement en regard de ce qui le précède dans nos saints Livres, mais encore de ce qui le suit, en particulier d'Ex. XX, 8-11 et de tous les passages subséquents de l'Ancien Testament qui

tantif שבת, mais à un degré plus intense. Il désigne un grand jour de fête. (Lév. XXIII, 24). On le trouve le plus souvent lié au mot שבת. (Ex. XXXI, 15 ; XXXV, 2 ; Lév. XVI, 31).

¹ Segond : c'est le jour du sabbat. כִּי-שַׁבַּת הַיּוֹם לַיהוָה. Bunsen : denn ein Ruhetag ist heute.

² Segond : le sabbat. וּבַיּוֹם הַשְּׁבִיעִי שַׁבַּת. Bunsen : Am siebenten Tag ist Ruhetag.

³ יהוה נתן לכם הַשַּׁבַּת. Bunsen : den Ruhetag.

⁴ *Geschichte des Alten Bundes* ² II, p. 236.

rattachent expressément la loi du sabbat mosaïque au récit génésiaque de la création.

D'ailleurs, pour notre part, plus nous étudions le récit en lui-même, plus il nous semble supposer le sabbat comme une institution déjà connue.

L'annonce de ce qui devait se passer au 6^{me} jour (v. 5) apparaîtrait bien brusquement s'il en était autrement.

Si lorsque le peuple a recueilli une double provision au 6^{me} jour, tous les principaux de l'assemblée vinrent le rapporter à Moïse, cela peut s'expliquer par leur admiration et aussi, à cause de leur peu de foi, par la surprise dont ils étaient saisis en constatant que, selon la parole de l'Eternel, l'effusion de la manne avait été doublement abondante.

Les caractéristiques du 7^{me} jour (v. 23, 25) : « demain est grand jour de repos, sabbat consacré à l'Eternel, aujourd'hui est un sabbat pour l'Eternel, » sont bien solennelles pour ne pas se rapporter à l'auguste institution du sabbat primitif.

La parole du v. 29 : « Considérez que l'Eternel vous a donné le sabbat, » n'est pas moins significative dans sa brièveté, et ce qui suit cette parole : « C'est pourquoi il vous donne au 6^{me} jour de la nourriture pour deux jours, » fait ressortir que le don du sabbat est antérieur à la largesse extraordinaire de l'Eternel au 6^{me} jour, et que cette largesse n'est qu'une conséquence de ce don.

Mais il faut admettre que l'institution primitive était plus ou moins tombée en désuétude chez le peuple d'Israël pendant son séjour en Egypte, et qu'avant de promulguer dans toute sa plénitude l'institution du sabbat mosaïque, l'Eternel jugea bon d'y préparer le peuple d'une manière prolongée et admirablement miséricordieuse, en ne dispensant la manne que pendant les 6 premiers jours de la semaine et en la donnant au double le 6^{me}. Comme le remarque Kurtz, « jamais Dieu ne commande sans donner auparavant, et ici aussi, Israël avait une promesse et une garantie de fait que la bénédiction de Dieu suppléerait richement à la suspension du travail commandée par la loi du sabbat. »

Kurtz remarque encore (p. 226) que la durée extraordinaire-

ment longue (7 jours) de la halte du peuple dans le désert de Sin avait un double but : d'une part, accorder à Israël un repos prolongé après tant de fatigues et d'émotions ; d'autre part, donner une base historique au renouvellement de la loi du sabbat.

Tout cela est bien dans l'analogie de la foi.

§ 10. La sortie d'Égypte et Deutéronome V, 12-15.

Oschwald dit (p. 45) qu'au jour du sabbat Israël devait se rappeler les grandes œuvres de grâce sur lesquelles se fondait l'Alliance : l'œuvre de la création de l'univers (Ex. XXXI, 17) et l'œuvre de la rédemption de la servitude d'Égypte (Deut. V, 15), qui s'accomplit un jour de sabbat, et, à l'appui de cette dernière assertion, il met en parenthèse : « Comp. Ex. XII, 1-6, avec XVI, 1, 5... »

Ebrard, dans son énoncé de principes sur la question du dimanche, émet aussi cette dernière opinion, et il cherche à l'établir avec plus de précision.

« Il ne faut pas oublier, dit-il¹, que lorsque Dieu réintroduisit la célébration du sabbat au sein d'Israël, qui en avait perdu l'habitude dans les années d'esclavage, la série des sabbats (d'après la comparaison d'Ex. XII, 1-6 avec XVI, 1, 5) comptait en arrière le jour de la sortie d'Égypte, de telle sorte que les sabbats depuis le temps de Moïse ne commémoreraient pas seulement la Création, mais aussi la Rédemption typique comme cela est dit expressément Deut. V, 16. »

Puis vient cette note explicative : « La sortie d'Égypte eut lieu dans la nuit du 14 au 15 nisan (Ex. XII, 1-6). Au 15^{me} jour du mois suivant Ex. XVI, 1), c'est-à-dire, puisque les Israélites avaient le mois lunaire synodique de 28 jours, précisément 4 semaines plus tard, Israël reçut l'ordre de recueillir pendant 6 jours la manne (v. 5) et de se reposer le 7^{me} jour. Les jours de sabbat tombent ainsi dans le mois de nisan sur le 14, le 21, le 28, dans le mois d'isar sur le 7, le 14, le 21, etc. »

En suivant encore avec plus de précision le même raisonne-

¹ Oschwald, p. x.

ment qu'Ebrard, on arriverait, ce me semble, à un résultat un peu différent et encore plus intéressant.

En effet, d'une part, la sortie d'Egypte eut lieu, si l'on veut, dans la nuit du 14 au 15 nisan, mais plus exactement, d'après la manière israélite de compter les jours d'un coucher du soleil à l'autre, dans le cours du 15 nisan, car si l'immolation de l'agneau pascal tombait sur le 14, le repas pascal tombait sur le 15. D'autre part, en admettant que la parole de l'Eternel à Moïse (Ex. XII, 5) ait été prononcée, non le jour même de l'arrivée au désert de Sin, mais le lendemain, c'est-à-dire, non le 15 isar, mais le 16, on arriverait à déterminer les sabbats des mois de nisan et d'isar comme ayant eu lieu le 15, le 22, le 1, le 8, le 15, le 22, etc., de telle sorte que le 15 nisan et non le 14, aurait été un jour de sabbat¹.

L'institution du sabbat aurait ainsi reçu une nouvelle et éclatante confirmation, en coïncidant avec le grand jour de la sortie d'Egypte ; le rapport établi dans le Deutéronome V, 16 entre le sabbat et cette délivrance se fonderait même sur une coïncidence chronologique.

Malheureusement le calcul d'Ebrard suppose que le mois ne comptait pour les Israélites que 28 jours. Or cela n'est point du tout aussi certain qu'il le dit².

¹ Le théologien anglais Joseph Mede († 1638) avait déjà cru reconnaître par le calcul que c'était en un jour de sabbat que les Israélites avaient vu périr dans la mer Rouge l'armée de Pharaon. Spencer, en effet, dans son *De legibus Hebræorum ritualibus*, 1686, s'exprime ainsi, p. 41 : « Nam Deus (ni fallat Medi nostri calculus) ipso diei illius diluculo, quem Israelite pro Sabbato coluerunt, Pharaonem et exercitum ejus interneioni dedit, et (Ex. XIV, 30) Israel e manibus Ægyptiorum liberavit... In Exodo (XX, 11) itaque Creationis exemplum allegatur, cur dies quisque septimus; in Deuter. (V. 12-15) vero, liberatio ex Ægypto, cur hic ipse dies septimus (a redemptione scilicet ex Ægypto putatus) sacer haberetur. » Spencer ajoute pour son propre compte : « An autem dies ille, quem Israelis filii Sabbati nomine celebrarunt, dies esset ordine septimus a Creatione simul et Redemptione ex Ægypto, non facile determinandum est. Eâ de re in sacrâ paginâ siletur, eam itaque in medio relinquere, consultum et pium existimamus. »

² Richm. dans l'article *Jahr* du *Handwörterbuch*, dit que le mois lunaire synodique (c'est-à-dire d'une nouvelle lune à la suivante) est

On ne saurait donc affirmer que le mois de nisan dans lequel les Israélites sortirent d'Égypte n'eut que 28 jours. Mais nous observerons toutefois qu'en comptant 29 jours pour ce mois et qu'en admettant avec Ebrard que les Israélites reçurent le exactement de 29 jours, 12 h., 44', 29" et que dans l'usage du calendrier (israélite) il comptait tantôt 29 jours tantôt 30.

Franz Delitzsch, dit d'autre part, dans l'article *Monate* du *Biblisches Handwörterbuch* : « De très bonne heure, lorsque les hommes observèrent le ciel, on constata que le cours de la lune était chaque fois de 29½ jours, et on divisa en conséquence le temps en années lunaires comptant un peu plus de 354 jours répartis en 12 mois lunaires, dont chacun commençait naturellement avec la nouvelle lune. Mais on constata plus tard, et c'est ce que firent surtout les Babyloniens, que le soleil après 12 parcours de lune revenait au même point du ciel. On constitua d'après cela une année de 12 mois de 30 jours chacun, et pour ramener l'accord entre cette année de 360 jours et l'année solaire véritable, astronomique, que les Babyloniens considéraient comme étant de 365¼ jours, on ajoutait de temps en temps un mois intercalaire. Les Babyloniens et les Assyriens avaient de tels mois solaires de 30 jours pour la vie civile, et vraisemblablement aussi les Cananéens. Les Israélites, devenus sédentaires, se rattachèrent aussi à la manière de compter des Cananéens. De là vient que les Hébreux admirent dans la vie ordinaire le mois de 30 jours. (Comp. Nomb. XX, 29, Deut. XXXIV, 8, à Deut. XXI, 13.) De là vient encore la division du mois en décades, division que nous trouvons fréquemment dans l'Ancien Testament (Comp. Nomb. XI, 19; Gen. XIV, 55, etc.). Mais à côté de ces mois les Hébreux conservèrent aussi des mois lunaires commençant avec la nouvelle lune. »

Lepsius, dans son grand ouvrage sur la Chronologie des Égyptiens (1^{er} vol., Berlin, 1849, p. 220), après avoir établi que chez ce peuple il y eut avant l'année solaire une année lunaire mobile (*gebundene*) par opposition à l'année lunaire stricte (*ganz freie*), dit positivement qu'on ne peut rien dire de précis sur la longueur des différents mois de cette année.

Ideler (I, p. 67) définit *das freie Mondjahr* (que nous avons appelée : l'année lunaire stricte), comme étant l'année lunaire pure, abstraction faite de toute considération du cours du soleil, — et *das gebundene Mondjahr* (que nous avons appelée : l'année lunaire mobile et que nous pourrions aussi appeler : l'année lunaire mixte ou modifiée), comme étant l'année lunaire déterminée à la fois par le cours de la lune et par celui du soleil.

Il nous semble bien résulter de ces diverses citations, empruntées à Riehm, Delitzsch et Lepsius, que tout au moins on ne peut pas dire avec certitude que le mois de la sortie d'Égypte n'avait que 28 jours.

jour même de leur arrivée dans le désert de Sin l'ordre de recueillir la manne pendant 6 jours consécutifs. on arrive également à reconnaître que le 15 nisan était un sabbat.

Quoi qu'il en soit à cet égard, il nous semble qu'il ne faut point insister sur ces calculs de nature hypothétique et que c'est surtout d'une tout autre manière que doit être compris le rapport très intime et très réel qui existe entre le sabbat mosaïque et le grand exode. Déjà précédemment nous avons signalé le caractère sabbatique que reçut la fête de Pâques, maintenant il s'agit de l'événement même qu'elle devait commémorer.

Le rapport entre le sabbat mosaïque et la sortie d'Egypte est formellement établi dans un texte très remarquable : Deut. V, 12-15, où Moïse rappelle aux Israélites le 4^{me} commandement (Ex. XX, 8-11), mais librement, en faisant une grande suppression ou abréviation, du reste indiquée, et en entrant dans de nouveaux détails et de nouveaux développements.

Voici, sans tarder, comment nous sommes disposé à traduire le passage, en nous rattachant à de nombreuses autorités ¹ : « 12) Observe le jour du sabbat ² pour le sanctifier, comme l'Eternel ton Dieu, te l'a ordonné. 13) Tu travailleras 6 jours et tu feras tout ton ouvrage. 14) Mais le 7^{me} jour est un sabbat pour l'Eternel ³ ton Dieu : tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bœuf, ni ton âne, ni aucune de tes bêtes, ni l'étranger qui est dans tes portes, afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi, 15) et que tu te souviennes que tu as été esclave au pays d'Egypte, et que l'Eternel ton Dieu t'en a fait

¹ Nous nous rattachons plus ou moins étroitement à la version de Genève de 1588, à la Bible de des Marets, à la version de Martin, à celle publiée par la Société biblique de Lausanne en 1836, à celle de Paris publiée en 1850, à celle de Lausanne publiée en 1866, à De Wette, à Bunsen, comme aussi à l'explication que donnent du passage soit Ehler dans l'article Sabbath de la *Real-Encyklopädie* ¹, p. 198 (comp. *Theol. des Alt. Test.*, I, p. 524), soit Schröder dans le Deutéronome du Bibelwerk de Lange.

² את-יום השבת. Second : le jour du repos.

³ שבת ליהוה. Second : le jour du repos de l'Eternel.

sortir à main forte et à bras étendu ¹. C'est pourquoi l'Eternel, ton Dieu, t'a ordonné d'observer le jour du sabbat ². »

Je crois donc qu'il faut rattacher étroitement le demi-verset 15 *a* (afin que tu te souviennes...) à 14 *b* (afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi) et considérer comme deux buts du sabbat mosaïque, parallèles, quoique intimement liés : 1° le repos des serviteurs comme des maîtres, 2° le souvenir de la rédemption d'Egypte.

Je rattacherai aussi 15 *b* (c'est pourquoi l'Eternel t'a ordonné d'observer le jour du sabbat) directement à 14 *b* et 15 *a* (afin que ton serviteur et que ta servante se reposent comme toi, et que tu te souviennes...) et d'une manière générale à versets 12-15 *a*.

Comme l'a fait observer Schröder, dans le verset 12 la phrase incidente et explicative : « comme l'Eternel, ton Dieu, te l'a ordonné, » renvoie à l'institution du sabbat telle qu'elle a été exposée Ex. XX, 8-11. Le même renvoi peut encore être renfermé dans verset 15 *b* : « C'est pourquoi l'Eternel, ton Dieu, t'a ordonné d'observer le jour du sabbat. »

Schröder dit très justement : « Dans Ex. XX, 11 les mots : c'est pourquoi ³ expriment pourquoi Jéhovah a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié, tandis que les mêmes mots expriment dans Deut. V, 15, pourquoi le sabbat institué sur ce fondement est commandé à Israël. Au motif général de l'institution est ajouté le motif spécial au peuple d'Israël. Ce peuple doit ainsi confesser qu'il a été sauvé par Jéhovah et par là distingué de toutes les autres nations (comp. Deut. IV, 34, 37..., 20). »

Après avoir insisté sur ce que l'aspiration au repos de Dieu devint pour l'humanité déchuë l'aspiration à la rédemption

¹ חֹבֶרֶת. Second: ... toi. Tu te souviendras que...

² Second: ... étendu: c'est pourquoi... Je consentirais du reste à traduire, mais sans modifier l'interprétation qui ressort plus nettement de la traduction que j'ai présentée: ... afin que ton serviteur et ta servante se reposent comme toi. 15 Et tu te souviendras que...

³ « Car en six jours l'Eternel a fait les cieux et la terre, la mer et tout ce qui y est contenu, et il s'est reposé le septième jour: c'est pourquoi l'Eternel a béni le jour du sabbat et l'a sanctifié. »

(Gen. V, 29), Oehler continue, en disant ¹ : « Israël aussi, quand il était accablé sous l'oppression égyptienne jour après jour, sans aucune bienfaisante interruption, apprit à soupirer après le repos. Lorsque Dieu, après la délivrance, accorda au peuple des temps de repos revenant régulièrement, ils devinrent en même temps des fêtes d'action de grâces en souvenir de la rédemption qui avait eu lieu. Aussi est-il dit, Deut. V, 15 : « Tu dois te rappeler que tu étais esclave au pays d'Égypte et » que Jéhovah... t'en a fait sortir..., c'est pourquoi Jéhovah... » t'a commandé d'observer le jour du sabbat. » Ce passage, en effet, ne veut pas motiver seulement l'obligation spéciale de respecter le repos des serviteurs au 7^{me} jour et n'est pas simplement parallèle aux exhortations de Deut. XV, 15; XXIV, 22. Mais il ne faudrait pas non plus y voir le fondement propre, objectif, de la fête du sabbat, fondement indiqué Ex. XX, 11. Il faut plutôt l'envisager comme appliquant spécialement à la célébration du sabbat ce que la loi inculque dans l'introduction au Décalogue (Ex. XX, 3) et ailleurs, surtout dans le Deuteronome, comme le motif subjectif le plus profond pour tout l'accomplissement de la loi. Deut. V, 15 est à Ex. XX, 11 comme, par exemple, Deut. XXVI, 8 est aux lois données antérieurement sur l'offrande des prémices. Mais assurément l'accentuation de ce motif subjectif convenait tout particulièrement au sabbat. Ce qui prouve encore combien cette institution se rattachait à la rédemption d'Égypte, c'est ce que disent les historiens romains sur le fondement de la fête du sabbat ².

En nous demandant comment l'homme devait précisément sanctifier le sabbat en vertu de son institution primitive, nous avons trouvé qu'il devait :

1^o Suspendre son travail ordinaire pour se reposer, et cela afin d'accomplir un commandement de l'Éternel :

¹ *Real Encyklopädie* ¹, XIII, p. 198.

² Tacite, *Hist.* V, 4 : « Septimo die otium placuisse ferunt, quia is enim laborum tulit. » — Justin, *Hist.*, 36, 2 : « Itaque Moses Damascenæ antiquâ patriâ repetitâ, montem Sinam occupat : quo septem dierum jejuniis, per deserti Arabiæ, cum populo suo fatigatus, cum tandem venisset, septimum diem more gentis Sabbatum appellatum, in omne ævum jejuniis sacravit : quoniam ille dies famem in eis erroneque finierat.

2^e Profiter de ce repos pour commémorer ce commandement en le rattachant au motif que l'Eternel en avait donné, à savoir son propre exemple lors de la création ;

3^e Commémorer ainsi la toute-puissance créatrice de l'Eternel, le rapport de dépendance spirituelle absolu dans lequel l'homme se trouve constamment vis-à-vis de lui, et tous les devoirs liés à ce rapport ;

4^e Adorer Dieu, le prier, lui rendre grâces, invoquer la continuation de son secours, de ses bénédictions ;

5^e Vivre ainsi en ce jour d'une manière spéciale dans la pensée et dans la communion de l'Eternel.

Si maintenant nous rapprochons de ces devoirs, qui découlent de l'institution primitive du sabbat, les sentiments que devaient éprouver les Israélites à la double pensée de la terrible servitude qui avait pesé sur eux en Egypte, et de la magnifique délivrance qui leur avait été accordée par l'Eternel, nous comprendrons facilement combien le souvenir de l'exode était admirablement propre à se greffer sur l'institution primitive du sabbat et à lui communiquer une sève nouvelle.

Cette institution devait dès lors, en particulier, apparaître aux Israélites comme toute pénétrée, non seulement de sainteté et d'amour, mais encore de miséricorde. Elle devait proclamer, non seulement la toute-puissance créatrice de Jéhovah, mais encore sa toute-puissance rédemptrice ou libératrice, et même rapprocher cette seconde toute-puissance de la première. (Ps. CVI, 3 ; Esaie XLIII, 15-17.) Elle devait remplir l'Israélite de reconnaissance et d'un nouveau zèle pour l'accomplissement de la volonté de Dieu. Elle devait enfin lui inspirer pour l'avenir une nouvelle confiance en sa bonté, et une inébranlable espérance en sa miséricorde.

Il vaut la peine de méditer sous ce rapport le Ps. XCII, qui est intitulé : « Cantique pour le jour du sabbat, » et qui, s'il n'a pas été composé précisément pour la célébration de ce jour, a été tout au moins reconnu par les pieux docteurs d'Israël comme s'adaptant spécialement à cette célébration. Les Talmudistes confirment qu'après l'exil il était employé avec cette signification dans le culte du temple.

La Bible de Paris, 1850, résume assez heureusement le contenu de ce Psaume en ces mots : « 1) Le prophète exhorte les hommes à louer Dieu, 4) à cause de ses grands ouvrages, 6) de ses jugements sur les méchants, 10) et de sa bonté envers les justes. »

Ajoutons seulement que dans le psaume, il est question de la manière la plus générale des œuvres et des pensées de l'Eternel, et qu'au bonheur passager des méchants est opposé le bonheur croissant des justes.

SECOND ARTICLE : DOCUMENTS PAIENS.

INTRODUCTION

Y a-t-il dans les documents païens des traces de l'institution du sabbat primitif, en dehors de la ligne centrale des Révélations, c'est-à-dire, en dehors des Juifs et des chrétiens ou de l'influence des uns et des autres ?

Telle est la question que nous avons à examiner le plus sommairement possible et dont l'examen approfondi, qui rentrerait spécialement dans le domaine de l'histoire des religions, des arts et des sciences, serait susceptible de provoquer des études vastes, difficiles et des développements considérables.

Ce qui serait déjà bien propre à le faire sentir, c'est l'opposition souvent tranchée des opinions qui se sont fait jour à cet égard depuis les temps anciens jusqu'à notre époque.

Citons-en quelques exemples, en parlant en même temps soit de la semaine, soit de la célébration du 7^{me} jour.

D'un côté, les juifs alexandrins Aristobule et Philon sont portés à retrouver beaucoup trop dans l'antiquité païenne le respect du 7^{me} jour. On connaît le mot de Philon, qui désigne le sabbat comme « une fête de l'univers, méritant véritablement d'être appelée et la seule fête générale et la fête commémorative de la naissance du monde ¹. » De l'autre, des autorités juives anciennes et respectées ne feraient remonter l'institution du

¹ *De Opif. mundi*, I, 21. Ἐορτή γάρ οὐ μιᾶς πόλεως ἢ χώρας, ἀλλὰ τοῦ παντός ἥν κυρίως ἄξιον καὶ μονήν πάνδημον ὀνομάζειν καὶ τοῦ κόσμου γενέθλιον. Mangey : est enim festus non unius populi regionisve, sed universi, qui solus meretur dici festivitas publica et mundi natalis. Πάνδημος signifie proprement public, destiné à tout le peuple ; mais à cette signification, il semble difficile, à cause du contexte, de ne pas, tout au moins, associer ici un sens plus général, se rapportant non à l'ensemble d'un peuple, mais à l'ensemble même des peuples. J'ai donc traduit par le mot : général, susceptible des deux acceptions.

sabbat qu'au séjour des Israélites dans le désert de Mara. (Ex. XV, 25¹.)

Parmi les Pères, les uns, tels que Clément d'Alexandrie et Eusèbe de Césarée², suivent l'exemple d'Aristobule et de Philon, tandis que d'autres, comme Cyrille d'Alexandrie et Théodoret³, ne voient dans le sabbat qu'une institution de l'Ancienne Alliance.

Au XVII^e siècle, Grotius, dans son *De veritate religionis christianæ*⁴, insiste sur l'universalité de la célébration du 7^{me} jour, et Selden le réfute dans son *De jure naturali et gentili juxta disciplinam Hebræorum*, Londres, 1640.

En 1704, Jurieu dit au sujet de l'antiquité antémosaïque du sabbat : « Cette question a été extrêmement agitée dans notre siècle, et il n'y a point d'auteurs qui ayant écrit sur le décalogue ou sur le second chapitre de la Genèse, n'aient amplement traité cette matière. Presque tous nos théologiens sont dans le sentiment que l'institution et l'observation du sabbat sont de tout temps. Les docteurs qui sont dans l'opinion contraire se font remarquer par leur singularité et se sont mis une grande foule de contradicteurs sur les bras. Gomarus, célèbre théologien de l'académie de Leyde⁵, est un de ceux qui ont osé se séparer de la foule. Mais Rivet⁶, dans sa dissertation de l'origine du sabbat, lui met en tête une foule de témoins. Le partage est un peu moins inégal entre les docteurs de l'Eglise romaine. Cependant je crois qu'il y en a pour le moins autant qui tien-

¹ « L'Eternel y donna au peuple des lois et des ordonnances. » — Voir Jurieu, *Histoire critique*, p. 109. — Lotz, *Quæst. de hist. sab.* p. 9.

² *Stromat.*, V, chap. 14 § 108, 109. — *Préparation évangélique*, XIII, chap. 12, 13.

³ Voir Spencer, *De legibus Hebr.*, p. 42, 44.

⁴ Ouvrage paru d'abord en hollandais, 1622; en latin, 1627.

⁵ C'est le fougueux calviniste, adversaire des arminiens.

⁶ Ce doit être André Rivet, théologien français, collègue de Gomar à l'université de Leyde. Il semble du reste qu'il y ait dans ces dernières lignes de Jurieu une étrange méprise : Gomar apparaît comme l'adversaire du sabbat primitif et Rivet, comme son partisan. Or, comme on pouvait s'y attendre, c'est précisément, l'inverse qui est vrai, ainsi que cela ressort des détails que Henke a donnés récemment sur cette controverse. (*Theologische Studien und Kritiken*, 1886, p. 645).

nent pour l'antiquité du sabbat que d'autres qui la combattent. Je crois aussi qu'entre les Juifs modernes, le plus grand nombre est pour cette antiquité du sabbat. » (*Histoire critique*, p. 104).

Jurieu avoue ensuite que lui-même, après s'être « laissé emporter à la multitude, » a « été contraint d'en revenir après avoir bien étudié la matière. » Cependant l'opinion qu'il a développée est réellement intermédiaire, car s'il n'admet pas l'antiquité antémosaïque du sabbat, il admet celle de la semaine, double opinion qui est également celle de Oehler et celle de l'évêque de Carlisle. Il justifie le parti qu'il a pris à l'égard de la semaine, en disant (p. 112) que la tradition concernant les sept jours de la création avait dû se conserver et se transmettre par les patriarches.

L'illustre astronome Laplace, dans son *Exposition du système du monde*, ouvrage dont la première édition parut en 1796, n'hésite pas à dire ¹ : « La semaine, depuis la plus haute antiquité, dans laquelle se perd son origine, circule sans interruption à travers les siècles, en se mêlant successivement aux calendriers successifs des différents peuples. Il est remarquable qu'elle se trouve identiquement la même sur toute la terre... C'est peut-être le monument le plus ancien et le plus incontestable des connaissances humaines ; il paraît indiquer une source commune, d'où elles se sont répandues... »

De son côté, Fr. Arago s'exprime ainsi ² : « Goguet, adoptant sans réserve les opinions de Philon, de Josèphe, de saint Clément d'Alexandrie, a prétendu qu'une période de sept jours fut en usage chez tous les peuples de l'antiquité. D'autres, Costard, par exemple, ont soutenu que seuls les Juifs employèrent la semaine dans ces temps reculés ³. Il en est enfin, parmi lesquels je citerai Daunou, qui repoussent l'une et l'autre de ces opinions extrêmes. Suivant eux, la semaine figure, comme division du temps, chez les anciens Chinois, chez les Juifs, les

¹ Cinquième édition, tome I, p. 34.

² *Astronomie populaire*, IV, p. 650.

³ « On peut voir cette opinion développée par Alf. Maury, dans une note d'une dissertation de Biot sur la « Chronologie astronomique, » insérée au tome XXII des *Mémoires de l'Académie des sciences*. »

Egyptiens, les Chaldéens et les Arabes. D'autre part, l'institution leur paraît avoir été inconnue en Perse, en Grèce, à Rome, à Carthage, etc. Telle est aujourd'hui l'opinion qui a le plus d'adhérents; mais nous ne pouvons pas, sans sortir de notre cadre, nous livrer à la discussion minutieuse des passages qui ont semblé l'appuyer sur des bases solides. »

Parmi les théologiens de notre époque, Hengstenberg¹ et Oehler² eux-mêmes ont pensé que le premier commandement du sabbat se trouvait dans Ex. XVI, bien qu'Oehler admette d'ailleurs pour les patriarches l'existence de la semaine qui, selon lui, s'est formée vraisemblablement comme division du mois lunaire synodique (p. 195), et la large diffusion, dans l'antiquité, du respect pour le nombre 7 (p. 194). Fréd. Godet, tout en reconnaissant hautement l'institution paradisiaque du sabbat, a dit que chez les nations païennes on ne trouve « nul vestige d'une forme sabbatique quelconque³. » Par contre, nous pouvons citer comme étant d'un autre sentiment Oschwald, d'Orelli⁴ et bien d'autres.

Quelques mots encore concernant les différentes opinions émises plus ou moins récemment sur les nations païennes où se trouvait l'institution de la semaine, et nous arriverons à ce qui nous semble le mieux établi, dans l'état actuel de la science, sur le sujet général des traces du sabbat primitif parmi ces nations.

Nous avons vu déjà que Laplace et Goguet⁵ admettaient l'universalité de l'institution de la semaine.

Alex. de Humboldt reconnaissait l'institution de la semaine chez les Hindous, les Chinois, les Assyriens, les Egyptiens et en général chez la plupart des peuples de l'ancien monde, mais non chez les Péruviens, malgré Bailly et Lalande, ni

¹ *Ueber den Tag des Herrn*, p. 10, 15.

² *Real-Encyklopädie* ¹, XVI, p. 194.

³ *Conférences de Genève*, I, 35. Godet est moins péremptoire dans son *Dimanche*, p. 9... La Bible annotée l'est moins encore à propos. de Gen. II, 3.

⁴ Art. « Sabbath » dans le *Handwörterbuch* et dans la *Real-Encyklop.* ².

⁵ *De l'origine des lois, des arts et des sciences et de leurs progrès chez les différents peuples*. Paris, 1758, 3 vol. L'édition la plus récente est de 1820.

chez aucun autre peuple de l'Amérique, ni chez les habitants du Latium et de l'Etrurie, ni chez les Persans et les Japonais ¹.

Nous avons dit que Fr. Arago parle de l'opinion de Daunou comme ayant recruté le plus grand nombre d'adhérents et comme admettant la semaine chez les anciens Chinois, les Juifs, les Egyptiens, les Chaldéens et les Arabes, mais non chez les Perses, en Grèce, à Rome, etc.

Oschwald parle de l'institution de la semaine chez toutes les nations historiques de l'antiquité, en particulier chez les peuples sémitiques autres que les Hébreux, chez les Grecs, les Egyptiens, les tribus Indo-germaniques, les Chinois (p. 13), et d'une célébration du 7^{me} jour chez les Egyptiens, les Arabes, les Grecs, les Romains et les nègres de la Côte-d'Or (p. 15).

G. Godet, dans une des notes fort intéressantes dont il a fait suivre sa traduction des *Origines de l'histoire sainte d'après la Genèse*, par Thiersch (1882, p. 404), insiste sur l'institution de la semaine et sur la célébration du 7^{me} jour chez les Babylo-niens, sur l'institution de la semaine chez les Chinois et les Péruviens.

Riehm, dans l'article *Woche* du *Handwörterbuch*, admet l'institution primitive de la semaine, « par exemple, chez les Chinois, les Péruviens et les Babyloniens. »

D'Orelli, dans l'article *Sabbath* du *Biblisches Handwörterbuch* (p. 781) dit que d'autres peuples que les Israélites, en particulier les Assyriens et les Babyloniens, avaient non seulement la semaine, mais encore un certain repos le 7^{me} jour.

Comme nous allons essayer de le montrer, il nous semble que dans l'état actuel de nos connaissances, on peut constater des traces directes ou indirectes de l'institution primitive du sabbat, tout au moins chez des peuples aussi divers que les Egyptiens, les Chaldéens, les anciens Arabes, les anciens Perses, les Grecs et les Romains, les Chinois, les Péruviens et les nègres de l'Afrique occidentale.

¹ *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*. Paris, 1816, I, 340...; II, 227, 244.

§ 1^{er}. LES ÉGYPTIENS

A. LA SEMAINE ÉGYPTIENNE

a) *Avant Lepsius.*

Nous avons vu qu'Alex. de Humboldt en 1816 rangeait les Egyptiens parmi les peuples qui avaient primitivement la semaine. Telle était aussi l'opinion d'Ideler, dans son *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie* ¹, qui jouit d'une grande autorité; et Fréd. Schlegel, dans son *Indische Bibliothek*, faisait largement rayonner d'Égypte cette institution ².

En 1839, Champollion-Figeac, dans l'*Univers pittoresque* (Égypte ancienne, p. 96), disait, après avoir parlé de l'année et du mois des Egyptiens : « Alors aussi existait la semaine, l'un des plus antiques vestiges de la civilisation. On croit que le nombre des jours de la semaine fut tiré du nombre des planètes alors connues et qu'on donna aux jours de la semaine les noms de ces mêmes planètes. Il est certain du moins que l'antiquité classique nous a conservé cette période ainsi constituée... C'est donc sur cet ordre, — l'ordre indiqué par Dion Cassius et dont nous parlerons bientôt, — que repose un des usages les plus universellement répandus, la semaine, et peut-être le seul dans les sociétés modernes qui ait pour lui une si haute sanction d'antiquité et de durée. L'Égypte est donc arrivée jusqu'à nous, et c'est elle qui règle encore une de nos principales institutions publiques, la division civile du temps la plus usitée. »

¹ 1825, Berlin. I, p. 178. L'ouvrage entier, se composant de deux volumes a été réédité, sans changements, à Breslau en 1883.

² D'après Lepsius, *Die Chronologie der Aegypter*, I p. 131.

b) *Lepsius.*

Telle était l'opinion générale parmi les savants de l'époque, mais depuis l'apparition de l'ouvrage de Lepsius sur la Chronologie égyptienne, un grand changement s'est opéré sous ce rapport.

Lepsius a soutenu carrément (I, p. 131) que la semaine des Égyptiens était non de 7 jours, mais de 10, que c'était la décade, et qu'elle apparaissait sur tous les monuments égyptiens à partir du temps des grandes pyramides.

Cette thèse a eu le plus grand succès et elle semble avoir été dès lors généralement adoptée, sauf peut-être en Angleterre ¹. Elle l'a été en particulier par Oehler, Maspero, Fr. Lenormant, Schrader ².

J'avoue toutefois que la sentence de Lepsius ne me semble pas définitive et que si après lui il faut bien considérer la décade comme l'institution officielle de l'Égypte, on pourrait cependant admettre à côté d'elle une autre institution plus ancienne et ayant toujours conservé une certaine existence populaire ou sacerdotale, à savoir la semaine, de la même manière, par exemple, que les Hébreux avaient en même temps une année religieuse et une année civile : les Chaldéens, une année astronomique et une année ordinaire, religieuse et civile ³.

Lepsius lui-même nous fournira nos principaux arguments.

1^o Il reconnaît que la sainteté du chiffre 7 était au moins aussi ancienne chez les Égyptiens que chez les Hébreux, et il en donne plusieurs preuves (p. 132, note 3).

2^o Il admet que les Égyptiens ont eu un calendrier lunaire avant d'avoir le calendrier solaire. Il dit même (p. 156...): « Il n'est guère admissible que les plus anciens peuples ne soient pas partis du mois lunaire pour arriver de là au cycle plus

¹ *Contemp. Review*. Oct. 1886, p. 529.

² *Real-Encyclopädie* ¹. XIII, p. 195. — Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient* ², III, p. 112. — *Theologische Studien und Kritiken*, 1874, p. 343, 346.

³ Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient* ³. III, p. 179, etc.

grand de l'année. L'année solaire naturelle ou artificielle constitue par sa nature un progrès essentiel dans la mesure du temps ; elle suppose déjà un calendrier. Je crois donc que les Egyptiens aussi sont partis primitivement de l'année lunaire et que leur calendrier solaire appartient à un degré supérieur de leur civilisation. Il est de plus complètement impossible qu'un peuple qui a formé un calendrier solaire ne connaisse pas ou ait complètement oublié le calendrier lunaire, qui lui a servi d'échelon. Dans un développement régulier aucun état antérieur n'est assez complètement absorbé par les états immédiatement consécutifs pour ne pas laisser après lui des restes témoignant de son ancienne existence. » Lepsius voit de semblables restes de l'ancien calendrier lunaire égyptien dans la division de l'année en 12 mois, et il continue en disant : « Il est donc très vraisemblable qu'en Egypte l'année lunaire ne resta pas complètement inobservée, mais qu'au contraire elle continua d'être prise en considération par les prêtres à côté de l'année solaire. » Il croit même que c'est cette année lunaire qui est désignée par certains monuments égyptiens comme étant la « petite année, » par opposition à la « grande année » qui serait l'année solaire ¹. (Comp. p. 154, 156.)

3^o Lepsius dit en outre (p. 133) que la semaine paraît avoir son origine dans un calendrier lunaire, de même que la décade suppose un mois de 30 jours et par conséquent l'année solaire.

4^o Enfin il ne me paraît point tenir un compte suffisant d'une importante donnée de Dion Cassius ².

En exposant cette donnée, nous serons tout naturellement conduit à indiquer quatre explications qui ont été proposées de l'ordre actuel de la semaine planétaire.

¹ Rappelons encore ici Gen. 50 : 3, 10. Il est possible en effet, que le deuil de 7 jours, célébré en l'honneur de Jacob par Joseph à l'aire d'Athad, fût conforme aux coutumes égyptiennes, de même que les 70 jours de l'embaumement. Comp. *Contemp. Review*. 1886, p. 529. — Peut-être faudrait-il aussi mentionner ici le songe de Pharaon où il était question de 2 semaines d'années, les 7 vaches grasses et les 7 beaux épis représentant 7 années d'abondance ; les 7 vaches maigres et les 7 épis brûlés, 7 années de disette (Gen. XLI, 1-7, 25-32, 47, 54).

² Consul pour la seconde fois en 229 après Jésus-Christ.

B. EXPLICATIONS DE L'ORDRE ACTUEL

DE LA SEMAINE PLANÉTAIRE

Dion Cassius, dans son *Histoire romaine*, après avoir parlé de la prise de Jérusalem par Pompée, des Juifs, de leurs coutumes, de leur sabbat, « le jour qui porte le nom de Saturne » ou « le jour de Saturne ¹, » consacre deux paragraphes entiers à la désignation planétaire des jours de la semaine, désignation qui se retrouve encore plus ou moins modifiée dans les langues de la plupart des peuples civilisés, ne correspond à aucune série des dites planètes envisagées en elles-mêmes, et dans les inscriptions cunéiformes n'apparaît point encore, tout au moins, comme fixée, ainsi que nous aurons l'occasion de le constater.

« L'usage de déterminer l'ordre des jours d'après les 7 astres qu'on appelle planètes, vient des Egyptiens ², dit Dion Cassius (XXXVII, 18, 19), il existe chez les autres peuples ³; mais, suivant mes conjectures, il ne remonte pas à une époque éloignée ⁴. Les anciens Grecs, du moins autant que je puis le savoir, ne le connaissaient pas; mais puisqu'il est adopté aujourd'hui dans tous les pays ⁵ et par les Romains eux-mêmes, comme une coutume nationale ⁶, je veux exposer en peu de mots comment et suivant quelles règles il a été établi.

¹ Τὰς τοῦ Κρόνου δὴ ὠνομασμένας ἡμέρας... τῇ τοῦ Κρόνου ἡμέρᾳ.

² Κατέστη μὲν ὑπ' Αἰγυπτίων. — Je suivrai la traduction donnée par Gros, dans son *Histoire romaine* de Dion Cassius, traduite en français avec des notes, et le texte en regard, Paris, 1850, mais en donnant en même temps le texte grec et même la traduction qui me semble la plus exacte, toutes les fois que cela me paraîtra utile.

³ Πάρεστι δὲ καὶ ἐπὶ πάντας ἀνθρώπων. Proprement : Parmi toutes sortes d'hommes.

⁴ Οὐ πάλαι ποτὲ, ὡς λόγῳ εἰπεῖν, ἀρξάμενον. Plus exactement : non pas : suivant mes conjectures, mais : pour ainsi dire, ou : il ne remonte pas à une époque relativement éloignée.

⁵ Τοῖς τε ἄλλοις ἅπασι. Proprement, parmi tous les autres.

⁶ Ἐπιχωριάζει, καὶ ἤδη τοῦτο σφίσι πάτριον τρόπον τινά ἐστι. Proprement : puisqu'il s'est établi aujourd'hui... et parmi... et cela déjà comme une espèce de coutume nationale.

D'après ce que j'ai appris, il repose sur deux systèmes faciles à comprendre, mais qui s'appuient chacun sur une certaine théorie¹. »

Voici donc le premier de ces systèmes, système curieux, pouvant être qualifié de mystique et paraissant n'avoir aucun fondement historique :

« Si, rapportant à ces astres, d'où dépend toute la magnifique ordonnance des cieux, l'harmonie fondée sur l'intervalle de la quarte² et qui est regardée comme tenant la première place dans la musique, on suit l'ordre dans lequel chacun accomplit sa révolution ; si, commençant par le cercle qui est le plus éloigné du centre et qui est consacré à Saturne, on laisse de côté les deux cercles qui viennent ensuite et on désigne le 4^{me} par le nom du dieu auquel il est dédié ; si, après celui-là, franchissant encore les deux suivants, on arrive au 7^{me}, et que, parcourant les autres d'après la même marche, on donne successivement aux jours le nom du dieu auquel chaque astre est consacré, on trouvera entre l'ordre des jours et celui des cieux un rapport fondé sur la musique. Tel est, dit-on, le premier système³. »

Arrivons maintenant au second, qui mérite beaucoup plus de fixer notre attention, présente un caractère astrologique prononcé et semble avoir un fondement historique⁴.

¹ Ἦκουσα δὲ δυο λόγους, ἄλλως μὲν ὃν χαλεπῶς γνωσθῆναι, θεωρίας δὲ τινος ἔχοντες.

² Τὴν ἁρμονίαν τὴν διὰ τεσσάρων καλουμένην. Littré dit sur le mot *tétracorde* : 1^{re} ancienne lyre à quatre cordes ; 2^e échelle ou série de quatre sons consécutifs. La musique des anciens toujours était fondée sur des tétracordes, et non sur des gammes ou échelles de 7 sons. — Voir pourtant sur le rôle qu'ont joué les théories musicales dans les conceptions astronomiques de Pythagore, de Platon et même, dans les temps modernes, de Tycho-Brahe, de Kepler et de Newton, *Cosmos*, traduction française, III, p. 479-483, 602-605.

³ Εἰς μὲν δὴ οὗτος λέγεται λόγος. Mieux : Tel est le premier système exposé.

⁴ Le fondement historique de ce système est établi par le témoignage de l'astrologue alexandrin Paul, qui dit dans son *Introduction à l'astrologie* (p. 165) : « La première heure du jour de Saturne est sous l'influence de cette planète, qui est le gouverneur (κίρτος) de tout le jour. La seconde

« Voici le second, continue Dion Cassius : comptez les heures du jour et celles de la nuit, en commençant par la première. Attribuez cette 1^{re} heure à Saturne, la suivante à Jupiter, la 3^{me} à Mars, la 4^{me} au Soleil, la 5^{me} à Vénus, la 6^{me} à Mercure, la 7^{me} à la Lune, en suivant l'ordre des cercles fixés par les Egyptiens. Faites plusieurs fois cette opération : lorsque vous aurez parcouru les 24 heures d'après la même marche, vous trouverez que la 1^{re} heure du jour suivant échoit au Soleil. Opérez de la même manière sur les 24 heures de ce jour, et la 1^{re} heure du 3^{me} jour reviendra à la Lune. Si vous appliquez ce procédé aux autres jours, chaque jour sera donné au dieu auquel il appartient. »

Fr. Arago ¹ ne parle que de cette seconde explication et il dit à son sujet :

« L'ordre suivant lequel les jours de la semaine se succèdent actuellement, avec leurs désignations planétaires (le soleil et la lune étant considérés comme des planètes), porte l'empreinte indélébile d'un ancien système d'astronomie ² d'après

appartient, sous le gouvernement de Saturne, à Jupiter. La troisième relève de Mars, etc. » C'est ainsi que la première heure du jour suivant arrive à être sous le gouvernement du Soleil, précisément comme le dit Dion. « Si l'astrologue connaît celui qui gouverne chaque jour et lui donne son nom, est-il dit encore, il sait aussi sous quelle influence se trouve chaque heure. Il s'agit donc de trouver le gouverneur de chaque jour du mois ou le jour hebdomadaire correspondant, » etc. Voir Ideler, p. 179.

Quoique Dion Cassius soit le premier qui, à notre connaissance, parle aussi explicitement et complètement de la désignation planétaire des jours de la semaine, il est hors de doute que cette dénomination ne fût connue et pratiquée beaucoup plus tôt. Tibulle, contemporain d'Auguste parle déjà du jour de Saturne comme synonyme du jour du sabbat (*Eleg.* 1, 3, 15-18). Frontin, qui écrivait sous Nerva, de même (*Strat.* II, 1, 17). Justin Martyr, qui vivait au milieu du second siècle, remarque que Christ a été crucifié la veille du jour de Saturne et qu'il est apparu à ses disciples le lendemain de ce jour (*Apologet.* I, 67). Tertullien, né vers le milieu du second siècle, parle du jour de Saturne comme étant notre samedi, et du jour du Soleil comme étant notre dimanche. (*Apologet.* c. 16.) — Voir Ideler, II, p. 177. Lotz, p. 15.

¹ *Astronomie populaire*, IV, p. 652.

² Arago l'appelle un peu plus loin « le plus ancien système astronomique. » Cette désignation est confirmée par de Humboldt, *Cosmos*. III

lequel les planètes étaient d'autant plus distantes de la terre qu'elles mettaient plus de temps à faire dans le ciel leurs révolutions apparentes. Ainsi, dans ce système, la Lune était la planète la plus voisine ; venait ensuite Mercure, puis Vénus, puis le Soleil, puis enfin Mars, Jupiter et Saturne.

On avait ainsi, en affectant à chaque planète le signe par lequel on les représente, la série suivante :

Saturne.	Jupiter.	Mars.	Soleil.	Vénus.	Mercury.	Lune.
♄	♃	♂	☉	♀	☿	☾

De cette série, en suivant l'indication donnée par Dion Cassius, va résulter l'ordre actuel des jours de la semaine :

Samedi.	Dimanche.	Lundi.	Mardi.	Mercredi.	Jeudi.	Vendredi 1.
♄	☉	♄	♂	☿	♃	♀

ordre dont il serait impossible, sans cela, de trouver l'explication, ni dans le temps des révolutions des astres, ni dans des

p. 686, 692. Entre autres, il renvoie à Cicéron : *De Republ.* VI, 10, et dit que le système est positivement caractérisé comme étant le plus ancien par Ptolémée (*Almageste* XI, 1), qui, pour sa part, blâme les motifs pour lesquels « les modernes ont placé Vénus et Mercure en deçà du soleil. »

Lotz (p. 17) estime que ce système était celui de Pythagore, d'après Pline, *Hist. nat.* II, 22. 20 § 84, et Censorin, *De die nat.* c. 13. De même l'abbé Barthélemy : *Voyage du jeune Anacharsis*. Paris, 1790, t. III, p. 347. — Mais tel n'est pas tout à fait l'avis de Humboldt. Il dit en effet (*Cosmos*, III, p. 461) : « Dans la structure du ciel imaginée jadis par Pythagore et décrite par Philolaüs, parmi les 10 sphères célestes qui font leur révolution autour du feu central du foyer du monde (*ἐστία*), immédiatement au-dessous du ciel des étoiles fixes, sont nommées les 5 planètes, suivies du Soleil, de la Lune, de la Terre et de l'antipode de la terre (*ἀντίχθον*). » Puis il renvoie à Boekh, *De Platonico systemate celestium globorum et de rerâ indole astronomiæ Philolaïcæ*, p. XVII, et Philolaüs 1819, p. 99. — Dans l'article Pythagore du *Dictionnaire des sciences philosophiques*, P. Janet dit que, pour lui, Philolaüs, contemporain de Socrate, est « le seul représentant du pythagorisme primitif, c'est-à-dire de celui qui a précédé Platon. » — Selon Zeller (*die Philosophie der Griechen*, 1. Theil 3. Aufl. Leipzig 1869 p. 367), les Pythagoriciens plaçaient Mercure et Vénus entre le Soleil et Mars, non, comme le pensait l'opinion postérieure, entre le Soleil et la terre.

¹ Samedi vient de *sabbati dies*. Mais les Anglais ont bien conservé dans leur *Saturday* l'expression plus ancienne, signifiant *dies Saturni*. — Di-

considérations relatives à leur éclat, à leur aspect physique, ni dans l'importance accordée aux divinités dans la mythologie ancienne. Pourquoi, en effet, le jour du Soleil succéderait-il au jour de Saturne, le jour de la Lune à celui du Soleil, le jour de Mars à la Lune, ainsi de suite ? »

Sans doute Dion Cassius ne s'exprime pas d'une manière complète, quand il semble attribuer aux Egyptiens tout l'honneur, soit de la théorie de la classification des planètes d'après leur éloignement apparent de la terre, soit de la désignation planétaire courante des jours de la semaine.

L'antiquité était partagée au sujet de la première place à donner entre les astronomes de l'Egypte et ceux de la Chaldée. Il est des auteurs, tels que Macrobe, Clément d'Alexandrie, Lactance, Diogène Laërce, Diodore de Sicile, Pline l'ancien, qui donnaient cette place aux Egyptiens, tandis que d'autres, tels que Cicéron, Proclus, Josèphe, la donnaient aux Chaldéens¹. Sayce arrive à dire² qu'il est impossible d'établir que l'astronomie des Babyloniens soit plus ancienne que la science moins développée des Egyptiens.

Lepsius, de son côté, concluait en disant (p. 233) : « Nous ne voyons que deux foyers de très ancienne civilisation ; le foyer égyptien et le foyer babylonien. De ces deux, le second nous paraît être incontestablement, au point de vue de l'érudition positive des Chaldéens, en particulier de leurs connaissances astronomiques, le foyer postérieur dérivé, et, précisément à cause de cela, quelquefois plus avancé dans le détail. »

Mais depuis l'époque où Lepsius a publié son ouvrage, on a vu apparaître derrière les Babyloniens toute la civilisation si

manche vient aussi du latin *dominica* ou *dominicus*, sous-entendu *dies*. Mais on retrouve dans le *Sonntag* des Allemands le *dies solis* des anciens. Par contre, les cinq autres dénominations françaises des jours de la semaine laissent transparaître les dominations latines qui leur correspondent : *Lunæ dies*, *Martis d.*, *Mercurii d.*, *Jovis d.*, *Veneris d.*

¹ Voir A. H. Sayce, dans les *Transactions of the Society of biblical Archaeology*, vol. III, London, 1824, p. 146. — Lepsius, *Chronologie der Aegypten*, I, p. 55, 221, 233. — Oppert, *Encyclopédie des sciences religieuses*, III, 10.

² Ouvr. d. c., p. 144.

antique des Accadiens qui, selon l'expression de Tiele¹, furent les professeurs des Babyloniens, comme les Babyloniens le furent plus tard des Assyriens. Aussi Lenormant, un de ceux qui ont le plus étudié cette civilisation, n'hésite-t-il pas à dire² : « La science astronomique s'était constituée chez les habitants de la Chaldée à l'état d'une véritable science dès les temps les plus reculés, et ses premiers progrès remontaient jusqu'à l'époque presque légendaire de Nemrod. Dès les temps les plus anciens où nous fassent remonter les monuments, l'astronomie était à Babylone et dans la Chaldée beaucoup plus avancée qu'elle ne le fut jamais en Egypte. Tous les progrès qu'on pouvait réaliser dans cette science avec le simple secours des yeux et sans l'aide d'instruments d'optique perfectionnés avaient déjà été accomplis par les Chaldéens. Ils avaient même reconnu le déplacement annuel du point équinoxial sur l'écliptique, dont on attribue d'ordinaire l'invention à l'astronome grec Hipparque. »

G. Perrot³ ne s'exprime pas d'une manière différente : « Pour donner à la doctrine astrologique, dit-il, une base d'une apparence solide, les Chaldéens inventèrent une numération qui leur permit des calculs assez compliqués. A l'aide de cet instrument, ils ébauchèrent de très bonne heure toutes les grandes théories de l'astronomie. En quelques siècles, ils eurent poussé cette science bien plus loin que ne le fit jamais l'Egypte. C'est ce qu'indique déjà Laplace dans le *Précis de l'histoire de l'astronomie*, qui forme le livre V de la cinquième édition de son « Exposition du système du monde. » Il y résume les principaux résultats que lui paraissent avoir obtenus les astronomes chaldéens. Aujourd'hui, grâce aux récentes découvertes, il pourrait peut-être entrer dans un détail plus circonstancié et plus précis. »

Quoi qu'il en soit, pour autant que j'ai pu étudier la question et comme cela ressortira en bonne partie de ce que nous aurons à dire sur les Chaldéens, il me semble que ce sont eux

¹ *Manuel de l'histoire des religions*, trad. franç. 2, 1885, p. 107.

² *Histoire ancienne de l'Orient* 3, II, p. 36.

³ *Histoire de l'art dans l'antiquité*, Paris, 1884, t. II, p. 69.

qui ont le mieux gardé l'institution de la semaine et le plus préparé la désignation de ses jours d'après les sept planètes, mais que ce sont les Egyptiens qui ont en définitive fixé l'ordre présidant à cette désignation.

On peut trouver une certaine confirmation de l'indication donnée à cet égard par Dion Cassius, dans un passage d'Hérodote, historien tout autrement plus ancien que le consul romain, puisqu'il est né en 484 avant Jésus-Christ. Il dit en effet¹ : « Les Egyptiens sont encore les auteurs de diverses inventions, comme, par exemple, à quel dieu chaque mois, chaque jour est dédié; quel sort, quel caractère et quelle fin chaque homme doit avoir d'après le jour de sa naissance. »

D'autre part, Lotz énonce dans les termes suivants (p. 18) une opinion qui peut être rapprochée de celle que nous avons émise : « Dion a dit que l'ordre dans lequel nous voyons les planètes se ranger dans notre semaine, a été constitué par les Egyptiens. Mais comme cet ordre, à ma connaissance (voir Lepsius), ne se trouve nulle part dans les monuments égyptiens, je soupçonne que Dion veut parler des astronomes grecs d'Alexandrie. Les Egyptiens au moins n'ont certainement pas institué les semaines comme Dion le veut; car dans leurs monuments on ne voit pas qu'ils fissent présider les jours par les planètes, et là même où chez eux il est question des planètes, elles sont seulement au nombre de cinq, le soleil et la lune étant laissés de côté... C'est par les astronomes alexandrins que la distribution de ces cinq planètes, de la lune et du soleil entre les divers jours de la semaine, a été enfin fixée pour tous les Grecs et les Romains. »

Quelque postérieur et subordonné qu'ait été le rôle joué par les astronomes égyptiens sur cette distribution, eût-il même été, comme il le semble, purement astrologique, toutefois il serait étrange que le peuple qui n'en a pas moins agi de la manière la plus profonde sur la nomenclature en quelque sorte définitive des jours de la semaine, ne l'eût pas en quelque manière, et dès longtemps, connue et pratiquée, qu'elle n'eût pas,

¹ II, 82. Trad. de Bétant, Genève, 1856.

tout au moins, trouvé chez lui un solide point de raccordement.

Cette considération, à elle seule, n'aurait peut-être pas une grande valeur, mais elle en acquiert quand elle est réunie à celles que nous avons d'abord présentées.

Signalons encore une troisième explication non moins curieuse que les deux exposées par Dion Cassius. Elle est donnée en passant par Lotz (p. 18), qui n'indique pas si elle est de son invention ou empruntée à d'autres. Elle mérite en tout cas d'être considérée.

Il dit que si l'on applique la seconde explication fournie par Dion, non pas au jour divisé en vingt-quatre heures, mais au jour divisé en soixante parties égales, comme le divisaient quelquefois les astronomes grecs, égyptiens¹, babyloniens, indiens², et en commençant non par Saturne, mais par la lune, on retrouve également les noms planétaires actuels de la semaine, mais à partir de lundi et non de samedi.

Le jour astronomique serait alors divisé en soixante minutes de jour, chacune de ces minutes en soixante secondes de jour, et chacune de ces secondes serait elle-même semblablement subdivisée.

Selon Lepsius (p. 128-130), il n'y a point en égyptien de mot correspondant à l'heure, bien que la division du jour en vingt-quatre heures fût usitée dans la vie civile en Egypte comme ailleurs; — la division du jour en soixante parties présentait la plus grande analogie avec l'antique division du cercle en 360 degrés, c'est-à-dire six fois soixante, de même qu'avec plusieurs des divisions du temps, en particulier celle du mois comptant trente jours. — Ptolémée, dans son *Almageste* (IV, 2), où il traite des calculs faits sur le cours de la lune par Hipparque et les Chaldéens, se sert de cette division du jour en soixante minutes de jour, etc.

On sait aussi que les Chaldéens divisaient invariablement l'unité en soixante parties égales, divisées et subdivisées de la

¹ Lepsius, *Chronologie*, I, p. 128.

² Lassen, *Indische Alterthumskunde*, I, p. 985.

même manière, et qu'ils avaient strictement établi sur cette base toutes leurs mesures de superficie, de capacité et de poids, mesures qui avaient passé, pour la plupart, dans les différentes contrées de l'Asie antérieure et même chez les Grecs, souvent en conservant plus ou moins leurs noms babyloniens (par exemple $\mu\nu\tilde{\alpha}$ et $\acute{o}\beta\omicron\lambda\acute{o}\varsigma$ ¹.)

Cette troisième explication se justifierait donc tout aussi bien au point de vue des Egyptiens qu'à celui des Chaldéens, peut-être même encore mieux au premier point de vue, car, si les Chaldéens avaient un mot pour désigner l'heure, « l'heure babylonienne, » comme l'appelaient les astronomes grecs, en comprenait deux des nôtres. « Le jour et la nuit ont été égaux, dit une tablette chaldéenne : six heures de jour, six heures de nuit². »

Rapportons encore une quatrième et dernière explication qui, du reste, peut se rattacher à l'astronomie égyptienne aussi bien qu'à la chaldéenne.

Après avoir parlé des deux explications de Dion Cassius et en particulier de la seconde, Alex. de Humboldt, s'exprime ainsi³ :

« Cette manière d'expliquer les appellations des jours de la semaine avait été jusqu'ici généralement considérée comme la plus exacte ; mais Letronne, s'appuyant sur le zodiaque de Bianchini⁴, longtemps délaissé dans les collections du Louvre et sur lequel, frappé moi-même d'une singulière ressemblance entre un zodiaque grec et un zodiaque des Tartares kirghises, j'avais en 1812 attiré l'attention des archéologues, —

¹ Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*³, II, p. 177... — Lotz p. 110, 111.

² Lenormant, *Origines de l'histoire*², I, p. 233.

³ *Cosmos*, III, p. 686.

⁴ Selon de Humboldt (*Cosmos*, III, p. 461, 678), ce zodiaque dit de Bianchini, date vraisemblablement du III^e siècle de notre ère. Selon Letronne, il est postérieur au II^d siècle et tient aux superstitions répandues dans les II^d ou III^e siècles. — Bianchini (François), né en 1662, savant italien, aussi distingué comme archéologue que comme astronome, fut nommé par le pape secrétaire de la commission chargée de la réforme du calendrier, et fit à cette occasion de célèbres travaux.

Letronne, dis-je, déclare adopter de préférence une troisième explication¹. »

Cette explication est basée sur le partage des 12 signes du zodiaque ou des 360 degrés de sa circonférence en 36 décans ou dizaines de degrés, chaque décan comptant lui-même 3 des 7 planètes² et ces 3 planètes étant réparties toujours en suivant la même ancienne division des 7 astres par ordre de distance apparente de la terre.

Pour trouver ainsi l'ordre actuel des jours de la semaine, il suffit de prendre successivement la première des 3 planètes assignées à chaque décan.

Et en effet, si l'on part du signe de la Vierge et de ses 3 planètes : Soleil, Vénus, Mercure ($\odot \ominus \text{☿}$), pour passer au signe de la Balance et de ses 3 planètes : Lune, Saturne, Jupiter ($\text{☾} \text{♄} \text{♃}$), puis au signe du Scorpion et de ses 3 planètes : Mars, Soleil, Vénus ($\text{♂} \odot \ominus$), on arrivera à déterminer comme suit les 3 premiers jours de la semaine : dimanche (ou jour du Soleil), lundi, mardi ($\odot \text{♄} \text{♂}$), et ainsi de suite.

Pour trouver de cette manière l'ordre actuel complet des jours de la semaine, il suffit de juxtaposer 4 mêmes séries des 7 planètes et de les diviser de gauche à droite par triades, en ne comptant pas la première triade de la première série et en numérotant successivement dans chacune des triades suivantes la première de ses planètes :

$$\begin{array}{ccccccc} (\text{♄} \text{♃} \text{♂}) \odot \ominus \text{☿} \text{♄} & \text{♄} \text{♃} \text{♂} \odot \ominus \text{☿} \text{♄} & \text{♄} \text{♃} \text{♂} \odot \ominus \text{☿} \text{♄} & & & & \\ \quad \quad \quad \underset{1}{\odot} \quad \underset{2}{\text{☿}} & \quad \quad \quad \underset{3}{\odot} \quad \underset{4}{\text{☿}} & \quad \quad \quad \underset{5}{\text{♄}} \quad \underset{6}{\text{♃}} & & & & \\ & \text{♄} \text{♃} \text{♂} \odot \ominus \text{☿} \text{♄} \dots & & & & & \\ \quad \quad \quad \underset{7}{\text{♄}} \quad \underset{1}{\text{♃}} \quad \underset{2}{\text{♂}} & & & & & & \end{array}$$

Il ne faudrait pas cependant conclure de ce qui vient d'être dit d'après de Humboldt que l'ordre des jours planétaires soit

¹ Letronne, *Observations critiques et archéologiques sur l'objet des représentations zodiacales qui nous restent de l'antiquité*. 1824, p. 97-99. Dans les *Œuvres choisies* de Letronne, t. I de la 2^{de} série, 1883, p. 231...

² Cette distribution des planètes entre les 36 décans n'est pas seulement celle du zodiaque de Bianchini, elle est aussi décrite par un astronome du temps de Constantin, Julius Firmicus Maternus. *Astronomiæ libri VIII* ; lib. II, cap. 4 : Signorum decani eorumque domini.) D'après *Cosmos*, III, p. 688.

ici réellement et complètement donné, avec le jour du Soleil en tête. En effet, Letronne dit positivement (p. 235, 233) que sur le zodiaque dit de Bianchini, ainsi que sur plusieurs autres dont il vient de parler, le point de départ du zodiaque n'est point marqué, et lui-même énumère les jours hebdomadaires dénommés dans le zodiaque, selon l'ordre que voici : mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche, lundi.

Terminons par quelques courtes observations préalables, sur l'ensemble des quatre explications de la désignation planétaire des jours de la semaine :-

1° Ce qui est à la base de toutes, ce qui leur sert de point de départ commun, c'est une observation réellement astronomique, à savoir l'ordre des planètes suivant le degré de leur éloignement apparent de la terre.

2° Mais toutes ne procèdent pas identiquement de cet ordre. La première et la seconde mettent en tête la planète la plus distante, soit Saturne, et en dernier lieu la planète la plus rapprochée, soit la Lune. La troisième fait le contraire.

3° La première et la seconde aboutissent à cette série des jours de la semaine : samedi (jour de Saturne), dimanche (jour du Soleil), lundi, mardi, mercredi, jeudi et vendredi.

4° La troisième aboutit à cette série : lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi, dimanche.

5° La première explication est purement mystique et la moins astrologique ; elle est aussi la moins fondée historiquement.

§ 1^{er}. LES CHALDÉENS

INTRODUCTION

Nous prenons le mot *Chaldéens* dans son sens le plus général, en y faisant rentrer soit les Assyriens et les Babyloniens, soit les peuples, tels que les Accadiens, dont la civilisation a peut-être précédé celle des Babyloniens¹. Toutes ces nations paraissent ne former qu'un ensemble au point de vue qui nous préoccupe.

Inutile de faire ressortir l'importance et l'actualité de l'étude qui les concerne, après tous les travaux qui ont été faits, soit

¹ Halévy a le premier mis en doute parmi les assyriologues l'existence d'une langue et d'un peuple accadiens ou sumériens, non sémitiques, et il a fini par recruter de très sérieux adhérents. Après avoir parlé de l'impossibilité de séparer dans toute la littérature chaldéenne « le soi-disant élément sumérien de l'élément sémitique, » il dit lui-même : « J'ai signalé ce fait dès le début de mes études assyriologiques et je m'en suis servi comme d'un argument entre beaucoup d'autres, pour prouver que la langue et le peuple prétendus non sémitiques des Accads et des Sumers n'ont jamais existé dans la réalité historique et ne reposent que sur l'hypothèse erronée des premiers assyriologues, qui avaient pris les idéogrammes inventés par les Assyriens eux-mêmes, pour l'expression d'une langue étrangère aux Sémites. Ma théorie, regardée d'abord avec méfiance par l'école assyriologique tout entière, compte aujourd'hui parmi ses partisans un grand nombre de savants, donc la compétence ne peut pas être mise en doute. » (*Revue de l'Histoire des religions*, t. XXII, 1890, p. 183.) — Il y a là une grave question que nous devons signaler, bien que nous ne puissions la résoudre pour notre propre compte. Mais nous avons tout lieu de croire que quelle que soit la solution qui prévale et qui peut-être sera complexe, les résultats que nous allons exposer n'en seront pas profondément modifiés. En fait, bien que nous eussions accepté de confiance l'hypothèse générale de la préexistence des Accads et des Sumers, nous avons été conduit à réfuter l'hypothèse de Lotz sur un ordre planétaire accadien qui aurait précédé en Chaldée l'ordre babylonien.

pour les fouilles si fructueuses opérées à Ninive et ailleurs, soit pour le déchiffrement des inscriptions cunéiformes. Il y a là une des plus riches mines qui, dans notre siècle, se soient ouvertes à la science, et l'exploitation n'est pas encore très avancée.

La meilleure marche que nous aurons à suivre ici sera de séparer d'abord la question du sabbat et celle de la semaine, de les étudier à part, autant que possible, puis de rapprocher dans une conclusion les résultats des deux études.

A. LE SABBAT CHALDÉEN

Dans une des notes ajoutées par Fried. Delitzsch à la traduction allemande du *Chaldean account of Genesis* (Londres, 1875) par George Smith ¹, il dit entre autres (p. 300) :

« Le 7^{me} jour était aussi chez les Assyriens un jour de repos, c'est ce dont on ne peut plus douter depuis que Smith a trouvé, en 1869, un calendrier assyrien dans lequel chaque mois est partagé en 4 semaines et les 7^{mes} jours mis à part comme jours dans lesquels aucun ouvrage ne doit être fait. Je peux maintenant prouver que le terme de sabbat était aussi employé pour ce 7^{me} jour, en alléguant la simple donnée d'un catalogue assyrien de synonymes (II R. 32, 16 a, b, ²), qui explique *um nu-uh lib-bi*, c'est-à-dire jour du repos du cœur, jour de repos, par *sabat-tuv*, c'est-à-dire sabbat. »

Dans cette citation de Fried. Delitzsch, il est question en premier lieu, d'un calendrier assyrien ; en second lieu, d'une définition du mot assyrien de sabbat. Nous reviendrons succes-

¹ *G. Smith's Chaldäische Genesis*. Keilinschriftliche Berichte über Schöpfung, Sündenfall, Sintfluth, Thurmbau und Nimrod, nebst vielen anderen Fragmenten ältesten Babylonisch-Assyrischen Schriftthums, mit 27 Abbildungen. Autorisirte Uebersetzung von Herm. Delitzsch, nebst Erläuterungen und fortgesetzten Forschungen, von Dr Fried. Delitzsch. — Leipzig, 1876.

² L'ouvrage indiqué ainsi doit être la grande publication entreprise à Londres depuis 1851 par Rawlinson, Norris, Smith et Pinches : *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, et qui compte déjà plusieurs volumes in-folio.

sivement sur ces deux points. Mais auparavant indiquons comment ils ont été encore récemment constatés par des savants tels que Eberh. Schrader et Tiele.

Schrader, qui le premier a jeté une grande lumière sur l'histoire de la semaine babylonienne, dit dans la seconde édition de son ouvrage, intitulé : *Die Keilinschriften und das Alte Testament* (Giessen, 1883, p. 19...) : « Nous rencontrons sur les monuments d'abord la semaine de 7 jours, avec le 7^{me} jour comme jour où aucun travail ne devait être fait... Ce jour était désigné aussi comme *sabattur* שַׁבַּת, c'est-à-dire « (jour) de repos » (II R. 32, 16 a, b, d'après la rectification de Fried. Delitzsch ¹), puisque dans la colonne explicative ce *sabattur* est formellement expliqué par *um nuh libbi*, c'est-à-dire par « jour de repos du cœur, » c'est-à-dire « jour de repos. »

Le hollandais Tiele, dans la seconde édition de la traduction française de son *Manuel de l'histoire des religions* (Paris, 1885, p. 121, comp. p. 119), dit aussi que c'est des Assyriens-Babyloniens que vint aux Nord-Sémites occidentaux (Araméens, Cananéens et Phéniciens) « la consécration du 7^{me} jour comme sabbat ou jour de repos... Oppert et Schrader avaient déjà conjecturé que le sabbat, le jour de repos au 7^{me} jour de la semaine, était passé des Accadiens aux Sémites, et Sayce vient d'établir ce résultat par des textes. On retrouve quelque part, dans une liste de mots, le mot *sabatum* (sic) avec l'explication : « jour de repos pour le cœur. »

Quant au mot assyrien *sabattur* ou *sabattu*, voici ce que dit (p. 5, 7) l'assyriologue Lotz qui, dans sa dissertation *Quæstiones de historia sabati* (Lipsiæ 1883), a fait une étude vraiment approfondie sur le sabbat chaldéen : « Le sens principal de la racine שַׁבַּת paraît avoir été : couper, de là : finir, cesser,

¹ « In the new edition of the *Encyclopædia Britannica*, the reading *sabattur* in this passage is called a « textual emendation » made by Delitzsch. This, however, is a mistake. It is the reading of the original tablet, and the published text was corrected by myself long before Delitzsch re-examined the original. » *Hibbert lectures*, 1887. *Lectures on the origin and growth of Religion as illustrated by the religion of the ancient Babylonians*, by A. H. Sayce, London, 1887, p. 76, note 2.

puis : se reposer¹. Le verbe assyrien *sabatu*, d'après II R. 25, 14, *a*, a le même sens que *gamaru* (hébreu גָּמַר) : achever, finir. Il signifie aussi : couper, d'après le fragment lexicographique K 4329, où dans les mots *sa ba tu sa seim*, il est parlé du blé comme étant coupé. Or, comme nous lisons dans une tablette lexicographique que *sa bat tu* est le « jour de repos du cœur, » je suis persuadé que *sa ba tu* a signifié aussi se reposer. Le mot *sabattu*, avec le redoublement de la lettre *t*, indique une terminaison féminine. On ne l'a trouvé encore qu'une fois II R. 32, 16, *a*, *b*, où se lit : *sa-bat-tu* = *umu nuh libbi* (יֹמֵי נִיַּה דְּלִבִּי), c'est-à-dire jour du repos du cœur. »

Sayce, dans une dissertation sur l'Astronomie et l'astrologie chez les Babyloniens, accompagnée de la traduction de tablettes relatives au sujet², dit (p. 207) : « Chez les Babyloniens, les mois étaient lunaires et divisés en deux lunaisons. Les jours dans lesquels les quartiers de lune commençaient, ainsi que le commencement de la seconde lunaison, étaient appelés jours de *sulum* ou repos³, pendant lesquels on devait s'abstenir de certains travaux. »

Le passage des tablettes traduites par Sayce qui me paraît le plus significatif comme confirmation, bien que je ne l'aie point encore vu mis en saillie, se trouve dans un appendice de la dissertation (p. 239...⁴, intitulé : Appendix. *Table of Portents* W. A. I. III, 60. Obverse⁵). On lit donc à la page 313 : « 18) The moon a rest⁵ the 7th day, the 14th day, the 21st day, the 28th day causes, and the appearance of an eclipse

¹ De même Dillmann. Ex., Lévi. p. 214.

² *The astronomy and astrology of the Babylonians, with translations of the Tablets relating to these subjects*. Cette dissertation a paru dans les *Transactions of the Society of biblical Archaeology*, vol. III, London, 1874. — Dans les Conférences faites par Sayce en 1857 sur la religion babylonienne, il est expressément parlé du sabbat chaldéen, pages 69-77.

³ Il est dit à l'Index, p. 623 : *Sulum, or rest, the name of the Babylonian Sabbath*.

⁴ L'ouvrage indiqué ainsi doit être encore celui des *Cuneiform inscriptions of Western Asia*.

⁵ En accadien *tarbatsa*. Il y a en note : *The rest would here seem to mean a holiday*, c'est-à-dire un jour férié.

creates, » c'est-à-dire, ce me semble : « La lune produit un jour férié le 7^{me} jour, le 14^{me}, le 21^{me}, le 28^{me}, et l'apparition d'une éclipse en constitue un aussi. »

Mais la tablette assyrienne de beaucoup la plus explicite sur le repos du 7^{me} jour chez les Chaldéens, a été publiée par Rawlinson (IV. R. 32, 33), puis traduite en entier par Lotz dans sa dissertation¹. C'est la huitième² des tablettes qui renfermaient le calendrier assyrien et elle se rapporte au mois intercalaire Eloul II. Elle date du règne d'Assourbanipal ou Sardanapale qui, d'après Schrader³, monta sur le trône de Ninive en 668.

Cette tablette indique en particulier à quelle divinité chaque jour du mois était dédié, quels sacrifices il fallait y faire, et ce qui était prohibé dans ce jour.

Or voici ce qui est dit du 7^{me} jour dans la traduction de Lotz, en y comprenant les mots originaux qu'il renonce à traduire : 28) Dies septimus *nu-bat-tum* Merodachi, Zarpanitæ, dies faustus, 29) dies *hul... gal*. Pastor nationum magnarum, 30) carnem super ignem assatam *sa tum-ri* ne esto, 31) vestem corporis sui ne mutato, albas ne induito, 32) libationem ne libato; rex currum ne conscendito; 33) regaliter ne loquitor. Loco secreto sacerdos (?) os ne aperito (?). 34) Magus ægroto manum suam ne applicato; 35) ad faciendam execrationem ne esto propensus (?). 36) Vesperī coram Merodacho et Venere, 37) rex donum suum facito, libationes libato. 38) Sublatio manūs ejus apud Deum (*itti illi*) grata erit.

Les mêmes prescriptions sont répétées à peu près identiquement pour le 14, le 21, le 28 et aussi, sans qu'on sache bien pourquoi⁴, pour le 19; mais au lieu de Merodachi, Zarpanitæ

¹ Elle a été aussi traduite par Sayce dans ses *Lectures* de 1887.

² D'après Sayce, la 7^{me}, en correspondance exacte avec le 7^{me} mois Eloul II de l'année babylonienne. *Lectures*, p. 70. Cf. l'article de Franz Delitzsch sur les « Monate » dans la *Bibl. Handw.*, p. 599.

³ *Keilinschriften*, p. 465.

⁴ On pourrait se demander si ce jour n'était pas un jour de sabbat (et même, comme nous le verrons, de sabbat très prononcé), en tant que c'était un jour pour lequel une éclipse était annoncée. Mais, comme nous le verrons encore, il paraîtrait que ce caractère du 19^e jour du mois n'é-

(ligne 28) et de Merodacho et Venere (ligne 36), il y a pour le 14, Beltis, Nergali, puis Belti ; pour le 21, Luni (*sic*) et Solis, puis Soli, Belti terrarum ; pour le 28, Eæ... Nergali, puis Eæ, Veneri ; pour le 19, Gulæ, puis Ninebo, Gulæ.

D'après Schrader¹ :

Merodach = Jupiter, un des 7 dieux planétaires ;

Zirbanit ou Zarpanith était l'épouse de Mérodach ;

Beltis ou Baaltis était l'épouse de Bel ou Bil, le second des grands dieux de la première triade babylonienne ;

Nergal = Mars, un des 7 dieux planétaires ;

Ea ou Héa = Anu = In = Nisroch (?). C'est le troisième des grands dieux de la première triade ;

Gula = Amunit. C'est l'épouse du dieu du soleil, Samas, qui apparaît à la fois comme le premier de la seconde triade et comme un des 7 dieux planétaires.

Cette tablette, comme le calendrier tout entier dont elle faisait partie, se rapporte donc directement à ce que le roi et les prêtres devaient faire chaque jour ; mais il y a lieu de croire que des prescriptions semblables régissaient les autres mem-

taut point particulier au mois Eloul II, qu'il se retrouvait dans les autres mois, et que ce fait n'était pas propre à une année déterminée, qu'il était constant. — Sayce dit dans ses *Lectures* (p. 77) : In the second place, the 19th of the intercalary Elul was also a Sabbath. Why it should have been so I can not pretend to say. — Il est à remarquer que ce 19^e jour a un nom qui lui est propre, celui de *ibbu* (d'après Lotz) ; Sayce traduit : « The 19th day (is) the white day of the great goddess Gula.. », et il met en note : *Ippu*, which like its synonym *ellu* (héb. *hálal*. comp. *hillálim*, Lévi. XIX, 24), has the secondary meaning of « holy ». Compare the Latin « dies candidus. » — Pinches, du *British Museum*, a bien voulu m'écrire : What is (ici un groupe de signes cunéiformes, que Lotz traduit par : dies splendidus), and why it is mentioned before the 20th day ? Why was the 19th day also a kind of Sabbath ? All these are questions which must be considered. It is not at all impossible that the 19th day and (ici encore le même groupe de signes cunéiformes, que Pinches interprète avec un point d'interrogation : the former 21st day) which was called also *ib* (*bu* ?), « the white » (?), are the same, but it is difficult to find a reason for this. — Sayce traduit en ce qui concerne le 20^e jour : « The 20th day (is) a day of light... » et il met en note : Probably the ideographic mode of representing *ippu*.

¹ *Handw. des bibl. Altert.*, p. 108...

bres du royaume, bien que certaines prescriptions dussent être plus sévères pour le roi et les prêtres que pour leurs subordonnés.

Reprenons maintenant l'inscription en la traduisant en français, en cherchant à en éclaircir les diverses parties, surtout d'après Lotz, et aussi en indiquant quand elle est traduite d'une manière sensiblement différente par Schrader, dont la traduction s'arrête du reste à la ligne 32 inclusivement¹, ou par Sayce.

28) « Septième jour *nu-bat-tum* (Schrader : *nu-bil-tuo* (?), c'est-à-dire une fête) consacré au dieu Mérodach et à la déesse Zarpanith, jour favorable. » (*Magiru*. Schrader : *magari*, c'est-à-dire un jour de consécration.) Lotz ne croit pas qu'on puisse déjà expliquer *nubbattu*, qui est appliqué au 3^{me} jour, au 7^{me} et au 16^{me} ². Sayce : « The 7th day is a fast day (dedicated) to Merodach and Zarpanit. »

29) « Jour *hul... gal*. Le pasteur des grandes nations » (c'est-à-dire le roi). Au lieu de *hul... gal*, Schrader dit *limnu*, qu'il traduit par : jour néfaste. Sayce traduit : « A day of rest (sabbath). » Lotz ne traduit pas *hul... gal*, mais il repousse énergiquement l'interprétation de : jour néfaste, *dies ater*, et, ce nous semble, avec raison, comme nous aurons l'occasion de l'indiquer. Il dit au sujet de ce mystérieux *hul... gal*³ : « Le mot est obscur, et il ne faudrait pas abuser du fait que *hul* signifie par lui-même : mal et *gal* : être, car il est certain que le sens respectif de deux signes cunéiformes est assez souvent modifié par leur union, de telle sorte même que le sens de chacun d'eux n'est plus du tout ce qu'il était. » Dans un fragment d'une poésie de magicien, Fried. Delitzsch interprète une expression analogue : *hul... gal. ubani*, aussi traduite en as-

¹ *Keilinschriften*, p. 19..

² Dans son grand et bel ouvrage sur la cosmologie babylonienne (*Die Kosmologie der Babylonier*. Studien und Materialien, Strasburg 1890), Jensen est disposé à traduire *nu-bad-tu* par repos. Voir p. 107., 502. Il dit entre autres, p. 108 : Es ist die Vermuthung kaum sofort abzuweisen, dass *nu-bad-tu* irgendwie eine ideographische, vielleicht gar phonetische Schreibung für *sabattum* ist.

³ P. 51, 58, 109.

syrien, par « *porrectionem seu directionem digiti*, » ce qui pourrait conduire à expliquer *umu-hul.. gal*, par : jour désigné, férié, destiné au repos. Il vaut aussi la peine d'observer que *Ki.. hul* (Assurb. VII, 15) peut signifier : lieu de repos. L'expression *hul.. gal* serait expliquée III R. 56, 33, s'il ne s'y trouvait une très fâcheuse lacune, que Lotz hésite beaucoup à combler par le mot *su-lum*¹.

30) « (Le pasteur des grandes nations) ne doit pas manger de la chair rôtie au feu *sa tum-ri*. » Schrader traduit : ne doit pas manger de la chair *pinti*, ni de dattes mûries (das Reife von Datteln). Lotz justifie sa traduction de *sa pi-in-ti* ou *pentu* par : rôtie au feu, entre autres, en alléguant une inscription que lui a communiquée Fried. Delitzsch et en s'appuyant sur l'autorité de Pinches. Il fait heureusement ressortir l'intime connexité qu'il y aurait alors avec Ex. XXXV, 3 : « Vous n'allumerez point de feu dans aucune de vos demeures le jour du sabbat. » — Sayce traduit : « not eat flesh cooked at the fire (or) in the smoke. »

31) « Qu'il ne change pas le vêtement de son corps ! Qu'il ne revête pas de vêtements blancs ! » Schrader lit autrement la seconde de ces prescriptions et traduit : Qu'il ne foule pas les lieux purs (saints ?). — Lotz explique la première prescription soit en ce sens que le temps du jour doit être perdu le moins possible en changements de vêtements, soit parce qu'en ce jour il ne convient pas de parader en changeant plusieurs fois de costume. — Au sujet de la seconde prescription, on peut supposer que les vêtements blancs dont il s'agit étaient particulièrement extraordinaires et qu'ils pouvaient être réclamés par certaines fonctions royales interdites en ce jour. — Il est utile de rappeler ici que le climat de la Chaldée, avec ses brusques changements et ses grandes variations de température, appe-

¹ M. Pinches m'a écrit que dans les inscriptions connues il y a des débris de deux explications de *u-gul-gal* (qu'il traduit par : day which is evil), mais que l'une de ces explications est illisible et que l'autre, qui l'est un peu moins, pourrait porter *su-su-u*, c'est-à-dire « caused to go forth, » that is « a proclaimed day, » ou contenir le mot *su-lum*, de la racine שלם (a day of peace ?).

lait à se couvrir le corps tout autrement qu'en Egypte. Hérodote dit que les Assyriens portaient une tunique de lin qui descendait jusqu'au talon et que par-dessus ils mettaient une autre tunique de laine, avec un petit manteau blanc. Pour les riches, la tunique de lin était ornée de broderies et garnie par en bas de houppes en passementerie. Le manteau était un châle à franges, offrant des analogies avec le peplos des Grecs et la toge romaine. Dans les monuments assyriens, le corps et les attaches des membres se dissimulent souvent derrière l'opacité des tuniques chargées de broderies et sous l'épaisseur des châles qui, par endroits, étaient pliés en double. Ils nous montrent aussi des vêtements tout couverts de broderies. L'habileté des brodeurs babyloniens est restée célèbre jusque dans les derniers jours de l'antiquité, et celle des tisserands n'était pas moindre ¹.

32) « Qu'il ne fasse pas de libation ! Que le roi ne monte pas sur son char ! » Schrader traduit ainsi la première prescription : Qu'il ne fasse pas de sacrifice ! De même Sayce. — Cette interdiction des libations peut s'expliquer soit parce que le repos ne devait pas même être interrompu par des libations, soit parce que la sobriété convenait particulièrement à ce jour. — Le roi ne devait pas monter en ce jour sur son char, pour donner du repos à ses serviteurs et à ses chevaux ; peut-être aussi pour ne pas troubler pour lui-même le recueillement de la journée. On peut supposer encore qu'il s'agissait essentiellement d'un char de guerre.

33) « Qu'il ne parle pas en roi ! Que le prêtre (? — Sayce : the augur) n'ouvre pas sa bouche dans un lieu secret ! » La première prescription signifie probablement que le roi ne doit en ce jour ni rendre la justice, ni donner audience ; — dans un lieu secret, c'est-à-dire, semble-t-il, dans les lieux où les prêtres se réunissaient à huis-clos pour délibérer ou pour s'occuper des solennités religieuses.

34) « Que le mage n'applique pas sa main sur le malade ! » Probablement parce que c'était son travail des autres jours. —

¹ Voir Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 510., 769..

Sayce : « Medicine for the sickness of his body he must not apply. »

35) « Qu'il ne soit pas enclin (?) à faire des exécutions ! » Peut-être devait-il dans certains cas prononcer des anathèmes sur des hommes ou des choses, anathèmes dont il devait s'abstenir un jour *hul.. gal*.

36) « Que le soir en présence de Merodach et Vénus, 37) le roi fasse son don ! Qu'il fasse des libations ! (Sayce : « During the night the king makes his free-will offering before Merodach and Istar. He offers sacrifice. »). 38) Ses mains levées seront agréables à la divinité ! » Il faut observer à l'occasion de ces lignes, que le jour des Babyloniens ne commençait pas, comme celui des Hébreux, le soir, mais au lever du soleil¹, et que le roi devait faire son sacrifice le soir. Ce n'était que le 21^{me} jour que le sacrifice devait avoir lieu le matin. En outre, constatons que la prescription de la l. 32 : « Qu'il ne fasse pas de libation, » ne s'appliquait pas au soir du jour, puisque le roi devait au contraire faire alors des libations.

Sans doute, la tablette traduite par Lotz se rapporte proprement au mois intercalaire Eloul II. Mais comme plusieurs des lignes de cette tablette étaient détruites, G. Smith ne les a rétablies qu'en comparant les fragments encore subsistants relatifs aux autres mois, et la comparaison de tous les fragments l'a amené à la conviction que les mêmes jours de tous les mois étaient des jours de fêtes analogues, soumis aux mêmes prescriptions². De plus, rien n'indique que le fragment si important que j'ai cité page 57., en l'extrayant d'une dissertation de Sayce, se rapportât spécialement au mois Eloul II ; il semble même avoir une portée très générale.

Sans doute encore il serait à désirer qu'on fût arrivé à plus d'accord dans l'interprétation de plusieurs expressions idéographiques ou phonétiques et qu'on trouvât de nouvelles inscriptions complémentaires et explicatives. Mais il n'en semble pas moins déjà assez bien établi parmi les assyriologues qu'il y avait en Chaldée des jours de repos le 7, le 14, le 21 et le 28

¹ Lotz, p. 50.

² Id., p. 59, note.

de chaque mois, c'est-à-dire le dernier jour de chaque semaine mensuelle à partir du 1^{er} jour du mois.

Cherchons maintenant à nous rendre compte autant que possible du caractère de cette institution, en revenant à plus d'un égard sur ce que nous venons de voir et en en tirant plusieurs conséquences.

1^o Le sabbat chaldéen était un jour de repos et il était sous ce rapport revêtu d'un caractère religieux.

Qu'il fût un jour de repos, cela nous semble ressortir abondamment des expressions *sabattu*, *suhum*, *tarbatsa*, qui lui sont appliquées, et de toutes les prescriptions rattachées à ce jour.

Qu'il fût un religieux jour de repos, cela nous semble aussi ressortir de l'ensemble de ces prescriptions apparaissant essentiellement comme des prescriptions religieuses adressées au roi, aux prêtres et aux mages, peut-être aussi, sous telle ou telle forme, à tous les membres du royaume.

Il ne faudrait pas cependant se faire une idée exagérée du repos commandé en ce jour. Lotz parle de soixante-cinq tablettes de contrats arrivées à sa connaissance. Or voici les jours des mois entre lesquels elles se distribuent. Il en revient

au 1 ^{er} du mois,	20.	au 11 ^{me} du mois,	14.	au 21 ^{me} du mois,	34.
au 2 ^d	» 21.	au 12 ^{me}	» 13.	au 22 ^{me}	» 32.
au 3 ^{me}	» 18.	au 13 ^{me}	» 23.	au 23 ^{me}	» 22.
au 4 ^{me}	» 19.	au 14 ^{me}	» 15.	au 24 ^{me}	» 11.
au 5 ^{me}	» 21.	au 15 ^{me}	» 32.	au 25 ^{me}	» 20.
au 6 ^{me}	» 11.	au 16 ^{me}	» 27.	au 26 ^{me}	» 20.
au 7 ^{me}	» 17.	au 17 ^{me}	» 11.	au 27 ^{me}	» 18.
au 8 ^{me}	» 14.	au 18 ^{me}	» 15.	au 28 ^{me}	» 8.
au 9 ^{me}	» 18.	au 19 ^{me}	» 1.	au 29 ^{me}	» 6.
au 10 ^{me}	» 23.	au 20 ^{me}	» 32.	au 30 ^{me}	» 5.

Un de ces contrats est daté du 21^{me} jour d'Eloul II, sur les sabbats duquel aucun doute ne peut exister.

Le quantième du mois, auquel ne se rattache qu'un seul contrat, est le 19, c'est-à-dire le jour qui nous est apparu comme revêtu du même caractère sabbatique que le 7, le 14,

le 21 et le 28. Il semble donc que le repos était plus strictement observé en ce jour qu'en tout autre.

Le 7 apparaît comme plus chargé que ses deux voisins ; le 14, comme beaucoup moins que les siens ; le 21 comme plus chargé que ses deux voisins (mais il faut tenir compte du repos si strictement observé le 19) ; le 28, comme beaucoup moins chargé que le 27 et plus que le 29. Ce dernier jour et le suivant, quand il avait lieu, étaient évidemment peu privilégiés pour les affaires.

Si nous calculons la moyenne des contrats pour chaque jour du mois, nous trouvons 18 ; or le 7^{me} jour, le 14 et le 28 ont un chiffre moindre. Il n'y a que le 21 qui ait un chiffre plus fort, mais évidemment le chômage si prononcé du 19 nuisait à celui du surlendemain.

2° Le sabbat chaldéen n'était pas un jour triste, sinistre, *dies ater*.

C'est là une thèse contestée. Le contraire est soutenu par Sayce¹, aussi par Schrader, toutefois avec quelque réserve². Il l'est aussi par Robertson Smith³, Riehm⁴, Lenormant⁵ ; et les éditeurs de la *Bible annotée* (I, p. 87) ont également adhéré à cette opinion.

Je crois cependant, avec Lotz, qu'elle est erronée⁶.

Et d'abord il ne faudrait pas s'appuyer sur l'interprétation de *Hul. gal* dans le sens de : mauvais, car cette interprétation est contestable et contestée.

D'autre part, je ne voudrais pas insister avec Lotz sur ce que le calendrier qu'il a traduit, caractériserait comme jours favorables (*fausti*) le 7, le 14, le 21 et le 28 du mois. Et en effet,

¹ *Lectures*, p. 76 : « an unlawful day, » like the Latin *dies nefastus*.

² *Keilinschriften*, p. 19.

³ *The Prophets of Israel*, 1882, p. 384. D'après Lotz, p. 62.

⁴ *Handw.*, p. 1309.

⁵ *Origines de l'histoire*², I, p. 243.

⁶ D'après Halévy, les 7, 14, 19, 21 et 28 du 2^d mois d'Eloul « sont à la fois, dit le texte, *um-she* (= *umu magiru*) des jours heureux et *um-hul-ik* (= *umu limnu* ou *hullu*) des jours néfastes. » *Revue de l'hist. des Relig.*, 1888, p. 184.

cette interprétation me paraît à son tour quelque peu suspecte, car avec elle tous les jours du mois seraient également favorables, comme Lotz le reconnaît. Je préférerais donc traduire avec Schrader par : consacré à (tel ou tel dieu).

Mais voici ce qui me paraît plus concluant :

a) Toutes les prescriptions relatives à ces jours de sabbat impliquent un certain repos, mais nullement un caractère de tristesse et de malheur. La prescription de la l. 30, interdisant au roi de manger de la chair rôtie au feu, n'est pas plus un signe d'ascétisme que ne l'est pour le sabbat mosaïque la prescription semblable de Ex. XXXV, 3.

b) Il me semble qu'il y a de la sérénité dans la dernière des prescriptions (l. 36-38) : « Que le roi, en présence de (telle ou telle divinité) fasse son don ! qu'il fasse des libations ! Ses mains levées seront agréables à la divinité. »

c) La définition assyrienne de *sabattu* comme « jour du repos du cœur » est en contradiction formelle avec l'opinion qui fait de ce jour un jour néfaste, car la crainte et le tremblement ne sauraient produire le repos du cœur, la joie intime.

d) L'opinion qui fait du sabbat chaldéen un jour sinistre, s'est rattachée à celle qui considérerait le culte de Saturne comme le principe du repos sabbatique, — Saturne, dont l'étoile est souvent représentée chez les anciens comme une étoile défavorable [*grave, nocens, triste sidus*¹].

Nous aurons à revenir sur cette seconde opinion, qui a été d'abord soutenue par Baur et qui a été plus d'une fois fortement réfutée². Qu'il nous suffise de dire, pour le moment, que Saturne, appelé par les Chaldéens Sakkuth, Kewan, Adar,

¹ Properce, IV, 1, v. 104 ; Lucain, I, v. 652 ; Juvénal, VI, v. 569. Voir dans l'édition de Juvénal publiée par Lemaire, I, p. 507-509.

² Baur a émis et soutenu cette opinion dans la *Tübinger Zeitschrift für Theologie*, 1832, III, 145. Elle a reparu récemment dans Robertson Smith, *the Prophets of Israel*, p. 384. (D'après Lotz, p. 62, 67.) Elle a été, par contre, réfutée par Winer, *Biblisches Realwörterbuch*, art. Sabbath, et récemment par Riehm, *Handwörterbuch* p. 1308. Voir aussi Ehler, art. Sabbath, dans *Real-Encycl.*, p. 195 ; Schrader, *Theol. Stud. und Krit.*, 1874, p. 351 ; Lotz, p. 57, 62, 67.

Adar-Malik, Malik, et par les Cananéens Moloch et Milcom¹, n'apparaît point comme présidant aux jours 7, 14, 21, 28 du mois, tout au moins du mois Eloul II. Comme nous l'avons vu, les divinités auxquelles ces jours étaient consacrés ou auxquelles on offrait alors des sacrifices, sont désignées dans la tablette traduite par Lotz comme étant Mérodach et son épouse Zarpanith, Istar ou Vénus, Beltis, épouse de Bel, Nergal ou Mars, Sin [la Lune], Samas [le Soleil] et Ea.

3^e Rapport du sabbat chaldéen avec les phases de la lune et le culte qui lui était rendu².

Evidemment il y avait un certain rapport entre l'institution du jour de repos chez les Chaldéens et les différentes phases mensuelles de la lune, et il est certain que celle-ci jouait un rôle plus ou moins grand dans les idées religieuses de ce peuple.

Il ne faudrait point cependant en conclure que le culte de la divinité lunaire, Sin, ait été le grand facteur de l'institution chaldéenne du 7^{me} jour comme jour de repos.

Et d'abord, en fait de hiérarchie des dieux, rappelons qu'à leur tête il y a Ilou ou, chez les Assyriens, Assour. Puis vient la première triade composée d'Anou, Bel, Ao ou In ou Ea. La seconde triade est formée de Samas, Sin, et Raman ou Bin ou Vul, le dieu de l'atmosphère³. Sin n'apparaît donc que dans la seconde triade et encore au second rang.

En second lieu, bien que les calendriers babyloniens parlent souvent de la Lune, cependant ils n'assignent point principalement les jours *hul.. gal* à son culte. Parmi les divinités auxquelles étaient consacrés le 7, le 14, le 21, le 28 du mois ou auxquelles on offrait alors des sacrifices, d'après le calendrier traduit par Lotz, la Lune n'apparaît que pour le 21, et cela conjointement avec le Soleil, Beltis et Vénus.

Enfin les deux jours de la nouvelle lune et de la pleine lune

¹ Schrader, *Handw.* p. 108, 28, 1010.

² Comp. Lotz, p. 61...

³ Voir Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*³ II, p. 182; *La Magie chez les Chaldéens*, p. 103; Schrader, *Handw.*, p. 109; G. Rawlinson, *The Religions of the anc. World*, London, p. 59.

seraient seuls assez remarquables pour fonder des jours de fête lunaire. Or le premier de ces jours n'est point au nombre des jours *hul. gal*, tandis que, par contre, on y trouve le 28^{me} jour du mois, c'est-à-dire le jour où la lune a coutume de disparaître.

4^o Rapport du sabbat des Chaldéens avec leur semaine et leur mois ¹.

Les Chaldéens avaient le mois lunaire synodique et l'année solaire ².

Comme la lunaison n'embrasse pas un nombre exact de jours, mais 29 jours et un certain nombre d'heures, les mois chaldéens étaient alternativement de 29 et de 30 jours et, en outre il y avait de temps en temps deux mois consécutifs de 30 jours.

Le sabbat chaldéen avait lieu le 7, le 14, le 21 et le 28 de chaque mois.

Il n'avait donc pas lieu au commencement ou au milieu de la semaine exacte ou approximative, mais à la fin de cette semaine et en général au 7^{me} jour.

De plus, il n'était pas indépendant du mois, comme il l'est pour nous, qui comptons nos semaines en ne tenant aucun compte du mois, de telle sorte que le premier jour de la semaine peut tomber sur le second jour du mois, sur le 3, le 4, le 5, le 6, le 7, aussi bien que sur le premier. Le sabbat chaldéen, au contraire, était essentiellement dépendant du mois. Le premier sabbat d'un mois était nécessairement son septième jour.

¹ Voir Lotz, p. 38, 59.

² La durée du mois lunaire synodique ou de la lunaison, dans le sens strict du mot, est le temps que met la lune pour réoccuper la même position par rapport au soleil et à la terre. « Cette durée dépasse de plus de deux jours la durée d'une révolution entière, réelle, de la lune dans son orbite, c'est-à-dire de sa révolution sidérale; cette différence provient principalement du mouvement propre de la terre autour du soleil. » La durée du mois lunaire synodique est de 29 jours, 12 heures 44', 3". Celle de la révolution sidérale est de 27 jours, 7 heures, 43', 11". — Voir Guillemin, *le Ciel*, Paris, 1864, p. 158. — Comp. une citation d'Arago que nous avons faite p. 12, note 1.

D'autre part, il n'y avait pas toujours un intervalle de 6 jours entre deux sabbats. Cet intervalle existait, il est vrai, entre le 1^{er} et le 2^d sabbat du mois, entre le 2^d et le 3^{me}, entre le 3^{me} et le 4^{me}, mais non entre le 4^{me} et le 1^{er} sabbat du mois suivant. Entre ces deux derniers sabbats l'intervalle n'était jamais de 6 jours, mais il était tantôt de 7 et tantôt de 8, suivant que le premier mois était de 29 jours ou de 30. Le dernier jour ou les deux derniers jours du mois étaient en quelque sorte laissés de côté, comme surnuméraires. Et la preuve qu'il en était ainsi, c'est que dans ce ou ces deux jours il ne se faisait presque pas d'affaires, comme l'indique la répartition des contrats dont nous avons parlé précédemment.

Les Chaldéens n'avaient donc strictement et complètement ni le sabbat comme 7^{me} jour hebdomadaire ni la semaine. Ils ne les avaient qu'approximativement.

Leur semaine n'était pas strictement sabbatique, comme l'est la nôtre ; mais elle était un intermédiaire entre la semaine lunaire et la semaine sabbatique.

Elle n'était pas strictement et complètement lunaire. D'abord, parce que le mois chaldéen de 29 ou de 30 jours ne coïncidait pas exactement avec la durée d'une lunaison. Puis aussi parce que le premier jour du mois était pour les Chaldéens non pas la nouvelle lune dans le sens astronomique et moderne du mot, c'est-à-dire le milieu des « quatre jours environ qui s'écoulent entre la disparition de la lune le matin, à l'orient, et sa réapparition à l'occident, le soir, un peu après le coucher du soleil¹, » mais le jour au soir duquel ils devaient voir réapparaître la lune. Avec un pareil commencement de mois, il nous semble, de même qu'à Lotz, que, pour s'en tenir strictement aux indications lunaires, il aurait fallu avoir une 1^{re} semaine de 6 jours allant jusqu'au 1^{er} quartier, une 2^{de} semaine de 7 jours allant jusqu'à la pleine lune, une 3^{me} semaine également de 7 jours, allant jusqu'au 2^d quartier et une 4^{me} semaine de 9 ou 10 jours, allant jusqu'à la nouvelle lune dans le sens antique du mot.

¹ Voir Guillemin, *le Ciel*, p. 152.

La préoccupation de la semaine de 7 jours ou du sabbat hebdomadaire a dû contribuer à donner un caractère mixte à l'institution de la semaine babylonienne, à la fois semi-lunaire et semi-sabbatique.

B. LA SEMAINE DES CHALDÉENS

ET SURTOUT LEUR SEMAINE ASTROLOGIQUE

INTRODUCTION

En constatant l'existence du sabbat chaldéen comme jour de repos le 7, le 14, le 21, le 28 de chaque mois, nous avons, par cela même, constaté l'existence de la semaine, tout en observant que cette institution n'arrivait pas en Chaldée à son plein développement, à sa pleine indépendance, puisqu'elle demeurait subordonnée au mois lunaire et qu'elle était, par là même, à la fin du mois, toujours en quelque manière sacrifiée.

Nous voudrions aborder maintenant la question de la semaine chaldéenne astrologique ou de la désignation planétaire des jours de la semaine, en Chaldée.

Il nous semble certain que cette désignation, telle qu'elle a fini par être plus ou moins adoptée dans le monde civilisé, vient avant tout de la Chaldée. Sous ce rapport nous ne pouvons nous ranger à l'opinion d'A. de Humboldt et de Letronne contestant l'origine chaldéenne de la semaine planétaire, comme si les Chaldéens s'en étaient strictement tenus aux 5 planètes proprement dites connues des anciens, et ne leur avaient jamais associé le soleil et la lune¹. Une telle opinion ne saurait plus être soutenue après les découvertes récentes de l'assyriologie, puisque dans les inscriptions et dans les dessins chaldéens les 7 planètes apparaissent très souvent réunies.

Mais, d'autre part, après avoir passablement étudié le sujet pour autant qu'il peut l'être maintenant et sans pouvoir recou-

¹ *Cosmos*, III, p. 461, 678, 688; Letronne, *Œuvres choisies*, t. I de la 2^e série, p. 493.

rir nous-même au déchiffrement des inscriptions cunéiformes, nous sommes arrivé à la conviction qu'il faut bien distinguer entre l'existence même de l'institution de la semaine en Chaldée et le caractère astrologique dont cette institution a pu s'y revêtir plus ou moins.

L'existence même de l'institution de la semaine en Chaldée nous paraît un fait devenu certain, tandis qu'il est extrêmement difficile d'arriver déjà à une idée nette et précise de ce qu'a été la semaine astrologique des Chaldéens.

On ne peut absolument plus répéter ce qu'A. de Humboldt faisait dire au père d'Acosta, en le citant comme ayant soutenu que les Péruviens ne connaissaient pas la petite période de 7 jours : « Cette période ne tient pas plus au cours de la lune qu'à celui du soleil. Elle doit son origine au nombre des planètes¹. »

D'autre part, F. Lenormant semble aller trop loin quand il dit² : « Les Chaldéo-Babyloniens n'ont certainement pas connu et employé la semaine planétaire, à laquelle les écrivains classiques attribuent une origine égyptienne³ et dont on ne trouve d'ailleurs pas de mention avant une époque fort récente, le premier siècle avant Jésus-Christ⁴. Les allusions qu'on avait cru y trouver dans les documents cunéiformes⁵ ont manifestement un autre sens. » — Toutefois le mouvement de réaction qui s'exprime dans ces paroles est assez légitime.

On en jugera par le résumé qui va suivre, des recherches des assyriologues Oppert, Sayce, Schrader et Lotz.

¹ *Historia naturalis y morale de las Indias*, 1591, l. VI, c. III, d'après A. de Humboldt : *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes de l'Amérique*, I, p. 341. — Nous aurons à revenir, à propos des Péruviens, sur la citation faite par de Humboldt.

² *Les origines de l'histoire*², 1880, I, p. 243, note.

³ « Dio Cass., XXXVII, 17, 18 : cf. Aul. Gell., *Noct. attic.*, III, 10, qui parle d'après le livre de Varron : *Hebdomades vel de imaginibus*. »

⁴ « Voyez de Witte, *Gazette archéologique*, 1877, p. 52-54. »

⁵ « *Cuneif. inscr. of. West. Asia*, III, pl. 57, 6, l. 57-61. » Lenormant doit indiquer ici la 1^{re} des listes d'étoiles traduites par Oppert, dont il va être question et que Schrader indique comme se trouvant III R. 57, 57-61.

a) *Opinions émises.*

α] *Oppert*. L'orientaliste Mohl, rendant compte dans le *Journal asiatique*¹ de très importantes communications d'*Oppert* données à l'occasion de traductions qu'il venait de faire de plusieurs tablettes assyriennes, traductions qui se trouvent dans le compte rendu, parle d'erreurs commises par Henry Rawlinson dans son interprétation des noms des planètes et reproduites dans le Commentaire de Bérose par Lenormant. « La liste des planètes telle qu'elle se trouve à la pl. 48 du second tome des Inscriptions du Musée britannique, dit-il, a été comprise, par ces savants, dans cette suite : Mars, Vénus, Jupiter, Saturne, Mercure. M. Oppert prouve que seule Vénus est à sa place et que Mars et Mercure, Jupiter et Saturne doivent changer de rang. »

La suite véritable serait donc Mercure, Vénus, Saturne, Jupiter, Mars, c'est-à-dire ☿ ♀ ♄ ♀ ♂, au lieu de ♂ ♀ ♄ ♀ ☿.

Sayce, d'Oxford, tout en combattant sur plusieurs points les idées d'*Oppert* émises dans le communiqué de Mohl, a rendu un juste hommage à l'illustre assyriologue du Collège de France et a dit en particulier que c'était lui qui avait principalement contribué à élucider le sujet des noms des planètes², et Lenormant lui-même n'a pas tardé à modifier ses opinions, « en indiquant la source de ses rectifications³. »

Or parmi les listes de catégories d'étoiles, traduites par *Oppert*, il en est une qui selon sa traduction aurait une grande importance, puisque ce serait la seule, à notre connaissance, qui rattacherait formellement les 7 planètes aux 7 jours de la semaine et, chose curieuse ! en reproduisant l'ordre actuel de la semaine planétaire.

Voici cette liste, indiquée, avec les autres traduites par *Oppert*, comme se trouvant originalement III R. 57-61 :

¹ 6^e série, t. XVIII, 1871, p. 443.

² *Transact. of the Society of bibl. Arch.*, III, p. 150, 167.

³ *Journal asiatique*, XVIII, 1871, p. 449.

- « L'étoile double grande.
- » L'étoile double petite.
- » L'étoile qui dépend de Régulus... Soleil (le soleil est désigné évidemment par les trois expressions).
- » L'étoile d'Anounit... Lune.
- » L'étoile de Nergal... Mars.
- » L'étoile de Nébo... Mercure.
- » L'étoile du Roi... Jupiter.
- » L'étoile brillante (*Mustalil*)... Vénus.
- » L'étoile Zibanit... Saturne.
- » Voilà les 7 chefs des jours de la semaine (*masi*). »

Cette interprétation d'Oppert a été très fortement critiquée par Lotz (p. 33). Il admet l'interprétation pour Mercure et Jupiter; il croit probable celle pour Mars, interprétation que Sayce avait confirmée¹; il croit possible que l'étoile Zibanit désigne Saturne. Mais, malgré Oppert et Sayce (p. 174), Lotz est certain que *masu* ne signifie pas « chefs des jours de la semaine, » bien qu'il ne puisse pas proposer une autre interprétation². De plus il ne peut admettre que le Soleil soit désigné par les trois expressions qui lui sont attribuées, ni qu'il s'agisse de la Lune à la 4^{me} ligne, et de Vénus à la 8^{me}.

Sayce ne peut pas non plus admettre que le soleil soit désigné par les trois étoiles mentionnées les 1^{res}. Il pense que la 1^{re} correspond à une étoile de l'ouest et il ne voit pas de raison pour que le 1^{er} jour de la semaine fût dédié au soleil³.

Parmi les trois autres listes de catégories d'étoiles traduites

¹ *Transact. of the Soc. of bibl. Arch.*, III, p. 175.

² Jensen semble maintenant en avoir donné une interprétation très satisfaisante. Les 7 étoiles *Masu* seraient 7 couples d'étoiles situées dans le voisinage de l'écliptique et comptant dans leurs rangs des étoiles fixes et des planètes, à savoir les Grands Gémeaux, les Petits Gémeaux, un couple à proximité de Régulus, Mars et Vénus, Mercure et Jupiter, deux étoiles inconnues: *Shar-ur* et *Shargaz*, probablement la Balance α β . Voir Jensen, p. 47, 144-146; Halévy, *Revue de l'hist. des rel.*, 1890, p. 187.

³ P. 161, 174. — J'ai eu l'honneur de m'assurer que M. Oppert maintient son interprétation; toutefois il ajoute: « Seulement, ces étoiles ne semblent pas être les planètes, mais leurs représentants parmi les étoiles fixes. » (15 décembre 1886.)

par Oppert, il en est deux qui réclament notre attention. L'une est ainsi conçue :

- « L'étoile du mensonge... Saturne.
- » L'étoile du roi... Jupiter.
- » L'étoile du chef guerrier... Mars.
- » L'étoile du dispensateur de la lumière... Soleil.
- » L'étoile du bonheur... Vénus.
- » L'étoile du serpent (de l'enlacement)... Mercure.
- » L'étoile du neuf et du vieux... Lune.
- » Voilà les 7 sphères. »

On aurait ainsi l'ordre des planètes rangées suivant les grandeurs des orbites, en commençant par le plus grand ; et l'interprétation d'Oppert est en gros celle aussi de Sayce (p. 173). Ce serait donc $\text{H} \text{ 7 } \text{♂} \odot \text{♀} \text{ 7 } \text{C}$.

L'autre liste est celle-ci ¹ :

- « Sin... Lune.
- » Samas... Soleil.
- » L'étoile messagère du soleil levant (*Dapin*)... Mercure.
- » L'étoile qui annonce (Istar)... Vénus.
- » L'étoile féline de la haute sphère (*Kairan*, *Lulim*)... Saturne.
- » L'étoile de l'écliptique (*Bibb*)... Jupiter.
- » L'étoile de Nibeau... Mars.
- » Voilà les 7 planètes (étoiles de chat) ². »

Ainsi $\text{C} \odot \text{ 7 } \text{♀} \text{ 7 } \text{H} \text{ 7 } \text{♂}$.

Lotz (p. 29...) croit qu'au lieu de Mercure, il faut mettre Jupiter ; au lieu de Jupiter, Mars ; au lieu de Mars, Mercure ; et Schrader, ce me semble, a fini par être du même avis. On aurait alors $\text{C} \odot \text{ 7 } \text{♀} \text{ 7 } \text{H} \text{ 7 } \text{♂}$.

β) Sayce, dans la dissertation susmentionnée, dit, ce me

¹ Cette liste doit correspondre aux deux tablettes ainsi notées par Lotz (p. 29) : l'une, très ancienne, II R. 48, 48-54 a, b ; l'autre, III R. 57, 65-67 a.

² « Les 7 planètes, dit Sayce (p. 167), étaient appelées par les Accadiens les sept *lubat* ou *dibbat*, mot qui se traduit par *bibbu* dans la liste des animaux (W. A. I., II, 6, 4.). L'animal ainsi désigné était entre le loup et le bouc, et peut-être s'agit-il du lynx, à cause de l'éclat de ses yeux. Aussi Jupiter, la plus proéminente des étoiles, la plus brillante et la plus rouge des planètes, est-elle particulièrement appelée *lubat* et *bibbu*. »

semble, d'une manière beaucoup trop absolue (p. 167) : « L'ordre dans lequel les 7 planètes sont disposées par les Chaldéens est toujours le même : Lune, Soleil, Mercure, Vénus, Saturne, Jupiter et Mars, la Lune occupant toujours la première place, conformément à la mythologie postérieure des Babyloniens. » Ce serait donc ☾☉☿♀♄♃♂.

Mais comme il admet (p. 175) que Jupiter et Mars sont quelquefois confondus, il ne devrait pas être éloigné d'admettre une modification qu'a récemment adoptée Schrader et dont nous parlerons bientôt. On aurait alors $C \approx 2 H \approx 2$.

7) *Schrader*. Cet illustre assyriologue de Berlin, dans sa dissertation sur *l'Origine babylonienne de la semaine de 7 jours*¹, dit p. 347 que « dans les monuments chaldéens on voit souvent les noms des 7 divinités stellaires, d'après lesquelles les différents jours de la semaine furent nommés, à savoir : Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, en partie exactement d'après cet ordre (ainsi III R. 57, 57-61), en partie dans l'ordre suivant : Jupiter, Vénus, Saturne, Mars, Mercure, Lune, Soleil², en partie aussi dans cet autre ordre : Lune, Soleil, Mercure, Vénus, Saturne, Jupiter, Mars (II R. 48, 48-54). »

Ainsi en premier lieu ☾ ☿ ♀ ☽, c'est-à-dire l'ordre actuel de la semaine planétaire et celui qu'Oppert a cru constater comme ordre des jours de la semaine chaldéenne.

En second lieu $\mathbb{Z} \oplus \mathbb{H} \oplus \mathbb{Z} \oplus \mathbb{C}$, ou plutôt, d'après ce que nous avons dit dans notre dernière note, $\mathbb{C} \oplus \mathbb{Z} \oplus \mathbb{H} \oplus \mathbb{Z}$, Beltis, $\mathbb{Z}$. Mais

¹ *Der babylonische Ursprung der siebenbügtigen Woche* (Theologische Studien und Kritiken, 1874). Schrader cherche à y prouver que la semaine a son origine en Babylonie.

Il doit y avoir ici quelque erreur. Schrader renvoie, au sujet de ce second ordre, à p. 339. Or, d'après ce renvoi, il ne peut s'agir que de la grande inscription de l'obélisque de Salmanassar II. (Layard, *Cuneif. inscriptions*, London 1851, p. 87, Z., 1-14.) Mais, d'après Schrader lui-même (à cette p. 339 et à la p. 20 de la 2^e éd. de son ouvrage : *Die Keilinschriften*), dans cette inscription le Soleil est en tête, la Lune manque et à sa place se trouve Beltis associée à Istar, de telle sorte que l'ordre est en réalité, non $\text{☼} \text{♀} \text{♂} \text{☾}$, mais $\text{☾}, \text{♀}, \text{♂}, \text{☼}$. Beltis (étoile du soir), ♀ (étoile du matin).

dans cette liste rectifiée la Lune manque. De plus, dans une inscription traduite par Oppert¹, il est dit : « *Dilbat* au soleil levant est Istar des étoiles ; *Dilbat* au soleil couchant est Beltis des dieux. » Lotz dit de même (p. 26) que dans une tablette assyrienne une planète nommée en accadien *dil-bad*, est appelée le soir Istar et le matin Bêlit, et qu'en conséquence les Babyloniens n'ignoraient pas que Vesper et Lucifer étaient une seule étoile. Il nous semble donc qu'il ne faut pas voir dans ce second ordre indiqué par Schrader une vraie liste, c'est-à-dire une liste complète des 7 divinités planétaires.

En troisième lieu $\odot \otimes \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$, c'est-à-dire l'ordre indiqué par la 3^e des tablettes que nous avons signalées comme traduites par Oppert.

Schrader, dans la seconde édition de son ouvrage : *Die Keilschriften*, parle à l'occasion de Gen. II, 1, de la semaine babylonienne et « aussi de la conservation dans les syllabaires (chaldéens) des noms des 7 divinités planétaires, d'après lesquels les jours de la semaine furent plus tard désignés. » Mais cette fois, il ne fait guère qu'en appeler à II R. 48, 48-54, c'est-à-dire au troisième ordre qu'il avait précédemment indiqué ; il s'exprime au sujet du premier (p. 20) de manière à montrer qu'il ne le considère plus que comme postérieur, et quant au second, il n'en parle que très accessoirement².

Nous devons ajouter qu'en tenant compte de la rectification signalée par Schrader dans une note tardive (p. 698), dans laquelle il déclare se ranger, malgré Oppert, à l'opinion d'Epping, d'après laquelle il faudrait échanger entre elles les places attribuées à Mars et à Jupiter, — opinion qui a été aussi adoptée par Lotz (p. 31), — le seul ordre maintenu fermement par Schrader ne serait plus $\odot \otimes \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$, mais $\odot \otimes \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$.

3) Lotz. En fait de désignation des divinités planétaires, il attire d'abord l'attention (p. 27...) sur une tablette assyrienne très intéressante en elle-même, où 11 grands dieux sont énumérés avec les chiffres qui leur sont attribués. Cette tablette

¹ *Journal asiatique*, t. XVIII, 1871, p. 446.

² *Vergleiche noch die Aufzählung...*

avait été prise en considération déjà par Schrader¹, qui nous donne quelques renseignements sur son histoire, en disant qu'elle appartenait à la bibliothèque d'Assourbanipal et qu'elle avait été déjà signalée par Hincks, Rawlinson et Lenormant.

Il est parlé dans cette tablette, d'abord de la première triade des grands dieux : Anim, Bel, Ea, puis de la seconde triade composée de Sin, Samas et Raman le dieu de l'atmosphère, puis des dieux des 5 planètes proprement dites.

On a ainsi ce tableau : 60 ilu Anim = Anou.

50 » Bel = Bel.

40 » Ea = Ea.

30 » Sin = Lune ☾.

20 » Samas = Soleil ☉.

6 » Raman = Raman.

11 » Marduk = Jupiter ♃.

15 » Istar = Vénus ♀.

50 » Nineb = Saturne ♄.

14 » Nirgal = Mars ♂.

10 » Gibil, ilu Nusku = Mercure ☿.

C'est-à-dire pour les 7 planètes ☾☉♀♂♂♂♂.

Lotz retrouve le même ordre dans deux tablettes dont il dit l'une fort ancienne, et que nous avons déjà indiquées.

En fait c'est à peu de chose près, le seul auquel Schrader a fini par attacher de l'importance. La seule différence, c'est que Lotz met ♃ là où Schrader met ☿, et l'inverse.

Ainsi Schrader a cédé là où nous avons dit que Sayce devrait être prêt à céder.

Le seul ordre babylonien des divinités planétaires serait donc selon Lotz ☾☉♀♂♂♂♂, et c'est aussi celui que reconnaît Jensen comme ayant été en quelque sorte stéréotypé. Il adopte pleinement la distribution des planètes entre les jours hebdomadaires, telle qu'elle avait été déterminée par Lotz ; et il l'appuie de nouvelles preuves (voir p. 100., 133).

Lotz ne s'en tient pas là et nous allons tâcher de résumer

¹ *Theologische Studien und Kritiken*, 1874, p. 336.

son raisonnement, en le rendant aussi clair que possible.

Cet ordre babylonien, quoique différent de l'ordre actuel de notre semaine planétaire ($\odot \text{C} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀} \text{♂}$), lui ressemble à certains égards, comme Schrader l'a déjà remarqué¹. Dans les deux $\text{♀} \text{♂} \text{♂}$ se suivent de la même manière; de plus $\text{♂} \text{♀}$ qui, dans l'ordre babylonien suivent $\text{♀} \text{♂} \text{♂}$, les précèdent au contraire, dans notre ordre; et enfin dans les deux ordres, $\text{C} \odot$ sont en tête; seulement dans l'un C est en premier lieu et dans l'autre c'est $\odot$.

Cette ressemblance ne paraît pas être fortuite, mais plutôt provenir d'une certaine communauté d'origine.

L'ordre actuel est certainement venu de l'ordre des planètes suivant la grandeur de leurs orbites apparents (voir p. 46), ordre qui du reste pouvait commencer par le plus grand orbite, celui de ♂ , comme aussi par le plus petit, celui de C .

De plus, il semble bien que le point de départ ait été le plus petit orbite, puisque l'ordre babylonien commence par C . La série était donc $\text{C} \text{♀} \text{♂} \odot \text{♂} \text{♀} \text{♂}$.

En outre, comme on pense avec raison que les Babyloniens divisaient le jour en 60 parties ou minutes de jour et qu'en appliquant la seconde explication donnée par Dion Cassius, non pas au jour divisé en 24 heures, mais au jour divisé en 60 parties, et en commençant non pas par ♂ , mais par C , on retrouve les noms planétaires actuels de la semaine, du moins à partir de lundi (voir p. 50), il est possible que les Chaldéens soient arrivés de bonne heure à cet ordre primitif, qu'on peut appeler l'ordre accadien : $\text{C} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \odot$.

Voici maintenant comment l'ordre babylonien aurait dû provenir de cet ordre primitif.

L'ordre babylonien est en rapport intime, comme nous l'avons vu, avec la série des dieux indiquée par la tablette qui en donne les chiffres.

Cette série évidemment n'est pas la plus ancienne. Elle a dû être précédée par une autre plus simple, dans laquelle les divinités des planètes proprement dites ne figuraient pas et qui se

¹ Ibid., p. 337. — Comp. *Keilinschriften*, p. 20.

composait par conséquent des deux triades : Anou, Bel, Ea, — ☉, Raman.

Quand les 7 divinités planétaires furent mises au nombre des grands dieux, elles le furent probablement selon ce que nous avons appelé l'ordre accadien, et il dut s'opérer une espèce de fusion entre cet ordre et la seconde triade de l'ancienne série des dieux. On eut alors : Anou, Bel, Ea, —  Raman, ce qui avec Ilou ou Assour, le Dieu suprême, constituait bien les 12 grands dieux du panthéon chaldéen.

Mais on dut être pressé de modifier cette série, en mettant ☉ à une place plus élevée et en le rapprochant de ☾. On le fit en mettant ☉ et Raman à la place de ☿☿, et on arriva ainsi à la série des dieux de la tablette chiffrée, soit Anou, Bel, Ea, — ☾☾, Raman — ♀♀ ♀♂☿.

D'où l'ordre planétaire babylonien ☾☼♂♀♂♂.

C'est ainsi que si cet ordre est né de l'ordre ☿ ♀ ♄ ♃ ☽,
l'ordre planétaire actuel des jours de la semaine, c'est-à-dire
l'ordre hébraïco-romain, aurait déjà été inventé de très bonne
heure par les Accadiens, les prédécesseurs et les maîtres. à
tant d'égards, des Babyloniens et des Assyriens, sauf en ceci
que la première place était occupée par C et non par ☽.

Lotz ne pense pas que l'ordre accadien eût été déjà publiquement employé comme ordre des jours de la semaine, car autrement il aurait pu difficilement être ainsi modifié. C'étaient les astrologues (ou les prêtres) qui s'en servaient, et c'est ainsi qu'il a pu être transmis aux Araméens et par eux aux Grecs et aux Romains. Peut-être les astrologues se servaient-ils en même temps et de l'ordre antique et de l'ordre modifié, mais celui-ci dut tendre, même parmi eux, à prévaloir. Il est certain que l'ordre modifié se retrouve dans trois tablettes, tandis que l'ordre accadien n'a encore été trouvé dans aucune.

Lotz remarque toutefois : 1^o que les couleurs assignées aux 7 étages du temple de Borsippa, dont les ruines sont maintenant appelées Birs-Nimroud, prouvent que l'ordre par grandeur d'orbite, en commençant par le plus petit (C ♀ ♀ ⊙ ♂ ♀ ♀), était connu des Babyloniens, et 2^o que ce qu'il appelle l'ordre accadien, provenant de l'ordre précédent, se retrouve dans les

noms des 7 portes de l'antique Thèbes en Béotie, ville dont la fondation était attribuée aux Phéniciens, disciples de la Chaldée en astrologie.

Avant de passer aux observations que nous avons à présenter sur les opinions que nous venons de résumer, recherchons les renseignements que peut nous fournir sur l'ordre dans lequel on rangeait les 7 planètes dans ces temps reculés, ce que nous savons de Borsippa, de Thèbes en Béotie et de deux autres villes. Ces renseignements ne seront pas inutiles.

b) *L'ordre planétaire à Borsippa, Thèbes, Ecbatane et Khorsabad.*

Il y a quelques années, on avait cru reconnaître une allusion au déluge dans une inscription de Nébucadnetzar trouvée dans les ruines de Borsippa et relative à la restauration du temple. On en avait conclu que ces ruines s'élevaient bien sur l'emplacement de la fameuse Tour de Babel, comme l'indique la tradition juive¹.

Mais on reconnut que l'allusion reposait sur une interprétation erronée², et alors on chercha l'emplacement plutôt dans les ruines de Bâbil, située sur la rive gauche de l'Euphrate³.

Plus tard, des fouilles ont été faites par Hormuzd Rassam, ancien compagnon de Layard, à Bâbil, et l'on a constaté qu'il ne devait s'y trouver autrefois que les célèbres jardins suspendus et un palais d'été⁴.

On comprend donc comment Lenormant a pu dire à ce sujet dans la dernière édition de son *Histoire de l'Orient* (I, p. 118) : « Le vrai est qu'il faut renoncer à voir dans le Birs-Nimroud ou dans toute autre ruine subsistant aujourd'hui le long du cours inférieur de l'Euphrate, les restes de la Tour de Babel. »

En tout cas, il serait impossible d'admettre que l'antique édifice que restaura Nébucadnetzar à Borsippa et dont il res-

¹ Schrader, *Handw.*, art. *Babylonischer Thurm*, p. 138.

² Id., p. 138. — *Die Keilinschriften*, p. 123.

³ *Handw.*, p. 138.

⁴ Fried. Delitzsch, *Bibl. Handw.*, art. *Babel*, p. 78.

pecta les formes, eût été la Tour de Babel. On ne saurait attribuer à celle-ci une construction de pyramide à 7 étages correspondant aux 7 planètes, comme Ledrain semble l'indiquer¹.

Lenormant paraît bien être dans le vrai quand il dit² : « En général on peut dire que dans l'état le plus ancien de la religion chaldéo-babylonienne la grande majorité des dieux mâles était avant tout des dieux solaires.... Par contre, le point de vue planétaire, qui joue un rôle si capital dans la phase suivante de la religion, paraît presque absent dans la première époque, et l'influence des idées astrologiques auxquelles il se rattache, semble n'avoir commencé à prédominer dans la religion qu'au moment où se produisit l'évolution qui la systématisa définitivement, en grande partie sous l'inspiration de ces idées nouvelles. »

Dans l'inscription de Borsippa, il est dit que Nébucadnetzar ne fit que restaurer ce qu'avait construit « un roi antérieur³. »

Après ces préliminaires, presque indispensables, arrivons à la description de ce que révèlent les ruines mêmes de Borsippa. Lotz renvoie sous ce rapport à G. Rawlinson : *The five great Monarchies of the ancient eastern world*², 1871, II, p. 546, où nous trouvons en effet de précieuses informations dues surtout aux explorations de l'illustre Henry Rawlinson.

« L'ornementation de l'édifice, dit G. Rawlinson, était principalement formée par des dispositions de couleurs. Les sept étages représentaient les sept sphères dans lesquelles d'après l'ancienne astronomie chaldéenne se mouvaient les 7 planètes. L'imagination appuyée partiellement sur la réalité a attribué dans l'antiquité à chaque planète une teinte ou une couleur particulière. Le soleil était d'or ; la lune, d'argent ; le lointain Saturne, situé presque au delà de la sphère de la lumière, était noir ; Jupiter était couleur orange⁴ ; le fougueux Mars était

¹ *Histoire d'Israël*, 1^{re} partie, Paris 1879, p. 21 : « Ainsi, d'après la tradition, c'était pour y installer le sabéisme que les hommes primitifs avaient construit la tour, puisque c'est d'eux qu'elle semble avoir pris le nom de Temple des sept lumières. »

² *La Magie chez les Chaldéens*, p. 120.

³ Schrader, *Die Keilinschriften*, p. 125.

⁴ Ou de bois de sandal. Σανάρακινον.

rouge ; Vénus était d'un pâle jaune de Naples ; Mercure, d'un bleu foncé¹. Les sept étages de la tour, comme les sept murs d'Ecbatane (Hérod. I, 98), étaient une incarnation visible de ces produits de l'imagination.

» L'étage qui formait la base, assignée à Saturne, était noir-ci par une couche de bitume répandue sur la maçonnerie².

» Le second étage, assigné à Jupiter, présentait la couleur orange au moyen d'un revêtement de briques cuites de cette couleur².

» Le troisième étage, celui de Mars, était fait de couleur rouge sang par l'emploi de briques à demi cuites formées d'un argile rouge².

» Le quatrième étage, assigné au Soleil, était couvert de vraies plaques d'or³.

» Le cinquième, celui de Vénus, était teinté de jaune pâle par l'emploi de briques de cette couleur⁴.

» Le sixième étage, la sphère de Mercure, avait une teinte azurée grâce à la vitrification. La chaleur intense à laquelle l'étage entier avait été soumis après sa construction, avait converti les briques en une masse d'un bleu de scories⁵.

» Le septième étage, celui de la Lune, était probablement revêtu, comme le quatrième, de plaques de métal⁶.

» Ainsi le bâtiment s'élevait avec des bandes de couleurs

¹ Voir à la fin du volume, l'Appendice 1.

² *Journal of the Asiatic Society*, XVIII, p. 12; 21, 22; 9, 20.

³ « Naturellement ces plaques ne se sont pas conservées, mais leur emploi est prouvé: 1^o par l'apparence mutilée de la face actuelle de cet étage, laquelle est « brisée comme par des coups de pioche. » (*As. Soc. Journ.*, XVIII, p. 20) ; 2^o par les récits de Nébucadnetzar, d'après lesquels les murs de ses temples étaient « revêtus d'or ; » 3^o par l'ornementation parallèle des murs d'Ecbatane. »

⁴ *Asiat. Soc. Journ.*, XVIII, p. 21, 22.

⁵ « Cette vitrification des parties supérieures de la tour a donné lieu à une croyance aussi ancienne que Benjamin de Tolède, d'après laquelle la tour aurait été détruite par la foudre, d'où l'on concluait que c'était bien la Tour de Babel. Mais la vitrification semble bien avoir été une œuvre humaine dans le but de produire la couleur bleue. »

⁶ « Cette conjecture se fonde sur le cas parallèle d'Ecbatane et sur l'analogie du 4^{me} étage. »

variées, rappelant celles de l'arc-en-ciel. D'abord les tons rouges. Puis le jaune et le bleu. Au-dessus, le brillant sommet d'argent se perdait dans l'éclatante splendeur du ciel. »

Voici maintenant le passage d'Hérodote sur la capitale de la Médie, auquel G. Rawlinson fait allusion et qui se rapporte suivant lui ¹ à « la seconde Ecbatane, la ville aux sept enceintes, » ainsi que s'exprime un savant historien de l'Arménie, Moïse de Khoren, mort patriarche vers 487 :

« Ces murailles forment plusieurs enceintes concentriques et disposées de manière que l'une ne surpasse l'autre que de la hauteur des créneaux. La nature même du lieu, qui est un monticule, se prêtait à cette disposition ; mais une partie fut l'ouvrage de l'art. On fit sept enceintes et dans la dernière furent placés le palais et les trésors... Les créneaux de la première enceinte sont blancs, ceux de la seconde noirs, ceux de la troisième rouges (ροινίκαιοι), ceux de la quatrième bleus (κράναιοι) et ceux de la cinquième roses (σανδαράκινοι)². Quant aux deux dernières, l'une a les créneaux argentés (καταργηρωμένοις) et l'autre, dorés (καταχεχρυσωμένοις).

L'ordre des planètes d'après les couleurs de la tour de Borsippa est donc, en commençant par le bas, ♀♂♂♀♂♂♂ et, en commençant par le haut, ♂♂♀♂♂♂♂♂, c'est-à-dire l'ordre par grandeur d'orbite.

Admettons avec Lenormant (voir notre Appendice I), que le blanc des créneaux d'Ecbatane se rapporte à Vénus et correspond ainsi au jaune pâle de Borsippa, et nous aurons pour Ecbatane, à partir d'en bas : ♀ ♂ ☿ ☿ ☼ ☉ et, à partir d'en haut : ☉ ☼ ☿ ☿ ♂ ♀.

Ce qui donne de l'importance à l'ordre d'Ecbatane, c'est qu'il paraît se retrouver dans les étages du temple de Khorsabad, que Place, qui l'a surtout étudié, appelle l'Observatoire³.

¹ *The five great Monarchies*² II, p. 269.

² J'ai suivi la traduction de Bétant. Perrot, dans son volume sur la *Chaldée et l'Assyrie* (p. 288), traduit *σανδαράκινους* par : d'un rouge orangé.

³ Victor Place, *Ninive et Assyrie*, 3 vol. in-folio. Paris, Imprimerie nationale, 1868-1869 (prix : 850 fr.). Place, consul de France à Mossoul, a repris en 1851 les fouilles de son illustre prédécesseur Botta et les a con-

« Chacun de ces étages, dit G. Perrot¹, était peint d'une couleur particulière, le premier en blanc, le second en noir, le troisième en rouge et le quatrième en bleu². Au moment des fouilles, ces teintes étaient encore très visibles sur les portions de muraille qui reparaissaient, à mesure que le corps de l'édifice se dégagait des décombres qu'avait accumulés autour de sa base la chute des parties supérieures. L'édifice avait, selon toute apparence, au moins sept étages et les trois derniers étaient certainement colorés d'après le même principe. C'est ainsi que Thomas les a restitués ; dans sa restauration, il peint le cinquième en vermillon, il répand sur le sixième un ton qui le rapproche du gris de l'argent et il dore le septième, celui d'en haut. Le choix qu'il a fait de ces trois dernières couleurs et l'ordre dans lequel il les dispose n'ont d'ailleurs rien d'arbitraire ; il s'autorise avec raison d'un texte d'Hérodote, du passage où l'historien décrit la ville d'Ecbatane.... Entre la série des couleurs que nous a fournie la ruine assyrienne et celle que nous indique Hérodote, il y a, pour les quatre premiers

tinuées jusqu'en 1855. « Le grand ouvrage, dont les planches sont dues à Félix Thomas, reste le précieux monument de cette entreprise... De tous ceux qui ont examiné sur les lieux les ruines de la Chaldée et de l'Assyrie, Thomas était le seul que ses études antérieures eussent préparé pour ces recherches ; c'était le seul qu'elles eussent mis en mesure de donner sur les questions délicates que soulève tout essai de restauration, un avis compétent et motivé. Thomas est le seul... architecte qui ait pris part aux fouilles et qui en ait ensuite discuté les résultats. Ancien pensionnaire de France à Rome, il ne s'était pas moins intéressé, pendant son séjour en Italie, aux vieilles tombes étrusques qu'aux monuments de l'art classique et à ceux du Moyen Age et de la Renaissance ; il avait complété son éducation par un séjour en Grèce ; il avait été attaché, en 1851, à la mission de MM. Fresnel et Oppert en Babylonie ; les édifices de la Chaldée, dont il avait mesuré les débris, l'aidaient à mieux comprendre encore ceux de l'Assyrie. Lorsque, de concert avec M. Place, il a tenté de restituer le seul grand monument ninivite qui ait été dégagé dans toute son étendue, il apportait donc dans cette entreprise une expérience et une autorité qui font de lui, sur ce terrain, le plus sûr des guides. » (G. Perrot, *Chaldée et Assyrie*, p. 419., 166.)

¹ *Ibid.*, p. 287.

² Perrot met ici : blanc, et non : bleu. Mais il doit y avoir là une faute d'impression, comme le prouve aussi la page suivante.

étages, les seuls qui aient été conservés à Khorsabad, une identité qui ne peut être l'effet du hasard. Ni les Mèdes ni les Perses n'ont rien inventé ; tout leur art n'est que la branche orientale et comme une sorte de provin de l'art chaldéo-assyrien ¹. »

Quant à Thèbes en Béotie, Lotz qui s'en réfère à une dissertation de Brandis ², rapporte la tradition d'après laquelle elle avait sept portes consacrées aux dieux planétaires : celle du midi à Apollon (Soleil), celle de l'orient à Diane (Lune) et les suivantes à Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et Saturne. Lotz cependant ne voudrait pas insister sur cette tradition à cause des doutes dont elle est l'objet ³, et nous n'y insisterons pas non plus.

Rien n'était plus connu dans l'antiquité que les sept portes de Thèbes : Homère en parle déjà (*Odyssée* XI, 26), et il en est souvent question dans la tragédie d'Eschyle : *Les sept contre Thèbes* et dans les *Phéniciennes* d'Euripide. Mais les portes que mentionnent ces deux tragiques et aussi Pausanias, ont des noms qui ne rappellent guère les divinités planétaires, et il paraît impossible d'établir avec quelque certitude les places respectives de ces portes ⁴.

¹ Ce qui donne encore plus d'importance à l'ordre des enceintes d'Ecbatane et à son accord avec celui des étages de Khorsabad, c'est que la coutume d'entourer de 7 enceintes une ville paraît avoir pris naissance sur les bords du Tigre et de l'Euphrate. En effet une des plus anciennes villes de la Babylonie, Erech, désignée comme une des 4 villes de Nimrod (Gen. X : 10), avait 7 enceintes concentriques ; elle était même désignée comme la ville aux 7 enceintes, et elle avait en outre un temple appelé aussi le temple aux 7 enceintes. Mais il est bon de noter que pour Jensen les enceintes d'Erech et d'Ecbatane ne se rapportaient pas seulement aux 7 planètes, mais encore aux 7 zones dans lesquelles on partageait le monde. Jensen, p. 144, note ; p. 170-173.

² *Hermès*, II, 259.

³ Il renvoie à cet égard à Baudissin : *Studien zur semitischen Religionsgeschichte*, II, 263, note.

⁴ Wachsmuth, *Hellenische Alterthumskunde*, 2^e éd. Halle, 1844, I, p. 795. Il indique une dissertation extrêmement savante de L. Unger : *Thebana Paradoxa*, Halle, 1839, qui pourrait être utilement consultée à côté de celle de Brandis.

Ce qui en tout cas est bien certain, c'est que Thèbes de Béotie fut, comme s'exprime Lenormant¹, « un centre incontestable de colonisation phénicienne, où l'empreinte asiatique se montre avec une énergie singulière dans la religion locale. » — Il dit ailleurs² : « Deux fois seulement les fils de Chanaan tentèrent d'établir des colonies proprement dites, occupant une étendue considérable de territoire, avec une population agricole et y exerçant la souveraineté. Ce furent la colonie de Béotie, qui fonda Thèbes, et celle d'Afrique, d'où sortit la nation des Libyphéniciens. A part ces deux exceptions, les Phéniciens, au temps de leur grande prospérité, au temps où le trafic maritime du monde antique se trouvait exclusivement concentré dans leurs mains, ne créèrent que de simples comptoirs. » — Dans une dissertation spéciale, justement appréciée, sur la légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce³, le même savant signale, entre autres preuves de l'origine phénicienne de Thèbes, les faits suivants dont l'importance paraîtra encore plus grande à nos lecteurs quand nous aurons eu l'occasion de les entretenir du culte des Cabires : « L'Apollon national des Thébains portait l'épithète d'Isménios. Ce nom, qui se répète sous un grand nombre de formes dans les traditions béotiennes, rappelle d'une manière frappante, dès le premier abord, celui de l'Eschmoun phénicien. La ressemblance de son ne suffirait pas, il est vrai, pour justifier le rapprochement, si Ottfried Muller n'avait pas signalé lui-même dans les fêtes de l'Apollon Isménien des symboles astronomiques et planétaires qui établissent une affinité profonde entre la nature de ce dieu et le caractère sidéral de l'Eschmoun chananéen⁴. Ce qui est surtout digne de la plus sérieuse attention est l'importance du nombre huit dans le culte de

¹ *Origines de l'histoire*², I, p. 157.

² *Manuel d'histoire ancienne de l'Orient*³, III, p. 104..

³ *Premières civilisations. Etudes d'histoire et d'archéologie*, Paris, 1874, II, surtout p. 334..

⁴ Une agréable description de la procession en l'honneur d'Apollon Isménien se trouve dans le *Voyage du jeune Anacharsis*, Paris, 1790, t. IV, p. 74..

l'Apollon des Thébains, le renouvellement octaétérique de toutes les choses sacrées, etc., lorsqu'on se souvient que ce nombre était spécialement consacré chez les Phéniciens au dieu Eschmoun, que le nom de ce dieu signifie « le huitième, » qu'il est le huitième des Cabires phéniciens et qu'il s'offre comme l'emblème du monde formé par le concours des sept planètes. »

Mais passons aux observations annoncées sur les opinions des assyriologues concernant la semaine astrologique des Chaldéens.

c) *Etude directe.*

α) *Semaine planétaire actuelle.* — Il n'y a qu'une tablette chaldéenne qui ait été interprétée comme établissant une relation expresse entre les jours de la semaine et les sept divinités planétaires, et cela dans l'ordre même de la semaine planétaire actuelle. C'est une des tablettes dont Oppert a donné la traduction dans le t. XVIII de la 6^{me} série du *Journal asiatique*, 1871 (voir p. 72). Mais nous avons vu que cette interprétation a été attaquée par Sayce et Lotz, qu'après avoir été citée par Schrader dans les *Th. Stud. u. Krit.* de 1874, elle ne l'a plus été dans la seconde édition de son *Keil-inschriften*, et qu'elle a été avantageusement remplacée par Jensen.

β) *Semaine planétaire chaldéenne.* — Nous n'en croyons pas moins probable que les Chaldéens aient rattaché en quelque manière les jours de la semaine aux sept dieux planétaires, et nous nous fondons à cet égard sur les raisons suivantes :

1^o Les deux tablettes II R. 48, 48-54 a, b et III R. 57, 65-67 a (voir p. 77, 74, note 1), bien que ne formulant pas le rapport entre les jours de la semaine et les divinités planétaires, semblent bien cependant l'impliquer, comme l'admettent Oppert, Schrader et Lotz. Il serait peut-être difficile de s'expliquer autrement dans ces tablettes le rapprochement pur et simple de la lune et du soleil, d'un côté, et des cinq planètes proprement dites, de l'autre.

population des Mendéens comptait encore au dix-septième siècle vingt mille familles, et maintenant elle ne compte plus guère que quinze cents individus dispersés un peu au sud de Bagdad et dans le Khouzistan. Sa religion est un obscur et étrangement mélange issu probablement du gnosticisme, bien que Jean-Baptiste soit considéré comme le grand prophète ¹.

Les Sabians, qu'il ne faut pas confondre avec les Sabéens qui occupaient le sud-ouest de l'Arabie et dont une reine vint visiter Salomon (1 Rois X, 1-13 ²), habitaient au nord de la Mésopotamie et surtout à Charan, où se rendirent Terach et Abraham après leur départ d'Ur en Chaldée (Gen. XI, 31 ³). Ils étaient demeurés païens et avaient conservé l'ancienne religion de la Syrie, mais non sans subir des influences de l'hellénisme et même du néoplatonisme. D'après Chwolson, qui a jeté sur eux une grande lumière à la suite de vastes études ⁴, on trouvait chez eux pour la dénomination des jours de la semaine, soit l'ordre actuel de notre semaine planétaire : ☉ ☿ ☿ ☿ ♀ ♀ ♀, soit cet autre : ☿ ☿ ☉ ♀ ☿ ☿ ☿, c'est-à-dire le même ordre que chez les Mendéens, mais en commençant par ☿ et non par ☉.

Il n'est pas indifférent de constater que dans le jour hebdomadaire consacré à une planète, les Sabians adressaient des prières au dieu de cette planète, à trois ou sept reprises. D'après d'autres relations, ils avaient consacré aux différentes planètes les différentes heures du jour et de la nuit, ou avaient attribué les nuits à d'autres planètes que les jours ⁵.

II. Les Phéniciens. — Ici pourrait se placer l'étude d'un

¹ Voir dans *Real Encykl.* ¹, l'article Mendäer, par Petermann, qui a visité les Mendéens et nous les a fait connaître; dans l'*Encycl. des sc. rel.*, l'article Mendéens, par Edm. Stapfer. On trouve aussi de curieux détails sur les Mendéens dans le livre de Denis de Rivoyre: *Les vrais Arabes et leur pays, Bagdad et les villes ignorées de l'Euphrate*, Paris, 1884, p. 271-283, mais l'auteur appelle les Mendéens des Sabéens. Il accompagnait M. de Sarzec lors de ses secondes fouilles à Tello.

² Voir Berger, article « Arabie, » dans l'*Encycl. des sc. rel.*, p. 492-495.

³ Voir Schrader, article « Haran, » dans le *Handw.*; — *Die Keilinschriften*, p. 134.

⁴ *Die Ssabier und der Ssabismus*. 2 vol. St-Petersbourg, 1856.

⁵ Voir article Zabier, par Petermann, dans *Real-Encyklopedie* ¹.

sujet aussi vaste et complexe qu'il est obscur et intéressant, je veux parler du culte des Cabires, qui, sous une forme ou sous une autre, se rattache originairement à l'Égypte ou à la Chaldée, apparaît dans la Phénicie comme en son centre, et se manifeste dans des populations fort diverses. On le retrouve dans l'Archipel grec, et surtout à Samothrace, où il acquit une grande célébrité et d'où il a beaucoup rayonné, en particulier en Grèce et en Etrurie. On en signale des traces jusque dans l'Inde, et les anciens auteurs avaient déjà reconnu l'existence de ce culte chez les Celtes et dans les Îles Britanniques ; mais il se présente chez les Irlandais d'une manière beaucoup plus détaillée que partout ailleurs ¹.

Les Cabires n'apparaissent pas toujours avec le même nombre, mais leur chiffre fondamental est bien 7, et on peut y rattacher soit les chiffres 3 et 4 comme éléments du chiffre 7, soit le chiffre 8 comme formé du chiffre 7 et d'une unité représentant l'ensemble des sept Cabires, soit même les chiffres 12 et 13, 18 et 19, à cause du dédoublement de plusieurs de ces divinités en une divinité mâle et une divinité féminine.

Les Cabires ne sont pas proprement « les puissants, » comme le voudrait encore G. Perrot ², mais les « associés, » les *dii consentes* ou *complices*, ainsi qu'ils étaient appelés par les Etrusques ³.

Deux passages d'Hérodote (III, 37 ; II, 51) nous font déjà bien voir toute l'importance du culte des Cabires en Égypte, en Phénicie, à Samothrace et dans la Grèce proprement dite.

« Le culte des sept Cabires, importé par les Sidoniens dans les îles de la Thrace, dit Perrot ⁴, devait s'y perpétuer jusqu'aux derniers jours du paganisme. Les Cabires étaient, ainsi que leur nombre suffit à l'indiquer, les divinités planétaires. Ils

¹ Ad. Pictet, *Du culte des Cabires chez les anciens Irlandais*, Genève, 1824. p. 124. Sa conclusion, dit-il lui-même (p.110), « est presque identique à celle qu'à obtenue Schelling à la suite de ses recherches sur les Cabires de Samothrace. » (*Die Gottheiten von Samothrace*, 1815.) La rencontre de ces deux éminents esprits est significative.

² *Phénicie*, p. 70.

³ Ad. Pictet, p. 95., 108, 122, 139.

⁴ *Phénicie*, p. 70.

avaient pour chef Esmoun, « le huitième, » s'il faut en croire l'étymologie sémitique de son nom. Esmoun était la troisième personne de la triade qu'on retrouve, sous des formes différentes, dans toutes les villes de la Phénicie¹. Esmoun était en effet la manifestation suprême de la divinité, celle qui résumait en sa personne toutes les autres manifestations de la force créatrice, comme le monde enveloppe les sept cieux planétaires. »

Chez les Irlandais on retrouve à la fois ces mêmes chiffres 7 et 8 et un rapport analogue entre eux. A côté des six dieux associés chacun à une déesse, se trouve Samhan, qui paraît avoir été un des dieux les plus révéérés de l'Irlande et se présente à nous à la fois comme le sommet, le dernier développement de la chaîne des divinités cosmiques, et comme le délégué, le ministre, le représentant d'un dieu placé au-dessus de toute la série : Alheim, le dieu suprême, dont il est l'image. Ce double rapport résulte de son caractère de médiateur, et cela explique pourquoi il disparaît quelquefois de la chaîne cabirique, comme dans le nombre 12, et y reparait comme dans le nombre 19. Samhan était aussi considéré comme le soleil ou plutôt comme l'image du soleil, car tel est exactement le sens du nom².

Selon Pictet (p. 117), il y a « quelques analogies de nom et de signification » qui ne sont pas à dédaigner entre l'Esmoun phénicien et le Samhan irlandais.

« Si nous considérons, dit-il (p. 118), chaque degré de la chaîne comme une unité, qui se double en quelque sorte par la différence des sexes, et si nous regardons le dieu suprême,

¹ « La Phénicie, comme l'Egypte et la Chaldée, eut ses triades ; mais ces groupes ne paraissent pas avoir été constitués chez ce peuple d'une manière aussi ferme et aussi fixe que chez les peuples dont nous venons de parler. Il semble qu'à Sidon un lien du même genre ait réuni trois divinités placées en première ligne, le Bahal-Sidon, Astarté et Esmoun. » (Perrot, *Phénicie*, p. 70.)

² Voir Pictet, 79, 82, 87, 139, 85. « En irlandais, *saml*, *sam*, le soleil ; *samh-an*, ce qui est semblable au soleil et aussi le diminutif de soleil. Ce mot se retrouve dans les langues sémitiques ; en arabe : *shams*, le soleil ; hébreu, שמש, » etc.

non pas comme le sommet de la progression, mais comme son ensemble, ou encore si nous l'identifions avec Samhan, son représentant, nous aurons un système composé de sept puis-sances. Si, au contraire, nous plaçons le dieu suprême à la tête de l'association, au-dessus de Samhan, nous obtiendrons le nombre 8 comme dans les doctrines phénicienne et égyptienne¹. »

Pictet dit positivement qu'un des jours de la semaine fut désigné par le nom de la déesse Anu qui formait avec Aesar un des degrés de la chaîne des Cabires²: on peut bien conclure de cette dénomination qu'il s'en trouvait d'analogues pour les autres jours de la semaine, et qu'il y avait ainsi une semaine planétaire chez les anciens Irlandais.

γ) *L'idée chaldéenne des sept planètes et la tablette chiffrée, ou Raman et les sept planètes.* — Lotz a heureusement rapproché l'idée chaldéenne des sept planètes et la tablette chiffrée indiquant la série des dieux (voir plus haut p. 77). Mais ce rapprochement peut devenir encore plus fécond si cette tablette est elle-même rapprochée d'autres documents parallèles.

Parmi ces documents semble devoir figurer en première ligne un tableau assyrien reproduit sans indication de source, par Schrader, *Handw.* p. 108.

On y reconnaît d'abord la première triade de la tablette chiffrée, à savoir Anou, Bel, Ea, et cela sous la figure de trois personnages humains d'aspect vénérable; un disque ailé est sur la tête du personnage le plus à gauche et le fait reconnaître comme Anou. Puis, dans le coin droit supérieur de la vignette, une seconde triade apparaît représentée par le Croissant, les sept planètes et une grande étoile qui doit être le Soleil. La lune et le soleil apparaissent donc chacun de deux manières, soit isolément, soit parmi les sept planètes.

Comparons cette seconde triade à la seconde triade de la tablette chiffrée (Sin, Samas, Raman) et aux cinq planètes qui suivent, et nous retrouverons encore de la ressemblance entre

¹ Nous verrons un peu plus loin qu'on pourrait dire: phénicienne, égyptienne et chaldéenne.

² Voir Appendice II.

les deux documents, si nous assimilons Raman à l'ensemble des sept planètes. Nous retrouverons ainsi dans le tableau la seconde triade de la tablette chiffrée, plus les cinq planètes proprement dites. La seconde triade de la tablette chiffrée serait composée dans le tableau, de la lune, du soleil et des sept planètes, parmi lesquelles figureraient naturellement soit de nouveau la lune et le soleil en tant que parties de l'ensemble des sept planètes, soit les cinq planètes proprement dites.

L'analogie va même encore plus loin. Dans la vignette, les sept planètes sont disposées en trois groupes : le premier se compose de deux grandes planètes rapprochées et s'élevant de gauche à droite ; le second, d'une seule grande planète, un peu séparée des deux premières, située à leur droite, à peu près à la même hauteur que celle qui est la moins élevée ; le troisième, de quatre planètes moindres, situées au-dessous des trois autres en étant plus rapprochées de la troisième que des deux premières, et s'élevant obliquement de gauche à droite. Or, si l'on tient compte des chiffres indiqués dans la tablette chiffrée, on reconnaîtra sans peine dans le premier groupe, la Lune et le Soleil ; dans le second groupe, Saturne ; dans le troisième, les quatre autres planètes inférieures. La Lune est cotée 30, le Soleil 20, Saturne 50, Jupiter 11, Vénus 15, Mars 14, Mercure 10.

On peut encore rapprocher de cette vignette assyrienne deux autres du même genre et non moins curieuses, qu'on trouve dans l'ouvrage de Perrot sur l'histoire de l'art en Chaldée.

La première se trouve en tête de la page 673 et son original est gravé sur un cylindre de jaspe noir, déposé dans le Musée britannique. On y distingue encore la première triade sous la forme de deux personnages à corps humain et du disque ailé, qui est entre eux et qui représente la plus haute divinité ¹, puis

¹ Le disque ailé, qui se présente sous plusieurs formes assez diverses et figure très souvent dans les représentations mythologiques de l'Égypte, de la Chaldée et de la Perse, est un symbole religieux qui semble venir de l'Égypte et n'apparaît pleinement dans toute sa haute signification que dans la Perse. (Voir Perrot ; *Histoire de l'art dans l'antiquité : Égypte*, p. 604 ; *Chaldée*, p. 88.)

aussi la seconde triade sous la forme du soleil, de la lune et des sept planètes. Celles-ci sont arrangées différemment que dans la précédente vignette, mais cependant d'une manière analogue. Trois planètes, dont deux grosses et un peu plus élevées forment une première ligne ascendante ; trois autres planètes, dont deux plus grosses que la troisième et un peu moindres cependant que les deux grosses de la première ligne, forment une seconde ligne ; et à l'extrémité de gauche, entre les deux lignes, se trouve une petite planète. Les deux grosses planètes de la première ligne doivent être la Lune et le Soleil ; les deux grosses planètes de la seconde ligne sont probablement Saturne et Jupiter ou Saturne et Vénus. Ici encore les sept planètes pourraient représenter Raman.

Dans la seconde des vignettes, qui est en tête de la page 684 et qui est extraite d'un « cylindre assyrien-archaïque, » appartenant au musée de Florence, réapparaissent les trois augustes personnages de la première triade sous une forme humaine. Au-dessus de l'espace qui sépare deux d'entre eux, est le Soleil ; au-dessus de l'espace qui sépare les deux autres, le Croissant ; au coin supérieur de gauche, une étoile ; puis on distingue encore quatre autres étoiles placées entre les personnages. On reconnaît donc encore ici deux triades et les sept planètes, la seconde triade étant également formée par le Soleil, la Lune, Raman, et Raman étant représenté par l'ensemble des sept planètes. Mais ici le Soleil et la Lune n'apparaissent pas à double comme dans la tablette chiffrée, bien qu'ils doivent encore être considérés soit isolément, dans leurs individualités respectives, soit comme faisant partie de l'ensemble planétaire.

Un dernier rapprochement, tendant à la même fin que les précédents, peut être tiré des noms des dieux protecteurs des douze mois de l'année chez les Chaldéens. (Voir p. 88.) Après que les dix premiers mois avaient été consacrés à tous ou à presque tous les grands dieux de l'Olympe chaldéen, parmi lesquels figurent le soleil, la lune et les cinq planètes proprement dites, le onzième, le mois de Schébat était consacré, d'après Lenormant¹, à « Raman, directeur du ciel et de la

¹ *Origines de l'histoire* ² 1, le premier tableau de l'Appendice IV.

terre, » ou, d'après Oppert¹, ce qui revient au même, à Ben ; et le douzième mois, celui d'Addar, était consacré, d'après Lenormant, aux « sept grands dieux, » c'est-à-dire, d'après Oppert, aux « sept dieux, aux dieux des sept sphères planétaires. »

Il ressort de ces divers rapprochements qu'il y avait une relation intime entre Raman et les sept planètes, qu'il pouvait apparaître comme le lien entre le soleil et la lune, d'une part, et, de l'autre, les cinq planètes proprement dites, ou encore être représenté par l'ensemble des sept planètes. Nous ne saurions donc être étonnés, en partant, ainsi que l'a fait Lotz, de la tablette chiffrée pour arriver à la désignation planétaire des jours de la semaine, de voir dans cette désignation disparaître Raman entre le soleil et la lune, d'une part, et, de l'autre, les cinq planètes proprement dites. S'il fallait, à cause du nombre des jours de la semaine, qu'un des membres de la seconde triade ou l'un des dieux de ces cinq planètes disparût, ce devait être Raman : non seulement parce que son individualité était tout autrement moins nette et moins saisissante pour l'imagination que celle de chacune des sept planètes, mais encore parce que s'il disparaissait, ce n'était qu'en apparence. Il ne disparaissait individuellement que pour reparaitre en étant représenté par l'ensemble planétaire.

Ce qui nous confirme encore dans ce point de vue, c'est ce que nous savons d'ailleurs sur le caractère spécial de la divinité de Raman, et c'est aussi le rapport frappant qu'il présente, à plusieurs égards, surtout avec l'Esmoun des Phéniciens et le Samhan des anciens Irlandais.

Raman ou Ramman², proprement Ra-ma-nu ou Ram-ma-nu, se retrouve chez les Syriens comme un grand dieu sous le nom de Rimmon, ainsi que l'atteste 2 Rois V, 18.

Il apparaît chez les Chaldéens surtout comme le dieu de l'air et de l'atmosphère. Il est caractérisé dans un syllabaire comme le dieu « du tonnerre et de l'éclair. » Aussi s'appelle-t-il encore

¹ *Encycl. des sc. relig.*, III, p. 16.

² Voir Schrader, art. « Rimmon, » dans le *Handw. ; die Keilinschriften*, p. 294. ; Fried. Delitzsch, art. « Rimmon, » dans le *Bibl. Handw.*

Barku, c'est-à-dire celui qui fait briller l'éclair, et Rahinu, c'est-à-dire celui qui fait la tempête. On le représente sur les monuments avec la hache du tonnerre. Mais, d'autre part, le même idéogramme (J. M.) qui le désigne, désigne aussi le dieu syrien du ciel, Hadad, et on ne saurait méconnaître, tout au moins, un grand rapport entre les deux divinités.

Selon G. Rawlinson¹, Vul, qui est le même que Raman, a dans la seconde triade une position parfaitement égale à celle de la Lune et du Soleil, et il les précède quelquefois dans les listes. Quelques rois semblent l'accoupler avec Anou ou avec Assour, en reconnaissant Anou et Vul, ou Assour et Vul, comme leurs gardiens particuliers et spécialement « les grands dieux. »

L'étymologie du mot Raman est très contestée : les uns², le font venir de *ramanu*, en assyrien, hauteur, majesté (comp. le רַמָּה hébreu, signifiant : s'élever, être élevé, être puissant) ; d'autres³, de *ra am*, tonner ; d'autres⁴, de *ramānu*, mugir. On peut encore se demander s'il n'y aurait pas un rapprochement à faire entre le mot Raman et le mot *Rimmin* ou *Rinnim*, sous lequel chez les anciens Irlandais le soleil, la lune et les étoiles étaient compris⁵.

Quoi qu'il en soit, si Raman apparaît surtout comme le dieu de l'atmosphère, il peut aussi être envisagé comme le dieu de l'espace dans lequel se trouve les sept planètes, ou comme le dieu du firmament. Il a donc pu être caractérisé par Lenormant « comme dieu de l'atmosphère et du firmament, » et G. Raw-

¹ *The religions of the ancient world*, p. 63. Il renvoie à *Records of the Past*, VII, p. 138 ; IX, p. 100.

² Fried. Delitzsch, en premier lieu : *Chald. Genesis*, p. 269. D'après Schrader, *Keilinschriften*, p. 205.

³ Schrader, *Keilinschriften*, p. 205.

⁴ Pinches ; Fried. Delitzsch, en second lieu : *Bibl. Handb.* p. 764.

⁵ Ad. Pictet, *Cabires*, p. 149 : « Chez les anciens Irlandais, le soleil, la lune et les étoiles étaient compris sous le nom général de *Rimmin* ou *Rinnin* (*Collect.*, t. II, p. 283). *Rimmin*, constellation ; *rimham*, compter ; *rimh*, nombre (bas breton : *rumm* ; gallois : *rhiv*) ; *rits*, les astres ; *rits*, musique, mélodie : *rinnimh* (littér., astres du ciel), les constellations célestes ; *rinne*, l'intelligence. Cette liaison d'idées dans la même famille de mots est très remarquable. »

linson dit qu'un de ses titres les plus fréquents est « le ministre du ciel et de la terre ¹. »

Rappelons-nous, d'autre part, ce que nous avons vu sur l'Esmoun des Phéniciens et sur le Samhan des anciens Irlandais. Nous ajouterons seulement que Lenormant qui, d'ailleurs, à notre connaissance, ne rapproche nulle part Raman de ces deux divinités, parle d'Esmoun et des Cabires en ces termes ² : « Les sept planètes étaient aussi considérées comme des Baalim spéciaux, adorés sous le nom de Cabires.... On en comptait huit, bien que les corps planétaires connus ne fussent qu'au nombre de sept ; mais le huitième, Esmoun, invisible aux regards des mortels, était celui qui servait de lien aux sept autres, dans lesquels il venait se confondre, le plus rapproché du Baal primordial. Il personnifiait l'ensemble du système sidéral et présidait à l'harmonie de l'univers et de ses lois. » Presque tout cela nous semble s'accorder très bien avec ce que nous devons penser de Raman et de son rapport avec les sept planètes, d'après les idées des Chaldéens.

δ) *Série des planètes par ordre apparent de grandeur d'orbite.* — C'est avec raison, ce nous semble, que Lotz n'insiste pas seulement sur la tablette présentant la série chiffrée des grands dieux chaldéens, mais aussi sur la série des 7 planètes rangées par ordre de grandeur d'orbite, en partant de l'orbite le plus petit (C ♀ ♀ ♂ ♂ ♀ ♀), ordre qu'il considère comme le point de départ de ce qu'il appelle l'ordre accadien. Nous sommes même disposé, ici encore, à aller plus loin que lui.

Nous avons vu précédemment que l'ordre des planètes par grandeur d'orbite, était considéré par Ptolémée, Arago, A. de Humboldt comme le plus ancien système astronomique, qu'il était celui de Cicéron et peut-être de Pythagore.

Plus tard, nous avons vu que suivant Oppert, c'est l'ordre indiqué des « 7 sphères » dans une des listes d'étoiles traduites par ce savant, et nous avons reconnu que, comme le dit Lotz, c'est l'ordre suivant lequel les divers étages de la tour de Borsippa étaient colorés ; plus tard encore, que cet ordre se re-

¹ *Hist. anc. de l'Orient* ³, II, 184 ; *The Religions of the ancien World*, p. 63.

² *Histoire ancienne de l'Orient* ³, III, p. 129.

trouve, avec de légères modifications, dans la manière dont, soit les Araméens-Mendéens, soit les Araméens-Sabians avaient organisé la semaine planétaire, les premiers commençant par le Soleil, les seconds, par Jupiter, à cause de l'importance particulière qui pouvait être attachée à l'un ou l'autre de ces astres.

Ces divers faits nous semblent mériter une sérieuse considération et nous font peut-être remonter soit au temps où fut construite la tour de Borsippa, restaurée par Nébucadnetzar, soit à l'époque plus lointaine encore où les Araméens sortirent de la Chaldée pour s'établir plus au nord-ouest.

La double donnée relative aux Araméens a une importance particulière, d'une part, parce qu'elle se rapporte expressément à l'ordre planétaire appliqué aux différents jours de la semaine, et, d'autre part, parce que les Araméens semblent avoir été, en matière religieuse, fort conservateurs et peu inventifs.

Nous serions donc disposé à penser que lorsque la semaine a pris en Chaldée une signification astrologique, ses différents jours ont été désignés d'abord suivant la série des planètes par ordre de grandeur d'orbite, à savoir, si l'on commençait par le plus grand, $\text{H} \propto \text{♂} \odot \text{♀} \propto \text{C}$, et, si l'on commençait par le plus petit, $\text{C} \propto \text{♀} \odot \text{♂} \propto \text{H}$.

Certes ce résultat, s'il était confirmé, serait très intéressant, parce qu'il impliquerait que ce ne sont pas des imaginations mythologiques qui ont servi de base à la désignation planétaire des jours de la semaine, mais bien de véritables observations astronomiques, et il serait du reste en pleine harmonie avec le haut degré de développement que la science astronomique atteignit de très bonne heure en Chaldée.

ε) *Genèse de la semaine planétaire chaldéenne.* — L'ordre planétaire de la semaine qui a prévalu en Chaldée, nous semble avoir été, comme le prétend Lotz, $\text{C} \odot \propto \text{♀} \text{H} \propto \text{♂}$, ordre qui a le plus grand rapport avec celui auquel Schrader a fini par donner la préférence et avec celui que Sayce disait être l'ordre planétaire habituel.

Cet ordre nous paraît s'expliquer assez naturellement par la

combinaison suivante de l'ordre par grandeur d'orbite, en commençant par le plus petit, à savoir $\text{C} \text{☿} \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$, et de l'ordre des grands dieux indiqué par la tablette chiffrée, à savoir $\text{C} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$.

Le point de départ a été la série par ordre de grandeur d'orbite, en commençant par le plus petit, c'est-à-dire $\text{C} \text{☿} \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$, et ce commencement ne saurait nous étonner, si nous tenons compte de l'importance considérable qu'avait la Lune dans les préoccupations mythologiques des Chaldéens, tout au moins à certaines époques et dans certaines localités¹.

Si la Lune était la première des 7 planètes en importance, le Soleil venait immédiatement après elle : la seconde triade divine était formée, selon la tablette chiffrée, par la Lune, le Soleil et Raman. Il était donc très naturel de sortir le Soleil du milieu de la série et de le mettre immédiatement après la Lune. On arrivait ainsi à la nouvelle série $\text{C} \text{♂} \text{☿} \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$.

Mais comme l'indique encore la tablette chiffrée, Mercure devait être mis à la dernière place, et Mars lui-même occupait une place trop élevée dans la série. Elle devenait ainsi $\text{C} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$.

Enfin, toujours d'après la tablette chiffrée, la vraie place de Vénus était, non pas avant Jupiter, mais entre lui et Saturne. On arrivait donc à la série $\text{C} \text{♂} \text{♀} \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$, c'est-à-dire précisément à celle que Lotz estime la vraie série babylonienne².

2) *Différentes séries planétaires.* — Il pourrait sembler d'après ce que disent Sayce et Lotz, qu'on ne trouve chez les Chaldéens qu'une seule série des divinités planétaires, à savoir la série $\text{C} \text{♂} \text{♀} \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$, fournie soit par la tablette chiffrée con-

¹ Voir G. Rawlinson, *The Religions of the ancient world*, p. 59-61.

² Dans sa *Cosmologie babylonienne* (p. 133), Jensen trouve que l'explication donnée par Lotz de la genèse de la semaine planétaire babylonienne est aussi peu sûre que celle qu'il en avait donnée lui-même dans la *Zeitsch. für Assyriol.* I, p. 260; il préférerait celle qui a été exposée par l'astronome Tétens dans le même volume p. 267, en ces termes : Werden die Planeten nach ihrer Entfernung von der Sonne im Kreise herum angeordnet, und zieht man die ein Pentagramm bildenden Diagonalen, so erhält man, die Linien derselben von Jupiter zur Venus u. s. w. verfolgend, die genannte Reihenfolge. Dies Princip würde, wenn es das wirklich jener

nombreux et les plus importants, la planète désignée par les Grecs sous le nom de Cronos et qu'à cause de cela ils appellent Hélios (Soleil)¹. Quant aux autres, ils sont nommés chez nos astrologues, Mars, Vénus, Mercure, Jupiter. » L'ordre chaldéen des 5 planètes serait donc, d'après Diodore de Sicile ♄♂♀♃♅.

Un des moyens de connaître le mieux les idées mythologiques attachées par les Chaldéens aux 7 planètes, et en particulier leur hiérarchie, serait d'étudier sous ce rapport les très remarquables bas-reliefs du monument de Malthai², village situé à vingt-cinq lieues environ au nord de Mossoul, dans une vallée qui est une des entrées naturelles du Kurdistan. Les bas-reliefs sont situés vers les deux tiers de la hauteur totale de la montagne, à environ trois cents mètres au-dessus du niveau de la vallée. Jadis ils devaient être inaccessibles, mais grâce à des éboulements successifs, on peut maintenant en approcher. Les figures, plus grandes que nature, sont disposées sur le même plan en une longue file.

On y distingue trois groupes ou plutôt un seul et même groupe répété trois fois sans différences sensibles. C'est un roi qui est représenté adorant les 7 grands dieux nationaux : ils sont tous tournés vers le roi, dont l'image ne se retrouve pas moins derrière chaque série divine. Tous ces dieux sont élevés sur des animaux, parmi lesquels on reconnaît le chien, le lion, le taureau ailé et le cheval. Ils ont tous aussi comme insigne ce sceptre orné d'un anneau, qui n'est placé que dans la main des dieux : un seul n'a pas de sceptre, mais il porte un objet à trois pointes, qui est comme le prototype de la représentation conventionnelle de la foudre chez les Grecs. Tous ces dieux ont encore le glaive au côté, sauf la seconde figure de chaque

¹ « C'est bien ainsi qu'il faut lire, quoique cela puisse paraître étrange au premier abord. Simplicius et Hygin fournissent aussi la même donnée. Aussi la planète Saturne est-elle appelée dans le résumé de l'astronomie d'Eudoxe, que contient un papyrus grec du Louvre, ὁ τοῦ ἡλίου ἀστήρ. » (Comp. A. de Humboldt, *Cosmos*, III, p. 463, 680. Voir aussi la fin de l'Appendice II.)

² Voir Perrot, *Chaldée*, p. 642-646. On y trouve une belle reproduction de ces bas-reliefs.

groupe : ce doit être une déesse. Tandis que tous les autres sont debout, elle est assise sur un trône richement décoré, et le visage est imberbe. La tête de la divinité qui clôt la série, a le même caractère ; ce doit être aussi une femme, quoiqu'elle soit debout, comme les dieux, ses compagnons. Sur toutes les tiars on reconnaît l'étoile qui, dans l'écriture assyrienne, est l'idéogramme du mot dieu.

Aucune inscription n'est liée au bas-relief. Mais Layard et Place qui l'ont décrit¹, sont d'accord pour affirmer qu'aux proportions, au costume du roi et à toute la facture, on reconnaît un ouvrage du temps des Sargonides². S'il n'est pas de Sennachérib, il est de son père, de son fils ou de son petit-fils.

Perrot ne dit pas que ces 7 dieux soient des dieux planétaires, mais cela semble extrêmement probable, et telle est l'opinion de Place³. Je serais disposé à formuler ainsi leur série ☉ ☿ ♀ ☿ ♀ ♀. Mais surtout j'appelle de mes vœux une étude approfondie de ces bas-reliefs, qui peut d'autant mieux

¹ Layard, *Nineveh*, t. I, p. 230 ; Place, *Ninive*, II, 153. Ce dernier est le seul qui ait donné le dessin du bas-relief ; il en avait pris des photographies. (Voir Perrot, *Chaldée*, p. 646.)

² C'est-à-dire de la seconde moitié du VIII^e siècle av. J.-C., ou de la première moitié du VII^e. D'après Schrader, *Keilinschriften*, p. 465. Il fixe à 705 le commencement du règne de Sennachérib.

³ « Ces 7 figures, rangées ainsi l'une derrière l'autre, dit Place (II, p. 160), ne représenteraient-elles pas les 7 jours de la semaine placés sous l'invocation particulière d'un dieu, comme il en a été plus tard pour la semaine des Romains ? La répétition du même groupe n'aurait dès lors plus rien d'extraordinaire. Ce serait la réunion, sur un point éminemment saint, des deux nombres sacrés de toute antiquité 3 et 7, dont le produit aurait donné la somme de 21 et par là même une période de 21 jours qui pouvait marquer une division spéciale du temps dans l'année assyrienne. » — Ailleurs (p. 135), Place fait ressortir l'importance de la localité, quand il dit : « Lorsque de Mossoul ou même des contrées situées plus bas, on veut se rendre à Djulamerk, à Van ou bien en Perse, la vallée de Malthal et les gorges ascendantes qui s'y rattachent successivement, offrent seules une route spacieuse. Les rois de Ninive et de Babylone, allant chercher sur les bords du lac de Van un refuge contre les ardeurs de l'été, suivaient nécessairement cette direction et y exécutèrent sans doute les grands travaux itinéraires dont l'un des monarques parle avec tant d'orgueil. »

être faite que le même groupe est répété trois fois, de telle sorte que chacune des 7 figures est, au moins une fois, en bon état de conservation.

La formule à laquelle j'ai tenté d'arriver, aurait en fait assez de rapport avec celle des créneaux d'Ecbatane et des étages de Khorsabad, à savoir ☉ C 𐎠 𐎡 𐎢 𐎣 ♀. Elles auraient en commun ☉ C. 𐎡 𐎢. ♀. La différence ne porterait que sur les places 3 et 6 à répartir entre Jupiter et Saturne.

ξ) *L'ordre accadien de Lotz*. — Je ne puis admettre ce que Lotz appelle l'ordre accadien, ordre qui aurait précédé en Chaldée l'ordre babylonien et qui serait déjà l'ordre actuel de la semaine planétaire, c'est-à-dire l'ordre hébraïco-romain, avec cette différence toutefois que dans le premier la Lune occupe la première place et dans le second, le Soleil. Il me semble, en effet, que si cet ordre avait réellement existé, on en aurait déjà retrouvé des traces dans les inscriptions de Ninive.

Il est vrai que, d'après Oppert, on aurait trouvé une inscription portant exactement l'ordre hébraïco-romain. Mais personne n'a combattu plus que Lotz l'interprétation au moyen de laquelle Oppert arrive à cette conclusion.

θ) *Semaine chaldéenne et semaine planétaire chaldéenne*. — Nous pensons donc qu'il y a eu chez les Chaldéens une semaine planétaire ou astrologique, mais nous n'estimons pas qu'elle ait été chez eux aussi ancienne que l'institution même de la semaine.

Schrader et Riehm¹ admettent que les ancêtres des Hébreux ont reçu des Chaldéens et emporté de la Chaldée cette institution, de même que les Araméens, et comme ils reconnaissent que les Hébreux n'ont jamais eu la semaine planétaire et qu'ils admettent que les Araméens ont commencé par ne pas l'avoir, ils en concluent que celle-ci n'était pas très ancienne chez les Chaldéens, qu'elle était postérieure à l'émigration des Hébreux et des Araméens, c'est-à-dire en particulier à l'époque d'Abraham.

¹ Schrader, *Theol. Stud. und Krit.*, 1874, p. 347, 348. Voir cependant p. 346. — Riehm, *Handw. des bibl. Altert.*, 1308, 1767.

Mais, comme nous aurons l'occasion de le dire un peu moins sommairement, nous ne pouvons admettre que les ancêtres des Hébreux aient reçu des Chaldéens l'institution de la semaine, pas plus que l'ensemble des traditions rapportées au commencement de la Genèse. Nous pensons qu'il y a eu là, non dépendance, mais traditions parallèles se rattachant à une source commune, et que c'est dans la ligne d'Abraham que les traditions primitives se sont le plus et le mieux conservées.

Nous ne pouvons donc nous approprier tout le raisonnement de Schrader et de Riehm, bien que nous soyons d'accord avec eux sur le caractère relativement tardif de la semaine planétaire chez les Chaldéens.

Pour appuyer cette thèse nous voudrions plutôt insister d'abord sur une considération générale présentée par Lenormant ¹, à savoir que dans la période la plus ancienne de la religion chaldéenne les dieux des 7 planètes ne jouaient aucun rôle ou un rôle bien moins important que dans les périodes subséquentes.

Nous voudrions ensuite rappeler que, d'après les inscriptions connues, l'institution de la semaine et surtout celle du sabbat paraissent nettement établies, tandis qu'il est difficile de constater l'existence et la nature de la semaine planétaire.

Il n'y a qu'une tablette où, d'après certaine interprétation, on verrait les jours hebdomadaires expressément distribués entre les 7 planètes, et cette interprétation semble compter toujours moins de partisans.

En outre, parmi ceux qui admettent que la semaine a eu chez les Chaldéens un caractère planétaire, on doit signaler d'assez grandes divergences sur le mode de distribution des planètes entre les 7 jours de la semaine.

Schrader et Riehm se bornent presque à signaler chez les

¹ Voir plus haut, p. 81. Lenormant a dit ailleurs (*Origines* ², I, p. 244): « La notion du caractère sacré du nombre 7, d'où découle la formation de la semaine, remonte, chez les Chaldéo-Babyloniens, à la plus haute antiquité, et y est bien antérieure à l'application de cette idée de l'hebdomade au groupe des cinq planètes jointes au soleil et à la lune. »

Chaldéens plusieurs manières de désigner les jours hebdomadaires d'après les planètes ¹.

Lotz admet d'abord un mode accadien, puis un mode babylonien.

J'ai été conduit à admettre d'abord la distribution des jours de la semaine entre les planètes rangées par ordre de grandeur d'orbite, puis le mode babylonien adopté par Lotz.

Quant à Lenormant, il nie carrément la semaine planétaire babylonienne ².

Il faudrait enfin constater que, comme semblent l'admettre Schrader et Riehm, les Araméens ont commencé par désigner les jours hebdomadaires comme le faisaient les Juifs, c'est-à-dire en les comptant à partir du sabbat ³, sauf le vendredi qui

¹ Schrader, voir plus haut, p. 75; Riehm. *Handw. des bibl. Altert.*, p. 1767. Il distingue cependant une ancienne manière (☾ ☼ ♀ ♀ ☿ ☿), puis d'autres plus récentes.

² Voir plus haut, p. 71. — Halévy va encore plus loin que Lenormant, il ne croit même pas à la semaine babylonienne, bien qu'il reconnaisse le mot *shabattu* « comme mot assyrien signifiant jour de repos. » (*Rev. de l'hist. des relig.*, 1888, p. 184). Il nous semble trop insister sur ce que l'hémérologie dont il a été question p. 58..., se rapporte proprement au mois intercalaire Eloul 11 et sur ce que, dans cette hémérologie même, des prescriptions analogues s'appliquent non seulement aux jours 7, 14, 21 et 28 du mois, mais aussi au 19. Nous avons reconnu ces deux difficultés, en particulier la 2^e p. 58, note 4, et nous avons essayé de répondre à la 1^{re}, p. 63. — Par contre, Halévy ne parle pas de la semaine planétaire babylonienne, qui nous semble avoir existé d'après les considérations exposées p. 87-92. — Dans une lettre qu'il a bien voulu nous écrire, il dit : « En un mot, pour établir l'existence antébiblique du sabbat, il faut en constater l'usage général pendant toute l'année et exclusivement de 7 jours en 7 jours. Jusqu'à présent, rien de semblable n'a été découvert, ni en Babylonie, ni dans un autre pays. » Mais nous ne pouvons accepter cette condition. Le dilemme : tout ou rien, nous paraît ici exorbitant. De ce que dans l'antiquité on ne trouve pas ailleurs que dans l'histoire du peuple juif l'existence pleine et entière de l'institution du sabbat, il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse trouver en dehors de cette histoire des traces et de nombreuses traces, plus ou moins marquées, de l'institution primitive. Ce ne sont même que de pareilles traces que nous pouvions espérer, et elles nous apparaissent réellement en Chaldée et ailleurs, comme nous nous sommes proposé de le montrer.

³ Schrader. *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 348. Voir cependant p. 346.

avait un nom spécial comme veille, ou jour de préparation, du sabbat¹.

Il vaut la peine d'ajouter que dans une sentence d'oracle rapportée par Eusèbe, l'invocation des 7 planètes sur les 7 jours de la semaine daterait du mage Osthane ou Ostane qui, d'après Pline, était un contemporain et un compagnon de Xerxès². Nous aurons à revenir sur cette donnée, à propos des Grecs.

C. CONCLUSION

a) Résumé.

Commençons par résumer ce que nous avons cherché à établir au sujet du sabbat et de la semaine chez les Chaldéens :

1° Ils ont eu des jours religieusement consacrés au repos en particulier le 7, le 14, le 21, le 28 de chaque mois.

2° Le sabbat chaldéen n'était pas un jour triste, sinistre. *dies ater*.

3° Le culte de la divinité lunaire n'a point été le grand facteur de l'institution.

Riehm, *Handw. des bibl. Altert.*, p. 1767. — Voir pour la manière usitée chez les Israélites de compter les jours de la semaine à partir du sabbat. Ex. XVI, 5, 22; Lévi. XXIII, 11, 15, 16; Nomb. XXXIII, 3; Jos. V, 1; Mat. XXVIII, 1; Marc XVI, 2, 9; Luc XXIV, 1; Jean XX, 1; Act. XX, 7; 1 Cor. XVI, 2. Comp. Riehm, *Handw.*, p. 1766.

¹ La désignation araméo-juive du vendredi était 'arubta ערבטא, proprement « le soir avant le sabbat » (Schrader, *Stud. u. Krit.*, 1874, p. 345; ou : « le soir (du sabbat) » : Riehm, *Handw.*, p. 1305). Dans le Nouveau Testament, le vendredi est appelé la préparation (ἡ παρασκευή. Mat. XXVII, 62; Jean XIX 31, 42) ou le jour de la préparation (Luc XXIII, 54) ou la veille du sabbat (Marc XV, 42 : ἡν παρασκευή, ὃ ἔστιν προσάββατον. Comp. Judith VIII, 6). Voir Riehm, *Handw.*, p. 1364.

² Eusèbe, *Prép. évang.*, V, 14; Pline, *Hist. natur.*, XXX, 2. Voir Eblher, *Real. Encykl.*,¹ XIII, p. 195. Xerxès monta sur le trône en 485. D'après Pline, cet Ostane aurait répandu dans la Grèce « la frénésie de la science magique, » et son influence aurait été encore augmentée par l'action d'un autre Ostane qui accompagnait Alexandre. Dans le prétendu oracle cité par Eusèbe, Ostane était appelé « le plus grand des mages, le roi des 7 sons, connu de tous. »

4° Le sabbat chaldéen suppose l'existence de la semaine chaldéenne.

5° Cette semaine n'était pas indépendante du mois chaldéen, au contraire elle en dépendait, et elle ne pouvait en conséquence arriver à son plein développement.

6° La semaine chaldéenne n'était pas cependant strictement lunaire : elle était semi-lunaire et semi-sabbatique.

7° Le sabbat chaldéen avait lieu à la fin d'une semaine exacte ou approximative.

8° Les Chaldéens avaient donc la semaine et le sabbat hebdomadaire, mais ils n'avaient pleinement ni l'un ni l'autre.

9° Il faut distinguer entre l'existence même de la semaine et le caractère astrologique que cette institution a pu revêtir plus ou moins.

10° L'institution même de la semaine en Chaldée paraît un fait devenu certain, mais il n'en est pas précisément de même de la semaine astrologique.

11° Il est au moins probable que les Chaldéens ont rattaché en quelque sorte les jours de la semaine aux 7 dieux planétaires.

12° Nous serions disposé à croire que lorsque les jours de la semaine ont pris en Chaldée une signification astrologique, ils ont été désignés d'abord suivant la série des 7 planètes par ordre de grandeur d'orbite.

13° L'ordre planétaire de la semaine qui a prévalu en Chaldée, paraît s'expliquer assez naturellement par une combinaison de l'ordre par grandeur d'orbite et de l'ordre hiérarchique des grands dieux de l'Olympe chaldéen.

14° La semaine planétaire des Chaldéens est moins ancienne chez eux que l'institution même de la semaine.

b) Origine de la semaine et du sabbat chaldéens.

On a rapporté cette origine aux diverses phases de la lune et au culte de la divinité lunaire, — aux 7 planètes et au culte de leurs dieux, en particulier de Saturne. — Récemment Lotz a émis avec beaucoup de réserve une nouvelle hypothèse, d'après laquelle il faudrait insister principalement sur l'import-

tance du nombre 6 dans la vie ordinaire des Babyloniens, mais aussi sur la sainteté du chiffre 7 (p. 62, 110).

Reprenons plus ou moins brièvement ces différentes opinions, dont quelques-unes ont déjà revendiqué notre attention.

α) *Les phases et le culte de la lune.* — Nous en avons déjà parlé (p. 67.), et nous y reviendrons plus tard.

β) *Les 7 planètes et leur culte.* — Nous avons vu (p. 71) le rôle que leur aurait attribué d'Acosta d'après une citation faite par A. de Humboldt dans ses *Vues des Cordillères*, puis omise dans le *Cosmos* (III, p. 691), lors même que l'occasion de la reproduire se présentait.

Une opinion du même genre a été récemment émise par l'évêque de Carlisle dans la *Contemporary Review* (oct. 1886, p. 526). Il commence son article sur la semaine de 7 jours en parlant des chiffres les plus chers à l'antiquité : 10, 12, 7 ; et s'il voit l'origine de cette faveur pour 10 dans le nombre des doigts de la main ; pour 12, dans la grande facilité avec laquelle ce nombre peut être divisé (par 2, 3, 4, 6), il explique l'importance de 7 soit, et surtout, par les 7 planètes, visibles à l'œil nu, de bonne heure étudiées par l'astronomie et exploitées mythologiquement, — soit aussi par la considération des phases de la lune.

De Humboldt me semble beaucoup plus dans le vrai quand, dans son *Cosmos* (III, p. 686), peu après avoir dit : « Il n'est pas douteux que les différentes phases de la lune n'aient de bonne heure dû attirer l'attention des peuples chasseurs et pêcheurs, » il s'exprime ainsi : « Au contraire, tout ce qui a trait à l'ordre des planètes et aux distances qui les séparent, ainsi qu'aux noms des heures et des jours, ne peut appartenir qu'à une époque de civilisation beaucoup plus avancée et qui commence à prendre goût aux théories. »

On ne peut guère, en effet, au point de vue de la simplicité de l'observation, comparer l'acte de compter les doigts de la main et celui de constater les 7 planètes. La différence est par trop grande. Pour cette dernière observation, il faut d'abord distinguer les 5 planètes proprement dites des étoiles fixes, puis rattacher à ces cinq planètes le soleil et la lune, à l'as-

pect si différent, et grouper en un seul tout les 7 astres.

D'autre part, nous avons déjà indiqué que le rôle qu'ont joué les 7 planètes dans la mythologie, n'apparaît point comme ayant été primitif.

Il y a d'ailleurs, comme nous le verrons, d'autres manières, plus satisfaisantes, plus anciennes et plus profondes de se rendre compte de l'importance du septénaire.

γ) *Le culte de Saturne.* — Nous avons déjà mentionné et combattu l'opinion d'après laquelle ce culte aurait été le principe du repos du 7^{me} jour, et nous aurons encore à y revenir à propos des Saturnales et de l'introduction de la semaine planétaire à Rome. Pour le moment, nous n'opposerons qu'une nouvelle observation tirée de ce que nous avons constaté au sujet de la semaine planétaire chaldéenne.

L'ordre planétaire qui dans la Chaldée semble avoir prévalu pour la semaine, est $\text{C} \odot \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♂}$. Or dans cet ordre le 7^e jour n'est pas consacré à ♂ , mais à ♂ .

Il est vrai que cette formule nous a paru avoir été précédée par cette autre, exprimant l'ordre par grandeur d'orbite à partir du plus petit : $\text{C} \text{♂} \text{♀} \odot \text{♂} \text{♂} \text{♂}$, d'après laquelle effectivement le 7^{me} jour est celui de Saturne. Mais ce qui prouve que cette coïncidence n'avait pas d'importance, c'est qu'on y avait renoncé, tout en conservant l'institution du sabbat.

D'autre part, nous avons déjà vu que le sabbat chaldéen n'était pas, tout au moins exclusivement, un *dies ater*, ce qu'il aurait été s'il s'était constitué sous l'invocation de Saturne.

δ) *L'importance du chiffre 6.* — Lotz dit que ce chiffre jouait un grand rôle dans les idées et dans la vie chaldéennes. C'était le chiffre du dieu Raman, celui de la moitié du nombre des grands dieux, surtout la dixième partie du chiffre 60, chiffre fondamental des mesures de longueur, de volume et de poids, etc. On a donc pu être ainsi conduit à prendre l'espace de 6 jours comme mesure des ouvrages, par exemple, pour engager des mercenaires. Les ouvriers ont dû souvent cesser le travail le 7^{me} jour, et, comme ils devaient fréquemment se mettre à l'œuvre en même temps, ils devaient aussi se reposer ensemble ce même jour. De là peu à peu une coutume géné-

rale recommandée par l'intérêt de tous et appuyée par la sainteté du chiffre 7.

Cette hypothèse est ingénieuse, mais elle semble inutile et peu solide.

Et d'abord ce n'était pas 6 qui était un chiffre réellement important dans la vie chaldéenne, mais 60, comme 1^{er} multiple à la fois de 10 et de 12, et sous ce rapport il n'y aucune comparaison à établir entre 6 et 60. « Les Chaldéo-Assyriens, dit Lenormant¹, divisaient invariablement l'unité en 60 parties égales, divisées à leur tour en 60, et ils continuaient à l'infini l'échelle des fractions inférieures, toutes sexagésimales les unes par rapport aux autres. C'était bien là évidemment le résultat d'une combinaison savante et d'une nature toute pratique, destinée à concilier les deux systèmes de division de l'unité qui, depuis qu'il y a des hommes, sont en lutte et se partagent les peuples, le système décimal et le système duodécimal. 60 a en effet pour diviseurs tous les diviseurs de 10 et de 12, et c'est parmi les nombres qu'on pouvait choisir comme dénominateur invariable des fractions, celui qui compte le plus de diviseurs. La numération sexagésimale réglait l'échelle des divisions et des multiples dans le système métrique de Babylone et de Ninive, le plus savant et le mieux organisé de l'antiquité. C'est en effet le seul, jusqu'à notre système métrique français, dont toutes les parties fussent scientifiquement coordonnées. La plupart des mesures chaldéennes passèrent du bassin de l'Euphrate et du Tigre dans les différentes contrées de l'Asie antérieure et même chez les Grecs, mais en s'altérant plus ou moins sur la route et surtout en perdant leur savante coordination. »

En second lieu, Lotz a très bien fait ressortir l'importance

¹ *Manuel d'hist. anc. de l'Orient*³, II, p. 177. — Comp. Perrot, *Chaldée*, p. 800: « Voilà plus de 40 ans que Bœckh l'a démontré et après lui Brandis: toutes les mesures de longueur, de poids, de capacité, dont les anciens se sont servis, doivent être rapportées à une même échelle; ce qu'on retrouve en Phénicie, en Palestine et en Perse, comme à Athènes et à Rome, c'est toujours et partout le système sexagésimal des Babyloniens. »

qu'avait chez les Chaldéens l'institution du sabbat comme jour du repos. Chez eux, c'est sur le sabbat qu'est mis l'accent, non sur les 6 jours précédents. Or ce que l'influence du chiffre 6 pourrait le moins expliquer, ce n'est pas le groupement des 6 jours ouvriers, mais précisément le repos du 7^{me} jour.

En troisième lieu, Lotz dit lui-même que le chiffre 7 était beaucoup plus en honneur chez les Babyloniens que chez tous les autres peuples de l'antiquité, à l'exception des Israélites. Or cette considération extrême dont jouissait le nombre 7, jointe à l'influence concurrente des 4 phases de la lune, nous paraît suffisante pour expliquer soit la semaine chaldéenne comme ensemble de 7 jours, soit le sabbat chaldéen comme solennisation du 7^{me} jour. Pourquoi donc recourir encore à l'influence si problématique du chiffre 6?

ε) *L'importance du chiffre 7.* — Cette importance a été démontrée non seulement par Lotz (p. 25), mais aussi par Schrader¹. « Rien ne prouve plus clairement, dit-il, combien la sainteté du chiffre 7 était enracinée dans le babylonisme non sémitique et antérieur à l'influence sémitique que l'ancienne littérature babylonienne et en particulier ses hymnes, qui nous sont parvenus à la fois dans l'idiome primitif sumérien-accadien et dans leur traduction assyrio-sémitique. Il y a sept esprits, dont l'origine est dans la profondeur, qui ne connaissent ni ordre, ni mœurs et n'exaucent ni prières, ni désirs². La femme qui, à côté d'un malade, conjure les mauvais esprits, doit faire le nœud magique 7 fois et de nouveau 7 fois³. Le serpent mythique mentionné dans les hymnes a 7 têtes⁴. Le chiffre 7 apparaît clairement aussi dans les représentations figurées. Déjà la représentation purement naturelle du palmier montre 7 palmes dans la couronne ou ailleurs⁵. Mais c'est

¹ *Keilinschriften*, p. 21.

² Schrader renvoie à son ouvrage *Die Höllenfahrt der Istar*, Giessen, 1874, p. 110. (Voir aussi Jensen, p. 38, 235..).

³ *Höllenfahrt*, p. 118. (Comp. Lenormant, *Magie chez les Chaldéens*, p. 38.)

⁴ II R. 19, 13, 14.

⁵ Layard, *Ninive et Babylone*, VIII, B. Cylindre babylonien dans la *Berliner Monatschrift*, 1881, mai, Tafel N° 4.

surtout l'arbre sacré dont les rameaux et les feuilles sont, dans leurs nombres, dominés en première ligne par le chiffre 7. On le voit déjà dans la forme la plus ancienne de cet arbre, telle qu'elle se trouve sur le cylindre babylonien archaïque, que Smith a fait connaître et où apparaît un arbre avec 4 rameaux d'un côté et 3 de l'autre ¹. Il en est de même des formes postérieures purement systématiques (rein schematischen), jusqu'à celle qui apparaît dans les monuments assyriens : le chiffre 7 s'y manifeste de différentes manières, dans le nombre des rameaux ou dans les feuilles de la corolle (Blüthenkelche) ou dans les feuilles de la couronne (Krone) ou dans plusieurs de celles-ci. Quelquefois le chiffre 10 est à côté ². »

Comme nous l'avons vu (p. 104, note), selon Lenormant, la formation de la semaine découle de la notion du caractère sacré du nombre 7 et cette notion remonte chez les Chaldéo-Babyloniens à la plus haute antiquité.

Mais d'où venait donc cette notion chez les Chaldéens ?

Nous avons dit abondamment qu'elle ne pouvait venir du nombre des planètes.

Nous ne pouvons pas non plus admettre qu'elle provint purement et simplement de la division du mois synodique en 4 parties de 7 jours chacune, comme le veulent Knobel et d'autres ³.

Venait-elle d'un sens mystique ou symbolique du chiffre 7 envisagé simplement en lui-même, sens qui apparaît si fréquemment dans l'antiquité et qui implique toujours l'idée d'un certain caractère divin ? Nous aurions bien de la peine à croire à la réalité primitive de cette abstraction quand nous pensons aux temps reculés où nous fait remonter l'idée de la sainteté de

¹ *Berliner Monatschrift*, 1881, mai, Tafel N° 5. (Voir aussi Perrot, *Chaldée*, p. 97.)

² Il y aurait encore dans les idées mythologiques des Chaldéens bien d'autres heptades remarquables à signaler, p. ex., les sept couples d'étoiles voisines de l'équateur, dont nous avons parlé p. 73, note 2, — les 7 noms de la planète Mercure (Jensen, p. 120), — les 7 zones du monde (ibid., p. 163-175), — les 7 portes de l'enfer (ibid., p. 175, 232.).

³ D'après Zöckler, *Real-Encykl.* ¹ XIV, p. 354.

ce nombre et à l'immense sphère de populations très diverses dans lesquelles se retrouve cette idée. Nous sommes bien plus porté à y reconnaître avant tout, avec Zöckler, Bähr, Schubert, Kurtz, Delitzsch, une trace de tradition primitive au sujet de la création, mais sans toutefois exclure le caractère symbolique du chiffre. Nous aurons à revenir, à un point de vue général, sur cette question. Pour le moment, bornons-nous à la Chaldée.

Peut-on trouver dans ses traditions quelque rapport entre la sainteté qu'elles attribuent au septénaire et leurs données cosmogoniques, à plusieurs égards, si remarquables ? Voilà ce que nous avons maintenant à rechercher.

Lotz prétend qu'on ne trouve aucun rapport de ce genre. Dans une note d'un haut intérêt (p. 98), il compare la cosmogonie de Babylone avec celle de la Bible, et il consigne les résultats suivants :

Les deux cosmogonies se ressemblent assez pour qu'on ne puisse méconnaître entre elles un lien étroit de parenté ; mais, d'autre part, elles sont trop différentes pour que l'une puisse provenir de l'autre. Il est incroyable que l'auteur du premier chapitre de la Genèse ait révisé et corrigé aussi parfaitement la tradition babylonienne et que ce chapitre ne soit qu'un extrait de cette tradition accommodé au monothéisme.

Dans les deux traditions, on voit le monde, d'abord informe chaos, être formé et achevé par une série d'actes divins, et s'élever ainsi par degrés jusqu'à la création de l'homme.

Dans les deux, même disposition générale et grande ressemblance dans plusieurs détails.

Dans les deux, le chaos est semblablement décrit (*ti amtu* = תְּהוֹמָה).

Mêmes paroles, à propos de la création des astres, comme destinés à déterminer certains temps.

A l'énumération hébraïque (v. 24) : « du bétail, des reptiles et des animaux terrestres » (בְּהֵמָה וְרֶמֶשׂ וְחַיַּת-אֲרֶץ), correspond l'expression babylonienne : « le bétail des champs, les bêtes des champs, les reptiles des champs » (*bul seri umam seri u nammassi seri* : pecus campi, feræ campi, reptilia campi).

En outre, on trouve deux fois dans la narration babylonienne le verbe *ubassim(û)*, « il a bien fait (ils ont bien fait), » ce qui est en analogie avec la déclaration biblique : « Dieu vit que cela était bon » (v. 10, 12, 18, 21, 25. V. 31 : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait, et voici, cela était très bon¹. »)

Ces ressemblances ne sont point du tout de nature à contraindre d'admettre que la narration biblique ait été écrite en imitation de la narration babylonienne.

Lotz signale, par contre, comme données appartenant en propre à la narration biblique :

1° (v. 2) « L'Esprit de Dieu se mouvait au-dessus des eaux ; » — 2° la création opérée par la parole divine ; — 3° la distinction des 7 jours ; — 4° Dieu donnant des noms à la lumière, aux ténèbres, à l'étendue, etc. ; — 5° Dieu déclarant lui-même que ses œuvres étaient bonnes.

Lotz ne voit donc dans les traditions chaldéennes aucune trace ni de la création en 6 jours, ni du repos de Dieu le 7^{me} jour.

Mais d'abord, il admet cependant que dans ces traditions, comme dans le récit génésiaque, le monde, d'abord informe chaos, a été formé par une série d'actes divins aboutissant au degré suprême de la création de l'homme.

En second lieu, la connaissance que nous avons de la grande narration cosmogonique en plusieurs tablettes, retrouvée par G. Smith, car c'est d'elle dont il est surtout question, est extrêmement fragmentaire, et Lotz ne paraît pas en tenir un compte suffisant. Les lacunes de cette connaissance ressortent avec une grande évidence des pages 494-505 du premier volume des *Origines de l'histoire*², par Lenormant, où l'on trouve : 1° un fragment du début de la 1^{re} tablette ; 2° un « fragment appartenant probablement à la 3^{me} tablette » ; 3° un « fragment appartenant probablement à la 4^{me} tablette » ; 4° un « fragment de la 5^{me} tablette » ; 5° un « fragment du début d'une tablette, probablement la 7^{me} 2. »

¹ Comp. Schrader, *Keilinschriften*, p. 18.

² Comp. *Chaldäische Genesis*, p. 61-82. Voir aussi dans Ledrain, *Histoire d'Israël*, 1^{re} partie, dans un Appendice, les p. 411-414, où se trouve la tra-

Pour les fragments 2 et 3, Lenormant se dit réduit à reproduire la traduction de G. Smith. Il n'a pu la vérifier sur le texte, qui n'a même pu être retrouvé au Musée britannique, Smith n'en ayant pas indiqué les cotes.

Fox Talbot avait cru trouver dans le fragment de la 5^{me} tablette quelques mots qu'il avait ainsi traduits : « Le 7^{me} jour, il institua un jour de fête¹. » Mais Oppert et Lenormant ne voient là qu'une description d'une phase de la lune et traduisent, l'un : « Le 7^{me} jour, se remplira le disque de gauche à droite ; » l'autre : « Dans le 7^{me} jour, le disque, tu seras en train de te remplir. » De même, déjà Smith².

Quant à la 7^{me} tablette, qui pourrait être pour nous la plus intéressante, il y a de très grandes lacunes dans les dix versets qui ont été traduits, et Lenormant dit que « les débris des 4 versets suivants sont trop mutilés pour qu'on en tire quelque chose de certain et de suivi. »

Il nous semble donc que si l'on ne peut trouver actuellement dans cette cosmogonie aucune trace positive de la mention des 7 jours, on ne saurait toutefois en conclure que cette mention en fût absente. Elle pourrait en tout cas avoir été rattachée à la distinction d'actes créateurs successifs³.

duction française faite par Oppert de deux des fragments. — Le caractère extrêmement incomplet de ce que nous possédons, tout au moins en traduction, de cette narration cosmogonique, ne ressort pas moins de l'Appendice (p. 263-364) étendu et si intéressant de Jensen sur la création du monde d'après les idées babyloniennes, que des quelques pages de Lenormant.

¹ Ledrain, *Histoire d'Israël*, 1, p. 413, 414.

² *Chaldäische Genesis*, p. 68.

³ « La suite des événements dans la cosmogonie chaldéenne et dans le récit biblique, dit Jensen, p. 306, est absolument la même. Un plus grand accord devrait être appelé une traduction. La Bible a reçu les légendes babyloniennes sur la création, en en faisant disparaître ce qu'elles renfermaient de spécifiquement babylonien et en y transformant la mythologie et le polythéisme en monothéisme. » Et un peu plus loin : « Je ne puis me refuser à rappeler que Budde, déjà en 1883, dans sa *Bibl. Urgeschichte*, p. 485, après une comparaison pénétrante des relations bibliques de la création avec celles de la Babylonie d'après Béroze et les textes cunéiformes alors possédés et traduits, était arrivé à ce résultat-ci : « La don-

Plusieurs considérations peuvent encore être alléguées pour faire admettre comme possible, si ce n'est même probable, que le septénaire ne manquait pas dans le récit complet de la cosmogonie babylonienne.

Et d'abord : a) le rôle si important que joue le chiffre 7 dans la tradition babylonienne du déluge (voir p. 16), tradition qui nous a été presque complètement transmise¹, et, comme la grande cosmogonie babylonienne, présente un parallélisme si remarquable avec les données bibliques.

b) Le rôle non moins important qui est attribué au même chiffre 7 dans la théogonie des Chaldéens si intimement liée à leur cosmogonie.

Nous avons déjà vu (p. 64) qu'au-dessous du dieu suprême Ilou ou Assour figure une première triade composée de Anou, Bel, Ao ou In ou Ea, puis une seconde triade composée de Samas, Sin, Raman ou Vul, ce qui constitue 7 dieux supérieurs.

La donnée fondamentale des constructions cosmogoniques et théogoniques de la Chaldée, dit Lenormant², peut se résumer de la manière suivante :

Un premier principe matériel et encore confus, qui préexiste à tout et n'a jamais eu de commencement; tantôt on envisage ce premier principe comme unique et renfermant en lui les deux sexes, avec la notion de maternité qui prédomine; tantôt on le présente comme une dualité de mâle et de femelle, où le féminin a produit le masculin, qui réagit ensuite sur lui; enfin, dans d'autres cas, on distingue dans l'existence de ce premier principe, double de son

née (Vorlage) babylonienne elle-même, d'après la façon dont elle indiquait toute la matière du récit biblique et ses pensées fondamentales, devait aussi exposer tout cela dans un ordre essentiellement le même (in wesentlich derselben Reihen- und Stufenfolge aufgeführte). Mais, continue-t-il, lors même qu'on ne l'accorderait pas, — et j'ai la pleine conscience de traiter ici un sujet très incertain, — il reste toujours un tel nombre de points de contact, en partie confirmés par de doubles et triples pièces latérales (Seitenstücke), qu'on peut difficilement contester la possibilité que la relation biblique ne s'appuyât (Anlehnung) sur la relation assyrio-babylonienne jusqu'au point de lui emprunter (Entlehnung) son cadre extérieur. »

¹ Lenormant, *Origines* ² I, p. 391-392; Jensen, p. 367-446.

² Lenormant, *Origines* ² I, p. 525.

essence, une série d'évolutions représentées par une succession de couples pareils entre eux et toujours solitaires, qui émanent les uns des autres.

De là, quand l'univers se détermine sous sa forme ordonnée, sortent 3 triades parallèles de dieux cosmiques, composées chacune de père, mère et fils à l'imitation des familles humaines.

1^o Anu et Anatu ont pour fils tantôt Ischu, tantôt Rammanu ; la première donnée prédomine aux époques les plus anciennes, mais plus tard Ischu perd son importance ancienne...

2^o Belu et Beltu, avec pour fils Schinu...

3^o Ea et Darkina, avec pour fils Maruduku.

Ces 3 premières triades cosmiques correspondent aux 3 divisions du monde, le ciel, la terre et l'Océan, qui environne celle-ci. Elles servent de types aux triades des religions locales, qui... se composent souvent de dieux qui dans le système général tiennent un rang inférieur...

Ceci se reflète dans la hiérarchie officielle des rangs des dieux comme préposés aux diverses parties du gouvernement du monde. Là nous avons d'abord un dieu suprême et unique, qui est Asshur en Assyrie, et à Babylone, Ilu... Au-dessous, s'étagent 3 groupes composés chacun de 3 divinités :

1^o La triplicité cosmique de Anu, Belu et Ea ;

2^o La triplicité féminine des déesses qui leur correspondent comme épouses, Anatu, Beltu et Davkina...

3^o Triplicité, plus localisée que la première dans des corps matériels de la nature, de Schinu, Schamschu et Rammanu. »

Faisons maintenant rentrer cette 2^{me} triplicité (la triplicité féminine) dans la 1^{re} (la triplicité cosmique de Anu, Belu et Ea) et, en tenant compte du dieu suprême Ilou ou Assour, nous retrouvons bien notre chiffre 7.

Nous le retrouvons aussi dans le commencement de la citation, où il est parlé du premier principe, puis de 3 triades parallèles, mais si nous supprimons le fils dans chacune d'elles.

Dans les fragments de la cosmogonie elle-même nous retrouvons les commencements de la même heptade. Car au début de la 1^{re} tablette, il est parlé d'abord de l'abîme (*apsu*) et du chaos de la mer (*mummu-tiamat*), puis des grands dieux, et d'abord de Lou'hmu et La'hamu, puis de Asschour et Kischar. La suite manque ¹. Or dans la cosmogonie chaldéenne transmise

¹ Lenormant, *Origines*², I, p. 495 ; Jensen, p. 269.

par Damascius¹, il est question successivement de Tavthé (= Tiamat) et Apason (= Apsu), de Moymis (= Mummu), qui est, selon Lenormant, le monde intelligible, issu des deux principes, — puis de Dachè et Dachos ou Lachinè et Lachmos (= La'hamu et Lu'hmu), — puis de Kissarà (= Kischar) et Assôros (= Asschur = Schar), — de qui naissent Anos (= Ana = Anu), Illinos (corrigez : Illimos = Elim = Bel) et Aos (= Ea), — et cette dernière triade jointe aux 2 couples qui précèdent, finit par former encore une heptade.

Une tablette cunéiforme fort remarquable, consignée III R., 69, N° 1, Obv. 2, renferme une liste de 21 grands dieux, dont le premier est Anou et dont les autres constituent 10 couples conjugaux subordonnés (voir Jensen, p. 272-275).

Une troisième considération, que je pourrais aussi ranger sous une rubrique c), est tirée d'une découverte faite par Oppert, comme il l'appelait, et relative aux anciennes périodes préhistoriques et historiques de l'histoire du monde suivant les Babyloniens. Voici en résumé comment s'est exprimé l'illustre assyriologue dans les *Annales de philosophie chrétienne*, 1877, I, p. 237...²:

« La chronologie des Babyloniens et celle de la Genèse se divisent en trois parties : I. Temps de la création. II. Epoque antédiluvienne. III. Epoque postdiluvienne.

I. Temps de la création. Les Chaldéens comptaient, depuis le commencement du monde à Alexandre, 215 myriades d'années; depuis le premier homme, à la même époque, 47 myriades, donc pour la création 1 680 000 ans ou 168 myriades d'années.

La Bible compte 7 jours ou 168 heures.

Les Chaldéens comptaient donc 10 000 ans, où la Bible n'admet qu'une heure.

II. Epoque antédiluvienne. Les Chaldéens admettaient depuis la création de l'homme au déluge, 432 000 ans.

La Bible, texte hébreu, suivi par la Vulgate, seul texte originaire et non falsifié, 1656 ans :

Les chiffres 432 000 et 1656 ont un diviseur commun, 72 ; ils sont

¹ Damasc. *De prim. princip.*, 125, p. 384, édition Kopp. D'après Lenormant, *Origines*², I, p. 493.

² Oppert a publié à part cette étude sous ce titre : *La chronologie de la Genèse*, Paris 1878. Mais la brochure est épuisée.

dans la proportion de 6000 à 23. — Mais 23 ans font juste 8400 jours, 1200 semaines.

Les Chaldéens admettaient donc 5 ans, 60 mois ou un *sosse* de mois ou un *lustre*, quand la Bible ne compte qu'une semaine...

Donc les Chaldéens substituaient des lustres aux semaines bibliques.

III. Temps postdiluviens jusqu'aux temps chronologiques... Les Chaldéens comptaient donc par sosses à 60 ans, où la Bible n'admet qu'un an.

Récapitulation. Les chiffres bibliques se trouvent donc vérifiés par les données chaldéennes, seulement les unités temporaires sont différentes.

Chaldée.

Bible.

Création :

168 myriades d'années	168 heures.
-----------------------	-------------

Temps avant le déluge.

18 720 lustres	24 000 semaines.
21 600 »	21 600 »
46 080 »	40 800 »
86 400 lustres.	86 400 semaines.

Temps après le déluge.

292 sosses	292 ans.
361 »	361 »
653 sosses.	653 ans.

Dans l'article Chaldée de l'*Encycl. des sciences relig.* (III, p. 12), après avoir dit : « La création (selon les Chaldéens) comprend, comme dans la Bible, celle des grands corps célestes,... des végétations et des êtres animés, » Oppert s'exprime ainsi : « La semaine créatrice de la Bible était représentée par 168 myriades d'années (1 680 000) ; chacune des 168 heures de la semaine biblique correspondait à une myriade d'années, chaque jour à 240 000 ans. Il semble avéré que les derniers 240 000 ans de cette période constituent un terme d'arrêt ; l'homme étant créé déjà le 6^{me} jour, voilà pourquoi l'on compte du premier homme aux temps historiques, soit 47 ou 48, soit 71 ou 72 myriades d'années, selon qu'on y comprend ou non le dernier jour de la création. »

Ainsi, d'après Oppert, selon les Babyloniens, il y aurait eu lors de la création une semaine de 7 jours, chaque jour étant de 240 000 ans; chaque heure, d'une myriade d'années; l'homme aurait été créé le 6^{me} jour, et le 7^{me} aurait été un temps d'arrêt, un vrai sabbat du Créateur (voir Appendice III).

Evidemment nous ne saurions ici apprécier à fond cette théorie, pas plus que nous ne pouvions entrer dans tous ses développements. Mais le nom d'Oppert est déjà une grande recommandation, et, à défaut d'une appréciation personnelle, nous pouvons citer celle d'un autre savant, d'une compétence rare, je veux parler de Fr. Lenormant.

« Dans un travail infiniment ingénieux, je dirais presque trop ingénieux, dit-il ¹, M. Oppert s'est efforcé d'établir que « le chiffre de 1656 ans, à savoir le chiffre conservé par le texte hébreu pour l'intervalle entre la création d'Adam et le déluge, » dérive de celui de la tradition chaldéenne, tel que le donne Béroze, et qu'on l'a obtenu en mettant une semaine là où les Chaldéo-Babyloniens comptaient 5 ans. En effet, remarque l'éminent assyriologue, « les deux nombres 432 000 et 1656, divisibles par 72 sont comme 6000 à 23. Mais 23 ans sont 8400 jours ou 1200 semaines ². Donc 6000 ans équivalent à 1200 semaines; donc un lustre, 5 ans. 60 mois (ou un sosse de mois) équivaut à une semaine biblique. » — La concordance est des plus séduisantes, et pourtant à la réflexion un doute s'élève à l'esprit. Ces calculs de semaines ont en effet pour base l'année tropique de 365 jours $\frac{1}{4}$, et ils ne seraient plus exacts si l'on employait l'année lunaire de 354 jours, la seule dont on trouve la

¹ *Origines de l'histoire* ², I, p. 276...

² « Exactement 8400,57 jours ou 1200,08 semaines avec l'année astronomique réelle. — 8400,75 jours ou 1200,10 semaines avec l'année tropique de 365 jours $\frac{1}{4}$, la seule à la connaissance de laquelle se soient élevés les anciens. » (Lenormant.) — Quant à l'année tropique, elle est ainsi caractérisée dans le Dictionnaire de Littré: « Année tropique, intervalle de temps compris entre 2 passages successifs du centre du soleil à l'équinoxe de printemps; cette année diffère de l'année sidérale à cause du déplacement de l'équinoxe de printemps, dû à la précession des équinoxes et à la nutation; elle est de 365 jours, 5 heures 48', 47'', et ainsi plus courte de 24', 8'' que l'année sidérale. L'année déterminée par les équinoxes s'appelle tropique, parce qu'anciennement on l'avait conclue du retour du soleil à un même tropique. » (Delambre, *Abrégé astronomique*, leçon I). »

³ « Le chiffre absolument précis, pour 1656 ans, serait 86 407 semaines et 5 jours. Mais dans un calcul de ce genre, il serait tout naturel de le voir ramené au nombre rond de 86 400. »

trace dans les livres bibliques, ou l'année chaldéo-babylonienne de 360. La première donnerait pour 23 ans 8142 jours ou 1163 semaines¹, et pour 1656 ans, 83 746 semaines²; la seconde, pour 23 ans, 8280 jours ou 1182 semaines³, et pour 1656 ans, 85 165 semaines⁴.

D'après Lenormant, l'année lunaire donnerait donc pour 23 ans 8142 jours ou 1163 semaines, au lieu de 8400 jours ou 1200 semaines (différence en moins : 258 jours ou 37 semaines), — et pour 1656 ans, 83 746 semaines, au lieu de 86 400 (différence : 2654).

D'autre part, l'année chaldéo-babylonienne donnerait pour 23 ans 8280 jours ou 1182 semaines, au lieu de 8400 jours ou 1200 semaines (différence en moins : 120 jours ou 18 semaines), — et pour 1656 ans, 85 165 semaines, au lieu de 86 400 (différence : 1235).

Les différences sont sensiblement moins fortes pour l'année chaldéo-babylonienne que pour l'année lunaire, à savoir 18 semaines, au lieu de 37, pour 23 ans ; 1235 semaines, au lieu de 2654, pour 1656 années ; — et il nous semble que c'est l'année chaldéo-babylonienne qui doit être prise en considération, plutôt que l'année lunaire.

En définitive, la constatation faite par Oppert est non seulement fort ingénieuse, mais encore fort curieuse ; et, lors même que par la comparaison des deux chronologies on devrait, et ce nous semble, avec raison, renoncer à la considération de l'année tropique, par là même à une correspondance dont l'exactitude serait vraiment surprenante, les différences ne seraient pas assez fortes pour empêcher de reconnaître entre les deux chronologies une ressemblance significative.

Ces différences elles-mêmes auraient leur intérêt en faisant ressortir que la donnée traditionnelle servant de point de départ, n'était pas unique, mais double, qu'il y avait parallélisme entre deux traditions antiques et apparentées.

Au fond, telle nous paraît bien être, en tout cas, la vérité et nous avons été heureux de voir Lotz proclamer hautement ce

¹ « Exactement 1163 semaines et un jour. »

² « Exactement 83 746 semaines et 2 jours. »

³ « Exactement 1182 semaines et 6 jours. »

⁴ « Exactement 85 165 semaines et 5 jours. »

point de vue en comparant la cosmogonie babylonienne et le récit génésiaque¹. Nous ne croyons pas que la tradition hébraïque vienne de la tradition proprement babylonienne, comme à notre époque on n'est que trop enclin à le penser, ni que la tradition babylonienne vienne de la tradition hébraïque, comme des générations antérieures aux nôtres auraient été portées à l'admettre. Assurément les deux traditions ont dû être une à l'origine, c'est-à-dire lorsqu'il n'y avait encore ni Hébreux, ni Babyloniens, ni Sémites, ni Touraniens. Mais elles n'ont pas tardé, même sur les rives de l'Euphrate, à se diversifier plus ou moins et toujours plus : l'une étant plus conservatrice, plus sobre, plus simple, plus conséquente, plus pure, étant aussi merveilleusement et mystérieusement gardée d'en Haut ; — l'autre, étant plus mobile et plus souple, s'altérant de plus en plus sous de puissantes influences contradictoires, se surchargeant indéfiniment d'éléments étranges et étrangers, abandonnée en quelque sorte à elle-même dans sa course désordonnée, perdant ainsi toujours plus sa simplicité, son unité, sa conséquence, mais cependant ne cessant jamais de porter des traces de ce qu'elle était à l'origine.

Comme nous l'avons vu, on retrouve dans les traditions chaldéennes les institutions primitives du sabbat et de la semaine plus ou moins conservées ; on retrouve aussi le chiffre 7 marqué d'un saint caractère, on le retrouve même dans les idées cosmogoniques. Mais le plein développement du sabbat et de la semaine, le souvenir bien net de l'origine cosmogonique du sabbat, de la semaine et de la sainteté du nombre 7, tout cela ne se trouve pas. Nous ne voyons en Chaldée que des *membra disjecta*, et peut-être n'y trouverons-nous jamais le corps, l'organisme vivant. Mais les *membra disjecta* certainement sont là.

¹ Dans le Supplément du *Handb. der Theol. Wissensch. in encyklop. Darstellung*^{1, 2}, publié à part en 1890, nous retrouvons un point de vue analogue exprimé par le prof. Bruno Lindner concernant le rapport des données bibliques et des idées babyloniennes sur la création, la chute et le déluge. « S'il fallait admettre, dit-il (p. 398), un emprunt de l'un à l'autre, ce serait, d'après mon opinion, du côté babylonien, à cause de la simplicité, de la clarté et de la conséquence de la relation biblique. »

§ 3. LES ARABES

Il est certain qu'avant Mahomet la semaine existait chez les Arabes, qu'il la conserva, l'adopta, ainsi que l'année lunaire, et que l'une et l'autre ont toujours été en vigueur chez les Mahométans.

Les Arabes appellent la semaine *usbu* (אֲשֻׁבִּי) et *subu* (שֻׁבִּי), désignations qui ont un rapport frappant avec le mot hébreu *schaboua* (שָׁבוּעַ).

Ils appellent notre dimanche « le 1^{er} jour » (*jaum el-ahad*) ; le lundi, « le 2^d jour » ; le mardi, « le 3^{me} jour » ; le mercredi, « le 4^{me} jour » ; le jeudi, « le 5^{me} jour » ; le vendredi, « le jour de l'assemblée » (*jaum el-dschuma*¹) ; le samedi, « le jour du sabbat » (*jaum el-sebt*).

Le vendredi est ainsi désigné parce que, comme on le sait, c'est le jour où les Mahométans doivent se rendre dans les mosquées, sans que ce soit proprement un jour de repos. « Mahomet, dit G. Sale, un des traducteur anglais du Coran¹, trouva si convenable l'institution des juifs et des chrétiens à l'égard de la consécration d'un jour de la semaine destiné à rendre un culte plus particulier à Dieu, qu'il ne put que les imiter sur cet article, quoique, pour mettre quelque différence, il se crût obligé de choisir un jour qui ne fût pas le même que celui des juifs ou des chrétiens. On donne plusieurs raisons du choix qu'il fit du 6^{me} jour de la semaine ; mais il semble que le prophète le préféra, parce que c'était le jour auquel le peu-

¹ Observations historiques et critiques sur le mahométisme, traduites de l'anglais, de G. Sale. Dans les *Livres sacrés de l'Orient*², publiés par Pauthier, Orléans, 1875, p. 523.

ple avait accoutumé de s'assembler longtemps avant les temps du prophète ¹. »

Un nom ancien du vendredi était cependant *Aruba*, c'est-à-dire le soir ou la veille, sous-entendu : du sabbat, de même que chez les Araméens juifs il s'appelait *arubta* (עֲרִיבְתָא), et que dans le Nouveau Testament il est nommé « la préparation » ou « la veille du sabbat » (ἡ παρασκευὴ; τὸ προσέββατον. Voir p. 106, note 1). *Ereb* (עֶרֶב) signifie en hébreu soir.

Le mot de *sebt* ou *sabtu* qui apparaît dans la désignation arabe du samedi, rappelle évidemment le mot hébreu *schabath* (שַׁבָּת).

Ces rapprochements entre les Arabes et les Hébreux pour la désignation du mot semaine, du vendredi et du samedi ont déterminé Schrader à admettre que les Arabes ont reçu la semaine des Juifs; et certes les rapports entre les Arabes et les Juifs ont commencé très anciennement, et ils ont été divers et nombreux.

Sans remonter à Ismaël, fils d'Abraham (Gen. XXV, 12-18),

¹ Sale allègue ici le témoignage du commentateur du Coran, Al Beidawi. En fait, on ne voit pas dans le Coran l'institution expresse du vendredi comme jour sacré. Il apparaît déjà comme existant et comme appelé le jour de l'assemblée (chap. LXII, vers. 9-11). — Le Coran mentionne assez souvent les 6 jours de la création, mais sans y rattacher jamais un 7^me jour comme jour de repos: VII, 31; X, 3; XI, 9; XXV, 60; XXXII, 3; L, 37; LVII, 4. Dans plusieurs de ces versets (VII 32; X, 3; XXV, 60; XXXII, 3; LVII, 4), il est dit qu'aussitôt après la création, Dieu s'est assis sur le trône. X, 3 ajoute: « pour gouverner l'univers. » — Si le Coran mentionne le nombre 7, c'est surtout pour désigner les 7 cieux. Ainsi II, 27 (où il est dit qu'ils ont été formés après la terre); XVII, 46; XXIII, 17, 87; XLI, 11 (d'après lequel en 2 jours le ciel aurait été partagé en 7 cieux); LXV, 12; LXVII, 3-5 (qui constate que le ciel le plus voisin de la terre a été orné de flambeaux); LXXI, 14; LXXXVIII, 12. — Il est en outre question (XV, 44) des 7 portes de la géhenne; (LXV, 12) des 7 terres, probablement des continents, des pays; (XXXI, 26) des 7 mers; (XV, 87) des 7 versets du Coran qui doivent être répétés constamment. En outre, celui qui ne peut pas faire le pèlerinage de la Mecque doit observer 3 jours de jeûne pendant le pèlerinage et 7 après le retour des pèlerins (II, 192). Le seul autre passage du Coran où il soit question du nombre 7, se rapporte à un ouragan.

et à Joseph vendu par ses frères à des Madianites, qui étaient des Arabes septentrionaux, de l'Hedjaz ou de l'Arabie pétrée (Gen. XXXVII, 25-36 ; Schrader, *Handw.* p. 78), c'étaient encore des Madianites avec lesquels Moïse entra de bonne heure en relation (Ex. II, 15 ; III, 1 ; Nomb. X, 29) et sur lesquels Israël remporta plus tard une grande victoire (Nomb. XXXI ; comp. XXII, 4 ; XXV, 6).

Les fils de Kédar, aussi des Arabes septentrionaux, ne paraissent pas avoir été en hostilité avec les Israélites, mais il sont à plusieurs reprises mentionnés dans l'Ancien Testament (Esaïe LX, 7 ; Jér. II, 10 ; XLIX, 28. ; Ezéch. XXVII, 21, etc.).

La reine de Séba qui visita Salomon (1 Rois X, 1-10), venait de l'Arabie méridionale.

Il est probable que les Arabes dont il est parlé 2 Chron. XXI, 16, comme habitant dans le voisinage des Ethiopiens et comme s'étant alliés avec les Philistins contre Joram, étaient des tribus de l'Arabie centrale, etc.

Dozy, professeur à Leyde ¹, s'appuyant sur 1 Chron. IV, 24-43, prétend même que la Mecque a été fondée par les Siméonites, que ce sont eux qui, sous le nom de *Djorhoum*, ont battu les Minéens et conquis l'Hedjaz, et que le nom de la Mecque : *Macoraba*, « la grande bataille, » aurait perpétué le souvenir de cette conquête. Phil. Berger, dans l'article *Arabie* de l'Encyclopédie des sciences religieuses, p. 492, combat cette opinion, mais il ajoute : « Néanmoins, deux faits importants subsistent : 1^o la disparition subite de la tribu de Siméon ; 2^o les traces profondes d'une influence juive au centre de l'Arabie ; on les retrouve dans les noms propres, dans les pratiques religieuses et jusque dans les traditions relatives aux deux Djorhoum et en général aux populations successives qui se sont disputé la Mecque. L'émigration juive avait déjà commencé lors de la conquête de Jérusalem par Nébucadnezar (Jér. XL, 11), depuis elle n'a fait qu'augmenter ; à l'époque de

¹ *Die Israeliten zu Mekka*, Leipzig, 1864. « La science est redevable à M. Dozy, dit Stanislas Guyard (Art. *Musulmans* de l'Encyclopédie des sciences religieuses, p. 502), d'un excellent *Essai sur l'histoire de l'islamisme*, traduit du hollandais, par Victor Chauvin, » Leyde 1879.

Mahomet, l'Arabie était pénétrée d'éléments juifs ; il faut même en tenir grand compte dans la recherche des origines de l'islamisme. » —

« Les Juifs, dit Sale¹, s'étaient réfugiés en grand nombre en Arabie dans le temps que les Romains ravagèrent si cruellement leur pays. Ils firent des prosélytes dans plusieurs tribus, du nombre desquelles étaient celle de *Kenanah*, celle de *al Hareth Ebn Kaaba*, et en particulier celle de *Kendah* ; ils y devinrent très puissants, et se rendirent maîtres de plusieurs villes et forteresses. Leur religion était connue des Arabes au moins cent ans avant ce refuge. On dit qu'*Abu Karb Asab*, dont le Coran fait mention, et qui régnait dans l'Yemen 700 ans avant Mahomet, avait introduit le judaïsme chez les Hamyarites, peuple idolâtre. Quelques-uns de ses successeurs embrassèrent aussi cette religion ; et l'un d'eux, nommé *Jousef* et surnommé *Dhou Nowas*, se fit remarquer par son zèle pour le judaïsme, qui le porta à persécuter cruellement tous ceux qui refusaient de s'y convertir. Il les faisait mourir par divers tourments, dont le plus ordinaire était de les jeter dans une fosse remplie d'un feu ardent ; ce qui lui fit donner le nom infamant de seigneur de la fosse. Le Coran parle de cette persécution (chap. 85)². »

¹ *Livres sacrés de l'Orient*, par Pauthier, p. 472.

² Comp. Jomard, *Etudes géographiques et historiques sur l'Arabie*, Paris, 1839, p. 113, 191..., où il est parlé en particulier des Bédouins Caraïtes ; — Pierotti, *Les Rechabites retrouvés*, Lausanne, 1868. Cette brochure renferme d'intéressants détails sur les Béni-Rechab ou Béni-Rukab et sur les Jahoudie-el-Kébir (« Les Juifs grands et anciens »), deux tribus nomades qui ne sont point mahométanes. La première, descendant de Jéhonadab, fils de Réchab (Jér. XXXV), peut être considérée comme juive. La seconde paraît être « les véritables Béni-Ismaël, » c'est-à-dire les descendants d'Ismaël, fils d'Abraham. Les derniers ne connaissent pas le Pentateuque, mais se reposent le samedi, « comme le faisait Abou-Ismaël (le père Ismaël). » Il y a là peut-être un argument qui ne serait pas à dédaigner pour la question des rapports d'Abraham avec le sabbat primitif.

Citons enfin quelques lignes d'un savant voyageur moderne, von Maltzan, qui peuvent être considérées comme un résumé général de l'influence juive en Arabie. Extraites de l'ouvrage intitulé : *Reise nach Südarabien*, 1873, elles se lisent au commencement du chapitre XX, où

Malgré tout cela et bien que la dénomination courante de la semaine chez les Arabes semble porter une empreinte juive, je ne pense pas, avec Schrader, qu'ils n'aient dû la semaine qu'au judaïsme.

Je n'insisterai pas toutefois sur les raisons qu'on peut alléguer pour établir que les mots *usbu* et *subu*, *aruba*, *sebt* ou *sabtu* ne sont pas nécessairement d'origine hébraïque et peuvent s'expliquer par des origines arabes, par des radicaux communs aux langues sémitiques ou autrement.

Mais je signalerai d'abord le fait qu'on trouve en Arabie, avant Mahomet, deux autres nomenclatures des jours de la semaine, qui ne renferment ni l'une ni l'autre la désignation de *sebt* et dont l'une commence avec le lundi, tandis que l'autre part du samedi.

Voici la 1^{re} : *Awwel*, *Bahun*, *Dschebar* (ou *Djebar*), *Debar*, *Munis*, *Arube*, *Schijar*.

Et voici la 2^{de} : *Abdsheb* (ou *Abdjed*), *Hawas*, *Hoti*, *Kelamun*, *Safas*, *Korischet*, *El-aruba*.

Il y a deux noms de la 1^{re} série qui s'expliquent facilement : *Awwel*, qui est le correspondant habituel de notre mot : premier, et *Arube*, que nous avons déjà vu. Mais quant aux autres, ils sont difficiles à expliquer¹.

il est spécialement traité des Juifs. « Le nord et le centre de l'Arabie n'ont eu proportionnellement que peu de communautés juives. Le Juif aime les pays civilisés, et l'Arabie centrale ne fut jamais un de ces pays, car la vie pastorale nomade et de brigandage y régna toujours. Les Juifs ne se trouvaient là que comme des oasis, dans certains centres urbains isolés, comme Yatrib, Chaibar, etc. Ils n'étaient pas disséminés comme dans l'Yemen... On sait que le judaïsme arriva, dans l'Yemen, sous Dhou Nowas à la domination et que des tribus entières l'avaient adopté. La plupart l'abandonnèrent lors de l'avènement de l'islamisme. Leur mosaïsme n'avait jamais été que superficiel. Il est en tout cas incontestable que les Juifs actuels du sud de l'Arabie sont en très grande partie d'origine israélite. »

¹ Il a paru en 1888 à Londres une *Chart of the Week*, publiée par M. W. M. Jones, qui passe en revue les termes par lesquels le mot semaine et les noms des 7 jours de la semaine sont désignés dans 160 langues anciennes ou modernes, plus ou moins différentes les unes des autres. Chacun de ces termes est donné à la fois dans son écriture originale, sa

Quant à la 2^{de}, on y trouve d'abord 6 mots fictifs mnémotechniques renfermant les 22 lettres de l'ancien alphabet arabe, lettres communes à toutes les langues sémitiques, et rangées en série selon l'ordre que leur assigne encore aujourd'hui leur signification numérique, puis, l'alphabet étant épuisé, le nom déjà connu d'*El-aruba*. Cet alphabet, désigné par les Arabes comme l'alphabet *Abdjed*, est fort ancien, car avant Mahomet on se servait déjà de l'alphabet actuel, qui a 28 lettres¹.

Schrader, dans sa dissertation sur l'origine babylonienne de la semaine, dit (p. 344) qu'il a déjà prouvé ailleurs que la sainteté du chiffre 7 chez les Arabes n'y était pas absolument primitive, et il renvoie à une autre dissertation insérée en 1873 dans la *Zeitschrift der Deutsch-Morgenl. Gesellschaft*². Cette dissertation m'a paru d'un haut intérêt, mais d'un caractère très hypothétique, et je n'ai pas su y trouver une véritable preuve de la thèse, tout au moins une preuve développée.

A cet égard, elle se borne presque³ à affirmer que la notion de la sainteté du septénaire serait la seule tradition commune aux Arabes (surtout ceux du Nedjed et de l'Hedjaz) et aux Sémites du nord, qu'elle doit être en conséquence considérée

traduction phonétique et sa signification. M. Jones a longtemps séjourné et étudié en Orient, et il a dû faire beaucoup de recherches pour confectionner son vaste et beau tableau. Or voici les termes qui y sont donnés comme de très anciens noms arabes des jours de la semaine: *au-had*, *ah-wan*, *ju-bar*, *du-bar*, *muh-nis*, *a-ru-bat*, *shi-yar*. Nous retrouvons là tous les noms de notre 1^{re} série, sauf celui du 2^d jour. *Au-had* pourrait n'être qu'un synonyme de *Awel* et signifier lui aussi : premier. Quant aux significations attribuées, le 1^{er} nom signifierait Business day, le 2^d Light-Moon, le 3^{me} War-Chief, le 4^{me} Turning day or Midweek, le 5^{me} Familiar or Society day, le 6^{me} Eve (of Sabbath), le 7^{me} Chief or Rejoicing day. La signification du 6^{me} jour ne saurait être contestée. Quant aux autres, j'avoue qu'après en avoir conféré avec des amis arabisants, je ne saurais les admettre sans de nouvelles explications, que j'appelle de mes vœux.

¹ Ideler, II, p. 473, 494.

² *Die Abstammung der Chaldäer und die Ursitze der Semiten*.

³ Voir p. 402, 405, 407.

chez ceux-là comme une importation étrangère. et à renvoyer pour plus de développements à Brandis, *Hermes*, II, p. 259 et à Krehl, *die Religion der vorislamischen Araber*, Leipzig, 1863.

Quant à la dissertation de Schrader sur l'origine babylonienne de la semaine, elle renferme encore moins la preuve désirée, mais elle s'occupe spécialement de la semaine. Pour prouver qu'elle n'est pas primitivement arabe, l'illustre savant s'appuie soit sur ce qu'on ne trouve ni dans l'araméen ni dans l'arabe des mots analogues à la racine hébraïque שבע en tant que rattachant l'idée du serment à celle de l'heptade, soit sur ce que l'éthiopien, pour exprimer l'idée du serment, a encore d'autres termes non dérivés de cette racine.

Mais, pour ne parler que des Arabes, nous avons déjà signalé une de leurs coutumes, qui nous a été transmise par Hérodote (III, 8) et qui prouve bien que déjà de son temps ils reliaient le nombre 7 au serment.

J'ai en outre trouvé deux mentions, dont l'une détaillée, d'une coutume du même genre, dans une relation très instructive : le *Récit du séjour de Fatalla Sayeghir chez les Arabes du grand désert*, relation qui a été rapportée par Lamartine et traduite de l'arabe par ses soins¹. Ce récit n'a point été d'abord estimé à sa valeur, mais son exactitude a été hautement con-

¹ *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient*, par A. de Lamartine, Paris, 1835, t. IV, p. 55-285. Fatalla Sayeghir avait accompagné M. de Lascares pendant tous les voyages qu'il fit en Mésopotamie et jusqu'aux extrémités de la Perse, comme agent confidentiel de Napoléon. Il devait reconnaître la route des Indes à travers le désert et la préparer pour le conquérant, s'il pouvait jamais s'y engager avec une armée. M. de Lascares arrivait à Constantinople après avoir admirablement accompli sa mission pendant 7 années de périls et de dévouement et réussi à réunir dans une vaste alliance tous les Arabes du désert depuis les frontières des Indes jusqu'au centre de l'Arabie, lorsqu'il apprit la catastrophe de Moscou. Il ne tarda pas à mourir de désespoir au Caire et ses papiers tombèrent entre les mains du gouvernement anglais; mais Lamartine eut le bonheur de découvrir et d'acquiescer « un recueil de notes que Fatalla avait écrit à l'instigation de son patron dans le cours de sa vie nomade. »

firmée par deux voyageurs anglais qui ont acquis eux-mêmes une connaissance très exceptionnelle des Bédouins¹.

Voici donc comment Fatalla raconte (p. 199) la réconciliation de deux chefs arabes : « Le Drayhy² ayant fini par céder, les principaux de la tribu se mirent en marche pour aller au-devant de Méhanna, selon les égards dus à son âge et à son rang. Lorsqu'il eut mis pied à terre, le Drayhy le fit asseoir à la place d'honneur, au coin de la tente, et ordonna d'apporter le café. Alors Méhanna se levant : « Je ne boirai de ton café, dit-il, que lorsque nous serons complètement réconciliés et que nous aurons enterré les 7 pierres. » A ces mots, le Drayhy s'étant levé également, ils tirèrent leurs sabres et se les présentèrent mutuellement à baiser ; ils s'embrassèrent ensuite, ainsi que tous les assistants. Méhanna fit avec sa lance, au milieu de la tente, un creux en terre de la profondeur d'un pied et, ayant choisi 7 petites pierres, il dit au Drayhy : « Au nom du Dieu de paix, pour ta garantie et pour la mienne, nous enterrons ainsi à jamais nos discordes. » A mesure qu'ils jetaient les pierres dans la terre, les deux cheiks les recouvraient, et foulaient la terre avec leurs pieds, tandis que les femmes poussaient des cris de joie assourdissants. Cette cérémonie terminée (elle s'appelle *hasnat*), ils reprirent leurs places, et l'on servit le café. De ce moment il n'était plus permis

¹ Lady Anne Blunt, *Voyage en Arabie. Pèlerinage au Nedjed, berceau de la race arabe*, traduit avec l'autorisation de l'auteur par Dérôme, qui a mis en tête du volume une longue et fort intéressante introduction, Paris, 1881, p. VIII, XXVI. W. S. Blunt avait résidé 20 ans à Bagdad, où il exerçait des fonctions diplomatiques ; il avait pris durant 9 ans une part active aux travaux des missionnaires anglais de Syrie ; dans l'intervalle il avait visité l'Afrique du nord, l'Égypte et le Sinaï, parcouru une notable partie de l'Inde et de la Perse. Avant d'aller au Nedjed, il avait encore passé l'hiver parmi les Shammar et les Anazeh de la Mésopotamie et du Désert de Syrie. De là son ouvrage : *The Bedouin Tribes of the Euphrates*, 2 vol. Londres, 1879, dont Dérôme a largement profité pour son Introduction. C'est dans l'hiver 1878-1879 que W. S. Blunt et sa compagne, petite-fille de lord Byron, ont fait un voyage au Nedjed.

² L'émir Ebn Chahllan était appelé le Drayhy, c'est-à-dire « le destructeur des Turcs » à cause d'une grande victoire remportée sur eux après une indigne trahison de leur part. (Récit de Fatalla, p. 109, 151....)

de revenir sur le passé et de parler de guerre. On m'assura qu'une réconciliation, pour être en règle, devait toujours se faire de la sorte. Après un repas copieux, je fis la lecture du traité auquel Méhanna et quatre autres chefs de tribus apposèrent leur cachet. »

Fatalla dit ailleurs (p. 239), à propos de la conclusion d'un autre traité : « L'émir Douackhry enterra les 7 pierres et consumma ainsi l'alliance. »

La signification religieuse que les Arabes attachent au septénaire me semble aussi ressortir vivement des cérémonies qu'ils pratiquent toujours dans le culte si solennel du pèlerinage à la Mecque.

Après s'être rendu à la Caaba et s'être arrêté à l'angle où la pierre noire est enchâssée dans la muraille, le pèlerin baise cette pierre et commence les tournées ou *touafs* qu'il doit accomplir autour du temple. Après en avoir fait 7 fois le tour, il baise de nouveau la pierre noire, puis, sortant par la porte appelée la porte de Safa, il monte sur la colline appelée du même nom, et il parcourt 7 fois dans sa longueur la petite vallée qui la sépare de la colline de Méroua¹.

Le 8^{me} jour du mois de *Dhou'lhidje*, aussitôt après la prière du matin, tous les fidèles, sous la conduite de l'imam, quittent la ville et se rendent à la vallée de Mina. Là, on dresse des tentes, où la foule des pèlerins passe la nuit pour se rendre le lendemain au mont Arafat. De cette station, au moment où le soleil disparaît sous l'horizon, on se dirige sur Monzdélifé. En traversant les plaines ainsi nommées, chaque pèlerin ramasse 7 petites pierres qu'il devra jeter le lendemain en mémoire d'Abraham qui, traversant ces lieux pour aller immoler

¹ Cette pratique a été instituée, dit-on, en imitation de la conduite d'Abraham, qui, voyant dans ce lieu Agar et Ismaël en proie aux horreurs de la soif, monta sur la colline de Safa pour découvrir au loin quelque source et, n'en ayant pu trouver, parcourut 7 fois dans son angoisse l'espace où ce rit s'accomplit aujourd'hui. Cette pratique avait été entachée d'idolâtrie par les Arabes païens, aussi les musulmans hésitèrent d'abord à admettre la promenade entre les collines de Safa et de Méroua au nombre des cérémonies du pèlerinage. Mais le Prophète les a rassurés au vers. 153 du chap. II du Coran.

son fils, repoussa à coups de pierres les tentations du démon. Le 10 est le jour du Beyram et des sacrifices. Puis, de retour à la Mecque, chacun renouvelle 7 fois la marche sainte autour du temple et va boire à longs traits l'eau du puits de Zemzem¹.

La fameuse prière des musulmans, la Fâthâ ou El Fâtiha, qui forme le 1^{er} chapitre du Coran, qui est recommandée ailleurs², comme devant être répétée constamment et qu'ils prononcent en cadence avant toutes les autres³, se compose de 7 versets. Nous les avons déjà signalés (p. 124, note 1), ainsi que les 7 cieux, les 7 portes de la géhenne, les 7 terres et les 7 mers, dont parle aussi le Coran.

Selon Ewald, qui dans ses *Alterthümer des Volks Israël*⁴ parle à plusieurs reprises de la semaine comme étant une institution primitive des Arabes⁵, on n'a pas encore suffisamment remarqué la correspondance qu'il y avait dans l'ancien calendrier arabe entre le mois de Muharram (c'est-à-dire le premier mois à partir de l'automne) et celui de Régeb (c'est-à-dire le septième), comme mois de fête⁶.

Mentionnons encore les 7 prophètes, passés ou à venir, de l'Islam, tout au moins d'après le Mahométisme postérieur : Adam, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Mahomet, le Madhi⁷.

¹ *Univers pittoresque. Arabie*, par Noël des Vergers, p. 209. — *Livres sacrés de l'Orient*, par Pauthier, p. 511. « Les Mahométans, dit Sale, conviennent que les Arabes païens célébraient presque toutes ces cérémonies anciennement, c'est-à-dire plusieurs siècles avant Mahomet. Ils observaient particulièrement de faire le tour de la Kaaba, de jeter des pierres dans la vallée de Mina, et de courir entre Safa et Merwa. »

² Chap. XV, vers. 87 : « Déjà nous t'avons dicté les 7 versets qui doivent être répétés constamment, ainsi que le grand Coran. »

³ H. Dunant, *Notice sur la Régence de Tunis*, Genève, 1858, p. 138.

⁴ 3. Ausg., 1866, p. 463, note.

⁵ P. 131, note ; p. 135, etc.

⁶ Voir aussi p. 467, note.

⁷ Voir Darmesteter, *Le Mahdi depuis les origines de l'Islam jusqu'à nos jours*. Revue politique et littéraire (Revue bleue), 1885. 1^{er} sem. p. 299. — Je trouve un nouvel exemple assez frappant du respect religieux que les Arabes ont toujours pour le nombre 7 dans un petit récit de Lady Anne Blunt (p. 43). Un jeune homme avait été conduit par des circonstances fort exceptionnelles à épouser sa propre sœur, sans qu'il s'en

Pour en revenir à l'union si intime et mystérieuse établie dans la langue hébraïque, dans la coutume arabe et ailleurs, entre l'idée du serment et celle du nombre 7, nous rappellerons que nous l'avons déjà constatée (p. 16..) dans la conduite d'Abraham avec Abimélec, roi de Guérar. A la lumière de cette importante donnée, nous nous demandons si la première origine de cette union ne devrait pas être cherchée dans le double fait mentionné Gen. IV, 15, 24, à savoir dans la déclaration solennelle et presque sacramentaire que l'Eternel lui-même fit à Caïn pour dissiper une de ses craintes, et dans l'impie parole de Lémec : « Caïn sera vengé 7 fois et Lémec 70 fois 7 fois. » Dans le cas où cette conjecture serait fondée, la coutume des Arabes se rattacherait plus ou moins directement à l'influence exercée sur eux par Abraham, qui joue d'ailleurs un si grand rôle dans leurs pensées et dans leur vie, et indirectement soit à la primitive histoire de l'humanité, soit même à la cosmogonie rapportée dans la Genèse.

M. Pierotti qui, dans ses nombreux séjours ou voyages en Palestine, à l'est du Jourdain et en Arabie, a eu beaucoup de rapport avec les Bédouins, m'écrivait en février 1888 les lignes suivantes : « Dans les anciens déserts de Sur, de Pharan et de Hetham¹, je me suis arrêté chez plusieurs tribus et j'ai partout reçu une hospitalité patriarcale et trouvé une Bible parlante : ils ont une profonde vénération pour le puits de Beerséba où ils se rendent en foule pour invoquer surtout Abou-Ismaël, Abou-El-khalil², sans oublier les autres patriarches, et pour adorer Dieu, lui demandant miséricorde, aide et protection. Ils ne font jamais en cet endroit leurs prières sans avoir préa-

doutât. Or la pénitence qui lui fut imposée par un « homme sage, » fut précisément de faire 7 fois le pèlerinage de la Mecque, de vivre ensuite 7 ans dans un lieu désert sur la route des pèlerins et là de leur offrir de l'eau.

¹ C'est-à-dire, ce me semble, dans les déserts du centre-nord de la presqu'île sinaïtique.

² El-khalil, c'est-à-dire l'ami (de Dieu), est, comme on le sait, le beau nom que les Arabes donnent à Abraham, en harmonie avec ce qui est dit dans le Coran, chap. 4. vers. 124, et dans nos saints Livres : 2 Chron. XX, 7 ; Esaïe XLI, 8 ; Jacq. II, 23.

lablement fait des ablutions et sacrifié plusieurs brebis en l'honneur de Dieu; ils les mangent ensuite, puis cachent le sang dans le sable, et à la surface font un feu de broussailles. »

D'après Gen. XXVI, 23-25, c'est à Beer-schabah, c'est-à-dire au puits du serment ou de la septaine, que l'Eternel apparut une seconde fois à Isaac pour lui renouveler la promesse faite à Abraham et à sa postérité. Isaac y bâtit un autel et y fit creuser un puits, soit que ce fût le même que celui qu'avait fait creuser Abraham et qui aurait été comblé par les Philistins (vers. 14, 15), soit que ce fût un autre¹.

L'endroit est encore appelé Bir-sabea².

Ne pourrait-il pas y avoir quelque rapport de descendance entre les sacrifices de brebis faits toujours par les Arabes à Beer-schabah, d'une part, et, de l'autre, soit les sept brebis qu'offrit Abraham à Abimélec en traitant alliance avec lui, soit le festin d'alliance offert par Isaac au même Abimélec ou à son successeur (Gen. XXVI, 30)?

Il est encore deux considérations générales qui nous engagent à ne pas considérer l'emploi de la semaine chez les Arabes comme un simple emprunt fait aux Juifs.

Quand nous parlons des Arabes, nous parlons surtout des vrais Arabes, des Arabes du désert ou Bédouins, dont le Nedjed ou intérieur de l'Arabie centrale semble bien avoir été le berceau et où ils sont encore comme dans leur vraie patrie. Mais nous n'oublions pas que les Arabes, si différents, par exemple, des Maures et surtout des Turcs, se ressemblent tellement à eux-mêmes, où qu'ils soient et à toutes les époques de leur histoire, qu'un homme qui les a bien étudiés, comme peintre et comme penseur, a pu dire hardiment à propos de la vieille ville d'Alger³: « N'existât-il qu'un Arabe, on pourrait, d'après

¹ Cette dernière supposition est la plus probable, non seulement à cause du vers. 18, mais encore parce que les voyageurs modernes ont retrouvé à Beer-schabah deux excellents puits. (Voir Raumer, *Palästina*³, p. 158, 159, et aussi Delitzsch, *Genesis*⁴, p. 387.

² Munk, *Palestine*, p. 58. Raumer, *Palästina*. p. 158.

³ Eug. Fromentin, *Une année dans le Sahel*⁴, Paris, 1877, p. 33.

l'individu, retrouver le caractère physique et moral du peuple : ne restât-il qu'une rue de cette ville, originale même en Orient, on pourrait encore à la rigueur reconstruire l'Alger d'Omar et du dey Hussein. »

La première de nos considérations sera tirée du caractère si marqué des Arabes aussitôt qu'ils apparaissent dans l'histoire, de leur nature extrêmement tenace, conservatrice et indépendante.

Que de voyageurs ont retrouvé chez les Arabes du désert, et jusque dans les détails, le genre de vie d'Abraham et des autres patriarches !

Lamartine a parlé justement de « cette étonnante physiologie de l'esprit de race qui sépare les peuplades arabes de toutes les autres familles humaines et les tient, comme les Juifs, non pas en dehors de la civilisation, mais dans une civilisation à part, aussi inaltérable que le granit ¹. »

Il a écrit ailleurs ces paroles citées par W. S. Blunt comme un jugement définitif sur les Arabes du désert ² : « O fils de Sem, premiers-nés de la race de Noé, destinés à demeurer enfants à jamais ! Vous êtes restés à la porte d'Eden, inconscients de la chute, vous attendez encore là, quand tout le monde s'en est allé. Trop fiers pour labourer la terre, trop insoucients pour être pauvres, vous avez pris les dons de Dieu en mauvaise part. Vous ne lui rendez aucun devoir, vous ne le priez pas, vous ne lui demandez pas pourquoi il a voilé sa face. Vous marchez sous la pluie et la chaleur du ciel, guidés par la vieille sagesse que notre monde a oubliée, doués du courage des jours qui ne connaissaient point la mort. Nous, les fils de Japhet, nous vivons dans la détresse, courbés sous le joug de l'inutile combat pour la vie. »

Dérôme dit avec plus de précision et non sans âpreté ³ : « La race sémitique est la plus dure, la plus difficile à assimiler. Elle assimile, on ne l'assimile pas. Brassée par les siècles et les sables du désert, on dirait qu'elle a acquis quelque chose

¹ *Voyage en Orient*, IV, p. 40.

² Lady A. Blunt, *Voyage en Arabie*, p. LXI.

³ *Ibid.* p. XXII.

d'immuable et d'éternel, qui n'est pas seulement une force de résistance, car elle est agressive, et sur quelque terre qu'on la transporte, elle prend racine et engraisse aux dépens du voisin. Un Oriental qui vient s'établir en Europe, quel qu'il soit, juif, arménien, turc, n'est pas un simple plant humain ; il devient tout de suite un arbre qui étouffe les arbustes d'alentour, détruit les herbes qui poussent à son ombre.... Le nomade de l'Arabie intérieure est la plus dure qu'on connaisse de ces races cimentées par la coutume et la religion. Et puis l'isolement le dérobe aux frottement du dehors, ce qui est un appoint à son originalité. »

En fait d'indépendance, il faut distinguer l'indépendance politique, et l'indépendance morale. Or sous ces deux aspects, les Arabes sont un peuple exceptionnel. Jamais ils n'ont été soumis réellement et d'une manière durable. L'autorité même des Romains et des Turcs n'a été chez eux que passagère ou nominale. Ils rappellent la prophétie de l'Ange de l'Eternel au sujet d'Ismaël (Gen. XVI, 12) : « Il sera comme un âne sauvage, sa main sera contre tous, et la main de tous sera contre lui », et aussi la prophétie d'Isaac à Esaü (Gen. XXVII, 39) : « Ta demeure sera privée de la graisse de la terre et de la rosée du ciel. Tu vivras de ton épée et tu seras asservi à ton frère. Mais en errant librement çà et là, tu briseras son joug de dessus ton cou. » —

« Le pur nomade, dit Dérôme, a conservé les traditions patriarcales de la race, parmi lesquelles l'insouciance pratique, l'amour de l'indépendance et l'hospitalité tiennent le premier rang. Ces trois vertus, en fait, n'en font qu'une : l'amour de l'indépendance. Là est le fond du tempérament nomade comme celui du sauvage : il est rebelle au joug. Il préfère la misère et la faim, la mort, s'il en est besoin, à la dépendance. Celle qu'il accorde à ses cheiks est volontaire. Elle ne survit pas à la déconsidération du cheik. Il ne s'incline pas plus devant la richesse que devant le pouvoir.... Par contre, il estime très haut le courage, la générosité et l'hospitalité, qui sont les ingrédients nécessaires de son existence quotidienne et qui chez nous étaient les trois objets de l'initiation chevaleresque. Dans

les châteaux du moyen âge, c'étaient des vertus d'apparat dont on usait dans les tournois et les jours de fête. Chez les nomades, ce sont des institutions; elles sont la substance de la coutume. Elles sont aussi particulièrement *asil*, c'est-à-dire nobles, et réservées aux grandes familles chez qui elles sont héréditaires¹. »

Au point de vue spirituel, les Arabes ont eu beaucoup de peine à adopter l'islamisme, et cette adoption n'a été que partiellement profonde.

« En Arabie même, dit Stanislas Guyard², le mahométisme ne dut son salut qu'à l'extrême division des tribus, qui, subjuguées l'une après l'autre, finirent par se ranger sous les drapeaux des plus forts et par faire cause commune avec eux

¹ Rien ne peut mieux donner une idée de l'esprit d'indépendance et de toute la puissance dont les Arabes du désert y jouissent réellement, que cette anecdote racontée par Fatalla (p. 114) : « Etant à Damas pendant que Yousouf-Pacha, grand-vizir de la Porte, y tenait sa cour au retour d'Egypte, après le départ des Français, Méhanna s'était présenté chez lui comme tous les grands; mais peu au fait de l'étiquette turque, il l'avait accosté sans cérémonie, avec le salut des Bédouins, et s'était placé sur le divan, à ses côtés, sans attendre d'y être invité. Yousouf, également peu accoutumé aux usages des Bédouins, et ignorant la dignité de ce petit vieillard mal vêtu, qui le traitait si familièrement, ordonne qu'on l'éloigne de sa présence et qu'on lui coupe la tête. Ses esclaves l'emmènent et se préparent à exécuter cet ordre, lorsque le pacha de Damas s'écrie : « — Arrêtez ! qu'allez-vous faire ? S'il tombe un cheveu de sa tête, vous ne pourrez plus, avec toute votre puissance, envoyer une caravane à la Mecque. » Le vizir se hâta de le faire ramener et le plaça à ses côtés : il lui donna le café, le fit revêtir d'un turban de cachemire, d'une riche gombaz (robe), d'une pelisse d'honneur, et lui présenta mille piastres. Méhanna, sourd et d'ailleurs n'entendant pas le turc, ne comprenait rien à ce qui se passait : mais étant ses beaux vêtements, il les donna à trois de ses esclaves qui l'avaient accompagné. Le vizir lui fit demander par le drogman s'il n'était pas content de son cadeau. Méhanna répondit : « — Dites au vizir du sultan que nous autres Bédouins, nous ne cherchons pas à nous distinguer par de beaux habits; je suis mal mis, mais tous les Bédouins me connaissent; ils savent que je suis Méhanna el Zadel, fils de Melkghem. » Le pacha, n'osant pas se fâcher, affecta de rire. »

² *Encyclopédie des sciences religieuses*, Art. Musulmans, p. 502.

parce qu'ils étaient vainqueurs. Car ni Mahomet ni ses sucresseurs ne purent extirper cette indifférence naturelle des Bédouins en matière de religion qui faisait dire à Mahomet dans le Coran (IX, 98): « Les Arabes du désert sont les plus endurcis dans leur infidélité et dans leur hypocrisie, et il faut naturellement s'attendre à ce qu'ils ignorent les préceptes que Dieu a révélés à son Envoyé. »

Le même auteur ajoute : « Encore aujourd'hui, c'est à peine s'ils connaissent la profession de foi musulmane, et plusieurs voyageurs attestent qu'au lever du jour, ils se prosternent devant le soleil. » Sur ce dernier point, M. Guyard a peut-être été trop influencé par le missionnaire jésuite Palgrave, qui a peu connu les Arabes du désert et qui conformément à la mission qu'il avait reçue de Napoléon III, devait surtout nouer des relations avec les Arabes des villes et l'Etat centralisé des Wahabites¹. Quant au premier point, on ne saurait méconnaître que le wahabisme, issu de l'Arabie centrale et qui eut un moment de si grand épanouissement, ne soit une vraie résurrection de l'islamisme².

Ce qui caractérise peut-être au plus haut degré les Arabes du désert, c'est du reste l'esprit conservateur dont j'ai parlé et qui est pour eux avant tout le respect de la coutume, « d'une coutume inflexible qui seule rend compte de leur conduite comme de chacun de leurs instincts.... La coutume pastorale,

¹ A. Blunt, *Voyage en Arabie*, p. X-XIX, p. 8.

² Stan. Guyard dit lui-même un peu plus loin (p. 510): « Le wahabisme qui s'est produit au commencement de ce siècle en Arabie, n'est qu'une tentative pour revenir au mahométisme pur et pour le dégager de toutes les superstitions qui au cours des siècles se sont greffées sur lui. » — Voir à la fin du *Voyage en Arabie* d'A. Blunt un « Essai historique sur l'élévation et le déclin du wahabisme, » d'après des documents fournis par le lieutenant-colonel E.-C. Ross, résident de Sa Majesté britannique à Bushire, par W. S. Blunt. — A. Blunt qui appelle ibn Abd el-Wahhab « le Luther du mahométisme, » dit, d'ailleurs, qu'au commencement du siècle dernier la religion, sauf quelques rites particuliers à l'ancienne vie nomade, avait disparu de l'Arabie; il n'y avait guère plus que l'Hedjaz et l'Yémen où l'on fût mahométan autrement que d'une façon nominale (p. 5, 4).

dit Dérôme (p. XLVII), tient lieu aux nomades de théologie, de culte et de code, même de la pensée.... D'où vient la coutume ? Qui le saura jamais ? Elle est antérieure à l'histoire et aux souvenirs écrits. C'est une tradition orale dans la patrie de la tradition orale. D'où que vienne la coutume arabe, elle s'est incarnée dans la race. Elle a, du reste, une physionomie arbitraire ; elle ne dit pas pourquoi elle ordonne ceci et défend cela ; elle constate que Dieu est ; elle est le signe du bien et du mal. M. et M^{me} Blunt ont vérifié un grand nombre de fois qu'on ne la discute pas, qu'on y obéit sans raisonner, sans motif, sinon qu'elle est la coutume.... Ils ne boivent pas de vin, ils s'abstiennent de manger certaines viandes, parce que c'est la coutume, non afin d'obéir aux prescriptions du Coran.... Le Coran a enregistré la coutume ; il ne l'a pas créée.... Le crédit qu'il a sur les nomades est proportionnel au respect qu'il a de la coutume¹. »

¹ Vambéry, dans ses *Voyages d'un fauq derviche dans l'Asie centrale* (trad. de Forgues, Paris, 1865, p. 284.), s'exprime d'une manière identique sur les rapports qui existent pour les Turcomans entre le « *Deb* c'est-à-dire l'usage, la coutume, la tradition, » et l'Islam. Le *Deb* est pour eux « un souverain tout-puissant, inviolable parce qu'il est invisible, et dont personne ne songe à contester l'autorité séculaire. Selon les prescriptions de cette loi sans code, mais inaltérable et partout obéie, les Turcomans suivent ou exècrent telle ou telle pratique. Parfois aussi, dans des cas exceptionnels, l'influence religieuse se fait sentir, en seconde ligne cependant, et après celle de *Deb*. On doit remarquer combien peu le *Deb* a souffert dans la lutte qu'il soutient depuis 800 ans contre le culte de Mahomet. Une foule d'usages prohibés par l'Islamisme, et que les Mollahs attaquent avec violence, existent encore à peu près intacts, et les changements opérés par la religion nouvelle, non seulement chez les Turcomans, mais chez tous les nomades de l'Asie moyenne, n'ont guère porté que sur les formes extérieures du culte qu'ils professaient autrefois. Le nomade ne se modifie qu'en cessant d'être nomade. » — Constatons encore qu'on retrouve aussi chez les nomades de l'Asie centrale de curieuses traces de l'importance du septénaire. Chez les Turcomans, il est d'usage qu'un monticule s'élève sur la tombe d'un chef distingué, « et tout bon Turcoman doit y contribuer pour au moins sept pelletées de terre » (Vambéry, p. 296). Chez les Kirghiz, très nombreux, nomades au plus haut degré, semblant offrir « l'image la plus fidèle des mœurs et coutumes qui caractérisèrent autrefois les races Tourani, » et très

Je serais porté à croire que Dérôme et les Blunt réduisent trop le mahométisme à n'être qu'un enregistrement de la coutume. Mais en tout cas ne relèvent-ils pas un point de vue qui a beaucoup de justesse et auquel peut-être, faute d'une connaissance suffisante des Arabes du désert, on n'accordait pas assez d'importance ?

Si le montagnard est encore plus conservateur que l'agriculteur, on peut dire que le nomade l'est encore plus que le montagnard. Sous ce rapport, le désert doit exercer une grande influence. « Le pasteur du désert, dit Dérôme (p. LXI), est un paysan à l'oriental ; il l'est de temps immémorial ; il restera ce qu'il est. Le désert l'a fait ainsi. Tant que le désert sera là, il ne changera pas. Il n'en a ni le désir, ni le pouvoir ; il n'a pas conscience d'un genre de vie différent du sien. Son existence au jour le jour, sans perspective sur l'avenir, sans retour sur le passé, lui convient. Il s'y résigne plutôt qu'il ne l'a choisie. On essaierait en vain de lui en offrir une autre. »

Dérôme me semble s'exprimer d'une manière encore plus complète quand il dit, à la fin de son Introduction, que « la vie pastorale en Arabie est en même temps le legs d'un long passé historique, et le régime naturel du désert¹. »

remarquables par leur vanité aristocratique, — quand deux d'entre eux se rencontrent pour la première fois, « la première question qu'ils échangent est inévitablement celle-ci : « Tes sept aïeux, qui sont-ils ? » La personne à qui l'on s'adresse, fût-ce un enfant de huit ans, doit avoir sa réponse toute prête, sans quoi il sera regardé comme fort mal appris » (P. 332.).

¹ Pour aider à comprendre la profonde influence que le désert exerce sur ses habitants, nous citerons quelques lignes de Fromentin : « Les Sahariens, dit-il, adorent leur pays... Ce pays, très simple et très beau, est peu propre à charmer..., mais... il est aussi capable d'émouvoir fortement que n'importe quelque contrée du monde. C'est une terre sans grâce, sans douceur, mais sévère..., et dont la première influence est de rendre sérieux. Un grand pays de collines, expirant dans un pays plus grand encore, baigné d'une éternelle lumière ; assez vide, assez désolé pour donner l'idée de cette chose surprenante qu'on appelle le désert : avec un ciel toujours à peu près semblable, du silence, et, de tous côtés, des horizons tranquilles..., une étendue qui ressemble à la mer ; dans tout cela, peu de variété, peu d'accidents, peu de nouveautés, sinon le

Quoi qu'il en soit, cette ténacité, cette indépendance et cet esprit conservateur des Arabes nous semblent rendre peu probable qu'ils n'aient fait qu'emprunter aux Juifs soit le caractère religieux du septénaire, soit l'institution de la semaine. Il nous paraît au contraire que s'ils ont subi à cet égard quelque influence, ils y étaient déjà bien préparés par leur coutume.

Notre seconde considération peut être exposée beaucoup plus brièvement que la première, à laquelle elle se rattache intimement.

« Parmi tous les peuples arrivés à une certaine civilisation, dit Ideler (II, p. 470), les Arabes sont le seul qui base sa division du temps exclusivement sur le cours de la lune. Ils commencent leurs mois avec la première apparition du croissant au crépuscule du soir et nomment la durée de 12 de ces mois une année, sans chercher à accorder le cours de la lune et celui du soleil ; aussi le commencement de leur année parcourt-il, dans un intervalle d'environ 33 ans, tout le cours d'une de nos années. Cette manière de compter le temps, incontestablement très ancienne, a été sanctionnée par Mahomet et introduite par lui dans le culte qu'il a fondé. »

Or, comme on le sait, et comme Lepsius, entre autres, l'a

soleil qui se lève sur le désert et va se coucher derrière les collines, toujours calme, dévorant sans rayons, ou bien des bancs de sable qui ont changé de place et de forme aux derniers vents du sud. De courtes aurores, des midis plus longs, plus pesants qu'ailleurs, presque pas de crépuscule : quelquefois, une expansion soudaine de lumière et de chaleur, des vents brûlants qui donnent momentanément au paysage une physionomie menaçante et qui peuvent produire des sensations accablantes ; mais, plus ordinairement, une immobilité radieuse, la fixité un peu morne du beau temps, enfin une sorte d'impassibilité qui, du ciel, semble être descendue dans les choses et des choses avoir passé dans les visages. La première impression qui résulte de ce tableau ardent et inanimé, composé de soleil, d'étendue et de solitude, est poignante et ne saurait être comparée à aucune autre. Peu à peu cependant, l'œil s'accoutume à la grandeur des lignes, au vide de l'espace, au dénuement de la terre, et si l'on s'étonne de quelque chose, c'est... d'être aussi vivement remué par les spectacles, en réalité, les plus simples. » (*Un été dans le Sahara*⁴, Paris, 1877, p. 182.)

remarqué (voir p. 42), il y a une intime union entre le mois lunaire et la semaine : l'observation du mois lunaire conduit en quelque sorte d'elle-même à l'observation de la semaine ou, si celle-ci existe déjà, contribue puissamment à son maintien.

L'obstination si exceptionnelle des Arabes à conserver exclusivement l'année lunaire nous paraît donc favorable à l'opinion qui rattache la semaine à leur ancienne coutume.

§ 1. LES ANCIENS PERSES

Nous prenons cette dénomination dans un sens général, sans distinguer entre les Perses proprement dits et les Mèdes. Les anciens Perses sont pour nous les Perses des Achéménides¹ et des Sassanides, ces grands restaurateurs du Mazdéisme².

Sur ce sujet nous avons suivi surtout Ideler qui pour les anciens Perses, comme pour les Arabes, a profité des travaux de Silvestre, de Sacy et dont l'exposition a été hautement louée par Spiegel³. Mais nous avons été heureux de trouver plusieurs confirmations ou éclaircissements dans un ouvrage plus récent d'un savant parse, qui occupe une haute position dans la magistrature de Bombay, M. Dosabhai Franji Karaka. Cet ouvrage, en deux volumes, a paru à Londres en 1884 et est intitulé : *History of the Parsis, including their manners, customs, religion and present situation*. C'est à lui que se rattache intimement un article de la *Revue des Deux-Mondes* (15 mars 1887) sur « Les descendants des Mages à Bombay, » dont l'auteur, M. Planchut, a, d'ailleurs, été lui-même en relation directe avec des Parses.

Les Persans se servent actuellement, comme les autres Mahométans, des mois arabes. Il ne peut être question d'une division originale des temps pour les Perses que pendant les périodes de leur indépendance, c'est-à-dire avant la chute des Sassanides.

¹ De 560 à 331 avant Jésus-Christ.

² De 226 après Jésus-Christ à 640.

³ *Trad. de l'Avesta*, II, 1859, p. XCVII.

Les anciens Perses avaient une année solaire mobile de 365 jours, qui se composaient de 12 mois de 30 jours chacun, et de 5 jours complémentaires, insérés d'abord entre le 8^{me} et le 9^{me} mois, plus tard à la fin de l'année. Chaque jour du mois avait son nom propre et, sous ce rapport, Ideler peut dire que les anciens Perses ne connaissaient pas la semaine.

Voici les noms des 12 mois :

1. Ferwerdin.	6. Scharir.	10. Dei.
2. Ardbehescht.	7. Mihr.	11. Bahman.
3. Chordâd.	8. Abân.	12. Asfendârmed ou Se-
4. Tir.	9. Ader ou Adser.	fendârmed ou Se-
5. Mordâd ou Amerdad.		pendârmed ¹ .

On trouve facilement dans ces 12 noms, soit le nom du Dieu suprême, soit ceux des 7 Amesha-Çpentas ou Amshaspands

¹ Ideler, II, 515. Spiegel dans sa traduction de l'Avesta, II, XCVIII, dénomme ainsi les 12 mois en indiquant leur correspondance :

Farvardin (Mars).	Murdâd (Juillet).	A'dar (Novembre).
Ardibihist (Avril).	Shahrêvar (Août).	Dai (Décembre).
Chordâd (Mai).	Mihr (Septembre).	Bahman (Janvier).
Tîr (Juin).	A'bân (Octobre).	Çpandârmât (Février).

En fait, les inscriptions des Achéménides ne renferment pas ces noms, mais d'autres. De plus, « il est certain, dit Spiegel (Avesta II, p. XCVIII), qu'il ne se trouvent pas dans l'Avesta, mais, ajoute-t-il, ce peut être fortuitement. » Il reconnaît un peu plus loin que ces noms sont en rapport intime avec le système religieux des anciens Perses et se rapportent à des génies qui sont tous connus dans l'Avesta. Il importe d'ajouter que quand il dit que ces dénominations mensuelles ne se trouvent pas dans ce recueil, il ne doit avoir en vue que l'Avesta proprement dit, à l'exclusion du Khorda-Avesta, car là, d'après Spiegel lui-même (III, p. 241-244), on trouve, tout au moins dans l'Afrin du Gahanbar, dont nous aurons plus loin à nous occuper, six de ces noms. Nous verrons aussi que d'après Burnouf, auquel Spiegel rend un si éclatant témoignage au double point de vue des résultats et de la méthode (III, Vorrede), les endroits où ces noms sont cités paraissent empruntés à d'anciens textes zends. — Ideler dit (II, 515, 516) avoir emprunté les noms que les anciens Perses donnaient aux mois et aux jours, aux astronomes orientaux, en particulier à Alfergany, natif de la Sogdiane, qui vivait au commencement du neuvième siècle sous le khalifat d'Al-Mamoun, un de ces Abassides qui étaient « de véritables Sassanides de sang arabe » (Darmesteter).

(saints immortels), soit ceux de quelques-uns des Yazatas ou Yzeds proprements dits, qui occupent un rang inférieur et dont le nombre est très grand¹.

Le nom du Dieu suprême est celui du 10^{me} mois, puisque Dei, de même que Hormuz ou Ormuzd ou Ahura-Mazda, désigne ce Dieu (Ideler, II, p. 517).

Les noms des 7 Amshapands ne se retrouvent pas moins, soit qu'en tête des 6 Amshapands ordinaires on ajoute le Dieu suprême, comme on le fait quelquefois¹, soit qu'on mette à leur suite Atar, le feu, « le fils d'Ahura-Mazda². » Mais les 6 Amshapands ordinaires, créatures supérieures, qui ont concouru à la création du reste de l'univers et concourent à sa conservation, ne sont pas rangés selon leur hiérarchie dans la série des noms des mois.

Ces 6 Amshapands sont³:

Vohu-mano, plus tard Bahman, « le bon esprit ». D'abord le génie qui protège les hommes et les reçoit dans la demeure céleste, puis le maître de l'empire des animaux.

Asha-Vahista (Ardi-behist ou Ardibehesch), « la pureté excellente », qui préside au feu.

Xatra-Vairya (plus tard Shariver), « le roi désirable » ou « le roi puissant », qui préside aux métaux, à la richesse et à son emploi.

Çpenta-Armaïti (plus tard Sependârmed), « le génie de la terre », c'est-à-dire, d'après Tiele, autant la sagesse qui protège et entretient la terre, que cette dernière elle-même.

Aurvatat (Chordad), « la totalité » ou « l'univers » ou « l'intégrité » dans le sens de santé.

Amêrêtat (Amerdad), « l'immortalité. »

Les noms des 6 Amshapands se retrouvent dans les dénominations du 11^{me}, du 2^d, du 6^{me}, du 12^{me}, du 3^{me} et du 5^{me} mois.

¹ Spiegel, *Real-Encykl.*¹ XI p. 125.

² Tiele, *Manuel de l'hist. des rel.*² p. 238. Comp. Spiegel, *Real-Encykl.*¹, p. 125.

³ *Encycl. des sc. rel.*, art. Perse, par L. Feer, p. 474. Spiegel, *Real-Encykl.*¹, p. 117. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*³, II p. 317. Tiele, *Manuel*, p. 238.

Quant au nom d'Atar, il apparaît dans celui du 9^{me} mois.

Le nom de l'un des Izeds proprement dits les plus connus, à savoir de *Tishtrya* (*Tir*), l'étoile Sirius, est aussi celui du 4^{me} mois¹.

Voici maintenant les noms des 30 jours mensuels, dans lesquels reviennent en particulier tous les noms des mois, mais dans un ordre nouveau :

1. Hormuz.	11. Chor.	21. Râm.
2. Bahman (11 ^{me} mois).	12. Mâh.	22. Bâd.
3. Ardbehescht (2 ^d mois).	13. Tir (4 ^{me} mois).	23. Deibadin (10 ^{me} mois).
4. Schehrîr (6 ^{me} mois).	14. Dschusch.	24. Dîn.
5. Asfendârmed (12 ^{me} m.)	15. Deibamîhr (10 ^{me} mois).	25. Ard.
6. Chordâd (3 ^{me} mois).	16. Mihr (7 ^{me} mois).	26. Aschtâd.
7. Mordâd (5 ^{me} mois).	17. Serûsch.	27. Asmân.
8. Deibâdir (10 ^{me} mois).	18. Resch.	28. Zâmjâd.
9. Ader (9 ^{me} mois).	19. Ferwerdîn (1 ^{er} mois).	29. Mâresfend.
10. Abân (8 ^{me} mois).	20. Bahrâm.	30. Anîran ² .

« A l'exception de Hormuz et de Dei, prédicats du suprême principe du bien, dit Ideler (II, p. 517), tous les noms des mois comme ceux des jours, sont empruntés aux Izeds ou génies, qui, d'après la religion de Zoroastre, forment le royaume de Hormuz et président aux divers mois et jours. Deibâdir, Deibamîhr et Deibadin se rapportent à Dei, en tant qu'il est suivi par Ader ou par Mihr ou par Din³. Il vaut la peine d'ob-

¹ *Encycl. des sc. rel.*, p. 471. Spiegel, *Real-Encykl.*¹, p. 125. Tiele, *Manuel*², p. 241.

² Ideler II, p. 516. Spiegel, dans sa traduction de l'Avesta, II, p. XCIX, les désigne d'une manière analogue :

1. Ormazd.	6. Chordâd.	11. Qarsh'ed.	16. Mihr.	21. Râm.	26. Aştâd.
2. Bahman.	7. Amardâd.	12. Mâh.	17. Çrosh.	22. Bâd.	27. Açmân.
3. Ardîbihist.	8. Dai pâ A'dar.	13. Tir.	18. Rashn.	23. Dai pâ Din.	28. Zamyâd.
4. Shahrévar.	9. A'dar.	14. Sosh.	19. Farvardin.	24. Dîn.	29. Mahreçpand.
5. Çpandârmât.	10. A'bân.	15. Dai pâ Mihr.	20. Bahrâm.	25. Asheshing.	30. Anérân.

³ « Deibâdir, Deibamîhr und Deibadin sagen soviel als Dei, auf welchen Ader, Mihr und Din folgen ». Ideler fait ici tout simplement allusion à ce que le jour de Deibâdir est suivi par celui d'Ader, le jour de Deibamîhr par celui de Mihr, le jour de Deibadin par celui de Din. Les trois jours de Dei sont donc, dans le calendrier mensuel, différenciés par l'apposition à Dei du nom de l'Ized du jour suivant. Mihr est le nom du 7^{me} mois et du 16^{me} jour mensuel ; Ader ou Ader, celui du 9^{me} mois et du 9^{me} jour, Din est le nom du 24^{me} jour.

server que les jours 1^{er}, 8, 15 et 23, placés à des intervalles presque égaux, sont désignés par le nom de la divinité suprême.

Comme j'hésitais à admettre, avec Ideler, que *Dei* désignât ici le Dieu suprême, en me disant que le mot doit avoir la même racine que *déras* c'est-à-dire *dir*, briller (Max Müller, *Origines et développement de la religion*; trad. franç., p. 4, etc.), et que les dévas des anciens Aryens étaient devenus chez les Perses de mauvais esprits, je consultai un ami des mieux qualifiés pour m'éclairer, et voici ce qu'il me répondit d'abord : « J'espérais trouver quelque lumière dans l'ouvrage le plus complet et le plus authentique qui existe sur la chronologie de l'Orient, celui d'Al Biruni, dont le prof. Edw. Sachau a publié une traduction anglaise en 1879. Mais il ne donne pas le fin mot de la chose. Tout ce que j'y trouve est le passage suivant, p. 58, qui ne manquera pas de vous intéresser : « As to the identical names of days (the 8th, 15th and 23^d, *Dei* in Persian, » *Dast* in Soghdian, *Dadhû* in Khwâvîzmian), the Persians refer them to » the following and compound them with these, saying *Dai-ba-Adar*, » and *Dai-ba-Mihr*, and *Dai-ba-Din*. Of the Soghdians and Khwâvîzmians some do the same, and other connect the words in their language » for « the first, the second, the third » with each of these. » C'est là une confirmation bien frappante de votre thèse, il n'y a plus de doute que le mois persan ne fût divisé en 4 semaines, seulement les dernières duraient 8 jours au lieu de 7. » — Je serais disposé à croire que dans la dernière phrase de la citation d'Al Biruni, il veut dire que parmi les Sogdiens et les Khwavisniens, il en est qui désignent le 8 comme étant « Dai le 1^{er}, » le 15 comme étant « Dai le 2^d », le 23 comme étant « Dai le 3^{me} ».

Plus tard, mon attention fut portée sur un très curieux passage d'Hérodote (I, 131) au sujet des anciens Perses, passage cité et commenté par Celse d'une manière non moins intéressante (Orig., cont. Celse., L. V. Ed. Spencer, Cambridge 1677 p. 259). « Ils n'érigent aux dieux, dit Hérodote ni statues, ni temples, ni autels. Cela vient de ce qu'ils ne croient pas, comme les Grecs, que les dieux aient une forme humaine. Ils sacrifient à Dis (c'est ainsi que Max Müller traduit ici *Δις*. Orig. et dével. de la rel., trad., franç. p. 168) sur les plus hautes montagnes, appelant Dis (*Δία*) le cercle entier du ciel. » — A quoi Celse ajoute : « Je crois donc qu'il n'importe point que nous appelions Dis le Très-Haut (ou : le Très-Haut Dis), ou Zeus, ou Adonaï, ou Zabaoth, ou, comme les Egyptiens Ammon, ou, avec les Scythes, Papaï » (οἷόν ἐν οἷν οἶμαι διαφέρει, *Δία* Ἰψιστον καλεῖν, ἢ Ζῆνα, ἢ Ἀδωναῖον, ἢ Ζαβλώθ, ἢ Ἀμμοῖν ὡς Ἀγνῆπτιοι ἢ Παπαῖον ὡς Σκῦθαι). Max Muller traduit dans la traduction française : « peu importe que nous nommions cet être Dis ou le Très-Haut, ou Zeus »).

Plus tard je trouvai dans le livre d'Ad. Pictet sur les *Origines indo-europ.* (III, p. 429) les lignes suivantes qui m'avaient d'abord échappé : « L'accord remarquable qui vient d'être signalé entre quatre peuples de

Il en résulte une division semblable à celle de la semaine. Dans chaque mois, le jour dont le nom s'accordait avec celui du mois, était un jour de fête : par exemple, le 19^{me} jour du 1^{er} mois, le 2^d jour du 11^{me} mois, etc. »

Ainsi le 1^{er} jour du mois était appelé Hormuz ; le 8^{me}, Deibâdir ; le 15^{me}, Deibamihir ; le 23^{me}, Deibadin, et les mots Hormuz et Dei, qualifiant la Divinité suprême, n'apparaissaient pour aucun des autres jours, qui étaient simplement désignés par les noms des Yzeds comprenant, dans le sens large, les Amshapands.

En outre, les jours exceptionnels désignés par les mots Hormuz et Dei étaient séparés les uns des autres par des intervalles de 6 ou de 7 jours : le 1^{er} et le 2^d, le 2^d et le 3^{me}, par un intervalle de 6 jours ; le 3^{me} et le 4^{me}, le 4^{me} et le 1^{er} jour du mois suivant, par un intervalle de 7 jours. Nous retrouvons donc exactement la semaine dans le premier intervalle et à peu près, dans le second. Il semblerait que si l'on a choisi comme 4^{me} des jours mensuels marqués du nom du Dieu suprême, le 23^{me} jour au lieu du 22^{me}, comme la division de la première moitié du mois pouvait le faire attendre, c'était afin de partager la seconde moitié en deux parties égales, chacune de 8 jours.

On peut aussi remarquer que ces 4 jours mensuels particulièrement honorés, tout au moins par leurs désignations, ne sont pas les derniers de semaines de 7 ou de 8 jours, mais les premiers, exactement comme nos dimanches.

race aryenne (Indous, Grecs, Romains, Germains) ne saurait laisser aucun doute que le ciel personnifié n'ait été le premier objet d'un sentiment religieux. Il faut ajouter ce que dit Hérodote... des Perses, qu'ils sacrifiaient à Jupiter (*Mi*) sur les hautes montagnes et qu'ils appelaient Jupiter (*Mia*) le cercle entier du ciel. Il semble d'après cela que l'antique nom du Dieu s'était maintenu chez eux partiellement, les Iraniens de la religion de Zoroastre l'ayant d'ailleurs abandonné. »

Enfin l'ami que j'avais consulté, a complété ses renseignements, en me donnant « le fin mot de la chose ». « *Dei*, m'a-t-il dit, est la forme persane dérivée de l'ancien zend *Dadhvân*, « le Créateur ». *Khuda*, le nom persan actuel de Dieu, est pour *Swadhâ*, « celui qui s'est créé lui-même ». — *Dei* ne viendrait donc point de la racine *div*, briller, et c'est bien un antique nom du Dieu suprême.

Quoi qu'il en soit à cet égard, il semble que dans cette dénomination des jours du mois usitée chez les anciens Perses, on peut voir une trace de l'institution primitive de la semaine et même de celle d'un jour hebdomadaire honorablement distingué.

Ces conclusions reçoivent un nouveau jour des nombreux renseignements fournis par l'ouvrage de Karaka, en particulier par la traduction qu'il cite in-extenso d'une exhortation d'un père à son fils, faite en pehlvi dans le 4^{me} siècle de notre ère par un « dastour » ou prêtre, renommé par sa sagesse, et où sont décrites en détail les vertus particulières de chaque jour du mois zoroastrien ¹.

Les noms des jours sont presque tous identiques, sauf pour l'orthographe, à ceux que nous avons donnés plus haut.

On retrouve en particulier les mêmes noms pour le 1^{er} (Ahura-Mazda = Hormuz), le 8 (Depadar = Deibadir), le 15 (Depmehr = Deibamihir), le 23 (Depdin = Deibadin). Or le 8 est expressément désigné, de même que le 1^{er}, comme étant « le jour du Créateur de l'univers, » et tous les 4 sont caractérisés comme devant être spécialement solennisés au point de vue religieux.

Toutefois ce ne sont point là les vrais jours de repos, ou du moins les seuls. Les derniers jours des diverses semaines du mois, à savoir le 7 (Amerdad = Mordad), le 14 (Sosh = Dschusch), le 22 (Vata = Bâd) et le 30 (Aneran = Aniran) sont des jours de repos ².

Le 7 est dit expressément « le dernier jour de la 1^{re} se-

¹ I, p. 132-142.

² Planchut, parlant de l'emploi particulier de quelques jours du mois pour un fervent mazdéen, dit, après avoir observé que « plusieurs se ressemblent » : « Le 1^{er} et le 7^{me} jours sont consacrés à l'adoration d'Ahura-Mazda. Tout travail est suspendu, et si vous entrez dans une maison, il en résultera joie et contentement. On profite de la cessation du travail pour mettre son logis en ordre et tout aussi bien faire l'inventaire de sa fortune que constater l'état de son âme. » — Il semble cependant qu'il y ait là quelque confusion, car ce n'est pas le 7, mais le 8, qui, comme le 1, le 15 et le 23, est consacré spécialement à Ormuzd. Le 7 n'en est pas moins un jour de repos bien caractérisé.

maine » ; comme le 14, celui de la 2^{de} ; le 22, celui de la 3^{me} : le 30, celui du mois.

Le 7, le 22 et le 30 sont désignés non moins expressément comme devant être des jours de repos ; quant au 14, il est caractérisé comme devant être, de même que le 30, un jour de repos pour le bétail.

Le 7, le 14, le 22 et le 30 n'en doivent pas moins être aussi des jours de recueillement. On doit tout particulièrement le 22 rechercher la compagnie des hommes vertueux et éprouver le besoin d'écouter leurs enseignements moraux.

Il est dans le Khorda-Avesta¹ deux prières liturgiques qui réclament encore notre attention. Ces prières appelées Siroza, c'est-à-dire qui a 30 jours, se composent d'une série d'invocations aux divers protecteurs des jours du mois, et elles sont récitées, en même temps que le Yaçna, soit en souvenir d'un mort le 30^{me} jour après son décès, soit le dernier jour du 6^{me} mois. Or l'invocation pour le 8, le 15 et le 23 y est identiquement pour le « Créateur Ahura-Mazda » et les Amshapands. La seule différence qui distingue cette invocation de celle du 1^{er}, c'est que l'idée de la création n'est pas mentionnée dans celle-ci. Spiegel met en note à propos de l'invocation du 8 : « Le 8 est de nouveau consacré à Ormuzd. Il en est de même du 15 et du 23. La division du mois est ainsi assez semblable à la nôtre. » Mais dans les deux liturgies il n'y a pas la moindre allusion à un repos le 7, le 14, le 22 et le 30.

Une autre institution, dont parle Karaka, qui d'ailleurs est bien connue² et dont l'origine doit être fort ancienne³, peut être

¹ Spiegel, trad. de l'Avesta, II. p. LXXXI ; III, p. 198-207.

² Karaka, II, p. 118, 146-148. Comp. Planchut, *Revue des Deux-Mondes*, p. 445. — Voir aussi Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*³ II p. 322 ; *Bible annotée* I p. 88 ; surtout Spiegel, trad. de l'Avesta, II, p. C, p. 4, note 4 ; III, p. XL, p. 226, 239-246 (prières du Khorda-Avesta, appelées *Afrin* du Gahanbar.), — et Eug. Burnouf, *Comment. sur le Yaçna* I, 1833, principalement p. 294-334. Dans ce Commentaire, les invocations que renferme le Yaçna, relatives aux Gah., sont étudiées comparativement aux textes parallèles du Vispered et de l'Afrin du Gahanbar.

³ Les Perses la font remonter à Djemchid (Burnouf, p. 36, 299 ; Spiegel,

rattachée à la semaine des Perses et à leurs jours spécialement solennisés ou spécialement désignés pour le repos, car elle rappelle les 6 jours de la création selon la Genèse, même en quelque manière le repos de l'Eternel au 7^{me} jour et la fondation du sabbat primitif.

C'est l'institution des 6 fêtes annuelles appelées *Gahanbars* et destinées à commémorer la création de notre monde, telle qu'elle aurait eu lieu d'après la religion mazdéenne.

D'après elle, en effet, l'univers matériel fut créé en 365 jours et dans six intervalles inégaux, pendant lesquels furent créés successivement le ciel, les eaux, la terre, les arbres, les animaux et l'homme¹. A la fin de chaque intervalle il y eut un jour de repos.

trad. de l'Avesta. II, p. C. note). Or, Djemchid ou Yma est un personnage en grande partie mythique, mentionné non seulement dans le *Livre des Rois* de Firdousi, mais aussi dans les écrits attribués à Zoroastre (Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*³ II p. 301. Justi, *Geschichte des Alten Persiens*, Berlin 1879, p. 29-31). Il passe en particulier pour avoir été un très grand roi comme législateur et organisateur à une époque qu'on renonce à déterminer.

¹ Voici, d'après Spiegel (*Real Encykl.*¹, XI, p. 117), les principales phases du début de la cosmogonie des Perses. Elle n'est expliquée que dans des écrits assez postérieurs (surtout le *Bundehesch*), et cependant il est « très vraisemblable qu'elle était aussi la plus ancienne: c'est celle tout au moins dont Plutarque connaissait déjà les traits essentiels » (*Isis et Osiris*, ch. 24), et il la connaissait d'après Théopompe, historien et orateur célèbre de Chio, qui vivait dans le 4^{me} siècle av. J. C.

Au commencement étaient Ormuzd et Ahriman, le 1^{er} dans la lumière, le 2^e dans les ténèbres. Ils étaient séparés par un espace vide. Pour triompher d'Ahriman, Ormuzd commença par appeler à l'existence certaines créatures, c'est-à-dire avant tout les Amshapands, et Ahriman créa d'autres êtres en opposition. 3000 ans s'écoulèrent, et Ormuzd persuada à Ahriman de conclure une trêve de 9000 ans, qui ajoutées aux 3000 déjà écoulés constituent la période de 12000 ans assignée à la durée du monde. Après la conclusion de ce contrat, Ormuzd prononça la fameuse prière *Jatha ahu vairyo*, « qui se compose de 21 mots » (voir Spiegel, trad. de l'Avesta. III, p. 3; II, p. LXXXII), et Ahriman s'aperçut que le contrat lui serait irrévocablement défavorable. Epouvanté de sa découverte, il se réfugia dans les plus profondes ténèbres et y resta consterné pendant 3000 ans. Pendant ce temps, Ormuzd, avec le concours des Amshapands, créa successivement le ciel, les eaux, la terre, les plantes,

Ces intervalles sont appelés les Gahanbars¹, mais ce mot comprend aussi les jours de repos qui ont suivi chacune des manifestations de l'activité créatrice, et il désigne en outre les fêtes annuelles destinées à commémorer la création matérielle².

les animaux, l'homme, puis toute l'armée des étoiles. Pendant les 3000 ans de la consternation d'Ahriman, la terre qui avait été créée dans le ciel, fut descendue dans le vide qui séparait Ormuzd et Ahriman. Celui-ci se décida enfin à combattre. Il fut vaincu, mais après avoir été près de vaincre. La terre souffrit beaucoup de son attaque. En particulier le taureau primitif et Gayomard, l'homme primitif, succombèrent; mais Ormuzd fit de l'âme du taureau primitif le bétail et les céréales, et des restes de Gayomard le 1^{er} couple humain : Meschia et Meschiané.

On retrouve donc dans cette cosmogonie la série des créations du ciel, des eaux, de la terre, des plantes, des animaux et de l'homme, mais seulement comme une partie et une phase de l'ensemble de la création, et comme ayant eu lieu dans le second quart des 12000 ans de la durée du monde.

Burnouf dit (p. 48), au sujet de la prière *Jatha ahu vairyo*, que les Parses la « regardent comme la parole créatrice d'Ormuzd » et qu'aux 21 mots dont elle se compose, « répondent les 21 Nosks ou divisions de l'Avesta, » dont nous ne possédons qu'une petite partie. La prière ainsi désignée dans le Yaçna et bien connue sous le titre de Honover, ne présente pas ce nombre, mais bien celle qui porte la même désignation au commencement du volume des Yeschts-sadés.

¹ Le mot appartient à la langue parsi ou pazend, « idiome sorti de la modification populaire du perse dans les 1^{ers} siècles de l'ère chrétienne, et formé dans les parties orientales de l'Iran, » tandis que dans les provinces occidentales régnait le pehlvi. Celui-ci, idiome mixte, né d'une infiltration de l'araméen, finit par devenir la langue politique officielle des Sassanides (Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*⁹ I p. 383. Burnouf, p. 276). — Les deux plus anciens types de langues que nous connaissions dans le groupe iranien, sont le zend et le perse, celui-là l'idiome des livres sacrés attribués à Zoroastre, celui-ci connu par les inscriptions cunéiformes des Achéménides (Lenormant, *ibid.*, p. 385). — D'après Hyde, Gahanbar signifierait *temporum vices* (Burnouf, p. 298, note). Le mot zend correspondant est *yâirya*, qui signifie primitivement annuel (Burnouf, p. 36, 302).

² « Par le mot Gahanbar, dit Burnouf (p. 299.), les Parses désignent : 1^o les 6 époques pendant lesquelles Ormuzd a créé le monde ; 2^o six fêtes de 5 jours chacune instituées en mémoire de ces 6 époques ». Il dit de même (p. 302) que le mot *yâirya* désigne en général l'ensemble des pé-

Les Parses suivent à cet égard la coutume des anciens Perses, qui se rassemblaient alors pour festoyer et faire des prières. En particulier les Parses de Bombay se conforment à cette coutume autant que possible, en prenant en commun de simples repas, auxquels riches et pauvres participent.

C'est pendant les fêtes des Gahanbars qu'on récite les prières du Vispered aux chefs de la création, soit spirituelle soit matérielle, en intercalant cette récitation dans celle de divers chapitres du Yaçna ou livre de la liturgie. Le Vendidad, le Yaçna et le Vispered constituent le Vendidad-sadé, qui est « le livre d'Eglise du parsisme¹. »

La 1^{re} de ces fêtes, celle de Mediozerem (ou Gah-Maidhyozarāyā²) commémore la création du ciel accomplie en 45 jours,

riodes divines de la création et de celles qui les représentent dans l'année. — A la fin de chacune des périodes de la création, dit Planchut (p. 445), « il y eut un jour de repos appelé Gahanbar et à cette occasion on s'assemble... pour adorer Dieu et prendre fraternellement un repas en commun. »

¹ Karaka, II, 168; Tiele, *Manuel*,² p. 235. — Suivant Anquetil, « on donne le nom de *sadé*, qui signifie pur et sans mélange, aux ouvrages zends qui ne sont pas accompagnés de traductions pehlvies. » (Burnouf, p. VI, note.)

² Burnouf dit au sujet des 6 noms de fête dont celui-ci ouvre la série : « Pour ma part, je ne crois pas qu'il existe dans tout le Zend-Avesta des mots plus difficiles que les noms donnés aux 6 époques de la création, mots qui, à l'inconvénient de ne se présenter que dans un petit nombre de passages, joignent celui d'être composés de parties qui, pour la plupart, ne se trouvent pas ailleurs et qui ont été réunies sous l'influence d'idées qui ne nous sont qu'imparfaitement connues. » (P. 327). — Les Afrins du Gah. sont écrits en pazend, mais Burnouf observe que leurs divers paragraphes commencent par des emprunts faits à des textes zends (p. 296), et il dit, à l'occasion du 1^{er} de ces passages (p. 301..), les paroles suivantes intéressantes à plusieurs égards : « La conclusion que je crois pouvoir tirer de ces remarques, c'est que cette indication du nom zend du Gah. Mediozerem n'est pas de la même date que le morceau pazend qui nous l'a conservée; qu'elle est antérieure à la rédaction de ce morceau; conséquemment, enfin, que les textes zends ont dû contenir des renseignements sur les 6 époques de la création et sur les périodes qui les représentent dans l'année. Cette observation peut ne pas paraître inutile, si l'on se rappelle qu'on chercherait peut-être vainement dans le Zend-Avesta d'autres indications sur la forme ancienne de l'année per-

y compris le jour du repos d'Ormuzd, pendant lequel il a célébré le Gahanbar, et elle dure 5 jours, du 11 au 15 du 2^d mois, le 15 étant le même jour annuel dans lequel Ormuzd a célébré le Gahanbar.

La 2^{de} a lieu du 11 au 15 du 4^{me} mois de Tir, c'est-à-dire de l'ange qui fait descendre les eaux de l'Océan céleste pour fertiliser la terre, et elle commémore la création des eaux accomplie en 60 jours, y compris le jour de fête d'Ormuzd, de même que pour la 1^{re} œuvre et pour les autres dont il nous reste à parler. Elle s'appelle le Medioschem (ou Gah-Maidhyochama)¹.

La 3^{me} fête, célébrée du 26 au 30 du 6^{me} mois, est appelée Peteschem (ou Gah-Paitishahya)² et correspond à la création de la terre, création accomplie en 75 jours.

sane. Or, les données qui constituent le fonds du présent paragraphe et des 5 autres qui le suivent, contiennent quelques-uns des éléments de cette année, extraits, comme nous le supposons, des livres zends eux-mêmes, et conservés dans la langue de ces livres. La réunion des Gahanbars forme une année de 365 jours. L'examen des 6 textes relatifs à ces époques nous donne pour 6 mois les mêmes noms que ceux que leur assignent les Perses. On y voit encore que chacun des jours du mois portait le nom d'un génie, qui marquait la place de ce jour dans le mois même. Enfin l'existence des cinq Gathas indique .. celle des 5 jours épagomènes. » — Quant au mot Mediozerem, il l'interprète comme signifiant *in medio aureus* ou *medius aureus* et comme désignant bien « l'époque à laquelle a été créée la sphère intermédiaire et lumineuse qu'on appelle le ciel » (p. 304). — Le mot *gah* signifie d'après Spiegel (Trad. de l'Avesta, III p. XL, etc.), une partie du temps, un intervalle, et spécialement les différentes parties de la journée.

¹ Burnouf (p. 308) : *in medio terram habens*, expression s'appliquant « convenablement à l'eau..., au sein de laquelle repose la terre, selon l'opinion commune des anciens philosophes de l'Orient. »

² « La grande vraisemblance qu'on trouve à supposer que les noms de ces époques ont un rapport plus ou moins direct avec les éléments dont elles rappellent la création, dit Burnouf (p. 312), me porte à croire que le zend *hahya* n'est autre que le sanscrit *sasya* (grains et fruits), et que ce mot précédé de la préposition *paitis*, est un composé possessif qui peut signifier : « qui produit les grains à des époques périodiques. » On peut hésiter à croire que l'idée de périodicité, qui me paraît exprimée par *paitis*, soit contenue dans ce mot composé ; mais on ne peut avoir de doutes sur *hahya*, dont le sens fait penser à la terre, mère des productions végétales. » — D'après Karaka, le nom de la fête renfermerait

La 4^{me}, nommée Eiathrem (ou Gah-Ayathrama)¹, a lieu du 26 au 30 du 7^{me} mois et se rattache à la création des arbres, qui a duré 30 jours.

La 5^{me}, appelée Mediareh (ou Gah-Maidhyairia)², se rapporte à la création des animaux, opérée en 80 jours, et elle est célébrée du 16 au 20 du 10^{me} mois.

La 6^{me}, appelée Hamaspathmedem (ou Gah-Hamaçpathmaedhaya)³, est célébrée pendant les 5 jours ajoutés aux 360

une allusion à la moisson. Il dit, du reste, au sujet des Gahanbars en général (II, p. 168), que ce sont « 6 périodes commémorant, selon quelques autorités, les 6 fêtes de saison de l'année, et, selon d'autres, » les 6 créations successives. Karaka semble surtout favorable au 1^{er} de ces points de vue dont ne parlent ni Burnouf, ni Spiegel. Mais ces deux points de vue ne sont aucunement contradictoires, et il est probable qu'ils doivent être associés en quelque mesure. En tout cas, comment expliquer le nombre 6 par la seule considération des saisons?

¹ Burnouf ne peut arriver à une explication certaine du mot et serait disposé à traduire ainsi le passage du Yagna qui s'y rapporte : « J'invoque, je célèbre Eiathrem. (temps de) la fécondation et de l'émission de la semence, pur, maître de pureté » (p. 323). — Karaka met en parenthèse à côté de Eathrem : adieu à l'été.

² Selon Burnouf (p. 327), *medius annus*, c'est-à-dire l'époque, ou la fête annuelle, du milieu, ou, plus vraisemblablement, relatif au milieu de l'année. « Mais, ajoute-t-il, si le Gah. Mediāreh est la 5^{me} des époques de ce nom, il est impossible, avec les nombres que nous donne l'Afrin du Gah. pour la durée de chacune de ces 6 périodes, que Mediāreh arrive au milieu de l'année, à moins de supposer que ce nom de « relatif au milieu de l'année » n'ait été donné à cette époque, soit dans le temps même où la fête a été instituée, soit lorsque, déplacée d'un autre point par le cours des siècles, elle était parvenue à celui-là. Dans la 1^{re} supposition, le nom de ce Gah., et peut-être celui des 5 autres, aurait été inventé à une époque où les fêtes que ces noms rappellent, occupaient une autre place que celle que leur donne l'Afrin du Gah. ; en d'autres termes, le thème qu'on trouve dans l'Afrin précité, pour les 6 époques de la création, n'assignerait pas à chacune de ces époques la place que, d'après le sens de leur nom, elles ont dû avoir dans le principe. Mais je dois me hâter de dire que cette hypothèse, malgré sa vraisemblance, aurait besoin, pour être adoptée, de preuves plus nombreuses et plus solides... »

³ Burnouf, p. 333 : « Nous traduisons... *hamaçpathmaêdha* par « le sacrifice perpétuel, » ou peut-être seulement « le long sacrifice ; » et le nom propre *hamaçpathmaêdhaya* signifiera : « relatif au long sacrifice, » ou « l'époque du long sacrifice. » Il est bon de remarquer que la fin de la

des 12 mois, pour compléter l'année. Ces 5 jours, de même que les 5 qui les précèdent, sont aussi appelés Gathas¹, du nom des 5 Gathas qui font partie du Yagna. Le 6^{me} Gahanbar est célébré avec un grand respect. C'est alors que les Parses récitent les Gathas, en commémorant la création de l'homme, accomplie en 75 jours. Ces chants sacrés sont considérés comme un des plus anciens éléments de l'Avesta².

période ainsi nommée tombe, selon la classification de l'Afrin du Gah., au dernier des 5 jours épagomènes, exactement à l'époque où les Parses célèbrent une de leurs plus grandes fêtes, et certainement la plus longue de toutes, puisqu'elle dure pendant les 10 derniers jours de l'année... La dénomination de long sacrifice paraîtra peut-être s'appliquer peu exactement à une fête pendant laquelle il ne semble pas qu'il soit immolé aucun être vivant, mais il faut, sans doute, aussi prêter un peu au sens de *maédha*, mot que, faute d'autre secours, nous avons interprété suivant la rigueur de la langue sanscrite. »

¹ Voir sur ces 10 jours, Spiegel, Trad. de l'Avesta, II, p. Cl.

² Dans l'Afrin du Gahanbar (voir Spiegel, trad. de l'Avesta, III, p. 239-246; comp. Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*,³ II p. 323), on lit entre autres : « En 45 jours, moi, Ormazd, j'ai travaillé avec les Amshapands : j'ai fait le ciel et célébré le Gahanbar et lui ai donné le nom de Gah-Maidhyozaremaya : au mois d'Ardibihist, au jour de Dæpamihr. Prenez le temps à partir du jour de Khor jusqu'au jour de Dæpamihr. Maidhyozaremaya était le temps dans lequel j'ai accompli la création du ciel et avec les Amshapands exposé le Myazda (Myazda dargebracht. Myazda signifie primitivement : chair en général ; mais dans l'Avesta il désigne spécialement la chair offerte à Ahura Mazda et aux Génies : Spiegel, trad. de l'Av. II, p. 49, note 31, — et les hommes doivent en accord faire de même... »

» En 60 jours, moi Ormazd, j'ai travaillé avec les Amshapands ; j'ai fait l'eau, j'ai célébré le Gahanbar et je lui ai donné le nom de Gah-Maidhyoshama, dans le mois de Tir, au jour de Dæpamihr. Prenez le temps à partir du Khor jusqu'au Dæpamihr. Maidhyoshama était le temps où j'ai clarifié l'eau trouble et avec les Amshapands exposé le Myazda, et les hommes doivent en accord faire de même... »

Ainsi de suite. Il peut être intéressant de constater que les deux 1^{rs} jours de repos de l'Eternel tombent chacun sur le 15 du mois, le jour de Deibamihr, un des 4 jours mensuels consacrés particulièrement au Dieu suprême, — que le 3^{me} et le 4^{me} jour de repos de l'Eternel tombent chacun sur le 30, le jour Anîran, dernier jour du mois ordinaire et le 4^{me} des jours mensuels de repos, — que le 5^{me} jour de repos de l'Eternel tombe sur le 20, le jour de Bahrâm, qu'il ne faut pas confondre avec celui du 1^{er} des

La somme des jours des Gahanbars divins est donc 365 et, comme nous l'avons observé pour la 1^{re} des fêtes, le dernier jour de chacune d'elles correspond toujours à celui dans lequel Ormuzd a lui-même célébré le Gahanbar.

Il y a évidemment un grand rapport entre la cosmogonie qui sert de base à ces fêtes annuelles, et la cosmogonie mosaïque, malgré certaines différences. J'en relèverai seulement une, qui a pour nous un intérêt spécial : c'est que, tandis que d'après la Genèse, il n'y a pour l'Eternel qu'un seul jour de repos, qui a lieu après les 6 actes de la création, d'après la cosmogonie perse, il y a un jour de repos après chacun des actes.

La solennité du septénaire aux yeux des anciens Perses ressort déjà, et même doublement, de leur nomenclature des jours du mois, mais elle ressort aussi d'ailleurs. Karaka dit, à l'occasion de certaines formalités usitées pour la célébration du mariage chez les Parses : « La raison en est que le nombre de 7 est considéré par eux comme étant très propice. Les anciens Perses connaissaient 7 Amshapands, 7 cieux et 7 continents ¹. »

Amshapands, et que le 6^{me} jour de repos de l'Eternel est le dernier des 5 jours supplémentaires ajoutés à ceux du dernier mois de l'année, jour appelé Vahistôist-Gâh.

¹ I, p. 180. De même Planchut, p. 449. — Zöckler, dans l'article *Siebenzahl* de la *Real-Encykl.*, rapproche du nombre des Amshapands les 7 montagnes du Paradis et les 7 portes de Mithra, comme figurant aussi dans les croyances religieuses des anciens Perses. — Voir Spiegel, trad. de l'Avesta, II, p. 20; III, p. LIII, sur les 7 continents ou plutôt les 7 Karesvahres, dont le 7^{me} seulement correspond à notre terre, sur la parenté étroite de cette conception avec une conception analogue de l'Inde, et sur la subdivision postérieure de notre Karesvahre en 7 climats. — Jensen, dans sa *Cosmologie des Babyloniens* (p. 163-184), fait une étude comparative fort intéressante sur les 7 zones concentriques des Chaldéens, des Perses et des Hindous. Pour lui, l'idée est venue de la Chaldée et de là s'est répandue d'abord en Perse et beaucoup plus tard dans l'Inde. Il constate cependant que d'après Justi elle se trouve déjà dans les Gathas, et que, selon Darmesteter (*Sacred Books of the East*, IV, p. LIII), « on peut facilement admettre que pour l'ensemble de l'Avesta, les textes actuels sont dérivés de textes existant déjà sous les Achéménides. »

L'Ancien Testament renferme une intéressante donnée où se reflète l'importance religieuse du septénaire chez les anciens Perses, à savoir la mention des 7 conseillers du roi : Esdras VII, 14 (cp. 15, 28) et surtout Esther I, 13, 14. Ce

Selon Tiele (*Manuel*², p. 238, 240), les Amshapands rappellent les Adityas védiques, « dont le nombre était également de 6 ou 7 dans le principe », et la conception de ces sept êtres supérieurs appartenait déjà aux anciens Aryas. — La même idée a été largement exprimée par Darmsteter dans les paroles suivantes, qui intéressent notre étude sous plus d'un rapport (*The Sacred Books of the East*, IV, p. LIX.): « The Indo-Iranian Asura was often conceived as sevenfold: by the play of certain mythical formulae and the strength of certain mythical numbers, the ancestors of the Indo-Iranians had been led to speak of seven worlds, and the supreme god was often made sevenfold, as well as the worlds over which he ruled. The names and the several attributes of the seven gods had not been as yet defined, nor could they be then; after the separation of the two religions, those gods, named Aditya, « the infinite ones », in India, were by and by identified there with the sun, and their number was afterwards raised to twelve, to correspond to the twelve successive aspects of the sun. In Persia, the seven gods are known as Amesha Spentas, « the undying and well-doing ones »; they by and by, according to the new spirit that breathed in the religion, received the names of the deified abstractions, Vohu mano (good thought), Asha Vahista (excellent holiness), Khshathra vairya (perfect sovereignty), Spenta Armaiti (divine piety), Haurvatat and Ameretat (health and immortality). The first of them all was and remained Ahura Mazda; but whereas formerly he had been only the first of them, he was now their father. » — Une première note, à propos des 7 mondes, est ainsi conçue: « The seven worlds became in Persia the seven *Karshvare* of the earth: the earth is divided into seven *Karshvare* only one of which is known and accessible to man, the one on which we live, namely, *Nvaniratha*; which amounts to saying that there are seven earths. Parsi mythology knows also of seven heavens. *Nvaniratha* itself was divided into seven climes. An enumeration of the seven *Karshvare* is to be found in *Farg.*, XIX, 39. (Vendidad). » — Une seconde note expose comment la plupart des Amshapands étaient déjà regardés comme divins ou comme saints dans la période indo-iranienne. — Darmsteter est donc d'une opinion très différente de celle de Jensen sur la provenance, dans la Perse et dans l'Inde, de l'idée des 7 continents: selon lui, elle n'y est point d'origine chaldéenne, elle est aussi ancienne chez les Hindous que chez les Iraniens, et elle a même préexisté à leur séparation. Nous retrouverions donc ici le parallélisme, non-seulement entre la Chaldée et le monde indo-iranien, mais encore dans celui-ci, entre l'Inde et la Perse.

dernier livre parle aussi des 7 jours d'une grande fête populaire donnée par le roi Assuérus à Suse (I, 5-10), des 7 eunuques du roi ou plutôt ses 7 chambellans¹ v. 10, des 7 filles d'honneur données à Esther (II, 9). — Bertheau dit à l'occasion de I, 10, que « le nombre 7 apparaît comme étant de la plus haute importance dans la religion des Perses et dans leurs institutions de la cour et de l'Etat », et, à l'occasion du v. 14, que « le nombre des conseillers royaux correspondait au nombre des 7 Amshapands », ce qui du reste semble généralement reconnu. — « Le nombre 7, disait déjà Heeren dans ses *Idées sur la politique et le commerce des principaux peuples de l'ancien monde* (I, p. 460, note), se présente dans toutes les institutions publiques des Perses. dès qu'il fallait une pluralité. Il est donc très vraisemblable que c'était chez eux un nombre saint d'après une ancienne superstition. »

¹ Kämmerer, dans le *Bibelic.* de Bunsen. — Gesenius, distingue bien ces 7 chambellans du roi et les gardiens du harem dont il est parlé Est. II, 3, 14, 15; mais il ajoute qu'on ne peut pas toujours discerner dans les passages où le mot פָּרָסִים est employé, s'il conserve ou perd son sens primitif. La Version de Lausanne, Segond et la *Bible annotée* traduisent le mot par: officier dans Gen. XXXVII, 36; XXXIX, 1. Voir Winer, *Bibl. Realw.*, II, p. 654., le *Commentaire* de Meyer à Act. VIII, 27, les notes de la Bible de des Marets à Gen. XXXVII, 36; 2 Rois VIII, 6; Est. I, 10, etc.

§ 5. GRECS ET ROMAINS

Nous voudrions, au sujet des anciens Grecs, établir surtout 1° que malgré ce qui a été dit et répété, ils n'avaient, aux temps où ils nous sont vraiment connus, ni la semaine, ni la célébration d'un 7^e jour hebdomadaire, mais 2° que le nombre 7 était chez eux, au moins autant qu'ailleurs, marqué d'un sceau singulièrement significatif.

Sur ce dernier point, il convient de s'occuper simultanément des Grecs et des Romains, car ceux-ci subirent de bonne heure l'influence de ceux-là et devinrent de ces disciples qui aident beaucoup à comprendre leurs maîtres.

D'autre part, avant de parler de l'importance du septénaire, nous rechercherons ce qui chez les Romains peut être rattaché plus directement à la double institution de la semaine et du repos du 7^e jour, et nous terminerons, comme contre-épreuve, par quelques indications positives sur l'introduction de la semaine et de la semaine planétaire dans l'empire romain.

L'étude que nous allons présenter s'est allongée au delà de nos prévisions. Il y a là des matières intéressantes et peu connues. Puis, les Apologètes s'étant laissés dès les temps anciens induire en erreur, il importe de s'en rendre compte, mais en même temps de reprendre le fond de leur thèse, qui sous des formes nouvelles peut être défendue.

A. SEMAINE ET CÉLÉBRATION D'UN 7^e JOUR

HEBDOMADAIRE CHEZ LES GRECS

Sans revenir sur les auteurs modernes qui ont prétendu que l'institution de la semaine se retrouvait dans toute l'antiquité, nous mentionnerons seulement Oswald, qui parle expressé-

ment et sommairement des Grecs comme ayant eu à la fois la semaine et la célébration du 7^{me} jour¹.

Cette erreur a été fort répandue, et la source n'en est rien de moins que le témoignage de Clément d'Alexandrie et d'Eusèbe de Césarée.

Dans les *Stromates*², Clément, après avoir indiqué les emprunts que selon lui les Grecs ont faits aux livres hébreux, arrive à signaler dans le 10^{me} Livre de la *République* de Platon une étrange prédiction du Jour du Seigneur, c'est-à-dire du dimanche, puis il s'exprime ainsi³ :

« § 108. Le 7^{me} jour aussi est connu comme saint, non pas seulement par les Hébreux, mais encore par les Grecs, en tant que le chiffre de ce jour est celui des révolutions du monde entier, de tous les animaux et de tous les autres êtres de la nature⁴.

» Hésiode s'exprime ainsi sur ce jour : « D'abord le 1^{er}, puis le 4^{me} et le 7^{me} jour, jour sacré. » Et encore : « De nouveau au 7^{me} jour la brillante lumière du soleil. »

» Homère dit aussi : « Au 7^{me} jour vint ensuite un jour sacré. » Et : « Le 7^{me} jour était sacré. » Et encore : « C'était le 7^{me} jour dans lequel tout fut accompli. » Et de nouveau : « A la 7^{me} aurore, nous quittâmes les rives de l'Achéron. »

» Callimaque le poète va jusqu'à dire : « A la 7^{me} aurore, ils

¹ *Christl. Sonntagsfeier*, p. 13, 15, 16.

² L. V, ch. 16, § 108. Edition Klotz, Leipzig, 1832.

³ Ne pouvant adopter complètement la traduction qui est donnée par de Genoude : *Les Pères de l'Eglise, traduits en français*, t. V, Paris, 1839, nous traduisons le passage aussi exactement que possible.

⁴ Ἀλλὰ καὶ τὴν ἐβδόμην ἱερὰν οὐ μόνον οἱ Ἑβραῖοι, ἀλλὰ καὶ οἱ Ἕλληνες ἴσασι, καθ' ἣν ὁ πᾶς κόσμος κυκλεῖται.. Il y a, ce semble, dans cette phrase une incorrection : en effet, le pronom ἣν ne se rapporte pas précisément à τὴν ἐβδόμην (sous-entendu : ἡμέραν), c'est-à-dire au 7^e jour hebdomadaire, mais à l'idée beaucoup plus vaste de l'heptade, à laquelle l'auteur attache, comme Philon et en général les Grecs, une très grande importance cosmique (voir pour Clément l. VI, ch. 16, § 137-143, 154, 155). Ce qui confirme notre interprétation, c'est que le texte d'Aristobule, qui, comme nous le verrons, a évidemment été suivi par Clément, dit : δι' ἐβδομάδων δέ καὶ πᾶς ὁ κόσμος κυκλεῖται... δι' ἐβδομάδων, c'est-à-dire par des heptades, non des semaines et encore moins des 7^{es} jours.

avaient tout fait » (ou : toutes choses avaient été faites)¹. Et encore : « Le 7^{me} jour est dans les jours favorables, et le 7^{me} jour est un jour de naissance². » Et : « Le 7^{me} jour est dans les premiers, et le 7^{me} jour est parfait. » Et : « Par sept toutes choses avaient été faites dans le ciel sidéral, apparaissant en cercles par années ordonnées » (ou : ordonnées par années)³.

¹ Ἐξδομάτῃ ἐ' ἡοὶ καὶ οἱ (ou : οἱ) τετίκοντο ἅπαντα. Si on lit οἱ, comme Klotz, on traduit, ainsi que Wilson (*The Writings of Clem. of Alex. translated*, II, Edimburgh, 1869), par : ils avaient tout fait. Si on lit οἱ, datif du pronom personnel, on peut traduire : dans lequel ils avaient tout fait, ou : dans lequel toutes choses avaient été faites, le pluriel τετίκοντο pouvant s'expliquer avec ἅπαντα pour sujet. Cette dernière traduction est celle de Gentianus Hervetus Aurelianus (Paris, 1590), de Vigerus (Paris, 1628) et de Genoude. Le même vers se retrouve, comme nous le verrons, deux fois dans la *Préparation évangélique* d'Ensebe, et chaque fois il a été traduit dans ce même dernier sens par Séguier de S. Brisson (Paris, 1846). Nous aurons du reste à revenir sur ce vers.

² Ἐξδόμη ἰστί γενέθλη. J'ai traduit γενέθλη, qui signifie proprement : naissance, génération, race, origine, comme Gentianus Hervetus et comme de Genoude (le jour de la naissance). Wilson : and the seventh race. Vigerus lie cette citation à la suivante et traduit : ... septima rerum Ortus... — Séguier traduit une fois par : « c'est au 7^e jour qu'est la naissance, » et une autre fois par : « et c'est la 7^e génération ». — Selon Philon, le 7^e jour est κόσμον γενέθλιος, c'est-à-dire le jour anniversaire de la naissance du monde (*mundi natalis*. *De Mose*, I. III, p. 167 de l'édition Mangey). « Il pourrait, dit-il (*De septenario*, ibid. p. 26), être très justement appelé γενέθλιος τοῦ κόσμου, c'est-à-dire le jour de naissance du monde, puisqu'en ce jour, où l'œuvre du Père apparut comme parfaite et composée de parties parfaites, il est ordonné de s'abstenir de toute œuvre. » Philon dit ailleurs, dans la même dissertation (p. 284), que chez les Israélites « le bœuf lui-même, en se reposant le jour du sabbat, célèbre le jour de naissance du monde. » Nous avons déjà vu (p. 35) que le même auteur dit encore : « Le sabbat mérite véritablement d'être appelé la fête καὶ μονήν πάντημον καὶ τοῦ κόσμου γενέθλιον, » c'est-à-dire, selon la traduction que nous avons donnée, « et la seule fête générale et la fête commémorative de la naissance du monde. »

³ Ἐπὶ δὲ πάντα τέτυκτο ἐν οὐρανῷ ἄστεράωντι Ἐν κύκλοις φανέντ' ἐπιτελλομένοις ἰναιτοῖς. Ces deux vers ne sont pas faciles à traduire. Gent. Hervetus : Sidereo in coelo septem perfecta fuere orbibus, Omnia quae apparent volentibus annis. Vigerus : Omnia sidereo septena videntur in orbe, Motibus et propriis certos voluntur in annos. Wilson : Now all the seven made in starry heaven, in circles shining as the years appear. De Genoude !

» § 109. Les élégies de Solon exaltent aussi extrêmement l'heptade ¹. »

Ces lignes de Clément se retrouvent deux fois, sauf quelques modifications, dans la *Prép. évang.* d'Eusèbe (l. XIII, c. 12, 13), mais la 1^{re} fois (c. 12) à la fin d'une longue citation d'Aristobule, dit « philosophe hébreu » (fin du chap. 11) ; la 2^{de} fois, comme faisant partie d'une citation de Clément. A la fin du chap. 12, Eusèbe dit expressément : « Toutes ces citations sont tirées d'Aristobule, semblables à ce que Clément a dit sur le même sujet : vous allez en juger par ce qui suit. »

Les quelques modifications auxquelles nous avons fait allusion, sont surtout celles-ci : 1^o Les vers attribués par Clément à Callimaque, le sont par Aristobule à Linus ; 2^o On ne trouve pas dans Aristobule la 2^{de} citation d'Homère faite par Clément. Il n'en est pas moins évident que Clément lui-même, sans en avertir, n'a guère fait que citer Aristobule.

Mais, avant de revenir sur les citations faites par Clément et Aristobule, recherchons qui était celui-ci.

« Aristobule, philosophe juif, dont le nom nous a été transmis par Eusèbe et S. Clément d'Alex., dit Ad. Franck dans son *Diction. des Sciences philosoph.* ², florissait dans cette dernière

Tous les astres qui roulent dans les plaines de l'air et accomplissent leur révolution annuelle ont été créés en 7 jours. Séguier, d'abord : Tout dans le ciel étoilé est renfermé dans le nombre 7 : les planètes errantes dans leurs orbites, et la révolution des ans ; puis : Toutes choses dans le ciel étoilé ont été faites par 7, comme on le voit dans les globes qui par leur cours remplissent l'année. Bentley pense qu'il faut lire ainsi les deux derniers mots : περιπλομένων ἐνιαυτῶν (d'après Valckenaër : *Diatribè de Aristobulo*, Leyde, 1806, rééditée à la suite de la belle publication du texte grec de la *Prép. évang.* d'Eusèbe, avec la traduction latine de Vigerus, Oxford, 1843, t. IV, p. 445). Περιπλόμενος, pour περιπεύμενος, de περιπέλωμαι, entourer, faire sa révolution. On trouve dans Homère περιπλομένων ἐνιαυτῶν : dans le cours des années.

¹ .. σφόδρα τὴν ἑβδομάδα ἐκθειάζουσιν.

² Comp. *Prép. évang.* d'Eusèbe, trad. par Séguier, II, p. 647, note 5 — et surtout Zeller, *Die Philosophie der Griechen* ³, 3. Th., 2. Abth., 1881, p. 257-264. Il place Aristobule exactement à la même date que Franck. Selon Valckenaër (p. 359), qui a fait sur Aristobule une étude si approfondie, il était très connu à Alexandrie vers l'an 175 av. C.

ville sous le règne de Ptolémée Philométor, c'est-à-dire environ 150 ans avant l'ère chrétienne. Telle est du moins l'opinion la plus probable, car il y a aussi un texte qui le fait vivre sous Ptolémée Philadelphie. Il a composé sur le Pentateuque un commentaire allégorique et philosophique. Cet ouvrage n'est point parvenu jusqu'à nous; mais les deux auteurs ecclésiastiques que nous avons cités plus haut, nous en ont conservé quelques fragments... Aristobule peut être regardé comme le fondateur de cette école moitié perse moitié grecque, dont Philon est la plus parfaite expression, et qui avait pour but, en faisant de l'Écriture une longue suite d'allégories, de la concilier avec les principaux systèmes de philosophie, ou plutôt de montrer que ces systèmes sont tous empruntés des livres hébreux. Pour prouver que toute sagesse vient des Juifs, Aristobule, comme un grand nombre de ses successeurs, ne se contente pas d'expliquer la Bible d'une manière allégorique, il a aussi recours à des citations falsifiées. C'est ainsi qu'il rapporte un fragment des œuvres d'Orphée, où cet ancien poète de la Grèce parle d'Abraham, des dix commandements de la Loi¹... »

Reprenons maintenant les principales citations².

La première citation d'Hésiode est le vers 770 de *Opera et dies*; mais d'après le contexte, il y est question du 7^{me} jour, non de la semaine, mais du mois, jour consacré, comme nous le relèverons plus tard, à Apollon, en souvenir de sa naissance. Voici en effet la traduction du passage d'où le vers est tiré³ : « Observe les jours d'après l'ordre établi par Jupiter, pour les apprendre à tes esclaves; le 30^{me} jour du mois est le plus convenable pour l'inspection de leur travaux et le partage de leur salaire, lorsque les peuples rassemblés entendront les arrêts de la justice. Voici les jours qui viennent du prudent Jupiter :

¹ Voir Eusèbe, *Prép. évang.*, l. XIII, ch. 12 et dans la traduction de Séguier, p. 648, note 7.

² Comp. Trad. de la *Prép. évang.*, par Séguier, II, 152., 655; Oehler, *Real-Encyklop.*,¹, XIII, p. 195; Lotz, *Quaestiones*, p. 14, et surtout Valckenaer.

³ *Panthéon littéraire. Les petits poèmes grecs*, traduits sous la direction d'Aimé Martin, Paris, 1840, p. 150.

d'abord le 1^{er} de la nouvelle lune, le 4^{me} et le 7^{me}, jour sacré où Latone enfanta Apollon au glaive d'or. »

La 2^{de} citation d'Hésiode n'a aucune force probante.

La 3^{me} citation d'Homère : « C'était le 7^{me} jour, dans lequel tout fut accompli », a ceci de très fâcheux que dans le texte homérique il est parlé non du 7^{me} jour, mais du 4^{me} ¹. En outre, il s'agit tout simplement des préparatifs d'Ulysse pour son départ de l'île de Calypso : au bout de 4 jours ils sont terminés et d'après le vers suivant, « le 5^{me} jour, » le héros reçoit de la déesse la permission de quitter son île.

Les trois autres citations d'Homère sont reconnues supposées et de fabrication judéo-grecque ².

Les trois fragments allégués par Clément comme étant de Callimaque, étaient attribués par Aristobule à Linus.

Callimaque était un poète grec, né à Cyrène environ 270 ans avant Christ, et qui vécut à Alexandrie sous le règne de Ptolémée Philadelphie. De ses nombreux ouvrages il ne reste que des Hymnes et des Epigrammes, et l'on n'y retrouve pas les vers que lui attribue Clément ³.

Linus était un personnage beaucoup plus ancien, mais il se présente à nous sous un aspect extrêmement mythique ⁴. « Que le nom de Linus soit pseudonyme, dit Séguier ⁵, il n'y a aucun doute, non plus que pour tous les vers qu'on lui attribue ; mais

¹ Τέτατον ἡμαρ ἦν, καὶ τῷ τετέλεστο ἅπαντα. *Odyss.* V, v. 262. Ed. Wolf. Lipsiae, 1807.

² *Prép. évang.*, trad. par Séguier, II, p. 652 ; Oehler, *Real-Encyklop.* ¹, XIV, p. 195 ; Lotz, *Quaestiones*, p. 14 ; et surtout Valckenaer, p. 447-450.

³ Voir Bétant, *Choix de poésies grecques*, Genève, 1850, p. 119. Comp. *Panth. littér. Les petits poèmes grecs*, p. 343-348.

⁴ Hésiode, l'auteur le plus ancien qui en parle, le dit fils d'Uranie. Selon Diodore de Sicile, il aurait été le maître en musique d'Hercule et d'Orphée. Apollodore le dit fils de Calliope. D'après Pausanias, il y aurait eu deux Linus : l'un, fils d'Uranie et petit-fils de Neptune, qui aurait été tué comme rival par Apollon ; l'autre, fils d'Isménios (c'est-à-dire d'Apollon), qui aurait été tué par Hercule, son élève. Selon Hérodote, le cantique dit de Linus et relatif à ses malheurs, se chantait non seulement en Grèce, mais encore en Egypte, en Phénicie, en Chypre et dans d'autres pays, (Voir *Panth. littér.*, *Les petits poèmes grecs*, p. 626).

⁵ Trad. de la *Prép. évang.*, II, p. 653, note 20. Comp. p. 655, note 35.

qu'on lui ait substitué celui de Callimaque dans saint Clément et que Bentley n'ait pas relevé cette erreur ou cette fraude et y ait adhéré dans sa publication des fragments de ce poète, voilà ce qui a surpris avec juste raison, tous les critiques. »

Enfin, quant aux élégies de Solon, dont il est question comme « exaltant aussi extrêmement l'heptade », nous connaissons en effet une remarquable poésie de cet illustre Grec sur la vie humaine, comme composée au plus de 10 phases comptant chacune 7 années¹.

Ce que nous venons de constater au sujet des fragments cités par Clément et Eusèbe soulève plusieurs questions assez délicates de critique et de moralité littéraires. Il y a là des falsifications d'interprétation et même de texte, dont Aristobule semble avoir été l'auteur, et c'est ce qui explique peut-être, au moins en partie, comme le pense Valckenær (p. 425), pourquoi Philon, qui cependant relève d'Aristobule à tant d'égards, ne le cite jamais. En outre, on ne comprend pas comment Clément a si légèrement fait des emprunts à Aristobule, sans même le dire, ni comment il attribue à Callimaque ce qui selon Aristobule était de Linus.

D'autre part on se demande comment Eusèbe a pu citer de pareils morceaux d'Aristobule et de Clément sans paraître se douter de leur caractère suspect².

Mais ce que nous avons surtout à relever, c'est que les cita-

¹ On peut lire cette élégie dans l'*Anthologia graeca* de Nic. Bachius, Hannoverae, 1838, et la traduction dans le *Panth. litter.*, *Les petits poèmes grecs*, p. 267. Elle a été citée in-extenso par Clément d'Alexandrie, *Strom.* VI. ch. 16, § 143; et Philon y avait déjà fait allusion : *De mundi opif.*, I, p. 25, édit. Mangey.

² Zeller a écrit au sujet d'Aristobule et de ses citateurs des lignes sévères, très propres à faire sentir aux apologistes le respect qu'ils doivent toujours avoir pour toute vérité : « Pour faire recommander par des autorités helléniques les institutions juives, dit-il (p. 261), il avait supposé des vers d'Orphée et de Linus, d'Homère et d'Hésiode ou profité d'interpolations qui avaient été faites par d'autres et qui trahissent si ouvertement leur origine juive qu'on ne sait pas ce qui doit le plus étonner : l'effronterie du falsificateur ou la légèreté des théologiens juifs et chrétiens qui pendant près de 2000 ans ont su se soustraire à l'évidence. »

tions de Clément et d'Eusèbe ne prouvent d'aucune manière que les anciens Grecs aient célébré un 7^{me} jour hebdomadaire, ni même aient connu la semaine. Et ce résultat nous surprend d'autant moins qu'on est bien renseigné sur la manière dont ils divisaient généralement le mois¹. Ils le divisaient, en effet, non pas en semaines, mais en décades (δεχήμερον), comme cela apparaît déjà dans Hésiode², et principalement chez les Athéniens.

La 1^{re} décade s'appelait le commencement du mois (μὴν ἰστούμενος); la 2^{de}, le milieu du mois (μὴν μετῶν); la 3^{me}, qui comptait 9 ou 10 jours suivant le nombre des jours mensuels, la fin du mois (μὴν λήγων ou φθίνων).

Le 1^{er} jour de la 1^{re} décade s'appelait la nouvelle lune ou nouménie, les autres jours étaient dits le 2^d, le 3^{me}, etc., du « mois commençant. »

Les jours de la 2^{de} décade étaient appelés le 1^{er}, le 2^d, etc., du « milieu du mois »; mais le 15^{me} jour du mois avait aussi un nom spécial, celui de διχομηνία ou moitié du mois.

Quant aux 9 ou 10 jours de la 3^{me} décade, tantôt ils étaient désignés comme le 1^{er}, le 2^d, etc., du « mois finissant », le dernier étant considéré comme 30^{me}, sauf erreur possible d'un jour, et étant appelé en conséquence la trentaine (τριακῆς), de même que le 20^{me} jour était appelé la vingtaine (εἰκάς); tantôt ils étaient comptés comme le 1^{er}, le 2^d, etc., après la vingtaine (ἐπ'εικάδι); tantôt ils étaient comptés à rebours, le 21^{me} jour étant appelé le 9^{me} du « mois finissant »; le 22^{me}, le 8^{me}, etc. Le 29 ou le 30 avait aussi un nom spécial correspondant à ceux du 1^{er} et du 15, à savoir celui de ἐνὴ καὶ νέα, la vieille et la nouvelle lune.

Ajoutons cependant que le savant moderne qui a peut-être le plus étudié l'histoire ancienne de la Grèce et dont l'autorité est de premier ordre, estime que les Grecs ont eu primitivement la semaine de 7 jours et qu'ils ont ensuite emprunté la

¹ Voir Ideler, I, p. 88, 257, 279; *Dict. des antiquités grecques et romaines*, sous la direction de Ch. Daremberg et Edm. Saglio, t. II, 2^e partie, Paris 1887, Art. *Calendrier*, par Ch. Ruelle; etc.

² Ideler, I, p. 257.

décade aux Egyptiens. « Parmi les institutions de la Grèce concernant la vie publique qu'on a attribuées à une origine égyptienne, dit Ern. Curtius¹, on peut citer d'abord la division du mois en 3 décades, qui a remplacé de bonne heure, chez les Athéniens notamment, la semaine sémitique de 7 jours primitivement suivie et dont quelques traces sont encore visibles. Ce changement est certainement dû aux prêtres, puisqu'ils ont toujours réglé la distribution du temps². »

B. SEMAINE ET CÉLÉBRATION D'UN 7^e JOUR

HEBDOMADAIRE CHEZ LES ROMAINS

On a souvent rapproché du sabbat la fête romaine des Saturnales. On y était d'autant plus porté que la connaissance et l'adoption de la semaine planétaire se répandirent rapidement dans l'empire romain et que parmi les jours de cette semaine celui de Saturne coïncidait précisément avec le sabbat, de telle sorte que le même jour était appelé assez indifféremment par des écrivains fort divers sabbat et jour de Saturne.

Mais on ne peut guère insister sur ce rapprochement.

1^o Les Saturnales étaient une fête essentiellement ancienne et romaine, tandis que la dénomination du jour de Saturne était en Italie d'importation étrangère et relativement récente.

2^o Le Saturne romain, dieu des Saturnales, apparaît comme fort différent de l'Adar des Chaldéens et même du Kronos des Grecs, bien que ces deux derniers fussent appelés aussi Saturne par les Romains.

3^o La fête n'était point hebdomadaire, mais annuelle.

4^o Elle peut renfermer quelque lointain souvenir de la vie paradisiaque, souvent appelée par les païens l'âge d'or, mais il est difficile d'y voir un rapport avec le repos du 7^{me} jour. Il y en aurait un cependant, mais fort éloigné, si, comme l'ont

¹ *Histoire grecque*, traduction de Bouché-Leclercq, t. II, 1881, p. 64.

² Curtius ajoute en note : « Sur la décade, voyez E. Curtius, *Jonier vor der ionischen Wanderung*, p. 50... Pétersen (*Geburtstagsfeier bei den Griechen*, p. 242), attribue l'introduction de la semaine de 10 jours à Solon. »

admis des auteurs très anciens et compétents¹, les Saturnales étaient primitivement une fête de sept jours.

L'institution des Saturnales nous paraît donc avoir peu de rapport avec la semaine et le repos du 7^{me} jour, mais il en est autrement de l'institution des *nundinae* (*nundinae*), elle aussi profondément romaine et très caractéristique.

Rappelons d'abord brièvement comment les Romains divisaient le mois par le moyen des calendes, des ides et des nones.

Le jour des *calendes* était le 1^{er} jour du mois et il était ainsi désigné parce qu'en ce jour, dans les temps anciens, un prêtre, après l'observation de la nouvelle lune et l'offrande d'un sacrifice, *proclamait* au Capitole devant le peuple s'il devait y avoir cette fois 5 ou 7 jours entre celui des calendes et celui des nones, ces deux jours y compris, si les nones tomberaient sur le 5 ou le 7 du mois.

Ne l'oublions pas en effet : quand les Romains mesuraient l'intervalle qui séparait 2 jours placés à quelque distance l'un de l'autre, ils comptaient dans l'intervalle non seulement le jour du point de départ, le *terminus a quo*, mais encore celui du point d'arrivée, le *terminus ad quem*². Dans ce qui va suivre, nous suivrons en général le même procédé.

Le prêtre prononçait donc 5 ou 7 fois la formule : *Dies te quinque (ou septem) calo, Juno Novella*, suivant que l'intervalle entre les calendes et les nones était de 5 ou de 7 jours³.

Par contre, il y avait invariablement 9 jours entre les nones

¹ *Idonei auctores*, dit Macrobe avant de les citer : *Saturn.* I, 9 ; dans l'édition des œuvres de Macrobe imprimée à Lyon en 1585, p. 285. Telle est aussi l'opinion de Preller qui dit p. 286 de la trad. franç. de sa *Mythologie romaine* : *Les dieux de l'ancienne Rome*. Paris 1865, : « De tout temps, à ce qu'il semble, on a célébré les Saturnales pendant 7 jours... il en demeura ainsi pendant toute l'histoire romaine, malgré certaines prescriptions des empereurs. » — Voir, pour plus de détails sur ce que nous savons des Saturnales et de Saturne romain, l'Appendice IV.

² Ideler, II, p. 129.

³ Macrobe, *Saturn.*, I, chap. 15, p. 322 ; Ideler, II, p. 39. Comp. Varron, *De ling. lat.* VI, 4, d'après Ruperti, *Handb. der röm. Alterth.*, Hannover, 1842, II, p. 614, note 2.

et les ides ; les ides tombaient sur le 13 ou sur le 15, suivant que les nones étaient le 5 ou le 7. Le jour des nones (*nones*), était ainsi appelé, suivant une étymologie très recommandée¹, parce qu'il était le 9^{me} jour avant les ides. On comptait à reculons, soit les jours entre les calendes et les nones, soit ceux qui séparaient les nones des ides : les premiers à partir des nones, les seconds à partir des ides.

Les ides partageaient le mois en deux parties à peu près égales et de là le nom de ce jour, venu peut-être d'un mot étrusque *iducare*, signifiant diviser². Le mot ides (*idus*) correspondrait alors à l'expression *διχομηνία*, dont les Grecs se servaient pour désigner la pleine lune. Les jours qui suivaient les ides, étaient comptés à partir des calendes du mois suivant.

Les calendes correspondaient évidemment à la nouvelle lune ; les ides, à la pleine lune et les nones, au 1^{er} quartier.

Les calendes et les ides étaient des jours religieux, consacrés par des sacrifices : les calendes, à Junon et les ides, à Jupiter. Mais on ne peut pas en dire autant des nones³.

Quant aux *nundines*, qui avaient un certain rapport avec les nones et peut-être se confondaient avec elles à l'origine, elles étaient, comme les ides, consacrées à Jupiter.

Bien que deux *nundines* consécutives fussent séparées par

¹ Ideler II, p. 42. C'est la 1^{re} des étymologies mentionnées par Varron *De ling. lat.*, VI, 4 (d'après Ruperti, II, p. 614, note 2), et la 2^e de celles qu'indique Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 15, p. 323. Cette étymologie est pour Guigniaut « certainement la véritable. » (*Religions de l'antiquité* par Creuzer, trad. franç. par Guigniaut, II, p. 1186.)

² Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 15, p. 324. Ruperti, II, p. 614. O. Müller, *Die Etrusker* ; neu bearbeitet von W. Deecke, 1877, II, p. 302. Mais Deecke, d'après une note, se range à l'avis de Corssen, qui rattache le mot *ides* à un radical signifiant briller, brûler, et, par conséquent, à l'éclat de la pleine lune.

³ Ovide, *Fastes*, I, 55 : *Vindicat Junonis cura kalendas ; Idibus alba Jovi grandior agna cadit. Nonarum tutela deo caret.* Selon O. Müller (II, p. 302), il est certain que déjà chez les Etrusques les ides étaient consacrées à Jupiter. — D'après Varron et Macrobe, le jour des nones avait cependant une certaine signification religieuse, car c'était alors que le « roi des sacrifices » (*rex sacrorum*) annonçait au peuple les fêtes du reste du mois. O. Müller, II, p. 303.

un intervalle de 9 jours, comme le nom même l'indiquait (*nono quoque die*)¹, il en résultait une semaine de 8 jours².

On parle quelquefois de cette institution comme surtout propre aux campagnards, qui travaillaient 7 jours dans les champs, puis venaient en ville le 8^{me} (comme nous dirions) pour vendre et acheter, ce jour étant un vrai jour de marché. Mais les nundines avaient aussi de l'importance au triple point de vue civil, politique et religieux.

D'abord c'étaient des jours *fasti*, c'est-à-dire des jours de tribunal, dans lesquels les rois eux-mêmes rendaient la justice³; puis plus tard, les préteurs.

En second lieu, les campagnards venaient alors à Rome pour prendre connaissance des projets de loi et, s'il y avait lieu, pour voter à leur sujet. Une loi promulguée l'an de Rome 656 stipulait que tout projet de loi devait être soumis à l'examen de tous les citoyens un *trinundinum*, c'est-à-dire l'espace qui séparait trois nundines, soit 17 jours⁴.

Enfin, chaque nundine on immolait à Jupiter un bélier dans la *Regia Flaminica*⁵.

Les nundines étaient-elles des jours fériés (*feriæ*), c'est-à-dire des jours de fête (*festi*)? La question a été résolue contradictoirement par les Romains eux-mêmes, comme on peut le voir dans Macrobe⁶. Mais il explique très bien cette divergence d'opinions par une citation de Granius Licinianus : « Les nundines étaient des jours fériés consacrés à Jupiter (*Jovis ferie*), puisque chaque nundine, on a coutume d'immoler un bélier à Jupiter; mais, d'après la loi Hortensia, elles devinrent des jours fastes, afin que les campagnards qui venaient en ville pour la nundine (*nundinandi causâ*), pussent y terminer leurs différends. » Ainsi, reprend Macrobe, ceux qui disent que les nun-

¹ Ideler, II, p. 136. *Nundinae*=*novendinae*, dit J. Grimm. (*Deutsche Mythologie*³, I, 1854, p. 111.)

² Ideler, II, p. 136. Lotz, *Quaestiones*, p. 12. Schrader, *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 343.

³ Ruperti, II, p. 615, Varron, *De ling. lat.*, VI, 4 (d'après Ruperti, p. 614).

⁴ Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 16, p. 332. Ideler II, 136.

⁵ Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 16, p. 332.

⁶ Ibid., p. 331.

dines sont des jours fériés ont pour eux l'antiquité, et leurs adversaires ont raison pour les temps postérieurs à la loi.

Le caractère religieux des *nundines* était donc très ancien.

Les opinions étaient partagées sur l'origine des *nundines*. Les uns la rapportaient à Romulus, lorsqu'il appela Tatius à partager la royauté; d'autres, à l'Etrusque Servius Tullius. Suivant d'autres, parmi lesquels Varron, le jour des *nundines* aurait commencé à être célébré après l'expulsion des rois¹. Il ne serait peut-être pas difficile de combiner là aussi les diverses opinions, en tenant compte du développement de l'institution.

Tandis que les *calendes*, les *nones* et les *ides* dépendaient du mois, les *nundines*, au moins telles quelles étaient déjà célébrées de très bonne heure, étaient complètement indépendantes du mois et même de l'année, comme nos semaines et nos dimanches.

Seulement on évitait soigneusement qu'elles tombassent sur les 1^{res} *calendes* de l'année et sur les *nones*². Après l'expulsion des rois, dit-on, le peuple romain célébrait avec la plus grande ardeur tous les jours de *nones*, parce qu'on pensait que Servius Tullius était né un de ces jours et qu'on en ignorait le mois. Aussi les magistrats, craignant que la multitude assemblée en un jour rentrant à la fois dans les *nones* et dans les *nundines* ne fit quelque soulèvement pour rétablir la royauté, décidèrent-ils de séparer à jamais les deux jours. Dans ce but, ou pour empêcher les *calendes* de janvier de tomber sur une *nundine*, on ajoutait ou l'on retranchait un jour dans l'année. On changeait ainsi le nombre des jours d'un mois et même d'une année, mais on respectait l'ordre des *nundines*.

Dans les calendriers romains, la semaine de 8 jours, avec la *nundine* qui la terminait, était désignée par les huit premières lettres de l'alphabet, appelées pour cette raison *lettres nundinales*, à peu près comme les 7 jours hebdomadaires sont indiqués dans nos calendriers par les initiales des noms de ces jours. Et il en était pour les *nundines* comme il en est ac-

¹ Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 16, p. 332.

² Ibid., ch. 13, p. 314. Ideler, II, 62, 133, 137.

tuellement pour nos dimanches ; elles ne tombaient pas toutes les années sur les mêmes quantièmes du mois, et ces variations constituaient un certain cycle analogue à celui qui, pendant une période de 28 ans, régit le rapport de nos dimanches avec les quantièmes¹.

Les Etrusques, à qui les Romains devaient le nom des ides, avaient aussi des nones ; mais il en avait plusieurs dans chaque mois². On en a conclu avec assez de probabilité, que les nundines venaient des Etrusques, que primitivement elles étaient identiques aux nones et que la séparation se fit plus tard³, peut-être après l'expulsion des rois : les nones restant purement mensuelles et étant réduites à l'unité pour chaque mois, les nundines, au contraire, étant indépendantes du mois et revenant rigoureusement tous les 9 jours. Ce serait un jour de nones qui aurait déterminé la première des nundines et qui aurait ainsi présidé à leur organisation perpétuelle⁴. A l'origine, les nones se seraient donc confondues avec les nundines pour ne former qu'une seule institution, appelée probablement les nones ; puis, cette institution se serait bifurquée chez les Romains, en devenant, d'un côté, les nones, qui auraient conservé certains caractères de l'institution, mais n'auraient plus eu lieu qu'une fois par mois et auraient aussi perdu presque tout leur caractère religieux et, de l'autre, les nundines qui se seraient affranchies du mois et auraient hérité de la meilleure part des anciennes nones.

Les nundines étaient très soigneusement observées. *Nundinas quoque vestras nescire me fateor, de quibus observatio tam diligens, tam cauta, narratur*, dit l'égyptien Norus, dans le dialogue des *Saturnalia*⁵. Elles durèrent jusqu'à ce qu'un édit

¹ Ideler, II, p. 137. Noël, *Diction. latin-français*, 1833, p. 1001. Arago, *Astronom. popul.*, IV, p. 715.

² Macrobe, *Saturn.*, I, ch. 15, p. 323 : *Apud Tuscos nonae plures habebantur : quod nono die regem suum salutabant et de propriis negotiis consulebant.*

³ Voir O. Müller, II, 303.

⁴ Ideler, II, p. 137. Ruperti, II, p. 617.

⁵ I, ch. 15, p. 321.

de Constantin les eût remplacées par nos dimanches¹. Mais même alors elles ne disparurent pas complètement et l'on a trouvé un calendrier, probablement du 4^{me} siècle², qui indique à la fois les nundines et les dimanches. Les nundines ne disparurent que depuis un édit de Théodose, qui prescrivit la célébration exclusive du dimanche³.

En résumé, l'institution des nundines paraît si remarquable qu'on ne saurait la comparer qu'à celle de la semaine et du sabbat chez les Chaldéens. Si, d'un côté, ceux-ci ont conservé en général le vrai nombre des jours de la semaine, le nom même de sabbat et le repos comme caractère fondamental du 7^{me} jour hebdomadaire, en revanche, la semaine n'est point chez eux indépendante du mois, comme elle l'est chez les Romains, et chez ceux-ci le dernier jour de leur semaine de 8 jours a bien un caractère religieux.

Terminons par deux citations d'éminents spécialistes, intéressantes à plus d'un égard pour notre étude.

« L'observation des 4 phases lunaires, aussi ancienne que l'humanité, dit Mommsen⁴, a donné naissance au mois et à la semaine, incontestablement la plus ancienne division du temps déjà pour nos ancêtres les plus reculés, comme le prouvent le calendrier romain et même encore le calendrier actuel, dans lesquels la semaine est un élément hétérogène, en quelque sorte conservé seulement comme mémorial. Aussi longtemps que le calcul du temps fut déterminé par l'observation immédiate du disque tour à tour croissant ou diminuant, le quart de la lunaison, qui, comme on le comprend, devait se mesurer en jours entiers, alternait inégalement entre 7 et 8 jours, puis-

¹ D'après Ideler, II, p. 138, il est dit de cet empereur, dans une inscription gravée sur la pierre: *Provisione etiam pietatis suae nundinas die Solis perpeti anno constituit.*

² Il a été publié dans le *Comment. de Bibliothecâ Crasareâ Vindobonense*, lib. IV, p. 277, et dans le 8^e volume du *Thesaurus* de Gravius (Ideler, II, p. 140.) — Constantin est le dernier empereur dont le jour de fête y soit signalé.

³ *Codex Theodosianus*, I, II, tit. 8.

⁴ *Die römische Chronologie bis auf Cäsar*², Berlin, 1859, p. 228, au début du 3^e Beilage: *Die römische Woche und die dies fasti.*

que le mois synodique dure 29 jours 12 h. 44' et le quart de la lunaison, environ 7 jours $\frac{3}{8}$. L'année lunaire de 354 jours se compose ainsi de 30 semaines de 7 jours et 18 semaines de 8 jours. Ainsi s'expliquent les différentes institutions de la semaine, soit qu'on puisse historiquement les rapprocher les unes des autres, soit qu'elles se soient développées simultanément sous l'influence des mêmes causes. Comme on le sait, l'Orient connaît depuis les plus anciens temps la semaine de 7 jours et, à ma connaissance, aucune trace de la semaine de 8 jours ne s'y est conservée. En Grèce, toute l'institution a complètement disparu avec la plupart de celles qui remontent à la plus haute antiquité, à moins toutefois qu'on ne reconnaisse dans la période de l'*octaétéride* une semaine d'années. Mais en Italie la semaine se présente de la manière la plus antique et la plus intéressante. La semaine latine est de huit jours et elle porte en conséquence le nom du 9^{me} jour (*nundinum*). Ici pourtant s'est conservée une trace d'ancienne hésitation dans l'antique institution, puisque le nom de la fille devait être donné le 8^{me} jour après la naissance, et le nom du garçon, le 9^{me} : c'est-à-dire, dans le 1^{er} cas, après une semaine de 7 jours, et dans le 2^d, de 8 jours. »

Nous ne pourrions pas nous approprier tout ce que dit à ce sujet Mommsen. Nous ne croyons pas, en particulier, que l'institution de la semaine ait été fondée sur la seule observation des phases de la lune. Pour nous, dans les racines mêmes de l'institution, s'entre-croisent souvent l'influence d'une tradition primitive et celle de l'observation des phases lunaires, sans qu'on puisse toujours démêler ce qui tient à l'une ou à l'autre influence, cette observation, du reste, nous paraissant se rattacher elle-même à la tradition primitive¹.

Mais l'appréciation que fait Mommsen de la semaine romaine, la manière dont il relie cette semaine de 8 jours, non moins que celle de 7, aux phases de la lune, l'hésitation dont il croit reconnaître des traces, entre ces deux semaines, le contraste qu'il signale entre les Grecs et les Romains, ces derniers étant

¹ Gen. I, 14. Voir p. 11-14.

de beaucoup les plus conservateurs, tout cela nous paraît d'un haut intérêt.

Notre seconde citation sera tirée de Huschke¹, qui a beaucoup étudié « la vieille année romaine et ses jours », et qui est loin d'être toujours d'accord avec Mommsen. Entre autres, il ne comprend pas comme lui la lutte qui aurait eu lieu, dans les premiers temps de l'Etat romain, entre la semaine de 7 jours et celle de 8, et le point de vue qu'il expose est très digne d'être signalé. S'appuyant sur un fragment d'un ancien calendrier sabin-romain, communiqué par de Rossi à Mommsen, calendrier qui est de l'époque des premiers empereurs et où se trouvent juxtaposées les deux semaines, celle de 7 jours avant celle de 8², Huschke prétend que les Sabins avaient primitivement la semaine de 7 jours et que, devenus Romains, ils la conservèrent comme droit municipal. En faveur de cette opinion, il cite plusieurs traces qu'aurait laissées dans les coutumes romaines la semaine primitive des Sabins. Il signale en particulier cette même coutume de donner le nom de famille au garçon 8 jours après sa naissance, à la fille 7 jours après, et il allègue à l'appui de son interprétation le fait que depuis l'enlèvement des Sabines, on comparait volontiers le rapport entre Romains et Sabins aux relations conjugales (p. 293).

Mommsen a expliqué la mention de la semaine de 7 jours dans le calendrier susmentionné, d'abord par l'influence de la semaine orientale, puis par celle d'une superstition privée³.

Schrader, en 1874, ne se prononçait pas entre Mommsen et Huschke; de même Lotz, en 1883⁴. Nous inclinons pour l'opinion de Huschke.

C. UNE COSMOGONIE ÉTRUSQUE

Si, comme nous l'avons vu (p. 173), les Etrusques avaient, avec l'institution des nones, celles de la semaine de 8 jours,

¹ *Das alte römische Jahr und seine Tage*. Berlin, 1869.

² Mommsen, *Römische Chronologie*, p. 230, 313.

³ *Römische Chronologie*, p. 313. Huschke, p. 274.

⁴ *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 343, note 2. — *Quaestiones*, p. 15, note 1.

et d'une certaine solennisation du 8^e jour, nous ne pouvons passer sous silence une cosmogonie étrusque transmise par Suidas¹.

En voici la traduction : « Le Dèmiurge, Dieu de l'univers, a trouvé bon d'assigner à l'ensemble de ses créatures une durée de 12 millénaires d'années et de les répartir entre ce qu'on appelle les 12 demeures². Dans le 1^{er} millénaire, il a fait le ciel et la terre ; dans le 2^d, le firmament ; dans le 3^{me}, la mer et les eaux qui sont sur la terre ; dans le 4^e, les deux grands luminaires ; dans le 5^e, les âmes (ou les vies) des oiseaux, des reptiles et des autres animaux qui vivent dans l'air, sur la terre et dans l'eau ; dans le 6^e, l'homme. Il paraît donc que les 6 premiers millénaires se sont écoulés avant la formation de l'homme et que la race humaine continuera de vivre pendant les 6 autres millénaires, de telle sorte que tout le temps jusqu'à la consommation (*μέχρι τῆς συντέλειαι*) serait de 12 millénaires. » — « C'est là, dit Creuzer, la grande année, à l'expiration de laquelle toutes les étoiles se retrouvent dans la même constellation qu'elles occupaient à la fin de la période précédente. »

Heyne (1729-1812) a contesté l'authenticité de cette cosmogonie : il y voit un thème astrologique d'une époque fort tardive et l'attribue même à un chrétien³. Mais Creuzer déclare

¹ *Lexicon græce et latine*, édit. Bernhardt, Halle 1853, t. II, p. 1247, art. *Τετάρτη χθονὶ καὶ Τετάρτῃ, ἃ λέγονται Τοῖσκι*. La cosmogonie est introduite par ces mots : *Ἰσχυρὸν δὲ παρ' αὐτοῖς ἔμπροσθεν ἀπὸ συντελείας αὐτῆς γὰρ τὴν δημιουργίαν*.... On ignore l'écrivain auquel il est fait ainsi allusion. Suidas est un lexicographe grec, qui vécut probablement entre le 9^e et le 10^e siècle et qui nous a conservé dans son *Lexique* beaucoup de fragments d'auteurs anciens (*Biographie universelle*). — Cp. O. Müller, *Die Etrüsker*, t. II, 33; Creuzer, *Relig. de l'antiq.*, trad. de Guigniaut, t. II, p. 406.

² C'est-à-dire les 12 demeures du soleil ou les douze signes du zodiaque. *Ἐφη γὰρ τὸν δημιουργὸν τῶν πάντων θεὸς δώδεκα χιλιάδας ἐναντῶν τοῖς πᾶσιν αἰτῶν οὐλομένησθαι κτίσμασι, καὶ ταύτας ἐκθεῖναι τοῖς ἐξ ἑκατονταετίας ἑκάστω.* O. Müller : Der Demiurg habe der Welt zwölf Jahrtausende zum Lebensalter anberaumt, und jedes Tausend unter die Herrschaft eines Zeichens des Thierkreises gestellt.

³ *Etrusca antiquitas a commun. libr.* (Comment. Soc. Gott. VII, p. 35). »

qu'il lui est impossible de déférer à cette opinion. « D'abord, dit-il, il est toujours fort délicat de juger d'après des mots isolés : toutes les expressions que l'on est en droit d'appeler hellénistiques, parce qu'elles proviennent d'Alexandrie et de l'époque du grand mélange des langues, ne sont point pour cela empruntées à la Bible. — Ensuite, on peut voir par le passage de Plutarque cité plus haut¹ et où il est parlé très positivement d'âges assignés aux hommes selon la doctrine étrusque, que l'auteur, quel qu'il soit, du récit qui nous occupe, n'a point détourné le sens de la tradition. — Heyne avoue lui-même que les anciens Perses avaient une croyance semblable. En effet, rien de plus frappant que le rapport de la cosmogonie des Etrusques avec celle des Parsis. Dans les deux systèmes se retrouvent les 12 millénaires, divisés également d'après les 12 demeures du soleil ; et les 12 signes du zodiaque sont les symboles des 12 millénaires. Pareillement, chez les Hindous, le monde doit finir avec l'âge dans lequel nous vivons, après 12 000 années divines écoulées². Quelle route ont pu suivre d'Orient en Occident ces dogmes antiques répandus jusque dans le nord de l'Europe ? Il serait difficile de répondre d'une manière bien précise... Quoi qu'il en soit, ce sont des croyances appartenant à un ordre d'idées généralement reçues dans les systèmes sacerdotaux du monde ancien ; et c'est une raison de plus pour ne pas les refuser aux prêtres étrusques, dont les conquêtes dans le monde intellectuel sont établies par tant d'autres preuves. »

A propos d'O. Müller, qui, dans son ouvrage sur les Etrus-

¹ *Vie de Sylla*, c. 7. Il y est question des idées des Etrusques sur les 8 âges de l'histoire de l'humanité dans le cours de la grande année.

² Guigniaut renvoie ici à ses savantes notes sur les systèmes des anciens Perses, des Égyptiens et des Chaldéens. — Voir aussi ce que nous avons dit (p. 150-157) sur les 6 Gahanbars ou intervalles inégaux dans lesquels, selon les anciens Perses, les divers actes de la création furent accomplis. — Nous verrons plus tard qu'on trouve encore une nouvelle analogie chez les Chinois, selon lesquels il y a pour chaque monde une évolution de 12 phases, qui sont désignées par les 12 heures chinoises du jour entier et dont les 3 premières se rapportent à la création du monde actuel, tandis que les dernières aboutissent à la destruction et au chaos.

ques paru d'abord en 1828, se range à l'avis de Heyne sur la cosmogonie signalée ¹, Guigniaut formule ainsi sa propre opinion (p. 1192) : « Niebuhr aussi remarque ² que l'histoire des Etrusques, pareille à celle des Brahmanes, était comprise dans un grand cycle astronomico-théologique embrassant toute la suite des temps. Une semaine du monde, de 8 jours du monde, était assignée à la race humaine actuellement sur la terre ; chacun de ses jours, à une nation différente. Un jour du monde renfermait 10 siècles, formant un total de 1100 années ³, ensorte que la semaine du monde comptait 8800 ans. Donc la durée d'une année du monde, de 38 semaines ou 304 jours, équivalait à 334 400 ans. — C'est une heureuse conciliation des 8 âges de

¹ Il s'exprime d'une manière très sommaire (p. 39) : Wer kann verkennen, dass hier die Schöpfungsgeschichte der Genesis, welche vielleicht in den Hauptzügen auch Chaldäisch war, mit der Tusksischen Lehre von den Weltaltern (doch so, dass von dieser nicht viel übrig geblieben) verschmolzen worden ist? Auch die hellenistischen Ausdrücke beweisen es entschieden. Genau dieselben Bücher, wenn ich nicht sehr irre, hatte Lutatius Placidus vor sich, der den Urheber des Tusksischen Divination Tages mit Pythagore und Plato zusammenstellt, und ihnen dieselbe Meinung über den höchsten Gott, den Demiurgen (Demogorgon, nach einer Umbildung antijüdischer Gnostiker), zuschreibt. — Dans une note, Müller disait en outre : « Ebenso urtheilt Heyne... Anders Kreuzer... » et dans une autre : « Lutatius Placidus zu Statius *Theb.* IV, 516. Die Stelle hat Heyne *Opusc. Acad.* III, p. 300 commentirt ; » tandis que Deecke remarque, dans une 3^e note, sur la ressemblance fondamentale des cosmogonies bibliques et chaldéennes : « Schon Bunsen (*Bibelw.* V, p. 21..) hat dies nachgewiesen : seitdem ist es durch Entzifferung der mesopotamischen Keilinschriften bestätigt worden. »

² *Röm. Gesch.* ⁴ I, 1833, p. 145..

³ Pour comprendre comment Niebuhr peut ainsi assimiler 10 siècles à 1100 années, il faut savoir que le siècle dont il est ici question n'est pas celui dont nous avons coutume de parler et qui correspond strictement à cent années, mais le *saeculum* étrusque, qui était un peu plus grand, n'avait pas toujours la même longueur et variait entre 105 et 123 années, c'est-à-dire équivalait en moyenne à 110 ans. Selon Müller (II, p. 309..), c'était la durée de la plus longue vie humaine d'une époque ou, plus exactement, de la vie de l'homme qui avait vécu le plus longtemps parmi tous ceux qui étaient nés au début d'un siècle. Cette définition était liée dans l'esprit de Müller à son idée que *saeculum* signifiait primitivement, comme *αἰών*, la durée de la vie humaine, et c'était aussi la

l'humanité ou de la vie des nations, et des 10 siècles ou âges d'homme du peuple étrusque dans l'un de ces grands âges qui sont les jours du monde ; c'est l'accord des deux passages fondamentaux de Varron et de Plutarque¹. — Orioli² pense également que les millénaires de Suidas, les *γῆν* de Plutarque, et les âges de la vie des nations sont une seule et même chose. — Quant à O. Müller, il croit avec Heyne que la grande période cosmique de 12000 ans, donc 6000 embrassent la création du monde, et les 6 autres l'existence du genre humain, résulte d'un amalgame récent de l'histoire de la création dans la Genèse, dont le fond paraît être chaldéen, avec la doctrine étrusque des âges du monde ; mais celle-ci dans une faible proportion. En admettant l'origine chaldéenne de cette conception, transportée en Perse, d'une part, en Etrurie, de l'autre, et liée à l'institution du zodiaque, ne remonterait-elle pas beaucoup plus haut que ne l'a fait remonter O. Müller ? »

Nous ne voudrions pas trop insister sur cette cosmogonie étrusque, dont l'authenticité pleine et entière a été sérieusement contestée, mais, puisqu'elle a pu être défendue tout au moins par Creuzer et Guigniaut, dont les arguments ne sont pas sans valeur, nous devons la signaler³.

définition qu'avait probablement en vue Guigniaut quand il disait : « 10 siècles ou âges d'homme ». Maintenant, d'après Deecke, on explique en général *saeculum* comme signifiant primitivement semence et de là, race, génération. Mais cette question d'étymologie ne change pas l'appréciation de la durée du siècle étrusque, telle que nous l'avons indiquée et telle qu'elle ressort de la donnée de Varron sur les 10 siècles assignés à l'existence de l'Etrurie, d'après Censorin *De die natali* c. 17. Cp. Creuzer, trad. t. II, p. 405. — Niebuhr aide bien à comprendre comment les Etrusques pouvaient ainsi compter par siècles la durée d'un Etat, en tant qu'il fixe ainsi les points de départ de ces siècles. « L'homme, dit-il (p. 146), qui de tous ceux qui étaient nés le jour de la fondation d'un Etat, vivait le plus longtemps, marquait par sa mort la fin du 1^{er} siècle. Le 2^d durait jusqu'à la mort de tous ceux qui vivaient à la fin du 1^{er} siècle, et ainsi de suite. »

¹ Nous avons déjà parlé du passage de Plutarque, p. 178. Quant à celui de Varron, nous y avons fait allusion dans la note précédente.

² « *Opuscoli Letter.* T. I, p. 309. »

³ Von Bohlen dit aussi que Müller a tort d'accuser cette cosmogonie

L'authenticité de la cosmogonie paraît d'ailleurs confirmée par une autre donnée de Varron, qui mérite d'être signalée et qui a été transmise encore par Censorin. « Varron, dit-il¹, rappelle que les Etrusques, d'après leurs livres fatidiques, divisaient aussi la vie de l'homme en 12 heptades, cette vie pouvant, malgré la fatalité et grâce à des conjurations religieuses, être étendue à 12 fois 7 ans. Mais depuis la 80^e année, on ne devait rien demander aux dieux et on ne pouvait rien en obtenir. » Les Etrusques auraient donc divisé en 12 périodes, soit la vie humaine individuelle, soit l'histoire de notre monde. — Et comment ne pas rappeler encore soit que le nombre typique des villes des confédérations étrusques dans l'Etrurie centrale, dans le bassin du Pô et en Campanie, était également de 12²,

d'avoir été imaginée d'après la Genèse (*Das alte Indien*, 2^e Th. 1830, p. 294). — Zöckler, dans l'article Schöpfung de la *Real. Encykl.*¹ (t. XX, p. 721), dit, après avoir résumé la cosmogonie des anciens Perses : « Cette cosmogonie trahit assez clairement une connexion si étroite avec celle des Hébreux qu'on est forcé d'en conclure que les deux proviennent d'une tradition primitive commune, et cela est encore plus vrai d'une cosmogonie analogue des Etrusques transmise par Suidas ». Mais, après avoir exposé celle-ci, il ajoute : « Le rapport avec Gen. I est si frappant que l'on peut à peine se défendre du soupçon que le transmetteur, qui d'ailleurs est de la fin du moyen âge, n'ait puisé dans des sources interpolées sous une influence juive ou chrétienne. » De même la *Bible annotée*, p. 89.

¹ *De die natali*, c. 14: *Etruscis quoque Libris fatalibus aetatem hominis duodecim hebdomadibus describi Varro commemorat: quae duo ad decies septenos annos posset fatalia deprecando rebus divinis proferri; ab anno autem octagesimo nec postulari debere, nec posse a diis impetrari.* J'ai traduit en admettant avec Lindenborgius (*Lugduni Batavorum*, 1642), qu'il faut lire: *quae ad duodecies*, au lieu de: *quae duo ad decies*.

² Voir *L'Etrurie et les Etrusques* par Noël des Vergers, Paris 1862-64, I, p. 149, 168, 210., 241. 271. Il dit p. 168 : « S'il fallait en croire les traditions nationales, c'est au héros éponyme de Tarquinies, à Tarchon, pris pour type de l'initiation des Etrusques à la vie sociale, que serait due la fondation des 12 cités de la grande confédération, ainsi que des 12 colonies qu'elle avait envoyées au delà de l'Apennin. Ce peuple voulait sans doute exprimer par ce mythe l'unité politique et religieuse qui réglait les rapports des hommes entre eux, soumettait tous les actes de la vie humaine aux rites imposés par le législateur, et faisait intervenir à tout propos la volonté du ciel. »

soit que ce nombre était aussi celui des divinités principales mises en rapport avec l'homme, les *dii consentes* ou *complices*, dont les noms étaient bien connus, quoi qu'ils ne nous soient pas tous parvenus, et qu'il faut distinguer des *Aesar* ou dieux suprêmes et cachés (*involuti*), dont le nombre et les noms étaient ignorés¹ ?

Ne manquons pas non plus de constater que, d'après la donnée de Varron susmentionnée, chez les Etrusques chaque période de la vie humaine était septénaire². — On pourrait aussi retrouver le septénaire dans la cosmogonie transmise par Suidas, où apparaissent en fait 7 périodes de l'histoire du monde, les 6 premières correspondant à la création progressive et étant chacune de 1000 ans, la 7^e se rapportant à l'existence du monde ainsi créé et devant durer 6000 ans. Il y aurait là avec le récit génésiaque un nouveau rapport, intime, indirect et d'autant plus remarquable, puisque, d'après ce récit, le 7^e jour est le seul à l'occasion duquel ne revient pas la formule : « Ainsi il y eut un soir et il y eut un matin » (v. 5, 8, 13, 19, 23, 31).

En résumé, nous retrouverions chez les Etrusques ce que nous avons déjà trouvé chez les Chaldéens, à savoir, dans la coutume sociale, une semaine de jours et, dans la cosmogonie, une semaine créatrice, non sans rapport avec la semaine de jours. Dans la cosmogonie étrusque, la semaine créatrice serait mieux marquée que dans la cosmogonie chaldéenne, du moins dans le peu que nous connaissons de celle-ci. Mais, en revanche, il n'y aurait pas chez les Etrusques, comme chez les Chaldéens, une correspondance exacte entre la semaine créatrice et la semaine sociale : l'une serait de 6 jours de divin travail ; l'autre, de 8 jours, le 8^e étant particulièrement solennel. Une correspondance analogue se retrouverait toutefois entre la

¹ Voir O. Müller, II, p. 83-88 ; Alf. Maury, dans une note de la trad. de l'ouvrage de Creuzer sur les *Relig. de l'antiq.*, t. II, p. 1203 ; Noël des Vergers, I, p. 289-291.

² O. Müller estimait (II, p. 315 note) que cette division de la vie humaine en heptades, division bien connue chez les Grecs, était ici apocryphe. Il ajoutait que si elle se trouvait réellement dans les livres rituels des Etrusques, il faudrait y reconnaître une nouvelle preuve de l'influence chaldéenne.

semaine sociale des Etrusques et les 8 âges que d'après Plutarque, ils attribuaient à l'histoire de l'humanité dans le cours de la grande année.

Ce qui commande, au reste, de ne pas se presser de taxer d'inauthenticité la donnée de Suidas, c'est, d'une part, le caractère encore si mystérieux et, en tout cas, fort compliqué, de la civilisation étrusque : de l'autre, son caractère si manifestement théologique.

Sur le premier de ces points, Lenormant écrivait en 1881 : « Toutes les tentatives faites jusqu'ici pour rattacher au rameau de ces langues italiotes l'*étrusque*, qui nous a laissé une riche épigraphie, sont demeurées infructueuses. Le problème, toujours sans solution, de l'étrusque est un des plus irritants pour le linguiste, pour l'archéologue et pour l'historien. On lit matériellement cette langue avec une entière certitude, on en a de nombreuses inscriptions, dont quelques-unes bilingues (très courtes, il est vrai), et pourtant on n'arrive pas à la comprendre, à en établir la grammaire, ni même à en déterminer le caractère général. Il n'est pas du tout sûr encore que ce soit une langue indo-européenne ; il n'est pas même sûr que l'on doive la classer parmi les langues à flexions et non parmi les langues agglutinantes, comme le pensent des philologues de la valeur de Deecke et de Sayce. » (*Hist. anc. de l'Or.*⁹, I, p. 389.)

Une courte énumération des principales hypothèses émises sur l'origine des Etrusques¹, fera bien comprendre ces paroles.

Mais d'abord, quelques mots sur les noms donnés à ce peuple². Ils étaient appelés *Tyrrhéniens* ou *Tyrséniens* par les Grecs, *Tursci* par les Ombriens, *Tusci*, *Etrurci* par les Romains, et ils s'appelaient eux-mêmes, selon Denys d'Halicarnasse³ et suivant leurs propres inscriptions, *Rasennac*. Selon

¹ Voir pour l'ensemble de ces hypothèses une note d'A. Maury dans la trad. des *Relig. de l'antiq.* par Creuzer, t. II, p. 1167-1177 et une note subséquente de Guigniaut p. 1177-1185. — Voir aussi Noël des Vergers I, p. 99-148.

² Noël des Vergers I, p. 112 ; O. Müller I, p. 65, 66, 70. ; Mommsen, *Röm. Gesch.*¹ I, p. 82.

³ Denys, né à Halicarnasse en Carie, historien et critique, vint à Rome

Denys, ils se seraient ainsi appelés « d'après le nom d'un des princes qui avaient régné sur eux. » — Le nom même de *Tyrrhéniens* soulève bien des questions. « Le peuple, qui, lorsque les Doriens sortirent de la Béotie, dit Müller (I, p. 70., 73), s'enfuit d'abord à Athènes, puis passa à Lemnos, à Imbros, dans l'île de Samothrace, à Scyros, mais aussi se fixa sur de nombreux points des côtes de la mer Egée, se rendit en même temps redoutable par la piraterie et utile par toute sorte d'industries. Il est appelé par les poètes et les historiens tantôt les Pélasges, tantôt les Tyrrhéniens, tantôt les Pélasges-Tyrrhéniens; et il était, en effet, un rameau de la grande nation pélasgique, qui, d'après la tradition hellénique, habitait primitivement la plus grande partie de la Grèce des temps postérieurs... Le nom de Tyrrhéniens ou Tyrséniens fut souvent donné à ce peuple depuis Thucydide, même avec omission du nom de Pélasges ». Ce n'était donc point un nom donné par les Grecs exclusivement aux Etrusques et, d'après les conclusions de Müller (p. 74.), il fut d'abord donné dans l'Asie occidentale à un rameau pélasgique, puis à ses établissements dans diverses contrées. Le nom semble venir d'une ville appelée *Turra* ou *Tursa* de la Lydie méridionale, d'après toute probabilité, la même qui fut appelée par les Grecs *Métropolis* et plus tard reprit son nom primitif en s'appelant *Tyria* (actuellement *Tireh*, d'après l'atlas Stieler). La Lydie méridionale était elle-même appelée *Torrebie*. — Quant au mot *Rasennae*, on l'a rapproché de celui de *Raeti*, les Rhétiens; mais ce nom lui-même et surtout ce rapprochement ont provoqué plusieurs objections².

Quoi qu'il en soit, d'après Hérodote et les géographes, les historiens, les philosophes qui se rattachent à lui, les Etrus-

l'an 30 et y publia vers l'an 7 avant Jésus-Christ sous le titre de *Antiquités romaines* un savant ouvrage sur l'histoire des premiers temps de Rome. Il se composait de 20 livres, dont il ne nous reste que les 11 premiers, avec des extraits et des fragments des autres. Il y est parlé des Etrusques I. I, § 27-30.

² Voir Noël des Vergers I, p. 121-123; O. Müller, I, p. 65. Note 1: addition de Deecke.

ques venaient de la Lydie, d'où ils seraient venus après une grande disette et sous la conduite de Tyrrhénus, un des fils de leur roi. Deux anciens historiens de Lesbos, cités par Denys d'Halicarnasse : Hellenicus et Myrsile, admettaient l'identité des Tyrrhéniens (ou Etrusques) et des Pélasges, tandis que Denys lui-même, niant cette identité, croyait les Etrusques autochtones en Italie, et que d'autres historiens, selon Plutarque (*Vie de Romulus* c. 52), voyaient en eux des Pélasges, qui de la Thessalie avaient passé en Lydie et de là en Italie. D'autre part, selon Tite-Live, Justin et Pline l'ancien, les Rhétiens étaient de même race que les Etrusques.

Pour arriver tout de suite à notre siècle, Niebuhr, dans son *Histoire romaine*, dont le 1^{er} volume parut en 1811, repoussa l'origine lydienne, mais en admettant que les Etrusques étaient un peuple de nature composite, formé de Pélasges de la côte d'Asie et des îles septentrionales de la mer Egée, et de Rasennae ou Rhétiens descendus des Alpes. (*Röm. Gesch.*⁴, I, p. 118-120.)

Pour O. Müller, qui adopta une partie des idées de Niebuhr, les deux nations génératrices des Etrusques étaient des Tyrrhéniens pélasgiques venus de la Lydie, et des Rasennae (I, p. VIII.)

En 1832, un savant toscan, Micali, prétendit, comme Denys d'Halicarnasse, que les Etrusques étaient autochtones sur le sol italien.

Selon Lepsius (1842¹), ils étaient résultés d'un mélange de Pélasges-Tyrrhéniens sortis de la Thessalie, et d'Ombriens qu'ils auraient soumis en conquérant leur pays.

En 1854, Mommsen se prononça surtout négativement, en rejetant soit la donnée de la colonie lydienne, soit l'identification des Etrusques et des Tyrrhéniens-Pélasges.

Noël des Vergers a défendu en 1862 l'idée fondamentale d'Hérodote, en l'appuyant principalement sur l'étude des monuments étrusques comparés avec ceux de l'Asie Mineure².

¹ *Ueber die Tyrrhenischen Pelasger in Etrurien.*

² Il insiste aussi sur une donnée de Tacite (I, p. 114, 117-119. *Annal.* I, IV, c. 55), qui paraît importante. Onze villes de l'Asie Mineure se dispu-

V. Duruy, dans son *Histoire des Romains* (I, 1870, p. 32), fait descendre les Etrusques des Rhétiens, en général des Germains, et il cite un savant italien Ogiuli comme venant de soutenir la même thèse. Il dit aussi qu'A. Maury a rapproché l'étrusque des langues ariennes, surtout du celtique, et il ajoute que « cette opinion tend à prévaloir ». D'autres savants, tels que Fréret et Heyne, avaient déjà supposé que les Etrusques étaient issus des Celtes (Noël des Vergers, I, p. 115).

Gaston Boissier, dans un article de la *Revue des Deux Mondes* (août 1882, p. 808) sur les *Tombes étrusques à Corneto*, insiste sur ce que les plus anciens monuments étrusques « ne contiennent rien qui rappelle l'Orient ». Pour lui, les rapports des Etrusques avec les Phéniciens expliquent suffisamment ce qui porte chez les premiers une empreinte orientale. Aussi, bien qu'il ignore la race à laquelle ils appartiennent, il trouve vraisemblable qu'ils soient arrivés par les Alpes.

Deecke, enfin, parle des Etrusques comme résultant de l'union de colons gréco-ioniens (non de Tyrrhéniens) et de Tyrrhéno-Etrusques ayant dans leur langue des affinités avec les langues finnoises. (*Die Etr.*, neu bearb., I, p. IX.)

Mais si diverses que soient toujours les opinions sur l'origine des Etrusques, on est unanime à reconnaître que, malgré leur mérite comme marins, comme guerriers, comme artistes, ils se faisaient remarquer avant tout par leur caractère éminemment théologique et par leur importance dans l'histoire de la divination.

Etrusci, religione imbuti, disait déjà Cicéron (*De divinatione*

étaient l'honneur d'élever un temple à Tibère. Neuf d'entre elles ne tardèrent pas à être écartées par le sénat. Sardes et Smyrne restèrent en lice. « Les Sardiens lurent un décret par lequel les Etrusques les reconnaissaient pour frères. On y voyait qu'autrefois Tyrrhenus et Lydus, fils du roi Alys, se partagèrent la nation devenue trop nombreuse. Lydus resta dans son ancienne patrie; Tyrrhenus alla en fonder une nouvelle; et ces deux chefs donnèrent leur nom à deux peuples, l'un en Italie, l'autre en Asie » (*Sardiani decretum Etruriae recitavere, ut consanguinei: nam Tyrrhenum..*). — Smyrne, il est vrai, fut préférée, mais ce fut à cause du zèle qu'elle avait déployé pour les Romains en plus d'une occasion, surtout au temps de Sylla.

I 42). — « En Italie, comme dans le reste de l'Europe, dit Duruy (I, p. 68.), la plus ancienne civilisation nous paraît retenir quelque chose des formes théocratiques de l'Orient.. Il y a toutefois cette importante différence qu'elle n'eut jamais un ordre de prêtres distinct du reste des citoyens. Les mêmes hommes furent ministres des dieux et chefs du peuple ; mais, selon le génie plus humain, plus politique de l'Occident, les rapports furent inverses de ce qu'ils étaient dans l'Orient ; le guerrier prima le prêtre... Chez les Etrusques, ces deux caractères du prêtre et du guerrier paraissent dans un parfait équilibre. Leurs *Lucumons*, seuls instruits de la science augurale, seuls éligibles par droit héréditaire aux fonctions publiques, gardiens des mystères et maîtres de toutes les choses divines et humaines, forment une théocratie militaire fondée sur le droit divin et l'ancienneté des familles. Chez les peuples osques et sabelliens, l'équilibre semble rompu au profit du guerrier. » — « La divination, mystérieux principe de la hiérarchie religieuse et civile, dit Noël des Vergers (I, p. 278), semble chez les Etrusques avoir dicté à l'homme toutes les actions essentielles de la vie, et l'Etrurie est déjà ce qu'elle sera encore dix siècles plus tard, quand les Pères de l'Eglise l'appelèrent la mère des superstitions ». Il dit ailleurs (p. 307) : « Sources védiques, dualisme de la Perse, sombre mysticisme des Celtes, génie poétique de la Grèce, croyances italiotes, se retrouvent parmi les conceptions religieuses des Etrusques, et il semble, d'autre part, qu'à travers l'immense complication, aucun peuple riverain de la Méditerranée n'ait porté plus loin l'esprit théocratique si développé dans la race de Sem ». De même O. Müller, II, p. 2., Mommsen, I, p. 79, 119-121.

Les Etrusques avaient toute une littérature religieuse appelée *Etrusca disciplina* et en partie remontant à une date reculée. Il en est souvent parlé dans l'antiquité, mais elle s'est complètement perdue. Müller, qui lui consacre tout un chapitre, la divise en 3 catégories (II, p. 33) : 1^o Anciens recueils de prodiges et d'oracles, *Libri fatales* ; — 2^o Chants relatifs à la discipline, appelés les Livres de Tagès (que Müller rapproche p. 28, de l'Oannès des Babyloniens, du Thoth des Egyptiens,

du Manou de l'Inde, etc.) et les Livres de l'Achéron (*Sacra Acherontia*); 3° L'ensemble de la Discipline, comprenant: a) les livres rituels; b) les livres fulguraux; c) les livres des aruspices; d) les livres des prodiges (*ostentaria*).

Le caractère théologique des Etrusques peut être aussi rattaché à un nom fort illustre. Le poète, dont G. Boissier a dit¹ qu'il « était pour les savants de l'antiquité ce qu'était surtout Dante pour les Italiens du 15^e siècle: un théologien qui n'ignorait aucun dogme » (*theologus Dantes nullius dogmatis expertus*), et qu'il « nous fait toucher le point où l'esprit antique parvenu à sa maturité, éclairé par l'expérience, épuré par la philosophie, plein du sentiment des instincts et des besoins nouveaux de l'humanité, donnait la main à l'esprit moderne et conduisait au christianisme, » Virgile, était né dans un petit village voisin de Mantoue, et il a dit lui-même, dans une épitaphe dictée presque à l'heure dernière: *Mantua me genuit..* Or Mantoue était une des 12 villes de la Confédération étrusque du Pô, probablement la principale, et l'on sait que le poète lui était profondément attaché².

Les Etrusques pouvaient donc se glorifier d'avoir donné à

¹ *La religion romaine, d'Auguste aux Antonins*, I, p. 260, 352. Cp. Virgilius als Theolog und Prophet des Heidenthums in der Kirche, par Ferd. Piper (*Evangel. Kalender* 1862, p. 17-82).

² Un des chefs étrusques qui combattent avec Enée, est Ocnus, fils du fleuve d'Etrurie et de la prophétesse Mantus (*Fatidicae Mantus et Tuscii filius amnis*). « C'est lui, dit le poète (*Enéide*, X, v. 198-203), qui éleva tes murs et te donna le nom de sa mère! Mantoue est riche en aïeux, mais tous n'y ont pas la même origine. Une triple nation qui commande à quatre peuples, la reconnaît pour capitale, mais sa force vient du sang étrusque » (*Tusco de sanguine vires*). — Le v. 202 est assez énigmatique: *Gens illi triplex, populi sub gente quaterni*. Servius dit à son sujet: *Quia Mantua tres habuit populi tribus quae in quaternas curias dividebantur; et singulis singuli lucumones imperabant, quos in totâ Tuscîâ duodecim fuisse manifestum est: ex quibus unus omnibus praeerat. Hi autem totius Tuscîae divisas habebant quasi praefecturas. Sed omnium principatum Mantua possidebat*. — Selon Müller (I, p. 131 note), Virgile désignerait ici les 3 races différentes qui habitèrent le pays: Etrusques, Grecs et probablement Ombrîens. A chacune de ces races appartenaient 4 cités, de telle sorte qu'il y en avait 12, reconnaissant pour capitale, Mantoue,

Rome, outre le bon roi Servius Tallius qui fut si longtemps regretté par le peuple romain, un des plus grands et des plus religieux poètes de l'humanité.

D. IMPORTANCE DU SEPTÉNAIRE CHEZ LES GRECS ET LES ROMAINS

Les Grecs, qui semblent avoir complètement perdu la division hebdomadaire des jours, ont eu toujours néanmoins un sentiment singulièrement vif de l'importance du nombre 7. A cet égard, comme à beaucoup d'autres, ils ont été suivis par les Romains, qui vraisemblablement y étaient déjà préparés.

Nous parlerons de l'importance du septénaire d'abord au point de vue religieux ou mythologique.

a) *Importance religieuse ou mythologique.*

Un mot pourrait la caractériser : le nombre 7 était celui d'Apollon, comme le dit expressément Ammonius d'Alexandrie¹, dans un discours que lui attribue son disciple Plutarque².

dont les Etrusques avaient fondé la puissance. — Niebuhr I⁴, p. 311 note) croit qu'il faut traduire ici *gens* par tribu et *populus* par dème. — Cp. Noël des Vergers, I, p. 215.

¹ Il ne faut confondre cet Ammonius, philosophe péripatéticien qui enseigna à Athènes dans le 1^{er} siècle de notre ère, ni avec Ammonius Saccas, qui était aussi d'Alexandrie et qui professa vers la fin du 2^e siècle, ni avec Ammonius Hermiae, disciple de Proclus, qui enseigna également à Alexandrie et vécut jusqu'à la fin du 5^e siècle. (Franck, *Dict. des sciences philos.*)

² *Œuvres morales* : Traité sur la signification du mot *εἰ* gravé sur les portes du temple d'Apollon à Delphes, ch. 17; dans la traduction d'Amyot, Lyon, 1579, p. 450. Le passage mérite d'être transcrit en entier : « Tout un jour, dit Ammonius, ne suffirait pas à vouloir par paroles exprimer toutes les vertus et propriétés de la sacrée septaine d'Apollon. Et puis nous ferions que les sages combattraient contre la commune loy et contre toute l'antiquité, si déboutans le 7 de la prééminence, dont il est en possession, ils consacraient le 5 à Appollon ». Ammonius, dans son discours, d'abord réfute deux de ses amis soutenant que *εἰ* signifie ici 5 (ε, la 5^e lettre de l'alphabet grec, était appelée *εἰ*, et ε signifie 5), puis expose

Pour se rendre compte de tout ce qu'implique cette qualification, il faut pouvoir se représenter en quelque manière la grandeur et la signification du rôle joué en Grèce par le culte d'Apollon, et pour cela rien ne saurait remplacer la lecture du chapitre de la *Mythologie grecque* de Preller sur Apollon¹ et d'un autre chapitre non moins intéressant de l'*Histoire grecque*, d'Ernest Curtius². Mais comment nous borner à ce simple renvoi ?

Apollon est le dieu grec par excellence, tout d'abord par l'extension de son culte et par la multiplicité des racines helléniques qui l'ont produit et alimenté. Ce culte vient de Lycie aussi bien que de Crète ou de la vallée thessalienne de Tempé. Délos et Delphes, sous ce rapport, ne figurent qu'au 2^d rang. Apollon était le dieu des Ioniens, non moins que des Achéens, des Thébains et des Doriens : il était dit le père d'Ion et d'Archaeos, aussi bien que de Doros³. C'était le dieu d'Athènes et de Sparte, et si cette dernière cité exerça d'abord la plus grande influence sur l'oracle de Delphes, plus tard, depuis Solon, ce fut la première. Les Ioniens et les Doriens trouvèrent le culte d'Apollon déjà établi chez les peuplades pélasgiques, et elles étaient de leur race. Tous les cultes helléniques d'Apollon se greffèrent les uns sur les autres ou se tendirent fraternellement la main pour former une seule unité.

comment *ei* devait être interprété dans le sens de *ei*, c'est-à-dire *tu es*. Le même philosophe rapproche cette inscription, ainsi interprétée, de cette autre si célèbre, également du temple de Delphes : *Connais-toi toi-même*, l'une étant une « parole d'admiration et d'adoration envers Dieu, comme étant éternel et toujours en estre, » l'autre, « un avertissement et un recours à l'homme mortel de l'imbécillité et débilité de sa nature. » Cette belle interprétation est aussi celle de Curtius (*Histoire grecque*, trad. II, p. 68).

¹ *Griech. Mythologie*¹, I. Bd., I. Hälfte, Berlin, 1887, p. 230-295. Quand nous citerons l'édition précédente, nous l'indiquerons.

² Le chap. (Trad. II, p. 3-118) est intitulé : l'*Unité grecque*, et s'occupe surtout de l'Oracle de Delphes. Il y est parlé successivement de ses rapports avec l'éducation, la prospérité nationale, la science, l'art et la politique. (Voir aussi Victor Duruy, *Histoire des Grecs*, t. I, 1887, p. 197, 722.)

³ Curtius, trad., I, p. 108, 129.

Parmi les facteurs principaux de la nationalité grecque, on peut signaler en première ligne les poèmes homériques, se rapportant aux « grandes expéditions militaires des Eoliens et des Achéens, mais tissés en une seule trame par l'art des aèdes ioniens¹ », et en seconde ligne le culte d'Apollon, tel qu'il fut, compris et propagé par le génie si éminemment conservateur et organisateur des Doriens², devenant en quelque sorte, comme on l'a souvent dit, une véritable religion : la religion apollinienne³.

L'oracle de Delphes, centre de la plus importante des amphictyonies grecques, exerça pendant longtemps la plus grande influence sur le développement des Etats helléniques, leurs rapports internationaux et leurs colonies. « Toutes les races helléniques, dit Curtius⁴, étaient animées d'une double tendance : d'un côté, le désir de pousser toujours plus avant, de bâtir des villes, de fonder des Etats, de s'organiser et de s'établir de plus en plus en colonies nombreuses ; de l'autre, le besoin de resserrer leur unité nationale et de se sentir un seul et même peuple en face de l'étranger. Or, par suite du morcellement croissant de la nation, cette dernière tendance n'avait d'autre foyer que le sanctuaire commun de l'Apollon Pythien. C'est dans ses maximes seulement que le sentiment national, qui devait se développer et s'affirmer à chaque progrès de la civilisation, trouvait son expression vraie. A Delphes, Doriens et Ioniens, Spartiates et Athéniens, Corinthiens et Thébains se trouvaient tous Hellènes. L'*omphalos*... désignait le sanctuaire pythique comme étant le centre de l'Hellade. »

Mais si telles étaient en Grèce la diffusion et l'influence du culte d'Apollon, l'idée de ce dieu n'était ni moins noble ni moins pure. C'est le dieu de la lumière⁵, au triple sens physi-

¹ Curtius, trad., II, p. 97.

² Ibid., p. 99.

³ Preller, I, p. 247. Curtius, trad., I, p. 69, 98, etc.

⁴ Trad., II, p. 24.

⁵ C'est ce que prouverait déjà l'épithète de Lycien (*Λικεος*), donnée à Apollon et d'où venait le nom de Lycie (*Λυκία*). Le premier nom des habitants du pays était celui de Termiles. D'après la nouvelle école, *Λικεος* ne viendrait pas de *λίκος*, loup, un des animaux consacrés à Apol-

que, intellectuel et moral. C'est le dieu de l'éternelle jeunesse, à la fois forte, intelligente et gracieuse. C'est le dieu de la civilisation : dès qu'il apparaît, les cités se fondent et les routes s'ouvrent. C'est le dieu des beaux-arts, de la sagesse et des sciences, aussi préside-t-il au chœur des Neuf Muses¹. C'est un dieu qui révèle, mais pour le bien. Nul n'est plus soumis à Jupiter, il n'est que son prophète², mais il est à ses côtés, comme Athènè³. C'est un dieu pur, comme l'indique son beau nom de Phébus⁴; et s'il sait punir le coupable, il est avant tout un dieu secourable⁵, un dieu qui guérit le corps et

lon, mais d'un ancien mot grec périmé *λύξ* analogue au *lux* latin. « C'est en Lycie, dit Curtius (trad. I, p. 95), que Latone trouva pour la première fois un accueil hospitalier : dans le voisinage de Patara s'éleva le premier temple d'Apollon, le dieu de la lumière ou Lykios, et peu à peu les habitants du pays s'identifièrent si bien avec le culte du dieu que les Grecs, sur les rivages desquels ils abordaient, les appelaient, comme lui, Lyciens. » — « Les noms *Λευκος*, *Λευκογενής*, dit Preller (Gr. Myth.¹, I, p. 202), peuvent avoir signifié primitivement le dieu de la lumière (*λύξ lux*; *λύξ*, d'où *λύκη*, la première aurore, ordinairement *λυκόφως*). »

¹ Apollon *Μουσαγέτης* ou *Μουσηγέτας*.

² Curtius, trad., I, p. 97, 171 ; II, p. 15, 29. Preller, I, p. 278.

³ Preller, I, p. 278.

⁴ « Le vieux nom de Phœbus Apollon est une éloquente expression de la lumineuse pureté du caractère du dieu. Déjà Homère se sert ordinairement des deux noms réunis, bien qu'il ne soit pas rare de les trouver chez lui séparés. *Φαίλας* désigne la nature rayonnante de la lumière, spécialement de celle du soleil, mais il désigne aussi la sainteté (*ἀγνότης*) du dieu » (Preller, I, p. 231). — « Phœbus, c'est-à-dire pur et net : car ainsi appeloient les anciens ce qui est saint et monde sans macule, comme encore jusques au jourd'hui les Thessaliens à certains jours malencontreux que leurs prêtres se tiennent à part dehors des temples à l'escart, disent qu'ils *Phæbonomisent*, c'est-à-dire qu'ils se purifient » (Plutarque, *Œuv. moral.*, trad. d'Amyot, p. 451).

⁵ Avant tout Apollon Pythien (*Πυθιος*), épithète donnée au dieu après sa victoire sur le serpent Python, monstre hideux qui dévastait les campagnes et tuait troupeaux et hommes. Aussi Apollon *ἀλεξίκακος*, c'est-à-dire qui repousse et écarte les maux. D'après plusieurs nouveaux étymologistes, le nom même d'Apollon (*Ἀπόλλων*) ne signifierait pas le destructeur, le vengeur (proprement, *Ἀπολλών* de *ἀπολλυμι*), ainsi que le pensaient d'ordinaire les anciens ; mais il viendrait d'un vieux mot grec *ἀπέλλω*, équivalent à *ἀπέργω*, éloigner, détourner. On disait chez les anciens Doriens, et ailleurs, *Ἀπέλλων*, en Thessalie *Ἀποῶν*. Chez les anciens

l'âme¹, et c'est surtout lui qui préside aux expiations : il est miséricordieux, même pour le meurtrier qui l'invoque à son aide et se soumet à sa discipline².

« Apollon, dit Preller³, est le dieu de la lumière, né dans la lumière et habitant la lumière, et à cet égard il est la forme la plus élevée dans la religion grecque.... Il a surtout du rapport avec Jupiter, qui, lui aussi, est un dieu de lumière, et avec Athènè. Seulement ces deux divinités représentent plutôt la puissance de l'éther et elles embrassent, surtout Jupiter, les actions atmosphériques étroitement liées avec le sol ; Jupiter est ainsi beaucoup plus en contact avec la nature terrestre et sensible. Le caractère d'Apollon, au contraire, surtout de l'Apollon Pythien, demeure toujours haut élevé, sérieux et digne, même dans son amour et dans sa haine. »

Curtius ne s'exprime pas d'une manière moins favorable. « L'Apollon de Delphes, dit-il (I, p. 69 ; II, p. 31), est comme le couronnement du polythéisme hellénique qu'il a transfiguré et porté à la perfection dont il était susceptible. Il a été, par la bouche de ses prêtres, l'éducateur et le gardien de ce qu'on

Romains, le nom ordinaire était *Apellon*, etc. Voir Preller³, I, p. 189. La 4^e édition (p. 232), revue par Carl Robert, tandis que la 3^e l'avait été par E. Plew, est moins favorable que celle-ci à cette 2^e dérivation du nom d'Apollon, connue aussi des anciens, mais sans se prononcer catégoriquement. Il ne serait donc pas superflu d'examiner sérieusement une hypothèse de Creuzer (Trad., t. II, 1^{re} partie, p. 131), qui trouve un argument favorable à l'origine orientale d'Apollon « dans le nom même de ce dieu, dont les Grecs ont si diversement et si vainement cherché la raison dans leur propre langue. » Selon lui, « la forme crétoise *Abelios* pour *Hēlios* montre tout ensemble son identité première avec le soleil, et sa racine asiatique, qui, pour les deux mots, doit être *Bel* ou *Hel*, appellation du soleil ou du dieu qui préside à cet astre, dans les langues sémitiques. »

¹ Esculape était dit fils d'Apollon. Apollon lui-même, d'abord distinct de Péon (*Παιών*), le médecin des dieux chez Homère (*Il.* V, v. 401, 899 ; *Od.*, IV, v. 241), avait fini par s'appeler aussi *Παιών* ou *Παῖων*, qui signifie proprement médecin. Il était aussi célébré à Milet et à Délos comme *οὔλιος*, c'est-à-dire *ὑγιαστικός καὶ παιωνικός*. (Voir Preller, I, p. 277.)

² Apollon *σωτήρ* et *καθάρσιος*. (Voir Preller, I, p. 286-289.)

³ 3^e éd. I, p. 188.

peut appeler la fleur du sentiment moral commun à tous les Hellènes. Ce peuple, dans la conception d'un culte spiritualiste, n'est pas allé plus loin. »

Ailleurs, Curtius clôt son paragraphe sur l'Oracle de Delphes et la science, en rattachant à la science delphique non seulement les royaumes de la Crète et de Sparte, mais encore la Sparte idéale, imaginée et fondée par l'école pythagoricienne, comme une libre association toute remplie d'amour et de vertu et formant le plus harmonieux ensemble.

Preller enfin (I, p. 231), caractérise les effets de la religion apollinienne comme étant la prophétie, la guérison et la purification, c'est-à-dire plus clairement pour nous, la révélation, la sanctification et l'expiation.

Ici donc, comme ailleurs, ne semble-t-il pas que le génie grec ait été providentiellement chargé de préparer et d'embellir les vases les plus dignes de recevoir le divin parfum de l'Evangile? N'est-ce pas l'Evangile qui par ses réalités présentes ou futures devait un jour remplir la forme idéale imaginée par l'hellénisme? Les belles imaginations de celui-ci n'étaient-elles pas, en fin de compte, de sublimes aspirations et de vrais pressentiments?

Indiquons maintenant quelques faits légendaires ou parfaitement réels, fort divers de nature et de portée, qui concourent tous à prouver que le nombre 7 était bien le chiffre d'Apollon. Peut-être nous fourniront-ils aussi les moyens de faire entrevoir un certain rapport entre l'importance apollinienne du septénaire et quelque antique cosmogonie.

1^o Il est parlé dans *Od.* XII, v. 429, des troupeaux d'Apollon qui paissaient dans l'île de Trinaërie, « l'île chérie du dieu du jour, » et se composaient de 7 troupeaux de génisses et de 7 troupeaux de brebis, chacun comptant 50 têtes. Ne connaissant ni la mort ni la reproduction, ils étaient gardés par deux nymphes, filles d'Apollon. Circé avait averti Ulysse que si lui et ses compagnons ne respectaient point ces troupeaux, ils s'exposeraient à de terribles châtiments. Mais les compagnons du héros ne se conformèrent pas, pendant son sommeil, à cet avertissement; une épouvantable tempête se déclina donc sur le vais-

seau, et Ulysse, seul survivant du naufrage, fut porté par les flots dans l'île de Calypso.

2^o Selon la tradition la plus répandue chez les Grecs, Apollon était né à Délos le 7 Thargélion, mois qui correspondait à peu près au mois de mai¹. Diane, sœur jumelle d'Apollon, était née la veille. Aussi célébrait-on à Délos, dans les Délies, le 6 la naissance de Diane et le 7 celle d'Apollon². Le 7 du même mois était également solennisé en l'honneur de la naissance du dieu à Athènes, lors de la fête des Thargélies, et dans la plupart des colonies ioniennes³. Il l'était aussi en Béotie, pendant les Daphnéphories, et à Tempé⁴.

A Delphes, le 7 Busios, on célébrait en même temps la naissance d'Apollon, la fondation de l'Oracle et la victoire sur Python, qui avait immédiatement précédé cette fondation⁵. Le mois delphique de Busios qui était, comme le mois attique de Thargélion, un mois de printemps⁶, correspondait, d'après Wachsmuth⁷, au mois attique de Munychion et par conséquent, selon Alexandre, au mois d'avril.

Peu nous importe, d'ailleurs, la question du mois. Ce qui importe, c'est le jour fixé dans le mois. Or, la naissance d'Apollon était célébrée à Delphes comme à Délos, un 7^{me} jour mensuel.

Le fait que, selon la tradition, Apollon était né un pareil jour contribua évidemment à faire attribuer toujours plus à ce dieu le septénaire, puisque, comme le dit Hésiode⁸ et comme nous le reverrons, chaque 7^{me} jour mensuel était consacré à Apollon à cause de la date de sa naissance. Cependant la nature légendaire de cette date conduit à penser que ce n'est pas la légende qui a réellement produit la consécration de tous les 7^{mes} jours mensuels à Apollon, mais que c'est bien plutôt le caractère apollinien du septénaire qui a déterminé la date assignée

¹ D'après Preller, I, p. 261 et le dictionnaire d'Alexandre.

² Preller, I, p. 302.

³ Ibid., p. 261.

⁴ Wachsmuth, *Hellen. Alterth.*, II, p. 607, 501.

⁵ Preller, I, p. 241.

⁶ Ibid., p. 265.

⁷ II, p. 785.

⁸ Voir plus haut, p. 164...

par la légende. En fait, déjà dans Homère, nous avons signalé le caractère apollinien du septénaire, bien qu'il ne mentionne pas la date de la naissance d'Apollon¹.

Ce qui, au point de vue qui nous préoccupe, donnerait assez d'importance à cette date, c'est la signification cosmogonique que pourrait avoir toute la légende. Jupiter, c'est-à-dire le dieu suprême, est le père d'Apollon et de Diane. Or, ces deux divinités représentent le soleil et la lune ; et quant à Latone, la mère, on peut y voir le chaos primitif et les puissances inhérentes à la nature.

Latone était une déesse fort honorée parmi les populations helléniques et surtout en Lycie. Elle est considérée quelquefois comme l'épouse de Jupiter et comme lui étant très chère². Elle était fille du Titan Cœus (Κοῖος) et de son épouse Phœbé³. Les anciens faisaient venir son nom de λαθύν (λαθύνω), et cette étymologie a été adoptée par Welcker, Preller⁴ et par le Dictionnaire homérique de Theil et Hallez-d'Arros (Paris, 1841.) « D'après l'ensemble de la légende de la naissance d'Apollon et d'Artémis, dit Preller⁵, la signification de Latone est celle de la nuit, d'où la lumière est née. Aussi Latone est-elle dite κυανόπεπλος, c'est-à-dire au sombre voile. Fécondée par le dieu du ciel, elle enfante le dieu rayonnant de la lumière après un long voyage circulaire (autour de la mer Egée) et de grandes angoisses. »

Latone est aidée dans son douloureux travail par la déesse des accouchements, *Eileithya* ou *Ilythia*, dont le nom semble appartenir surtout à une très ancienne phase mythologique. Selon

¹ Selon Curtius, trad., II, p. 103, « le poète des *Travaux et jours* appartient à un temps où s'affaiblissait beaucoup l'accent de l'ancienne épopée bien qu'il en ait conservé beaucoup de particularités dans la langue. Il faut donc reporter les plus anciennes œuvres de l'école hésiodique vers l'an 800, c'est-à-dire environ un siècle après l'épanouissement de l'épopée homérique. »

² Preller, I, p. 233. Horace, *Odes*, I, 19, v. 3, 4 : *Latonamque supremo Dilectam penitus Jovi*.

³ Preller, I, p. 47.

⁴ Ibid., p. 233.

⁵ 3. Aufl., I, p. 191.

Creuzer¹, cette divinité était d'abord « la Nuit primitive de laquelle naquirent toutes choses, mais avant toutes choses l'Amour, comme avaient chanté Parménide, Hésiode et d'autres sages, après l'antique Olen². » Creuzer dit plus loin (p. 100) : « Ainsi dans la tradition comme dans son esprit et son caractère propre, le culte d'Ephèse paraît avoir la priorité sur celui de Dèlos, quoiqu'au fond ils se réunissent dans l'adoration d'un seul et même être cosmogonique. Ici une mère nouvelle, avec ses deux enfants divins, s'empare des hommages populaires, tandis qu'Ephèse demeure fidèle à l'antique divinité de la nature. Quel qu'ait pu être son nom primitif, il fut métamorphosé par les Hellènes ioniens, qui lui donnèrent un sens dans leur propre langue. Ils appelèrent la déesse *Eleutho* ou *Ilthyia*, c'est-à-dire celle qui vient... Mais la véritable étymologie du mot doit être demandée aux idiomes orientaux : il se rattache probablement aux noms de *Myllitta* et d'*Alilat*³ et l'on y découvre les notions de nuit et d'enfantement qui conviennent l'une et l'autre à Ilithyia, surtout la 2^{de}. »

La présence de l'antique Eileithya et le rôle qu'elle joue lors de la naissance d'Apollon et de Diane, de même que le personnage plus récent de Latone elle-même, ne semblent-ils pas impliquer quelque élément cosmogonique dans la légende de Dèlos ?

¹ *Relig. de l'antiq.*, trad. t. II, p. 99.

² « Olen est un chantre sacré des temps primitifs, antérieur... à Orphée même : venu à la tête d'une colonie sacerdotale de la Lycie à Dèlos, il y transporta le culte d'Apollon et d'Artémise avec l'histoire de son origine, contenue dans des hymnes qu'on avait coutume de chanter aux fêtes de ces deux divinités.... Ilithyia était la déesse de sa prédilection. Selon lui, elle fut la mère d'Eros ou de l'Amour. Ilithyia fut la génératrice première, comme l'appelle un des hymnes homériques. Olen lui donnait encore le surnom de la *bonne Fileuse*, la faisait plus ancienne que Cronos et l'identifiait avec la déesse de la destinée. » (Creuzer, *ibid.*, p. 96.)

³ Ne pourrait-on pas encore rapprocher les noms de *Myllitta* et *Alilat*, *Eileithya* ou *Ilithyia* de celui d'*Enlilal*, qui, selon Ledrain, aurait été, d'après les monuments de Tello, le nom du Dieu suprême des Sumériens ou Accadiens, « le seul probablement qui fût connu à l'origine ? » Enlilal aurait eu postérieurement pour épouse *Hinlilal* ou *Dimeris*, « plus tard l'Istar des Assyriens et l'Astarté des Phéniciens. » (Voir l'article fort curieux de Ledrain sur la « première conception des dieux d'après la collection Sarzec, » *Revue bleue*, sept. 1887, p. 387.)

3^o D'après l'ode de Callimaque à Délos, de saints cygnes, lors de la naissance d'Apollon, vinrent sur les bords de l'île et en firent sept fois le tour. Le cygne était un des animaux consacrés à ce dieu ¹.

4^o On croyait à Delphes que l'oracle y avait été fondé le 7 Busios, immédiatement après la victoire d'Apollon sur Python; aussi l'oracle avait-il été appelé *Πῆθος*. C'était du moins une des manières d'expliquer ce mot ².

5^o Pendant plusieurs siècles, l'oracle de Delphes ne fut interrogé que le 7 Busios. « Il n'y a pas longtemps, dit Plutarque ³, que l'on a permis de venir à l'oracle quand on voudroit en chaque mois, mais auparavant la religieuse d'Apollon ne rendoit ses responses et n'ouvroit l'oracle qu'une seule fois en toute l'année, ainsi comme Callisthènes et Anaxandrides ont laissé par escript. » C'est même pour cette raison que Plutarque fait dériver le nom du mois *Βύσιος* d'un mot grec *πίσιος*, qui aurait signifié « interrogatoire » : « pour ce qu'en ce mois on demande et enquiert beaucoup de choses. » — « Les réponses delphiques, dit Curtius ⁴, étaient des sentences en vers, prononcées par la Pythie, d'abord une seule fois par an, au printemps, c'est-à-dire quand Apollon revenait à Delphes, puis chaque mois à une date fixe, le jour où le dieu donnait en quelque sorte audience. »

6^o A Sparte comme à Athènes et en général dans toutes les populations grecques, le 7^{me} jour de chaque mois était consacré à Apollon. Hésiode déjà parle de cette consécration, comme nous l'avons indiqué (p. 164). Il est dit dans Hérodote (VI, c. 57) : « Chaque nouvelle lune et le 7^{me} de chaque mois, l'Etat fournit aux rois de Sparte une victime parfaite pour être sacrifiée dans le temple d'Apollon. » Philon rapporte au sujet du 4^{me} Commandement que certaines villes (*ἔναι μὲν τῶν πόλεων*) célè-

¹ Preller, I, p. 238, 292.

² Ibid., p. 241.

³ *Œuv. morales*, trad. d'Amyot, p. 600. Le savant Plutarque, né vers le milieu du 1^{er} siècle de notre ère à Chéronée en Béotie, avait étudié à Delphes sous Ammonius; il passa la plus grande partie de sa vie dans sa ville natale, où il fut prêtre d'Apollon.

⁴ Trad., II, p. 101.

braient « une fois par mois un 7^{me} jour, à savoir le 7^{me} jour à partir de la nouménie¹. » Nous avons déjà vu qu'à Delphes le 7 Busios (avril) était particulièrement solennisé en l'honneur d'Apollon, et à Délos, à Athènes, en Thessalie, en Béotie, le 7 Thargélion (mai). On peut ajouter : le 7 Karneïos (août), pour Sparte, à l'occasion des fêtes carnéennes qui duraient du 7 au 15², et le 7 Boédromion, pour Athènes, lors de la fêtes des Pyanepsies³. Il y aurait encore, sans doute, d'autres dates à signaler si l'on avait des renseignements plus précis sur les autres fêtes d'Apollon.

7^o Trois épithètes d'Apollon se rapportent au chiffre 7. Et d'abord *ἑβδομαγενής*, qui est né au 7^{me} jour⁴. En 2^d lieu, *ἑβδομέμιος* c'est-à-dire, ici, dont la fête revient au 7^{me} jour du mois : Apollon était aussi appelé *ἑωιος*, comme présidant à l'aurore et *νομήμιος*, comme présidant au 1^{er} jour du mois⁵. Enfin, *ἑβδομαγέτης*, de *ἑβδομας* et de *ἡγεῖν* ou peut-être *ἡγέομαι*. Cette épithète a du rapport avec celle déjà signalée de *Μουσαγέτης*. Selon Pape, Apollon était ainsi appelé parce qu'on lui offrait un sacrifice le 7^{me} jour du mois ou, comme le pense Lobeck, parce que dans les fêtes du dieu la procession était conduite par 7 jeunes garçons et 7 jeunes filles. C'est dans Eschyle qu'Apollon est appelé *ὁ σεμνὸς ἑβδομαγέτας ἡναξ* et cette expression nous semble devoir être traduite par : l'auguste chef qui préside au septénaire, en tant qu'il agit selon le septénaire ou proprement y préside⁶.

¹ *De decem oraculis*, éd. Mangey, II, p. 197. L'éditeur cite en note ces mots d'Eustathe à propos d'un passage de l'Odyssée : « Toute nouménie était consacrée à Apollon, comme le 7^e jour suivant, en tant que commémorant la naissance d'Apollon. » — De même le scoliaste du *Plutus* d'Aristophane, à l'occasion du v. 1127, mais en mentionnant encore la lyre d'Apollon, comme heptacorde.

² Preller, I, p. 25.

³ Ibid., p. 262.

⁴ Plut., *Symp.*, 8. 1, 2.

⁵ Preller, I, p. 247. Diction. de Pape : « *ἑβδομέμιος* : *Beiname des Apollo*. Insc. I, p. 463. »

⁶ *Les 7 chefs devant Thèbes*, v. 800. « Nous avons armé nos portes de vaillants guerriers dignes de les défendre, dit au chœur un envoyé. Aux 6 premières, nous sommes vainqueurs ; mais Apollon, l'auguste chef qui préside au septénaire, s'était réservé le septénaire pour punir sur

8° La lyre d'Apollon. La lyre était, comme on le sait, un des insignes du dieu. Or l'ancienne lyre était l'heptacorde¹. C'était la lyre d'Amphion et celle de Terpandre à Sparte, où elle reçut une sanction légale².

9° Les sept sages de la Grèce. Ce qui nous décide à les alléguer ici, ce sont les lignes suivantes de Curtius³: « L'oracle groupait autour de lui une sorte d'aristocratie intellectuelle; même il s'attribuait le droit de choisir, entre tous, les plus sages. Le cénacle des sept sages est pour nous un témoignage tout particulier de cette sélection remarquable. C'étaient des Hellènes d'origine très diverse; non des chercheurs spéculatifs, mais des hommes doués d'un coup d'œil sûr dans la vie pratique, pourvus de saines maximes en religion, en politique, en morale, habiles enfin à condenser leurs connaissances en sentences concises. Ils appartiennent au temps où se développa la sagesse gnomique, 600 ans avant Jésus-Christ. Bien qu'ils ne constituassent pas un collège fermé, dont les membres auraient été choisis à Delphes, on ne peut contester leurs relations avec l'oracle. Ils sont sept et le nombre 7 est consacré à Apollon; leur sagesse est toute delphique et le prix de cette sagesse est un trépied apollinien qui, selon la légende, passe de l'un à l'autre. Personne ne veut accepter le trépied, tous déclarent qu'il revient à Apollon, le seul vrai sage. Leurs sentences étaient inscrites dans le vestibule du temple de Delphes. Parmi

la race d'Oedipe l'antique forfait de Laïus » (...*Καί ὡς εἴλετο τὰ πλείστ' ἐν ἐξ πυλώμασι· Τας δ' ἐβδόμας ὁ σεμνὸς Ἑβδομαγέτης Ἀναξ Ἀπόλλων ἔειλετ*...) — Que s'était-il passé devant la 7^e porte de Thèbes? Attaquée par Polynice, et défendue par Étéocle, les deux frères s'étaient entre-tués. Ils avaient ainsi accompli, sans le savoir, la volonté du dieu qui voulait punir le crime de Laïus sur ses petits-enfants et qui, faisant tomber le terrible châtiment devant la 7^e des portes de Thèbes, l'avait en quelque sorte marqué de son chiffre.

¹ Zeller, *Philos. der Griechen*, I, p. 373. — Voir aussi la note 1 de notre page précédente.

² Curtius, trad., II, p. 106, 252. Suivant Barthélemy (*Voyage du jeune Anacharsis*, III, p. 225), l'heptacorde se composait de deux tétracordes disposés de telle sorte que la corde la plus haute du premier se confondait avec la corde la plus basse du second.

³ Trad., II, p. 88.

les sept sages, il en est un qui dépasse beaucoup le domaine de la morale apollinienne: c'est le père de la spéculation grecque, Thalès, de Milet, à qui s'arrêta, selon la légende, le trépied. L'esprit hellénique se révèle en lui, pour la première fois, comme un esprit vraiment philosophique, cherchant les causes premières. »

B) Importance cosmologique ou philosophique.

Ce que nous désignons ainsi a été formulé fortement, bien qu'avec réserve, par Cicéron, lorsque dans le *Sonje de Scipion*¹, il a dit du nombre 7 qu'il « est le nœud de presque toutes les choses². » Il y a du reste une union assez intime entre l'importance cosmologique du septénaire et son importance mythologique, car ceux qui voyaient dans Apollon le Dieu de la révélation, de la science et de l'art, devaient être naturellement portés à envisager son chiffre comme étant aussi celui de l'univers, en quelque sorte sa clef. L'union des deux points de vue ressort avec éclat si l'on considère les trois hommes qui semblent avoir le plus contribué au développement de l'importance cosmologique du septénaire: Solon, Pythagore et Hippocrate. Et d'abord ces trois nobles génies relèvent à un haut degré de la religion apollinienne. Solon (640-559 av. J.-C.) était un des sept sages et ce fut surtout sous son influence que les Athéniens prirent le parti de Delphes dans la 1^{re} guerre sacrée et assurèrent désormais à l'oracle la protection spéciale d'Athènes³. Pythagore, qui vécut dans le 5^{me} siècle⁴, était dit parfois un favori, même un fils d'Apollon et, selon une autre légende, il aurait reçu sa doctrine d'une prêtresse de Delphes⁵. Hippo-

¹ Fragment conservé du 6^e livre du *De república*.

² *Qui numerus rerum omnium fere nodus est.* Au lieu de *nodus*, on lit quelquefois *modus*. Les deux mots vont bien, mais *nodus* doit être authentique: c'est le mot employé par Macrobie et celui que reconnaît Janus dans une savante édition de cet auteur: t. I, 1848, p. 44, 7.

³ Curtius, trad., l. p. 315, 401.

⁴ Zeller. *Philos. der Griechen*³, I. Th., p. 254. Selon Curtius (trad. II, p. 173), Pythagore serait né en 570.

⁵ Zeller, p. 265, 267.

crate, né en 460 et proclamé encore maintenant le plus grand des médecins, était de l'île de Cos, qui renfermait un temple fameux d'Esculape et était consacrée elle-même à ce fils d'Apollon. Le serment qu'Hippocrate réclamait de ses disciples débutait ainsi : « Je jure par Apollon, par Esculape, par Hygée et les autres dieux et déesses de la médecine ¹. »

D'autre part, Solon est l'auteur de cette célèbre poésie sur la vie humaine, que nous avons déjà indiquée (p. 166). Elle a été souvent citée par les partisans du septénaire, en particulier par Philon et par Clément d'Alexandrie, qui nous l'a textuellement conservée. D'après elle, la vie humaine, censée terminée à 70 ans, se compose de 10 phases comptant chacune 7 années.

Un des caractères les plus saillants de la doctrine pythagoricienne est l'importance donnée aux chiffres, considérés comme constituant en quelque sorte l'essence des choses, surtout aux 10 premiers et en particulier au chiffre 7².

Hippocrate, enfin, a laissé une division de la vie humaine, non moins connue que celle de Solon et également citée par Philon ³. On y compte 7 phases : 1^o le bas âge (*infans*), durant jusqu'à la 7^e année ; 2^o l'enfance proprement dite (*puer*), durant jusqu'à 14 ans ; 3^o l'adolescence (*adolescens*), s'étendant jusqu'à 21 ans ; 4^o la jeunesse (*juvenis*), allant jusqu'à la 28^e année ; 5^o l'âge mûr (*vir*), allant jusqu'à 49 ans ; 6^o la vieillesse (*senex*), s'étendant jusqu'à 56 ans ; 7^o la décrépitude (*decrepitis*). Les 4 premières phases et la 6^e renferment chacune 7 années ; la 5^e, 21.

Hippocrate fournit plusieurs autres arguments aux avocats du septénaire, mais nous ne rappellerons que sa fameuse théorie des *jours critiques*. Suivant l'illustre médecin, « la crise est la fin de l'évolution morbide. Souvent elle se fait à des époques déterminées ; il y a pour cela des jours de prédilection, appelés « jours critiques, » dont on peut se faire à l'avance une idée par l'examen attentif des phénomènes qui se passent à

¹ *Biographie universelle*, t. XX, p. 405, 409.

² Zeller, 1. Th., p. 331-421 ; 3. Th., p. 79.

³ *De opif. mundi*, éd. Mangey, l. I, p. 25.

certaines jours antérieurs, nommés *jours indicateurs*. Et Hippocrate, obéissant sans doute à la doctrine pythagoricienne des nombres, pose déjà la loi des septénaires et des demi-septénaires. Mais il le fait avec réserve, et enseigne qu'une crise peut avoir lieu la veille ou le lendemain¹. . . »

Parmi les auteurs païens ou juifs qui ont écrit avec distinction sur l'importance cosmologique du septénaire, on peut citer le prince de l'érudition romaine, Varron (116-25 avant l'ère chrétienne), qui du reste avait étudié à Athènes; le Juif alexandrin Philon, né très probablement 30 ans avant cette ère, mort 40 ans après elle, et Macrobie, philosophe platonicien et grammairien latin du commencement du cinquième siècle². Varron, à cause de son ouvrage intitulé *Hebdomades* (c'est-à-dire les heptades ou septénaires) *vel de Imaginibus*, qui nous est surtout connu par le résumé que donne de son premier livre

¹ A. Chauffard, *Des crises dans les maladies*, Paris, 1883, p. 3. La théorie hippocratique des crises a été reprise, modifiée et exagérée par Galien, né 131 ans ap. C., et il l'a « fait triompher pour 15 siècles. » Il divisait les jours critiques en décrétoires ou principaux, indicateurs et intercalaires. « Les jours principaux étaient ceux où les crises avaient lieu le plus ordinairement : c'étaient le 7^e, le 11^e, le 20^e ou le 21^e. Toutes les maladies aiguës se terminant en 40 jours et souvent beaucoup plus tôt, on indiquait ainsi la marche ordinaire par septénaires. Les jours indicateurs séparaient la semaine en deux et annonçaient ce qui devait arriver dans le septénaire suivant. Les jours intercalaires ou provocateurs étaient ceux où la crise se faisait irrégulièrement ; on devait les redouter. » (P. 6, 7). — Le Dr A. Chauffard estime que les progrès de la chimie biologique et les découvertes de la bactériologie nous ramènent à « une conception analogue à celle qu'avait eue Hippocrate » (P. 17). « Ce sera là, dit-il en terminant son ouvrage, le couronnement de cette grande doctrine médicale des crises, transmise de siècle en siècle, souvent attaquée, mais toujours vivante ; ce sera le triomphe de la tradition rajeunie, dégagée de ses préjugés et de ses erreurs, et enfin devenue science. » — Hippocrate aurait même écrit, d'après Galien (voir Ideler, I, p. 251), un ouvrage spécial *Περὶ ἐβδομάδων*, qui serait perdu. — Il en est de même d'un autre ouvrage analogue d'Hermippe, de Bérÿte (Beyrouth), *Περὶ ἐβδομάδος*, auquel renvoie Clément d'Alexandrie (*Strom.*, VI, c. 16, § 155).

² Immédiatement après ces trois noms viendrait peut-être celui de Censorin, grammairien du 3^e siècle, dont l'ouvrage *De die natali* renferme des détails fort curieux sur l'opinion des anciens concernant le septénaire.

Aulu-Gelle¹, livre qui passait en revue les « nombreuses et diverses vertus du nombre 7² ; » Philon, qui a traité ce sujet *con amore* et à diverses reprises, surtout dans ses dissertations *De opificio mundi*, *De decem oraculis*, *De septenario et festis diebus* ; Macrobe, dans son *Commentaire du songe de Scipion*. La tractation de Varron est la plus naïve et la moins mathématique ; celle de Philon, la plus éloquente ; celle de Macrobe la plus systématique et la plus complète.

Les développements dans lesquels entrent ces auteurs se ressemblent souvent et embrassent des choses fort différentes. Les indications mathématiques ne semblent avoir aucune portée. Parmi celles qui se rapportent au monde réel, les unes nous apparaissent comme décidément erronées ; d'autres sont justes en tout ou en partie. Mais toutes sont également significatives pour manifester la tendance de l'antiquité gréco-romaine à donner une importance cosmologique au septénaire.

Il serait oiseux et parfois difficile de signaler toutes ces indications : difficile, car, souvent, pour être comprises, elles supposent la connaissance de nombreuses notions que s'était formées l'antiquité et qui sont bien loin de nous. Nous passerons en revue seulement les plus faciles à comprendre, et nous les présenterons dans un ordre qui en gros est généralement suivi, sous les trois chefs suivants : Mathématique, Astronomie, Anthropologie.

Le point de vue mathématique est très développé chez Philon, Clément d'Alexandrie et Macrobe, surtout chez ce dernier, qui commence par relever la plénitude ou perfection du septénaire, d'abord à cause de ses diverses parties ($1 + 6$, ou $2 + 5$, ou $3 + 4$), puis en lui-même. Sur ce dernier point, nous ne signalerons qu'une considération qui revient toujours et dont l'origine pythagoricienne est incontestable³ : parmi les dix premiers nombres, auxquels était attachée une importance toute particulière et peu justifiée, 7 est le seul qui ne puisse à la fois

¹ *Noctium atticarum libri XX*, lib. III, c. 10. L'auteur grammairien latin, né à Rome vers 130 ap. C., composa son ouvrage à Athènes.

² *Septenarii numeri, quem Graeci ἑβδομάδα adpellant.*

³ Zeller, *Philos. der Griechen*, I, p. 344.

ni être produit par la multiplication de deux autres de ces nombres, ni en produire par la même voie. Il est dit en conséquence être sans mère, comme ne procédant que de la monade, et toujours vierge; on le comparait à Minerve sortie vivante du cerveau de Jupiter¹.

En fait d'astronomie, nous indiquerons :

1^o Les 7 planètes², qui dans l'antiquité étaient censées exercer une si grande influence sur les hommes et les choses, et dont l'idée est pour nous manifestement erronée. Le soleil en effet n'est pas une planète : la lune non plus, puisqu'elle n'est qu'un satellite ; par contre, la terre aurait dû être mise au nombre des planètes, et ce nombre s'élevait en 1864 à 88³.

2^o La lune, à cause de ses 4 phases mensuelles, durant chacune environ 7 jours⁴.

3^o La Grande Ourse, constellation censée composée de 7 étoiles⁵, bien qu'Hipparque ou Ptolémée en comptât déjà à l'œil nu 35. (Arago, *Astrom. popul.* I, p. 332.)

¹ Οὔτε ἐκ μητρός οὔτε μήτηρ, ἀμήτωρ καὶ παρθένος οὐ ἄγονος. Voir Philon, *De opif. mundi*, p. 24; *De decem orac.*, p. 198; *De Mose*, l. III, p. 166. Clément d'Alex. *Strom.* VI, c. 6, § 140, etc.

² Varron, d'après Aulu-Gelle. l. III, c. 10, où il est d'abord parlé de la Grande Ourse et de la Petite, des Pléiades, comme constellations composées chacune de 7 astres, puis des 7 planètes : (*Idem numerus*) *facit stellas, quas alii erraticas, F. Nigidius erroneas adpellat.* — Philon, *De mundi opif.*, p. 27; *De decem orac.*, p. 198; — Clément d'Alex., *Strom.*, l. VI, c. 6, § 143; — Macrobe, éd. Janus, l, p. 146.

³ *Le Ciel*, par Guillemin, p. 253.

⁴ Varron, d'après Aulu-Gelle; Philon, *De mundi opif.*, p. 28; Clément d'Alex., *Strom.* VI, c. 16, § 149; Macrobe, édit. Janus, p. 47.

⁵ Varron, d'après Aulu-Gelle : *Is namque numerus Septentriones majores minoresque in coelo facit.* Les grands Septentrions sont les étoiles de la Grande Ourse, et les petits Septentrions, celles de la Petite. Philon, *De mundi opif.*, p. 28 : ἀρκτος, ursa. Clément d'Alex., *Strom.* VI, c. 16, § 146 : *Ursae autem constant ex 7 stellis, per quas et agricultura exercetur et navigatur.* — Revenons sur l'expression de *Septentriones*, que, pour simplifier, nous rapporterons seulement à la Grande Ourse. Cette constellation a été comparée de bonne heure à un chariot, et de là le nom qu'elle porte dans plusieurs langues. Les 3 étoiles antérieures, les plus brillantes, sont envisagées comme le timon du chariot ou comme les animaux qui le tirent, et les 4 étoiles postérieures figurent les 4 roues. Mais cette con-

4^o La Petite Ourse, regardée aussi comme formée de 7 étoiles, dont la plus brillante est l'Etoile polaire¹.

5^o Les Pléiades, constellation encore appelée par les Allemands *Siebengestern*. Galilée avec une de ses premières lunettes y comptait déjà 36 étoiles et Arago donne une carte des 64 principales étoiles du groupe².

Quant à l'anthropologie, nous avons déjà mentionné les divisions de la vie humaine faites par Solon et par Hippocrate, ainsi que les observations de ce dernier concernant les jours critiques dans les maladies, aussi nous bornerons-nous aux septénaires suivants :

On a souvent observé que l'enfant né à 7 mois est plus viable que celui qui est né à 8, et on en a conclu que la formation normale et essentielle de l'être humain dans le sein maternel s'opère pendant une heptade de mois³.

ception ne semble pas la plus ancienne, s'il est vrai, comme le pensent J. Grimm et Gaston Paris, que les plus anciennes dénominations astronomiques considèrent moins les lignes qu'on peut tracer en passant par les étoiles que ces étoiles elles-mêmes. Dans la plus ancienne conception la constellation serait comparée à un groupe de 7 bœufs. C'est à cette comparaison que se rattache l'expression de *Septentriones*, car *triones* semble bien désigner des bœufs qui foulent le sol ou le grain, soit que, comme l'admettent Preller et G. Paris, le mot dérive de *terere*, soit qu'il vienne de *terra*, comme les anciens étymologistes latins sembleraient plutôt le dire. Voir les p. 10-13, 48, 49 du petit livre si intéressant et si érudit de G. Paris : *Le Petit Poucet et la Grande Ourse*, Paris, 1875. Quant à l'expression de *Ἀστὴρ*, d'après Max Muller (*Nouv. leçons sur le langage*, II, p. 82-86) et G. Paris, elle repose sur une simple erreur étymologique, le mot primitif sanscrit signifiant ici simplement : étoiles et n'ayant aucun rapport avec la forme de la constellation. La Grande Ourse fut d'abord appelée dans l'Inde les 7 étoiles (Rikshas), puis les 7 sages (Rishis).

¹ Varron, Clément d'Alex. Voir la précédente note.

² Varron : *item Vergelias, quas Hætiæci Graeci vocant*. Philon, *De mundi opif.*, p. 28. Clément d'Alex., *Strom.*, VI, 16, 143. — Les Allemands donnent le même nom à la Grande Ourse (voir G. Paris, p. 11, 61). — *Astron. popul.* I, p. 497; II, p. 6; I, p. 196. Grâce aux appareils astro-photographiques, on est parvenu récemment à compter dans le groupe des Pléiades d'abord 1421 étoiles de la 1^{re} jusqu'à la 18^e grandeur, puis 2326. On y a découvert aussi des nébuleuses immenses (*Bibl. univ.*, 1888, p. 430.)

³ Varron; Philon. : *De opif. mundi*, p. 29.

Dans le corps de l'adulte, on a constaté¹ : 7 organes intérieurs (langue, cœur, poumon, foie, rate, deux reins); — 7 organes de nutrition et de respiration (gorge, estomac, ventre, vessie, et 3 intestins principaux); — 7 couches successives, en quelque sorte, entre ce qu'il y a de plus intime dans le corps et sa surface (moëlle, os, nerfs, veines, artères, chair, peau); — 7 parties extérieures du corps (tête, poitrine, mains, pieds, parties génitales); — 7 parties pour chaque main ou pied (épaule, bras, coude, paume de la main, 3 phalanges pour chaque doigt; ou : cuisse, genou, jambe, plante du pied, 3 phalanges pour chaque doigt); — 7 ouvertures de la tête, le membre principal (bouche, yeux, narines, oreilles).

Aussi Macrobe conclut-il que « le septénaire est dit avec raison le dispensateur et le maître de toute la machine humaine et qu'il annonce aux corps malades le péril ou la santé. »

E. INTRODUCTION DE LA SEMAINE

ET DE LA SEMAINE PLANÉTAIRE DANS L'EMPIRE ROMAIN.

Nous avons vu (p. 43) que dans la première moitié du troisième siècle de notre ère, Dion Cassius, après avoir parlé de la prise de Jérusalem par Pompée, des Juifs et de leur sabbat, « le jour qui porte le nom de Saturne, » consacre deux paragraphes entiers à la désignation planétaire des jours de la semaine, et expose même les deux théories qui, suivant lui, ont présidé à cette désignation ainsi formulée : ♄ ☉ ☿ ☿ ♀ ♀, c'est-à-dire avec Saturne en tête. D'après lui, cette désignation venait des Egyptiens, par où, paraît-il, il faut entendre surtout les astronomes égyptiens postérieurs, c'est-à-dire des Grecs alexandrins; elle existait alors chez les Romains et « parmi toute sorte d'hommes » ou « dans tous les pays, » comme une coutume nationale, mais sans remonter à une époque bien éloignée, sans avoir en particulier existé chez les Grecs.

Cette désignation planétaire des jours de la semaine était donc au commencement du troisième siècle et depuis un temps

¹ Philon. *ibid.*; Clément d'Alex., *Strom.*, VI, 10, 143. Surtout Macrobe, édit. Janus, p. 53.

assez long très répandue dans l'empire romain : voilà qui est clair, positif et bien propre à servir de jalon dans l'histoire de la semaine et de la semaine planétaire dans cet empire.

Le fait est du reste amplement confirmé. Il l'est en particulier, soit par une poésie d'Ausone, qui vécut de 309 à 394 de notre ère et qui fut revêtu à la cour de très hautes dignités¹, soit par une notice non moins explicite de l'évêque Isidore, de Séville, qui mourut en 636². Seulement, dans ces deux documents le 1^{er} jour de la semaine n'est pas celui de Saturne, mais celui du Soleil, ce qui doit s'expliquer par l'influence exercée par l'édit de Constantin, qui rattacha solennellement l'institution du dimanche comme 1^{er} jour hebdomadaire, au jour du Soleil (voir p. 173.).

Mais comment la semaine planétaire s'était-elle ainsi répandue dans l'empire ? Nous désirerions le savoir, ne fût-ce que pour avoir une contre-épreuve de ce que nous avons précédemment établi. Malheureusement, le fait est encore assez obscur, il se présente sous un aspect fort complexe, même embrouillé. Essayons cependant d'y relever quelques traits, sans trop nous préoccuper des lacunes que nous ne pouvons combler³.

1^o L'astrologie chaldéenne semble avoir fait de très rapides progrès dans les populations helléniques sous l'influence du mage Osthane ou Ostane, qui, d'après Pline, était un contemporain de Xerxès, monté sur le trône en 485 avant Christ (voir

¹ Voir cette poésie, qui a précisément pour sujet les noms des jours hebdomadaires, dans Lotz, *Quaest...*, p. 15.

² *Etymolog.* V, 39. Voir Ideler, II, 179.

³ Particulièrement pour ce qui rentre dans l'histoire de l'astronomie et de l'astrologie chez les Alexandrins. — On trouve à cet égard des détails intéressants dans deux dissertations de Letronne, insérées dans ses *Œuvres choisies*, t. I de la 2^{me} série. Il dit entre autres (p. 224.), qu'aucun des ouvrages de l'école grecque d'Alexandrie avant l'ère chrétienne ne contient des vestiges d'astrologie, mais qu'il en est tout autrement de Ptolémée, le plus grand astronome grec après Hipparque; il composa même des *Tables manuelles* à l'usage des astrologues et un ouvrage en 4 livres sur les secrets de l'astrologie. Ptolémée vivait dans la 1^{re} moitié du 2^d siècle de notre ère. Voir aussi dans la *Biographie universelle* l'article de Delambre sur Ptolémée (Claude).

p. 106), et cette influence aurait été encore augmentée par l'activité d'un autre Ostane, qui accompagnait Alexandre.

2^o Les 5 planètes proprement dites furent d'abord désignées chez les Grecs par les dénominations purement physiques que voici : *φωσφόρος* (*ἔσπερος*), pour Vénus ; *στίλβων*, pour Mercure ; *πυρόεις*, pour Mars ; *φαέθων*, pour Jupiter ; *φαίνων*, pour Saturne ¹.

3^o Le premier passage de la littérature grecque mentionnant le nom mythologique d'une de ces planètes, se trouverait dans le *Timée* de Platon, où il est parlé de la planète Mercure ².

4^o Le premier passage des auteurs grecs où sont réunies plusieurs des dénominations mythologiques des 7 planètes se lirait dans la *Métaphysique* d'Aristote (XII, 8). A propos des opinions d'Eudoxe, il est parlé de Mercure, Vénus, Jupiter et Saturne, à côté du Soleil et de la Lune. Les données sont plus complètes dans le livre *De mundo* (c. 11), qu'on n'attribue plus à Aristote, et qui cependant serait encore vraisemblablement du premier siècle avant Christ ³.

5^o Après avoir très fortement subi l'influence spirituelle de

¹ Lotz, *Quaestiones...*, p. 20. De Humboldt, *Cosmos*, III, p. 680 : « Ces qualifications, dit-il, indiquent une progression croissante, qui partant de Saturne (*φαίνων*), passe par Jupiter, le guide éclatant du char lumineux (*φαέθων*), par Mars, l'astre incandescent (*πυρόεις*) et arrive à Vénus (*φωσφόρος*) et à Mercure (*στίλβων*). » *Φαέθων* proprement le participe de *φαέθω*, a signifié d'abord : brillant.

² *Timée*, p. 319, éd. Bipont.. Il y a suivant les éditions *τον Ἐρμῶν ἡγήμενον* ou *τόν ἱερὸν Ἐρμῶν λεγόμενον*.

³ Schrader, *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 348... Le passage est ainsi traduit par Barthélemy Saint-Hilaire dans le volume qui contient d'abord la traduction de la *Météorologie* d'Aristote, puis celle du « petit traité apocryphe *Du Monde*, » p. 361 : « Le nombre des planètes se résume en 7 parties, qui se trouvent dans autant de cercles... Voici la position successive de ces cercles. Il y a d'abord celui du Brillant, qui est appelé aussi le cercle de Saturne ; puis, à la suite, vient celui de Phaéton ou de Jupiter ; puis le cercle de Feu, qu'on nomme d'Hercule ou de Mars ; après ces 3 premiers vient le Scintillant, que parfois on appelle le cercle sacré de Mercure et parfois celui d'Apollon ; ensuite vient celui de Lucifer, qu'on appelle le cercle de Junon ou de Vénus ; puis vient celui du Soleil, et le dernier de tous, celui de la Lune. » Il y a donc dans ce passage deux noms donnés au cercle du Feu (Hercule ou Mars), à celui du Scintillant (Mercure ou Apollon) et à celui de Lucifer (Junon ou Vénus).

la Grèce, Rome subit celle de l'Orient et en particulier celle de la Judée.

6° « A une époque fort ancienne, dit G. Boissier¹, s'opéra la fusion des dieux de Rome avec ceux de la Grèce, et les deux religions se confondirent si bien qu'il nous est difficile de les séparer. »

7° L'anarchie de près d'un demi-siècle qui précéda l'empire fut très favorable aux progrès des cultes païens orientaux dans l'empire romain. « En même temps que les dieux romains s'altéraient en se mêlant aux divinités de l'Égypte ou de la Syrie, les rites et les usages des cultes orientaux s'introduisaient furtivement dans les sanctuaires les plus vénérés de Rome.... Dans les deux premiers siècles de notre ère s'accomplit à Rome le mélange de toutes les religions de l'ancien monde. » Deux seulement devaient être officiellement exclues de ce mélange, parce qu'elles ne pouvaient s'y prêter : le judaïsme et le christianisme².

8° Parmi les importations païennes de l'Orient, il faut spécialement mentionner l'astrologie, « cet art ou cette prétendue science de la religion syro-chaldéenne, qui, dans le premier siècle de l'empire, tantôt liée avec le culte religieux, tantôt indépendante, se répandit dans l'Occident.... Ce n'étaient pas seulement le soleil et la lune dans lesquels on adorait les principes mâle et femelle de la puissance de la nature, mais aussi les étoiles et tout particulièrement les planètes, qui apparaissaient comme des puissances déterminant la nature en général et particulièrement la vie humaine. Il fallait donc, pour être heureux, s'assurer leurs bonnes influences et se préserver des mauvaises. Les planètes passaient à cause de leur mobilité pour être les interprètes qui annonçaient aux hommes la volonté du Destin. Nous avons encore dans les noms des jours hebdomadaires des traces de cette idée de la domination des planètes sur le monde terrestre. Aucune autre forme de la religion ne pouvait plus facilement se détacher du lieu de son origine pour se répandre ailleurs, et aucune n'était plus propre à se recru-

¹ *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, I, p. 43.

² *Ibid.*, p. 392, 439, 447.

ter partout des adhérents. Aussi, sous les empereurs, Rome était-elle pleine de Chaldéens et de mathématiciens qui vivaient de l'astrologie, et de temps en temps, mais toujours en vain, étaient expulsés de la ville¹. »

9° Trois faits contribuèrent à faire toujours plus connaître les Juifs aux Romains : la dispersion croissante des Juifs dans l'empire, et la double prise de Jérusalem, d'abord par Pompée l'an 63 avant Christ, puis par Titus l'an 70 de l'ère chrétienne.

¹ Schneckenburger, *Neutest. Zeitgeschichte*, p. 52. — Comp. G. Boissier, II, 186, 270. — Tacite dit des *mathematici* (Hist. I, 22) : *Genus hominum potentibus infidum, sperantibus fallax. quod in civitate nostrâ et retabitur semper et retinebitur*. Voir aussi *Ann.* II, 27; III, 22; XII, 22, 52; XIV, 9; XVI, 14, et surtout VI, 20-22, où il est parlé de Tibère et de son astronome Thrasyllus, et où Tacite lui-même finit par dire : « Au reste, la plupart des hommes ne peuvent renoncer à l'idée que le sort de chaque mortel est fixé au moment de sa naissance ; que si les faits démentent quelquefois les prédictions, c'est la faute de l'imposture, qui dit ce qu'elle ignore, qu'ainsi se discrédite un art dont la certitude a été démontrée » (Trad. de Burnouf.) — Walckenaer, dans son *Histoire de la vie et des poésies d'Horace* (Paris, 1840), a écrit quelques pages fort instructives sur l'astrologie romaine (II, p. 99-105). Nous en extrayons les indications suivantes : Des progrès récents dans les calculs des mouvements des corps célestes et la réforme du calendrier sous Jules-César avaient fait une profonde impression sur l'esprit des Romains : et les astronomes, en donnant à l'astrologie l'apparence d'une science, n'eurent pas de peine à répandre une superstition dont eux-mêmes étaient atteints. Loin de passer avec le paganisme, elle était encore en pleine vigueur lors de la naissance de Louis XIV. Varron dut beaucoup contribuer à accréditer parmi les Romains la doctrine de l'astrologie ; Cicéron la combattit avec force, mais sans succès. Octave avait la plus grande confiance dans son horoscope et le divulguait par tous les moyens. Les progrès de l'astrologie furent si rapides et si grands sous Auguste que cette doctrine eut, comme celle d'Epicure, un vrai poète, probablement Publius Manilius. Les *Astronomiques*, dédiées à Auguste, rappellent souvent Lucrèce pour l'élévation, Virgile pour l'harmonie et l'élégance. — Mommsen parle d'une curieuse inscription lyonnaise, dont il ne précise pas la date, mais qui doit être fort ancienne et qui atteste bien la foi populaire à l'influence des planètes sur les destinées individuelles. C'est l'épithaphe d'un soldat romain, ainsi conçue : « Natus est die Martis, die Martis probatus (ou : profectus), die Martis missionem percepit; die Martis defunctus est. » (*Römische Chronol. bis auf Cäsar*, p. 314.)

— Quelques mots sur le premier de ces faits¹ pour en faire saisir toute la portée. Quand Cyrus permit aux Juifs de retourner dans leur patrie, le nombre de ceux qui partirent fut relativement petit. Plus tard, lorsque Alexandre eut détruit le royaume des Perses, beaucoup de Juifs s'enrôlèrent dans son armée, à condition de rester libres dans l'exercice de leur foi. Alexandre leur assura la même liberté dans toute l'étendue de ses Etats, ce qui dut singulièrement faciliter les voyages et l'émigration d'un peuple qui s'adonnait toujours plus au commerce. Sous les successeurs d'Alexandre, la dispersion juive s'accrut encore considérablement : les rois d'Egypte et de Syrie firent longtemps tout leur possible pour établir les Juifs dans les villes qu'ils fondaient et dont plusieurs, comme Alexandrie et Antioche, devinrent rapidement très importantes. De l'Asie Mineure, les Juifs se répandirent en Grèce, surtout dans les villes de commerce maritime. A Rome même, où Pompée, après la prise de Jérusalem, amena de nombreux prisonniers pour orner son triomphe, ils se comptèrent bientôt par milliers. Il n'y avait guère alors, dans le monde connu, de pays où ne se trouvassent des enfants d'Israël, et ce monde subissait presque en entier la domination romaine. Si peuplée que fût redevenue la Palestine au temps du Seigneur, elle ne renfermait peut-être que le tiers de la nation : sur 12 millions de Juifs, il y en aurait eu 8 à 9 de dispersés. Sous ce rapport, comme le remarque Schneckenburger², ils se plaçaient en quelque sorte à côté des Romains eux-mêmes, et la position de la *diaspora* était d'autant plus exceptionnelle parmi les autres populations de l'empire qu'elle entretenait toujours avec Jérusalem d'intimes relations. « Le monde ancien, dit de Champagny³, n'avait donc pas usé envers Juda de moins de

¹ Voir Franck, *De l'état politique et religieux de la Judée dans les derniers temps de la nation* : dans ses *Etudes orientales*, Paris, 1861. — Fr. de Champagny, *Rome et la Judée au temps de la chute de Néron*, Paris, 1858. Ch. IV : Etat du peuple juif avant le règne de Néron. — *Allgem. Encykl.*, Art. Juden, par Selig Cassel.

² *Neutest. Zeitgesch.*, p. 77.

³ *Rome et la Judée*, p. 89.

largesse que le monde moderne. Le Juif était Syrien à Antioche, Alexandrin dans le Bruchium, comme aujourd'hui il est Français à Paris et Anglais dans la cité de Londres, sans pour cela cesser d'être Juif. »

10° Les Romains furent frappés d'étonnement à la vue d'une religion qui proclamait l'unité de Dieu, apprenait à l'honorer sans image et célébrait dans ses synagogues le culte le plus simple et le plus spirituel. Beaucoup d'entre eux se sentaient attirés par cette religion qui semblait promettre à leurs besoins religieux une satisfaction cherchée vainement ailleurs. Aussi autour d'une multitude de synagogues répandues dans l'empire, se groupait-il un certain nombre de païens, hommes et femmes, qui se rattachaient plus ou moins étroitement à la loi de Moïse, les uns se faisant complètement juifs; la plupart, et souvent les plus dignes, se bornant à prendre part à plusieurs actes du culte. Ces prosélytes à des degrés divers se trouvaient en tout pays, dans toutes les classes de la société et jusque sur les trônes.

Les Juifs, grâce à leur diffusion dans tout l'empire, à leur habileté, à leur entente mutuelle, à leurs libertés, à leurs richesses, à leurs prosélytes, exerçaient alors une influence « comparable à celle que, depuis leur émancipation, nous les voyons prendre dans l'Europe moderne¹. » En fait, d'après le récit des Actes, ce sont eux qui soulèvent souvent contre les apôtres les populations païennes, et Cicéron lui-même, en plein tribunal, dit un jour à leur sujet² : *Scis quanta sit manus, quanta concordia, quantum valeat in concionibus: Summissa voce agam, tantum ut iudices audiant... Multitudinem Judæorum, flagrantem nonnumquam in concionibus, pro republicâ contemnere, gravitatis summæ fuit.*

11° Il est vrai qu'en même temps les Juifs étaient pour les Romains un objet de vive répulsion, et ils l'étaient très honorablement sous plusieurs rapports, par exemple, comme adorateurs exclusifs du Dieu d'Abraham et comme refusant tout culte aux empereurs. *Genus humanum superstitionis novæ*

¹ Ibid., p. 92.

² *Pro Flacco*, 28.

atque maleficæ, dit Suétone¹; *sceleratissimæ gentis consuetudo*, dit Sénèque²; *exitiabilis superstitio... per flagitia invis...* *odio generis humani convicti*, dit Tacite³. Ailleurs, sans doute, les auteurs latins sont moins injustes à l'égard des Juifs. Trogue Pompée leur rend même ce magnifique témoignage : *quorum justitiâ religione permixtâ incredibile quantum coaluere*⁴. Mais soit les accusations, soit les louanges, soit les adhésions, montrent combien il s'en fallait que le judaïsme fût alors ignoré des Romains, quoiqu'ils le connussent souvent fort mal. Rien ne le prouve mieux que ces lignes d'Auguste à Tibère : *Ne Judæus quidem, mi Tiberi, tam diligenter sabbatis jejunium servat, quam ego hodie servavi*⁵...

12° Les Romains, dans leurs nombreux rapports avec les Juifs, avaient été d'autant plus frappés de leurs sabbats qu'ils en avaient largement profité dans leurs sièges de Jérusalem. Ils désignaient même parfois les Juifs par le sobriquet de *sabbatariens*⁶. Mais ils jugeaient l'institution très différemment les uns des autres et souvent, comme Auguste, d'une manière fort erronée. Tantôt ils s'en moquaient dédaigneusement, comme le faisaient Juvénal, Perse, Rutilius⁷, et, pour être équitable, il ne faut pas oublier que l'observation du sabbat se présentait alors sous sa forme pharisaïque. Tantôt ils manifestaient une crainte superstitieuse de ce jour : c'était un *dies ater*, et ils l'associaient même à l'anniversaire de la sanglante défaite de l'Allia⁸. Tantôt ils jugeaient le sabbat si favorablement qu'ils se l'approprièrent, ou réellement, comme le faisaient les prosélytes, ou de la plus étrange façon, comme nous

¹ Nero XVI, rapproché de Claudius XXV.

² D'après Augustin, *De civit. Dei*, VI, 11.

³ *Annales* XV, 44.

⁴ Justin, l. XXXVI, c. 2.

⁵ Suétone, *Octav.*, 76.

⁶ Martial, *sat.* IV, v. 4 : *jejunia sabbatariorum*.

⁷ Juvénal, *sat.* XIV, v. 96-106; *sat.* VI, v. 159. — Perse, *sat.* V, v. 179-184. — Rutilius, *De reditu suo*, l, v. 389-392... *cui (genti) frigida sabbata cordi, Sed cor frigidius religione suâ. Septima quæque dies turpi damnata veterno, Tanquam lassati mollis imago dei.*

⁸ Ovide, *Ars am.*, l, v. 413-416; *Remed. am.*, v. 217-220.

le verrons tout à l'heure. — Horace, dans son Epître du *Fûcheux*, se met lui-même en scène, comme complètement indifférent au sabbat, tandis qu'un de ses amis, qui aurait une confiance à lui faire, s'y refuse, pour cause de sabbat solennel¹. — Comme le remarque heureusement d'Orelli², pour beaucoup de païens « le sabbat fut un précurseur du christianisme. Ils étaient ainsi conduits à la synagogue, où les attendait la prédication de la bonne nouvelle. »

13° D'autre part, le jour du sabbat fut assez tôt identifié avec le jour hebdomadaire de Saturne. Déjà sous Auguste, le poète Tibulle, à la veille de partir pour un voyage et cherchant à différer son départ, prétextait « tantôt le vol des oiseaux, tantôt de mauvais présages, tantôt la sainteté du jour de Saturne³. » Frontin (40-106 après Christ) dit que Vespasien triompha des Juifs en les attaquant « le jour de Saturne, jour auquel il leur est défendu de faire quoi que ce soit de sérieux⁴. » Vers 138, Justin Martyr parle du samedi comme « jour de Saturne, » du vendredi, comme veille de ce jour, et du dimanche, comme son lendemain ou comme « jour du Soleil⁵. » Dion Cassius enfin, dans son récit de la prise de Jérusalem par Pompée, désigne le sabbat comme jour de Saturne⁶.

Les rabbins reconnurent aussi cette coïncidence, en appelant *Schabbtaï* la planète Saturne⁷.

14° L'identification du sabbat et du jour de Saturne pouvait se justifier de deux manières aux yeux des Romains. Le sabbat, comme jour de repos, n'était pas sans rapport avec leurs idées primitives sur Saturne et son paisible règne, idées qu'entretenait toujours la fête des Saturnales. On pouvait aussi retrouver dans le sabbat quelque chose de la sinistre influence attribuée

¹ *Sat.*, I, 9, v. 68-72.

² *Real-Encykl.* ², XIII, p. 166.

³ *Eleg.* I, 3, v. 18.

⁴ *Stratag.*, II, 1, 17 : *die Saturni*.

⁵ *Apologet.*, I, 67 : ἡ Κρονική ; ἡ πρὸ τῆς Κρονικῆς ; ἡ μετὰ τὴν Κρονικὴν, ἥτις ἐστὶν Ἥλιου ἡμέρα.

⁶ *Τὰς τοῦ Κρόνου δὴ ὀνομασμένας ἡμέρας... τῇ τοῦ Κρόνου ἡμέρᾳ.*

⁷ Eehler, *Real-Encykl.*, XIII, p. 195.

par l'Orient à la planète Saturne¹, puisque le jour qui lui était consacré, interdisait, comme *dies ater*, toute entreprise, toute activité productrice, commandait ainsi un certain chômage. Mais ce qui, en fait, a produit l'identification, c'est une simple coïncidence fortuite ; car on ne saurait admettre qu'elle ait été cherchée par les Juifs ou par les païens².

15° Le 1^{er} passage de la littérature romaine où le sabbat est désigné comme jour de Saturne, est le passage de Tibulle, et cette désignation y apparaît comme une expression déjà courante. La dénomination planétaire des jours de la semaine devait donc être alors en usage à Rome, même depuis un certain temps. Mais il est difficile de préciser la date du passage³. En tout cas, l'usage de la dénomination astrologique des jours hebdomadaires à Rome semble remonter aux derniers temps de la République, comme on l'admet généralement⁴.

16° Dans la satire de Pétrone sur le *souper de Trimalcion*, écrite sous Néron ou peut-être déjà sous Claude⁵, il est parlé d'un « second » tableau se rapportant au cours de la lune et

¹ Voir p. 66, et aussi Horace, *Odes*, II, 17. v. 22-24 ; Perse, *Sat.* V, 45-51.

² Voir Lotz, *Quaestiones*, p. 19.

³ *Aut ego sum caussatus ares, aut omina dira Saturnique sacram me tenuisse diem.* Tels étaient les prétextes par lesquels le poète retardait son départ pour une expédition militaire dans laquelle il devait accompagner Massala. « On ne sait rien de bien positif sur cette expédition, dit une note de l'édition Panckouke (p. 197) ; on pense qu'elle eut lieu l'an de Rome 725, » c'est-à-dire l'an 29 av. C., à l'époque même où Octave devenait Auguste. Tibulle est dit être mort jeune, mais on varie pour la date de sa naissance entre 66 et 43 av. C., c'est-à-dire entre la date de la naissance d'Horace et celle de la naissance d'Ovide. Cependant d'après un passage d'Ovide (*Tristia*, IV, 20, 5), Tibulle aurait précédé Propertius, et Propertius lui-même serait entré dans la carrière avant Ovide, qui commença de bonne heure à se faire connaître par ses poésies (Voir Naudet, art. *Tibulle*, dans la *Biographie universelle*.)

⁴ Schrader, *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874, p. 350. Lotz, *Quaestiones*..., p. 15. Riehm, *Handw. des Bibl. Alt.*, art. Sabbath. Walckenaer, *Histoire de la vie et des poésies d'Horace*, t. II, p. 102. De Witte, *Gaz. archéol.*, 1877, p. 50.

⁵ De Witte, *ibid.*, p. 53. Amédée Thierry, *Tableau de l'empire romain*², Paris, 1862, p. 212.

des étoiles, et renfermant 7 images peintes, avec l'indication des jours favorables et des jours dangereux ¹.

17° Dans une peinture trouvée à Pompéi et par là même antérieure à l'an 79 après Christ, les bustes des divinités tutélaires de la semaine sont représentés dans 7 médaillons. En allant de gauche à droite, on trouve d'abord Saturne : vieillard avec une harpe, la tête couverte d'un bonnet, et enveloppé d'un ample manteau jaune, comme le bonnet ; — puis le Soleil : jeune homme, dont la tête est environnée d'un nimbe rayonnant ; il porte une chlamyde rouge sur l'épaule et tient un fouet ; — la Lune, avec une chevelure abondante, un nimbe autour de la tête, un vêtement blanc et un sceptre ; — Mars, avec casque, bouclier, lance et une cuirasse de feu ; — Mercure, coiffé du pétase ailé et revêtu d'une chlamyde ; — Jupiter, avec barbe, manteau rouge et sceptre ; — enfin Vénus, portant un diadème enrichi de perles et un *modius*. Sa tunique est blanche et un petit amour est à son épaule droite².

18° L'ordre planétaire que nous venons de décrire (♄ ⊙ ☾ ☿ ♀), est bien l'ordre proprement égypto-gréco-romain ou gréco-romain. C'est celui qu'indique aussi Dion Cassius et qu'il explique de deux manières. De Witte a décrit tous les antiques monuments où il a discerné sculptées ou peintes les divinités hebdomadaires : autels, vases, lampe, bracelet, etc... Or parmi ces 18 monuments, dont quelques-uns sont fragmentaires, 14 où l'on peut reconnaître encore la succession des divinités, indiquent aussi le même ordre : pour les uns (6), en allant de droite à gauche ; pour d'autres (8), en allant de gauche à droite. Un seul met en tête non Saturne, mais le Soleil. Un

¹ *Satyricon*, XXX : *Altera (tabula habebat) Lunae cursum stellarumque septem imagines pictas et qui dies boni quique incommodi essent, distinguente bullâ, notabantur*. Le 1^{er} tableau était ce que serait pour nous une ardoise ou une planche noire, servant d'agenda. Trimalcion y faisait donner des ordres à ses esclaves. Il y avait donc correspondance entre les deux tableaux, et le 2^d était une espèce de calendrier : le cours de la lune se rapportait au mois, et les sept astres, parmi lesquels étaient le soleil et de nouveau la lune, à la semaine. S'agissait-il des jours favorables ou néfastes de la semaine, du mois ou de l'année? Le texte ne l'explique pas.

² De Witte, p. 79.

seul échange les places entre Vénus et Mercure, probablement à cause d'une restauration postérieure¹.

L'ordre planétaire qui ne diffère de l'ordre gréco-romain que parce qu'il débute par le jour du Soleil, au lieu du jour de Saturne, et qui a pour formule $\odot \textcircled{\text{C}} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀}$, doit être appelé proprement l'ordre hébraïco-romano-chrétien ou, plus brièvement, hébraïco-chrétien. Comme nous l'avons indiqué, depuis Constantin cet ordre dut prévaloir sur l'ordre proprement gréco-romain.

L'ordre hébraïco-chrétien résulte au fond de la triple influence du judaïsme, du paganisme et du christianisme, et cela ressort encore des noms français des jours de la semaine : l'influence chrétienne s'y manifeste par le nom de Dimanche ; l'influence juive, par celui de Samedi².

19^e Schrader et Riehm disent que les noms planétaires des jours de la semaine sont arrivés des Chaldéens aux Romains par le moyen des Syriens³. D'autre part, Dion Cassius estime que c'est des Egyptiens, c'est-à-dire, semble-t-il, des astrologues alexandrins, que la semaine planétaire est venue aux Romains. Ces deux assertions doivent être réunies et combinées, en ce sens que si les Chaldéens, dont les Syriens étaient les disciples, ont inventé et élaboré la semaine planétaire, ce sont les astrologues alexandrins qui l'ont fixée⁴.

En fait, la semaine chaldéenne a pour formule $\textcircled{\text{C}} \odot \text{♀} \text{♂} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀}$, et la semaine égypto-gréco-romaine ($\text{♂} \odot \textcircled{\text{C}} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♀}$) n'en est

¹ C'est encore par Saturne que commence l'ordre planétaire sur un autel signalé par Ideler, II, p. 623. On y voit les bustes de Saturne, Apollon (Soleil), Diane (Lune), Mars, Mercure, Jupiter, Vénus et, entre ces deux dernières divinités, un Génie en pied avec une corne d'abondance. L'autel doit appartenir à une époque où la semaine était déjà très répandue dans l'empire romain et où le christianisme n'avait pas déjà pénétré en Germanie, c'est-à-dire dans le 3^{me} siècle ou au commencement du 4^{me}. Il ressemble beaucoup au 6^{me} monument décrit par de Witte.

² Dimanche vient de *dies dominica*. Samedi vient de *Sabbati dies*. Littré : « Bourg. *saibay* ; prov. *sabbat, sabat, sapte, sabde* ; espagnol *sabado* ; portugais *sabbado* ; italien *sabato*. Du latin *sabbatum*. » — « Samedi = *sabdedi, sabbati dies*, » dit J. Grimm (*Deut. Mythol.* ³, I, p. 112).

³ *Theol. Stud. u. Krit.*, 1874. — *Handw.*, art. Sabbath.

⁴ Voir p. 48., 87., 103.

point provenue. Mais toutes les deux dérivent également de l'ordre planétaire par grandeur d'orbite : la 1^{re}, à partir du plus petit orbite (C ☿ ♀ ⊙ ♂ ♄ ♀); et la 2^{de}, du plus grand (♄ ♄ ♂ ⊙ ♀ ☿ C)¹.

20° Des quatre explications que nous avons données de l'ordre général de la semaine planétaire actuelle, les deux empruntées à Dion Cassius : la 1^{re}, mystique et musicale ; la 2^{de}, astrologique, se recommandent à nous comme conduisant à l'ordre égypto-gréco-romain. Il est très probable que cet ordre est au fond celui de la 4^{me} explication, mais on ne peut l'affirmer d'après le planisphère de Bianchini, puisqu'il n'indique pas le point initial. — En outre, la 2^{de} explication doit être préférée à la 1^{re}, à cause de l'importance énorme qu'avait acquise l'astrologie.

21° Comme nous l'avons annoncé, l'empire romain vit se répandre, concurremment avec le sabbat, une étrange manière de célébrer le jour de Saturne : par le simple chômage et la bonne chère, ainsi que nous l'apprend Tertullien².

22° Si l'on tient compte soit des Juifs et de leurs prosélytes, qui célébraient religieusement le sabbat, soit des païens qui envisageaient ce même jour comme un *dies ater*, dans lequel il ne fallait rien entreprendre, ou qui en profitaient pour festoyer, on reconnaît que certaines assertions de Philon et de Josèphe sur la diffusion du sabbat à leur époque, ne sont pas loin de la vérité, mais seulement exagérées, déclamatoires³.

¹ Voir p. 98., 43-50.

² Ad nat., I, 13 : *Vos certe estis, qui etiam in laterculum septem dierum Solem recepistis et ex diebus ipso priorem praelegistis, quo die lavacrum subtrahatis aut in vesperam differatis, aut otium et prandium curetis... Quare ut ab excessu revertar, qui Solem et diem ejus nobis exprobratis, agnoscite vicinitatem, non longe a Saturno et sabbatis vestris sumus.* — Adv. gentes, 16 : *Si diem Solis laetitiae indulgemus, aliâ longe ratione quam de religione Solis, secundo loco ab iis sumus, qui diem Saturni otio et victui decernunt, exorbitantes et ipsi a judaïco more, quem ignorant.* Edit. Cehler, 1854.

³ Comp. Cehler, *Real. Encykl.*¹, art. Sabbath, p. 194. — Philon, après avoir parlé de la coutume des nations païennes d'exalter chacune leurs propres lois et de mépriser celles des autres, dit ensuite : « Il en est tout autrement de nos lois, car elles attirent à elles et convertissent tous les

On comprend aussi comment Sénèque, qui ne voyait dans le sabbat qu'un moyen de perdre presque la 7^{me} partie de sa vie, pouvait aller jusqu'à dire : « La coutume de cette race criminelle a tellement prévalu que déjà presque toute la terre la reçoit. Les vaincus ont donné leurs lois aux vainqueurs. » (*De civit. Dei*, VI, 11.)

mortels, Barbares, Grecs, continentaux, insulaires, orientaux, occidentaux, Europe, Asie, l'univers entier, d'une extrémité à l'autre. Qui en effet n'honore pas le 7^e jour et ne s'accorde à lui-même et aux siens ce jour de repos et d'indulgence, non seulement à ceux qui sont libres, mais encore aux esclaves et aux bêtes de somme ? » (*De Mose*, II, p. 137.) — « Plusieurs autres peuples, dit Josèphe (*C. App.*, II, 9; p. 847 de la traduction de Buchon, Paris, 1852), ont aussi dès longtemps été si touchés de notre piété qu'on ne voit point de villes grecques, ni presque barbares, où l'on ne cesse de travailler le 7^e jour, où l'on n'allume des lampes et où l'on ne célèbre des jeûnes. »

§ 6. LES CHINOIS

INTRODUCTION

Comme des ouvrages récents et sérieux affirment que la semaine était en quelque sorte primitive soit chez les Chinois soit chez les Péruviens, et qu'ils n'appuient cette affirmation qu'en renvoyant au grand ouvrage d'Ideler sur la Chronologie, je désirais vivement avoir entre les mains cet ouvrage, mais je dus attendre longtemps avant d'y parvenir.

Quelle ne fut pas ma surprise quand je vis qu'Ideler, dans sa préface (I, p. V), déclarait qu'il ne s'occuperait pas des Chinois, faute de sources suffisantes, et n'annonçait pas même qu'il ne traiterait pas des Péruviens !

Plus loin cependant (I, p. 88), il aborde en passant la question de la semaine chez ces deux peuples, mais pour dire seulement : « Nous trouvons la division de la semaine de 7 jours dans les contrées les plus différentes de la terre, par exemple chez les Chinois et chez les anciens Péruviens, » — en indiquant en note deux ouvrages, l'un sur la Chine, l'autre sur le Pérou.

Ne parlons maintenant que des Chinois et indiquons d'abord ce que dit le Père Du Halde, un des auteurs auxquels Ideler renvoie¹ : « Les Chinois divisent, comme nous, les semaines selon l'ordre des planètes, à chacune desquelles ils assignent quatre constellations, une par jour, tellement qu'après les 28 qui se succèdent de 7 en 7, ils retournent à la première. »

¹ *Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*. La Haye, 1735, 4 vol. III, p. 345.

Cette donnée ne pouvait me suffire. J'ai donc cherché autant que possible à l'éclaircir, à la compléter et, dans cette recherche, souvent difficile, j'ai été soutenu par la pensée de travailler à combler une véritable lacune.

A. LA SEMAINE ACTUELLE

Voici la division ou plutôt les divisions des jours mensuels que l'on trouve actuellement en Chine, non pas dans le calendrier populaire officiel, mais sans doute au point de vue astrologique¹. Nous avons puisé nos renseignements surtout dans la

¹ « Dès la plus haute antiquité, dit Arago (IV, p. 681), plus de 20 siècles avant notre ère, les Chinois ont employé l'année de 365 jours, 25, c'est-à-dire 3 années successives de 365 jours chacune, et une 4^e année de 366 jours, comme dans le calendrier julien. Malheureusement les premiers Chinois ont cherché à plusieurs reprises à corriger l'inexactitude de ce système par des rectifications absolues, dont l'étendue n'a pas été mentionnée par l'histoire et qui reposaient en outre sur des observations imparfaites. Les anciens Chinois mesuraient l'année par son retour au solstice d'hiver dont ils déterminaient l'époque d'après les longueurs des ombres observées par le gnomon. Ils laissaient courir l'année de 365 jours, 25, jusqu'à ce que les observations du gnomon fissent reconnaître qu'elle s'écartait notablement des passages du soleil vrai au solstice : alors ils opéraient une réformation analogue à la réformation grégorienne de 1582. Les discontinuités qui en sont résultées dans la chronologie chinoise ne se sont pas renouvelées depuis l'an 206 avant notre ère. L'année solaire chinoise est divisée en mois lunaires. Les anciens Chinois avaient reconnu que dans 19 années de 365 jours, 25, il y avait 235 lunaisons, et que, par conséquent, après ce cycle, les mêmes phases de la Lune reviennent aux mêmes jours : ils avaient donc découvert la période dite de Méton. — Les années ordinaires des Chinois ont 12 mois ou 12 lunes ; d'autres années convenablement placées, au nombre de 7, dans le cycle de 19 ans, ont 13 mois ou 13 lunes ; les lunes intercalaires appartiennent aux années 3, 6, 9, 11, 14, 17 et 19 du cycle. »

« Les Chinois, dit Du Halde (III, p. 344), ont 12 mois lunaires entre lesquels il y en a de petits, qui sont de 29 jours, et de grands, qui sont de 30. »

En fait, j'ai sous les yeux un calendrier à la fois anglais et chinois publié par la Mission presbytérienne anglaise pour l'année 1885, et dans ce calendrier il y a 6 mois de 29 jours et 6 mois de 30.

Les Chinois ont ainsi à la fois une année composée de mois de 29 ou de

Chart of the Week publiée par Jones, dans deux lettres particulières du Dr Legge, anciennement missionnaire en Chine, actuellement professeur à Oxford, sinologue de premier ordre, et aussi dans des conversations avec le missionnaire Hunnex, pendant son séjour à Genève.

Dans ce système, le mois est de 28 jours ; il est composé de 4 semaines ; les 28 semaines des 7 premiers mois ont chacune un nom spécial tiré des noms des étoiles des constellations, et ces noms spéciaux, qui nous sont donnés dans la *Chart of the Week*, reviennent dans le même ordre pour les mois suivants.

En second lieu, tous les jours du mois ont chacun leur nom, comme cela avait lieu chez les anciens Perses. Pour les Chinois, les noms des 28 jours mensuels sont ceux des 28 constellations dans lesquels ils rangent toutes les étoiles fixes, tant celles du zodiaque que celles qui sont au-dessus ou au-dessous ¹.

30 jours, et une année purement lunaire composée de mois n'ayant chacun que 28 jours.

Le fait de cette simultanéité paraît bien certain. Alfred Maury ayant objecté contre l'usage de la semaine en Chine qu'il n'était question dans les livres chinois que d'une division décadaire du mois, Bonnetty lui répond, entre autres : « Quant à la division décadaire du mois, elle n'est niée par personne... ; mais il s'agit d'examiner s'il n'y a pas une division lunaire de 28 jours divisés régulièrement en 4 septénaires de jours répondant exactement à nos semaines. Nous indiquons à M. Maury tous les planisphères chinois, et le tableau qu'en a donné le P. Gaubil, avec les jours correspondants de la semaine (*Histoire de l'astronomie chinoise* dans le recueil du P. Souciet, t. II, p. 178). Ce sont là des faits qu'il ne peut nier. » *Annales de philosophie chrétienne*, vol. 59, Paris 1859 : Traditions sur la semaine et sur le nombre septénaire chez les Chinois, p. 382,

¹ Voir les noms de ces constellations dans Du Halde, III, p. 348. « On lit dans le *Li-ki*, observe Bonnetty (p. 383), le passage suivant : « L'empereur ordonne au ministre des cérémonies d'étudier les saisons et les mois, de donner aux jours leur appellatif, de vérifier si les lois sont conformes, de rectifier les rites, etc. » (C. V, trad. française de Callery, Turin, 1853, p. 14.) « Dans les almanachs chinois, ajoute Callery, les jours sont dénommés au moyen de lettres du cycle, d'une façon analogue aux jours de notre semaine. Ces dénominations sont indépendantes du mois, et servent surtout à déterminer les jours heureux et malheureux. » Cette remarque de Callery constate encore la coexistence de deux divisions chinoises des jours : l'une se rapportant au mois de 30 ou de 29 jours ; l'autre,

En troisième lieu, les 28 jours mensuels ainsi dénommés d'après les 28 constellations sont répartis en 4 semaines, chaque jour de chacune d'elles étant censé sous l'influence spéciale d'une des 7 planètes : Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, ces 5 dernières étant désignées par les 5 éléments : feu, eau, bois, métal, terre, qui leur correspondent dans les pensées chinoises et y jouent un si grand rôle¹.

« Les Chinois, dit le P. Cibot², comptent 28 constellations, dont chacune a son propre caractère. Chacun de ces caractères répond à une des 7 planètes qui, par là, en a 4 qui lui correspondent et qui lui sont appropriées. Ce cycle donne exactement et les semaines et les jours des semaines, tels que nous les comptons, parce que les 7 planètes y étant placées de suite selon les caractères qui leur sont attribués, elles reviennent toujours, comme nos dimanches, nos lundis, etc. Il est de

à la dénomination des 28 jours de la lunaison d'après 28 constellations; et elle aide à comprendre cette coexistence. La seconde division est purement astrologique.

¹ « The names given to the five principal planets, Mercury, Venus, Mars, Jupiter and Saturne, are water, metal, fire, wood and earth, which rule over the year and its four seasons, and correspond with the kidneys, lungs, heart, liver and stomach; they are denoted by black, white, red, green and yellow, and influenced by salt, pungent, bitter, sour or sweet tastes; the whole forming a chain of causes, acting and reacting through and with each other, whose explanation is peculiarly well fitted hands of conjurors for imposing in the people by a show of learning, and hindering their progress in real knowledge. The sun, moon and planets influence all sublunary events, and especially the life and death of human beings, and changes in their color menace approaching calamities... No one ventures to be without an almanach, lest he be liable to the greatest misfortunes, and run the imminent hazard of undertaking important events on black-balled days. The Europeans, who were employed for many years in compiling the calendar were not allowed to interfere in the astrological part. » Wells Williams, *The middle kingdom*, New-York, 1871, p. 150. — L'auteur doit être le même Wells Williams que Léon de Rosny appelle « un éminent missionnaire américain » (*Revue de l'hist. des relig.* 1890, t. XXII, p. 170).

² Bonnetty, p. 377. De même Wells Williams, p. 149: « The name of one of the 28 mansions is given to every day in the year in perpetual rotation, and of course the same day of our week in every fourth week has the same character applied to it.

fait que ce cycle correspond exactement à nos jours et semaines ecclésiastiques et que les 4 caractères du soleil, par exemple, tombent toujours le dimanche, ceux de la lune le lundi, etc. Aussi les néophytes éloignés, qui ne peuvent avoir le calendrier des missionnaires, se servent aisément de celui de l'empire. »

Nous retrouvons ainsi 4 catégories d'heptades :

1^o Une heptade de pluralité de mois, les noms des 28 semaines des 7 premiers mois revenant dans les mois suivants, pour autant que le comporte le nombre de ces mois ;

2^o Une quadruple heptade pour chaque mois, puisque chaque mois est composé de 28 jours, c'est-à-dire 4 fois 7 jours ;

3^o Une quadruple heptade de semaine proprement dite, puisque chaque mois compte 4 semaines ayant chacune un nom spécial dans une série de 7 mois ;

4^o Une nouvelle quadruple heptade de jours formée par les noms des 7 planètes, puisque chacune d'elles donne son nom à un des jours de chaque semaine.

A un autre point de vue, chaque jour des 7 premiers mois est plus ou moins caractérisé :

1^o Par un nom tiré d'une des étoiles des constellations et porté par la semaine à laquelle appartient ce jour dans l'ensemble des 28 semaines des 7 mois ;

2^o Par le nom d'une des 28 constellations rattachées chacune à un des jours du mois ;

3^o Par le nom d'une des 7 planètes entre lesquelles se répartissent également les 28 jours du mois.

On comprend qu'avec une pareille complication l'astrologie ait beau jeu.

Legge dit dans sa lettre : « Les Chinois connaissent la division des jours en semaines. Maintenant on l'emploie dans les almanachs et elle est connue depuis plus d'un millier d'années. C'est notre semaine planétaire. Cet arrangement des jours a commencé, d'après mon opinion, à la période de la « sixième dynastie, » s'étendant de 220 à 567 après Jésus-Christ. Les écrivains chinois disent que cela leur venait « d'Occident, » c'est-à-dire de la Perse et de l'Inde. Les jours prennent les noms des

28 constellations groupées en 7 classes de 4 constellations chacune, qui sont de nouveau appelées des noms du Soleil, de la Lune et des 5 planètes. Il y a ainsi des jours du soleil, des jours de la lune, des jours du feu (c'est-à-dire de Mars), des jours de l'eau (Mercure), etc. C'est exactement la semaine planétaire. »

Ce qui est l'Occident pour la Chine aurait donc influencé dans des temps relativement peu anciens l'organisation astrologique du mois chinois, organisation si compliquée, si originale à quelques égards et si profondément septénaire. Mais quelle qu'ait été cette influence, il serait surprenant, peu conforme à la ténacité des Chinois¹ et à leur respect pour l'antiquité que cette organisation entière provint d'une influence étrangère assez tardive et qu'elle ne renfermât pas des éléments antérieurs et, en tout ou partie, septénaires. On ne risque pas de s'aventurer en disant tout au moins que le mois primitif chinois était

¹ Sans plusieurs rapports, les Chinois et les Arabes présentent le plus grand contraste, mais ils n'en peuvent pas moins être rapprochés au point de vue de la ténacité et, en conséquence, de la fidélité au régime patriarcal. Un récent récit de voyage fait bien ressortir l'influence que le sol chinois a dû exercer sur ses habitants. « Une fois le fort de Vou sang passé, écrit M. Maurice Jametel (*Journal de Genève*, 8 avril 1885), la terre chinoise étend sur les deux rives sa désespérante monotonie. En la voyant, on s'explique mieux l'immobilité de la race qui y vit. La mère qui allaite son enfant, le fait toujours plus ou moins à son image. De même la terre, cette grande nourricière du genre humain, exerce sur l'homme une grande influence. Si elle est hérissée de montagnes et labourée par de violents torrents, elle forme des hommes vigoureux, avides de changements, habitués à braver les intempéries et les dangers, dominés par l'esprit d'entreprise, et qui s'en vont de bonne heure chercher au loin un climat plus élément et un sol plus maniable. Si, au contraire, elle s'étend sur de vastes vallées, toujours remplies d'alluvions, et arrosées par des fleuves aux calmes allures, alors elle donne naissance à ces sociétés de paisibles agriculteurs, qui vivent et meurent dans le même endroit, comme y ont vécu leurs pères et comme y vivront leurs enfants... Il suffit d'avoir remonté le cours étroit du Kouan-Pou de Vou sang jusqu'à Shanghai, d'avoir vu pendant sept longues heures, les rizières succéder aux rizières et s'en aller joindre à l'horizon le bleu infini du firmament pour sentir, avant même de l'avoir appris par expérience, que la race qui vit dans ces immenses plaines, où pas un bois, pas une colline ne viennent interrompre la monotonie du paysage..., doit être uniforme et paisible comme le berceau où elle s'est formée. »

un mois lunaire de 28 jours. Si haut que l'on remonte dans l'histoire ou dans les légendes de la Chine, on la voit préoccupée de son calendrier et attachée au mois lunaire.

Dans les temps « semi-historiques¹, » il est dit de l'empereur Fou-hi (ou Fou-ky ou Fo-ky ou Fû-hsi), le fameux rédacteur des Hexagrammes qui constituent le fond du *Y-King*, « le plus ancien personnage qui soit mentionné avec quelque précision dans l'histoire chinoise et qui paraît remonter jusqu'à l'an 3322 avant Jésus-Christ² : « Il travailla beaucoup sur l'astronomie. Il divisa le ciel en degrés et inventa la période de 60 années. Il établit un calendrier pour fixer l'année. »

La même invention de la période de 60 ans est attribuée à l'empereur Hoang-ti, qui ouvre les temps historiques et à qui l'on assigne pour date l'an 2698 avant Jésus-Christ³. On rapporte qu'il nomma 6 ministres pour avoir soin de ce qui concernait le ciel, c'est-à-dire pour observer les astres et les phénomènes célestes. Ces ministres inventèrent la sphère, réglèrent le calendrier et les saisons. » L'un d'eux « fit fondre 12 cloches correspondant aux 12 lunes, pour indiquer les saisons, les mois, les jours et les heures. » La découverte du cycle de 19 ans est attribuée à l'empereur lui-même.

Yao (2357 avant Jésus-Christ), le quatrième empereur après Hoang-ti, « ordonna à ses ministres Hi et Ho de respecter le Ciel suprême, de suivre exactement et avec attention les règles pour la supputation de tous les mouvements des astres, du soleil et de la lune, et de faire connaître au peuple les temps et les saisons par la rédaction du calendrier. » Quatre autres ministres-astronomes furent envoyés dans la direction des points cardinaux pour y déterminer la longueur du jour et la position de certains astres. « L'égalité du jour et de la nuit, est-il dit dans

¹ Voir, dans l'*Univers pittoresque*, la Chine, par Pauthier, p. 25; dans la traduction des *Livres sacrés de l'Orient* publiée par le même, les Recherches sur les temps antérieurs au Chou-King, par le P. de Prémare, p. 32-34; dans la *Revue des Deux-Mondes*, juin 1884, le second article de Tchong-ki-Tong sur La Chine et les Chinois, p. 621.

² *The sacred books of China*, translated by James Legge, vol. II, *The Yi King*, Oxford, 1882, p. 11.

³ Voir *Chine*, par Pauthier, p. 27-29; de Prémare, p. 42.

le premier chapitre du Chou-King, et l'observation de l'astre Niao font juger du milieu du printemps; la longueur du jour et l'observation de l'astre Ho font juger du milieu de l'été; l'égalité du jour et de la nuit et l'observation de l'astre Niu font juger du milieu de l'automne; la brièveté du jour et l'observation de l'astre Mao font juger du milieu de l'hiver. » Le P. Gaubil dit à cet égard : « En vertu de ce qui est rapporté des constellations qui désignent les solstices et les équinoxes, on ne saurait déterminer l'époque précise du temps de Yao. On ne rapporte pas l'année de son règne dans laquelle il fit ces régléments et on ne détaille pas comment il forma les 4 saisons. Mais on voit bien que les solstices et les équinoxes étaient rapportés par Yao à quelques degrés des 4 constellations indiquées et cela seul démontre que Jao régnait plus de 2100 et 2200 avant Jésus-Christ ¹. »

L'empereur Chun, qui succéda à Yao, est dit à son tour ² avoir examiné le *Sieun-ki* (selon les interprètes, un instrument orné de pierres précieuses et destiné à représenter les astres, une sphère céleste) et le *Yu-heng* (un tube mobile pour observer, une lunette) et avoir mis en ordre les 7 planètes, les 7 Tching ou les 7 directions, un des noms qui sont encore donnés aux 7 planètes dans les Ephémérides chinoises. On rapporte encore de Chun « qu'il régla les temps, les lunes et les jours. » Pauthier met en note : « Le calendrier de Yao et de Chun était dans la forme de celui d'aujourd'hui, c'est-à-dire que l'équinoxe du printemps doit être dans la seconde lune, celui d'automne dans la huitième, le solstice d'été dans la cinquième et celui d'hiver dans la onzième. »

B. LE DIMANCHE ACTUEL

« Visitons.... l'un de ces temples que l'on rencontre en plus ou moins grand nombre dans presque toutes les rues de Canton,

¹ Voir pour l'ensemble de ce paragraphe : Pauthier, *Chine*, p. 33...; *Livres sacrés de l'Orient*, la traduction du Chou-King par le P. Gaubil, p. 46-48, et sa préface sur l'Astronomie qui se trouve dans le Chou-king, p. 3-5.

² Pauthier, *Chine*, p. 38; *Livres sacrés...*, p. 49...

dit l'ancien missionnaire Piton dans son ouvrage sur la Chine ¹. C'est justement un jour de dimanche païen, c'est-à-dire de nouvelle ou de pleine lune; ce sont les époques où le Chinois va rendre hommage à l'idole du temple le plus proche, offre une tasse de thé en sacrifice à celle qu'il a établie en sa demeure et fait un meilleur repas que d'habitude, sans cesser, du reste, de vaquer à ses occupations ordinaires. Une foule de gens se pressent vers la halle centrale du temple, y attendant leur tour pour offrir leur adoration à la grande idole... qui se trouve placée au fond. Devant cette image se trouve un autel et sur l'autel une corne d'où s'échappe tout un nuage de fumée odoriférante qui voile à moitié la statue. Son tour arrivé, le dévot commence par placer dans un vase quelques baguettes d'encens allumées et se prosterne ensuite à 3 reprises contre terre, en frappant 3 fois le sol de son front, tout en murmurant quelque prière à voix basse. Ces adorateurs appartiennent à toutes les classes de la société. Suivons la foule qui, après avoir terminé ses pratiques superstitieuses au rez-de-chaussée, monte par un escalier au premier étage du temple. Nous y trouvons les appartements privés du dieu et de sa famille. Il est du reste interdit à la foule de profaner par son approche ces lieux sacrés; une grille l'en sépare; cependant, on a la permission de jeter des offrandes par les interstices et l'on paraît s'en prévaloir amplement, car le lit de l'idole est jonché de pièces de cuivre, d'oranges et d'autres objets qui témoignent de la piété des fidèles. »

Ce dimanche ou ce sabbat chinois, si l'on peut se servir ici de ces expressions ², n'a donc pas lieu toutes les semaines, mais seulement à peu près tous les quinze jours, à l'occasion de la

¹ *La Chine, sa religion, ses mœurs, ses missions*, Toulouse, 1888, p. 15.

² The general and local festivals of the Chinese are numerous, but only a few of them are observed by entire cessation from labour. The first three days of the year, one or two in the spring to worship at the tombs, the two solstices and the festival of dragon-boats, are common days of relaxation and merry-making, but only on the first named are shops shut and business suspended... Nothing like a seventh day of rest, or religious respect to that interval of time, is known among the Chinese. The stillness of the streets and closed shops on new year's morning pre-

nouvelle ou de la pleine lune. Il n'entraîne point la cessation prolongée du travail ordinaire, mais il est signalé par des cérémonies religieuses spéciales dans les maisons et dans les temples.

C. DEUX PASSAGES DU Y-KING

Selon Legge, le seul passage dans les anciens classiques qui semble concerner la semaine est une phrase du Y-King (ou Yih King ou Yi King). Elle se rattache à l'hexagramme Fou (ou Fù ou Fo) et signifie : « au bout de 7 jours vient le retour. » Elle est en effet rapportée à la semaine et même au repos du septième jour par le P. Cibot et par Bonnetty¹.

D'autre part, en parcourant les *Recherches* du P. de Prémare sur les temps antérieurs au Chou-King, j'avais été très frappé par un autre passage du Y-King cité dans les lignes suivantes² : « Chin-nong institua des fêtes, pendant lesquelles on devait s'abstenir de visites, de procès et de promenades ; » c'est, dit Lopi³, ce qui est rapporté dans l'Y-King, au symbole Fou : « Que

sents a striking contrast to the usual bustle and crowd, resembling the Christian Sabbath. » Wells Williams II, p. 76, 80.

¹ Bonnetty, p. 390, p. 365-371.

² Pauthier, *Livres sacrés...*, p. 33.

³ Selon Bonnetty (p. 371), Lo-pi était un philosophe chinois assez récent, mais qui avait beaucoup étudié les antiquités chinoises. Il ajoute en note : « Nous avouons n'avoir pu trouver ce texte dans Lo-pi, mais Lo-pi a 16 gros volumes, et notre patience a été trop vite fatiguée. » — Léon de Rosny dit que Lo-pi était contemporain de la dynastie des Soung et il s'exprime ainsi sur un de ses ouvrages, intitulé *Lou-Chi* : « Malgré une certaine célébrité dont il jouit en Chine, il n'a de valeur historique que dans de très rares endroits, et il convient de le considérer comme un écho des légendes malsaines recueillies longtemps après la mort de Lao-tse par les écrivains taosséistes. » (*Rev. de l'hist. des relig.* t. XXII, p. 169.) — La dynastie des Soung ou Song régna de 950 à 1123 après Jésus-Christ (*Chine.* par Pauthier, p. 485). — Lao-tse semble avoir été contemporain de Thalès, Anaximandre, Pythagore, peut-être aussi du Bouddha, et être né 54 ans avant Confucius. — « Le Taoïsme, quelles que soient les origines et la valeur de sa première élaboration, n'en est pas moins une doctrine extraordinaire qu'on doit considérer comme la plus haute formule de l'esprit chinois dans l'antiquité ; et, si le Bouddhisme n'avait pas été introduit en Chine quelques siècles plus tard, il

les anciens rois, le septième jour, qu'il appelle le grand jour, faisaient fermer les portes des maisons; qu'on ne faisait ce jour-là aucun commerce et que les magistrats ne jugeaient aucune affaire; c'est ce qui s'appelle l'ancien calendrier. » Un missionnaire protestant, M. Mc Clatchie, qui en 1876 a publié une traduction du Y-King ¹, traduit encore d'une manière analogue, mais plus réservée, les mots les plus essentiels de la citation du livre sacré : « The ancient Kings on this culminating day (i. e. the seventh) closed their gates....² »

J'ai cherché, non sans peine, à me former une opinion personnelle sur ces deux passages et, si j'y suis arrivé en quelque manière, c'est grâce aux remarquables traductions, accompagnées de maints commentaires, de Legge, de Philastre ³ et de Régis ⁴.

est probable que la doctrine de Lao-tse, au lieu de venir misérablement échouer entre les mains des Taossé, aurait été reprise en sous-œuvre par des hommes capables de l'éclaircir, de la compléter et d'en faire le point de départ d'une puissante création philosophique pour les peuples de la race jaune. » (*Rev. de l'hist. des relig.*, t. XXII, p. 179.)

¹ *A translation of the Confucian Yi king, or the « Classic of Changes » with Notes and Appendice*, Shanghai. Voir Legge, p. XVII.

² Legge, p. 298. Bonnetty finit par admettre la même interprétation que Mc Clatchie, bien qu'il traduise simplement : « Les anciens rois, au jour extrême, faisaient... » (P. 370-372.)

³ 8^e vol. des *Annales du musée Guimet : Le Yi king, ou Livre des changements de la dynastie des Tscheou*, traduit pour la première fois du chinois en français, 1^{re} partie, Paris, 1885.

⁴ *Yi king, antiquissimus Sinarum liber, quem ex latinâ interpretatione P. Regis aliorumque ex soc. Jesu P. P. edidit Julius Mohl*. Stuttgart et Tubingue, 1834. 1839. Cette traduction latine est beaucoup plus ancienne que les deux précédentes, puisqu'elle remonte au commencement du XVIII^e siècle, mais elle n'a été publiée que dans le nôtre, et Legge, en particulier, lui rend le plus honorable témoignage. (Voir p. XVI, p. 6, 9.) Signalons, en outre, pour l'ensemble du Y-king, 1^o une notice du P. Visdelou sur ce livre, qui a été publiée pour la première fois à la suite de sa traduction du Chou-King et que Panthier a insérée dans sa publication sur *Les livres sacrés de l'Orient*; 2^o un article de C. de Harlez dans le *Journal asiatique* de 1837, sur *Le texte original du Yih-king, sa nature et son interprétation*. Cet article se rattache à une école antitraditionnelle, inaugurée par Terrien de Lacouperie, prof. à l'université de Londres, « dont les travaux paléontologiques ont ouvert une ère nouvelle à l'inter-

Mais commençons par donner quelques indications sur la forme générale, si curieuse, du Y-King, afin de faire comprendre la vraie place et le contexte des deux passages.

Le fond primitif du Y-King est une série de 64 hexagrammes (dits *Kouâ*), c'est-à-dire de 64 figures géométriques qui sont toutes plus ou moins différentes les unes des autres et cependant ne comptent chacune que 6 lignes horizontales formées par deux sortes de traits : un trait plein, continu (——) ou un trait interrompu, c'est-à-dire deux petits traits séparés par un petit intervalle (— —). Ces deux sortes de traits sont dits par Philastre l'un positif, l'autre négatif; par Legge, l'un fort, l'autre faible. L'un correspond aux nombres impairs et l'autre, aux nombres pairs. Le premier est appelé par les Chinois *Yang* et le second *Yn*, mots qui signifient primitivement : brillant et obscur¹.

La ligne inférieure est toujours censée la première.

Les 64 hexagrammes sont dits avoir été rangés par Fou-hi soit circulairement, soit en carré.

On rapporte qu'ils furent formés par la combinaison de 8 premiers trigrammes, superposés 2 à 2, et Fou-hi est universellement regardé par les Chinois comme l'auteur soit de cette combinaison, soit des 8 premiers trigrammes². Ces trigrammes ont leurs noms spéciaux comme les hexagrammes, à savoir *Khien*, *Tui*, *Li*, *Kan*, *Sun*, *Khan*, *Kan* et *Khwan*. Ils représentent ainsi : 1^o le ciel ou l'air; 2^o l'eau et spécialement un amas d'eau, comme un marais ou un lac; 3^o le feu, le soleil, la lumière; 4^o le tonnerre; 5^o le vent, le bois ou la forêt; 6^o l'eau et spécialement comme pluie, nuage, source, fleuve; aussi la

prétation des vieux textes chinois, » selon de Harlez (p. 477, 478), qui renvoie « spécialement au *Journal of the R. A. S.*, 1882-1883. » Voir, par contre, Legge, p. XVIII, p. 9.

¹ Philastre, p. 25, 26, 65, etc. Legge, p. 16, 43: «... it confirms what I have affirmed (p. 16) of the significance of the names *yin* and *yang*, as meaning bright and dark, derived from the properties of the sun and moon. We may use for these adjectives a variety of others, such as active and inactive, masculine and feminine, hot and cold, more or less analogous to them. »

² Legge, p. 13. Comp. Philastre, p. 4.

lune ; 7^o une colline ou une montagne ; 8^o la terre¹. Mais ils expriment aussi divers attributs ou vertus : 1^o la force infatigable, le pouvoir ; 2^o le plaisir, la satisfaction ; 3^o l'éclat, l'élégance ; 4^o le pouvoir de mettre en mouvement, d'exciter ; 5^o la flexibilité, la pénétration ; 6^o le péril, la difficulté ; 7^o le repos, l'action d'arrêter ; 8^o la capacité, la soumission. Le 1^{er} correspond encore au sud ; le 2^d, au sud-est ; le 3^{me}, à l'est ; le 4^{me}, au nord-est ; le 5^{me}, au sud-ouest ; le 6^{me}, à l'ouest ; le 7^{me}, au nord-ouest ; le 8^{me}, au nord.

Le 2^d élément du Y-King est une série de 64 formules en quelques mots chacune, destinées à exprimer le sens général de chaque hexagramme. Il est attribué à Wen-Wang (ou le roi Wân ou Oueng-ouang), prince feudataire, sujet du dernier empereur de la dynastie des Scheang (ou Chang ou Yn). Après avoir succédé à son père sur le trône de la principauté de Kau l'an 1185, il finit par devenir le fondateur d'une nouvelle dynastie impériale, celle des Tscheou (ou Kau). Mais lorsqu'il composa les formules, il était emprisonné comme suspect².

Legge attribue aussi (p. 14) à Wen-Wang la rédaction des noms portés par les hexagrammes.

Après Wen-Wang, son fils Tan (ou Tscheou-Kong ou le duc de Kau), reprenant l'œuvre paternelle, composa à son tour une formule d'explication pour chaque ligne de chacun d'eux. Tel est le 3^{me} élément du Y-King.

Le 4^{me} se compose d'une série de 7 appendices ou dissertations relatives à l'interprétation générale ou spéciale des hexagrammes et attribuées, à tort ou à raison, à Confucius (Khong-tse), qui nous transporte à une époque bien postérieure, quoique encore fort ancienne, puisqu'il est né en 550 ou 551 avant J.-C.³.

« La persécution des lettrés par Shi-Hoang ti, dit Philastre (p. 7), plongea dans un désarroi complet et pour plusieurs siècles toutes les traditions littéraires ; sous les Han il s'agit plus de reconstituer les textes et de les collationner que de les

¹ Legge, p. 11, 32.

² Legge, p. 20 ; Philastre, p. 5.

³ Tiele, *Manuel de l'histoire des religions*², p. 47.

éclaircir. Bien que le Yi-King n'eût pas été proscrit, son étude resta stationnaire, et il faut franchir d'un bond une période de 15 siècles pour passer de Kong-tse à une école nouvelle, qui, sous la dynastie des Song, releva un moment la gloire des lettres chinoises. Tschéou tsé, le premier dans les temps modernes, reprit d'une façon originale l'étude du Yi-King et en déduisit un système cosmogonique qui, sans être neuf, résume sous une forme brève et nette les conceptions et la doctrine de tous ses devanciers ¹. T'heng tsé, son disciple, écrivit un commentaire traditionnel complet du Yi-King ; selon moi, c'est le plus remarquable, bien que l'école chinoise moderne donne la préférence à celui de Tshou hi, un peu postérieur et intitulé *Sens primitif*. »

Revenons à l'hexagramme 24, dit *Fou*.

Il se compose d'une première ligne *Yang* et de 5 lignes *Yn*, la ligne *Yang* étant la ligne inférieure et par conséquent la première, — ou de deux trigrammes : le 4^{me} trigramme *Kan* (ou *Tschen* ou *Chin*), désignant le tonnerre, et par là même le pouvoir de mettre en mouvement, d'exciter, et le 8^{me} trigramme *Khwan* (ou *Kouen* ou *Koen*), désignant la terre et aussi la capacité, la soumission.

La formule de Wen-Wang est ainsi traduite par Régis : *Penetrat intrando et exeundo, nullum habet morbum ; amici veniunt, nullum est malum. Illius lex rursus redit ; septem diebus illinc rursus venit vel redit ; in loco, ad quem ivit, est convenientia*.

Philastre : « Liberté de retour ; sortir et entrer sans inconvénient ; amis arrivant sans culpabilité ; parcourir la voie en divers sens ; au bout de 7 jours venir de retour ; avantage dans ce qu'il y a à entreprendre. »

Legge : Fû indicates that then will be free course and progress (in what it denotes) ; (The subject of it) finds no one to

¹ Ce doit être le même que Choo-tze ou Choo-foo-tze, né en 1130 et mort en 1201, dont Mc Clatchie a traduit le système cosmogonique, sous ce titre : *Confucian cosmogony. A translation of section forty-nine of the « complets Works » of the Philosopher Choo-foo-Tze, with explanatory Notes*. Shangaï, 1874.

distress him in his exits and entrances ; friends come to him, and no error is committed. He will return and repeat his (proper) course. In seven days comes his return. There will advantage in whatever direction movement is made¹. »

Ce n'est donc pas dans l'hexagramme lui-même, mais dans la formule explicative de Wen-Wang que sont les premiers mots qui doivent nous occuper : « Au bout de 7 jours vient le retour, » et qui au fond se retrouvent dans les trois traductions. Ils ne réapparaissent pas dans la formule plus développée de Tan, mais dans le premier appendice, qui se rattache spécialement aux formules de Wen-Wang, où ils sont brièvement expliqués par ces mots assez significatifs, comme on le verra plus tard : « mouvement du ciel². »

Quand au 2^d passage, il se trouve dans le 2^d appendice, qui, ainsi que les 6 autres, est attribué à Confucius (selon Legge, p. 35..., avec plus de raison que le premier), et qui s'applique spécialement à l'explication des formules de Tan.

Philastre (p. 397) : « Le commentaire traditionnel de la formule symbolique (c'est le nom du 2^d appendice) dit : La foudre est dans la terre : retour. Les premiers rois profitaient du jour du solstice pour fermer les portes. Les marchands et les voyageurs ne circulaient pas ; le prince n'inspectait pas les régions. »

Legge (p. 297) : « (The trigramm representing) the earth and that for thunder in the midst of it form Fù. The ancient Kings, in accordance with this, on the day of the (winter) solstice, shut the gates of the passes (from one state to another), so that the travelling merchants could not (them) pursue their jour-

¹ De Harlez traduit (p. 440) : « Hexag. 24... fū « séparation, correction. » Si dans ses rapports, ses actes, on ne commet pas d'acte offensant, les amis viendront et il ne se commettra pas de faute (ou ne failliront pas). Si l'on corrige sa conduite, allant et venant (agissant) jusqu'à 7 fois par jour, on réussira dans tout ce que l'on fera. » Dans cette traduction, fort différente de l'interprétation traditionnelle chinoise et des traductions de Regis, Legge et Philastre, il n'est pas question de 7 jours, mais de « 7 fois par jour. »

² Philastre, p. 396. Legge. p. 231 : « Such is the movement of the heavenly (revolution). »

neys, nor the princes go on with the inspection of their states.»

Régis (II, p. 69) : *Antiqui reges, solstitii die, jubebant...*

Les trois traducteurs ne voient donc pas dans le jour auquel il est fait allusion le 7^{me} jour hebdomadaire, ainsi que le font de Prémare et Mc Clatchie, mais le jour du solstice d'hiver. Philastre ne réfute même pas l'opinion contraire. — Régis ajoute (p. 70) : *Non est dubium quin vox sinica Tchi commentarii Confuciani pro solstitio accipienda sit. Nam in calendariis tum antiquo tum novo nominatur eodem nomine et caractere solstitium tum hibernum tum æstivum. Tchi-ji est enim ad litteram summitatis dies, ut vertere Tartari. Tchi est nempe summus perventionis terminus, quo sensu a nostris antiquis astronomis solstitium nominatur summa absis.* » — Legge prend à partie Mc Clatchie et dit (p. 298) : « Canon Mc C. translates here: The ancient Kings on this culminating day (i. e. the seventh) closed their gates. « Culminating day » does not give the meaning so well als « the day of the solstice » ; but where does the translator find the explanation « the seventh, » which he puts in parenthese ? In my own « salad » days of Chinese knowledge ¹, I fancied there might be some allusion to a primitive sabbath ; but there is no ground for introducing « seven days » or « the seventh day » into this paragraph. »

« La foudre est dans la terre, dit le commentaire traditionnel de Tscheng tsé ² ; c'est le moment où la positivité commence à revenir, la positivité commence à naître par en bas et est encore extrêmement ténue, calme et tranquille ; elle croitra plus tard. Les premiers rois, se conformant à la voie du ciel, avaient soin, le jour du solstice, quand la positivité commence à naître, de rester dans le calme et le repos, afin de la développer. C'est pour cela qu'ils fermaient les portes des passages des frontières, afin que les voyageurs ne pussent pas circuler et que les princes n'allassent pas inspecter les quatre régions ; ils observaient l'image symbolique de ce retour et se conformaient à la voie du ciel. Il en est encore de même

¹ C'est-à-dire « dans l'enfance de ma connaissance du chinois. »

² Philastre, p. 398.

de la personne d'un individu : il convient d'observer le repos afin de permettre à la positivité de se développer. »

Philastre met en note : « Ce passage est intéressant, en ce sens qu'il donne l'origine de la « fermeture des sceaux » à la fin de l'année, et du repos du jour de l'an. Le terme chinois employé « est encore usité aujourd'hui. »

« Cette fête antique, dit Régis (p. 69), ne diffère pas beaucoup de celle du nouvel an, qui même à notre époque est solennisée non seulement par la fermeture des tribunaux, mais encore pendant trois jours avant et trois jours après (*tres dies ante et post*) par divers rites et par les costumes extraordinaires des magistrats ¹. Au jour du solstice d'hiver ², on n'interdit plus les péages (*portoria*), la circulation des marchands, les marchés ; mais l'empereur, par un rite solennel et au nom de tout l'empire, sacrifie à l'empereur suprême ³. Pendant trois jours au moins, les tribunaux sont vacants et le jeûne est observé par un grand nombre ; il l'est même dans le palais impérial par l'empereur. »

Nous croyons donc que dans le 2^d des passages signalés, il ne s'agit point d'un 7^{me} jour hebdomadaire, mais du solstice

¹ La fête du « nouvel an en Chine met tout le monde en mouvement, » dit Tcheng-ki-Tong. (*Revue des Deux-Mondes*, juin 1884, p. 832.) Voir, pour les détails, Wells Williams, II, p. 76-81.

² Le jour de l'an chinois, d'après le calendrier anglo-chinois de 1885, tombait alors sur le 15 février, tandis que le jour du solstice d'hiver est le 21 décembre. Mais n'y aurait-il pas eu quelque ancienne époque où le jour du solstice d'hiver était précisément celui du jour de l'an ? De Prémare l'affirme très positivement. Voir plus loin, p. 244.

³ Ce sacrifice est la fameuse cérémonie que l'empereur accomplit une fois par an sur « l'autel du ciel » dans un magnifique parc aux portes de Pékin. Le missionnaire Piton en parle avec détail dans le *Chrétien évang.* de 1887, p. 251-258. Voir aussi *The Chinese, their education, philosophy and letters*, by W. A. P. Martin, D. D., president of the tungwen college Peking ; New-York, 1881, p. 99. Je ne résiste pas au plaisir d'en traduire quelques lignes : « Sur un autel de marbre élevé devant la tour, dit l'auteur, un bœuf est offert une fois par an en holocauste, tandis que le Maître de l'Empire se prosterne en adoration devant l'Esprit de l'univers. Tel est le lieu le plus sacré pour la dévotion chinoise et les visiteurs pensifs sentent qu'ils doivent fouler le sol de ces cours avec des pieds déchaussés. Car aucune idolâtrie n'a pénétré ici : ce som-

d'hiver, et il pourrait bien en résulter une présomption sur l'interprétation à donner, tout au moins en premier lieu, aux sept jours dont il est question dans l'autre passage.

Cette présomption est très fortement confirmée par l'étude de ce passage lui-même, et les trois traducteurs et commentateurs que nous consultons, sont encore ici du même avis.

Fou n'est pas seulement le nom du 24^e hexagramme, c'est aussi celui du 11^{me} mois de l'année chinoise (décembre-janvier), et ce mois doit être aussi celui du solstice d'hiver.

De plus, si l'on rapproche de l'hexagramme *Fou* les six hexagrammes suivants : le 44^{me}, appelé du nom de *Kau* (ou *Heou*), qui est aussi celui du 5^{me} mois (juin-juillet), c'est-à-dire du mois du solstice d'été, — le 33^{me}, appelé du nom de *Thun* (ou *Tun*), qui est aussi celui du 6^{me} mois (juillet-août). — le 12^{me} nommé *Phi* (ou *Pi*) du nom du 7^{me} mois (août-septembre), — le 20^{me}, désigné par le nom de *Kwân* (ou *Kouan*), qui est aussi celui du 8^{me} mois (septembre-octobre), — le 23^{me} appelé *Po* du nom du 9^{me} mois (octobre-novembre), — et enfin le 2^d nommé *Khwan* du nom du 10^{me} mois (novembre-décembre), — on sera frappé d'un changement régulier et progressif présenté par la série des hexagrammes dans la proportion des lignes *Yang* et *Yn*. L'hexagramme *Kau* renferme une première ligne *Yn* et au-dessus 5 lignes *Yang* ; l'hexagramme *Thun*, 2 lignes *Yn* et au-dessus 4 lignes *Yang* ; et ainsi de suite, jus qu'à ce que dans l'hexagramme *Khwan* il y ait seulement des lignes *Yn*, et que dans l'hexagramme *Fou*, il y ait de nouveau une première ligne *Yang* et 5 lignes *Yn*.

met de montagne s'élève encore au-dessus des vagues de la corruption, et sur cet autel solitaire demeure encore un pâle rayon de la foi primitive. Sur la tablette (*tablet*) qui représente l'invisible déité est inscrit le nom de *Shangte*, le gouverneur suprême, et, tandis que nous contemplons la Majesté impériale prosternée devant ce nom et que nous voyons monter la fumée de l'holocauste, nos pensées sont irrésistiblement reportées en arrière au temps où le roi de Salem officiait comme prêtre du Dieu très haut (Gen. 4 : 18). » — Ce temple du ciel a été incendié par la foudre en 1889, et l'on comprend que la catastrophe ait dû causer chez les Chinois une profonde émotion. Voir *Journal de Genève* du 12 décembre, Supplément, et dans la *Revue des missions contemporaines*, mars 1890, un nouvel article de Piton sur le temple du Ciel à Pékin.

« Les 7 jours après lesquels vient le retour » semblent donc être les 7 mois qui se suivent entre le solstice d'été et le solstice d'hiver, y compris les deux mois de ces solstices.

Mais pourquoi donc est-il parlé de 7 jours et non de 7 mois ? Legge constate le fait sans l'expliquer (p. 169, 233).

Philastre ne donne pas non plus d'explication, mais (p. 394) il cite le commentaire traditionnel de Tscheng Tsé, qui dit en particulier : « L'évanouissement de la positivité dure 7 jours, après lesquels elle revient de nouveau. Le *Koua Heou* exprime le commencement de son évanouissement ; après 7 modifications ce même *Koua* devient le *Koua Fou* : c'est pour cela que la formule parle de 7 jours, c'est-à-dire 7 changements. »

Régis va plus loin, et donne (II, p. 71) une explication fort ingénieuse qui vaut la peine d'être communiquée ; il explique aussi par là pourquoi certains interprètes, dont Tscheou Tsé, parlent de 7 jours pouvant être 7 *Yang* ou 7 *Yn*.

Après avoir dit que les 7 jours de la formule de Wen-Wang faisaient allusion aux 7 jours de fête du solstice d'hiver¹, Régis expose comment c'est dans l'année intercalaire ou embolismique, revenant tous les 3 ans, qu'il y a 7 jours pouvant être désignés comme 7 *Yang* ou 7 *Yn*.

Cette année a 13 mois, c'est-à-dire 384 jours², nombre qui est aussi précisément celui des lignes des 64 hexagrammes ($64 \times 6 = 384$).

Or, si l'on assigne à chaque série de 6 jours de cette année un des hexagrammes et à chaque jour de la série le nom d'une des lignes de l'hexagramme, c'est-à-dire de *Yang* ou de *Yn*, — si, de plus, on dispose les hexagrammes en cercle, en comptant pour le premier l'hexagramme *Khien* (ou *Kien*), qui ne se compose que de lignes *Yang* et peut être envisagé comme le pôle austral, ou l'hexagramme *Khwan* (ou *Koen*), qui au con-

¹ Régis dit ailleurs que la fête du nouvel an compte 7 jours et, quant au solstice d'hiver, il dit seulement qu'alors pendant 3 jours au moins les tribunaux sont fermés. (Voir plus haut, p. 237.) D'après Wells Williams, les 3 premiers jours de l'année seraient 3 jours de fête. (Voir p. 229, note 2.)

² Il faut alors compter 6 mois de 30 jours, 6 mois de 29 et 1 mois intercalaire de 30. (Voir p. 222, note 1.)

traire n'est formé que de lignes *Yn* et peut être considéré comme le pôle boréal, ces deux hexagrammes étant opposés l'un à l'autre dans le cercle, — on trouvera, en allant de droite à gauche ou de gauche à droite suivant les cas, que les 6 jours voisins du solstice d'hiver ou du solstice d'été seront 6 jours *Yang* ou 6 jours *Yn*. Ajoutez à ces 6 jours celui du solstice, et vous aurez 7 jours *Yang* ou 7 jours *Yn*. On peut facilement vérifier le calcul sur la première figure de la seconde planche, qui se trouve dans la traduction de Legge.

Régis ajoute que le solstice d'hiver devait être particulièrement solennel dans l'année intercalaire, puisque alors un grand nombre de petits rois et de grands vassaux étaient tenus de se présenter à la cour. « Si quelqu'un, dit le philosophe Meng-tse (Mencius), ne venait pas au temps fixé à la cour impériale pour rendre compte de sa charge et de son royaume, une première fois il était abaissé d'un degré dans la hiérarchie nobiliaire; une seconde fois, il perdait une partie de son revenu actuel et de son royaume, une troisième fois, l'armée marchait contre lui. »

Cette explication rend bien compte des 7 jours qui peuvent être appelés les 7 *Yang* ou les 7 *Yn*, mais moins bien des 7 jours dont il est parlé dans la formule de Wen-Wang. On a quelque peine à comprendre le rôle prépondérant qui serait alors donné à l'année intercalaire.

Quoi qu'il en soit de cette dernière explication de Régis, il est plus que probable, d'après tout ce que nous venons de voir sur l'hexagramme *Fou*, que dans « les 7 jours après lesquels vient le retour, » il ne peut être ni surtout ni directement question des 7 jours de la semaine.

Avant d'aller plus loin, il n'est pas indifférent de constater que dans la pléiade de jésuites distingués qui travaillèrent en Chine et étudièrent la langue et les idées chinoises, il se forma deux groupes : les uns, au dire de Bonnetty, exaltant « trop peut-être l'authenticité et la pureté des traditions chinoises, » les autres appartenant à une école « fort opposée et excessive aussi dans ses appréciations, » et que dans le premier groupe figure de Prémare, dans le second, Régis. Il paraît même que

Régis, dans sa traduction de Y-King, avait positivement en vue la réfutation de certains confrères ¹.

Le père Gaubil avait pris une position intermédiaire, à en juger par ce qu'il écrivait le 5 novembre 1725 : « Je vous dirai d'abord que de part et d'autre, on a manqué un peu de bonne critique et de connaissance de l'antiquité. » « On sait d'ailleurs, dit Bonnetty, que dans son ouvrage sur l'astronomie chinoise le père Gaubil n'avait pas voulu parler des données du Y-King, comme étant trop peu explicites, et qu'il ne pensait pas que le cycle mensuel et hebdomadaire des 28 constellations et des 7 planètes remontât bien haut dans l'antiquité ². »

C'est une position également intermédiaire que dans la question spéciale de la semaine chez les anciens Chinois, nous voudrions prendre nous-même entre de Prémare, Cibot, Bonnetty, Mc Clatchie, d'un côté, et de l'autre, Régis, Legge et Philastre.

Nous ne croyons pas que le second des passages du Y-King fasse allusion au 7^{me} jour de la semaine, et nous pensons que dans le premier passage il s'agit avant tout non de 7 jours, mais de 7 mois.

Toutefois dans ce premier passage, ne pourrait-il pas y avoir une allusion indirecte à la semaine ? Ne pourrait-il pas être ainsi rendu : « dans une semaine vient le retour, » c'est-à-dire dans une semaine de mois analogue à la semaine proprement dite, à la semaine de jours ?

Ce qui appuyerait cette hypothèse, c'est que nous trouvons dans la Bible (Dan. IX, 24-27) le mot semaine désignant dans le style prophétique une heptade d'années, bien que depuis des siècles il fût appliqué tout spécialement à la semaine de jours (Gen. XXIX : 27, Deut. XVI, 9, 10).

¹ Bonnetty, p. 370, 384-388. Cp. *Rev. de l'hist. des relig.* t. XXII, p. 162 : « L'opinion des savants missionnaires de Péking, en tête desquels il convient de citer le P. Prémare, partisan de l'origine biblique de certaines traditions taosséistes, a été combattue avec succès par d'autres membres éminents du clergé catholique, notamment les PP. Régis, Lacharme et Vissdelou. »

² Bonnetty, p. 388, 376, 378.

Ce serait aussi que d'après la *Chart of the Week* de Jones il y aurait bien des noms chinois pour les semaines des 7 premiers mois de l'année, mais non pour la semaine en général, celle-ci étant désignée par deux mots signifiant « les 7 régulateurs. » (*T'si cheng*¹.)

¹ Jones indique aussi que les missionnaires catholiques et protestants rendent en chinois le mot *semaine* par *li pai* ou *lai pai*, mots qui signifient l'un: cérémonie, et l'autre: culte. Il faut sous-entendre: jours. Cette expression, qui du reste n'est pas expliquée par Jones, signifie donc: jours de la cérémonie du culte, ou jours de l'adoration.

Le Dictionnaire anglais-chinois de Morrison (Londres. 1822) dit: « Week of seven days is called in Canton: *yih ko le pae*. It may be called: *tseih jih tsee*, a term of seven days. » On retrouve dans la première de ces expressions de Morrison le *li pai* ou *lai pai* des missionnaires, et dans la seconde, le *t'si cheng* de Jones.

Le dictionnaire japonais-anglais de Hepburn (Shanghaï. 1872) dit: « *Muwarei* (a turn, revolution) a period of seven days. » Ce terme japonais est fort significatif.

Je dois ces derniers renseignements à l'obligeance de M. Fr. Turrettini.

Puisque nous avons indiqué l'expression chinoise par laquelle les missionnaires ont rendu le mot *semaine*, disons encore comment ils ont nommé les différents jours hebdomadaires.

Le 1^{er} jour de la semaine (notre dimanche) s'appelle pour les missionnaires catholiques *chan li yih*, c'est-à-dire le 1^{er} jour de fête levée et d'adoration (Jones: Day of looking up and worshipping); pour les missionnaires protestants *li pai yat*, c'est-à-dire le jour de l'adoration. (Jones: Respectful, Worshipping.)

Le 2^d jour de la semaine (lundi) s'appelle pour les missionnaires catholiques *chan li esh*, c'est-à-dire le 2^d des jours d'adoration (Jones: Worship-day. Two); pour les missionnaires protestants *li pai yih*, c'est-à-dire le 1^{er} jour après le jour d'adoration. (Jones: Worship-day. One.)

Le 3^e jour de la semaine (mardi) s'appelle pour les missionnaires catholiques *chan li san*, c'est-à-dire le 3^e des jours d'adoration (Jones: Worship-day. Three); pour les missionnaires protestants *li pai esh*, c'est-à-dire le 2^d jour après le jour d'adoration. (Jones: Worship-day. Two.)

Et ainsi de suite, de sorte que le 7^e jour (samedi) est pour les uns *chan li t'si*, le 7^e des jours d'adoration (Jones: Worship-day. Seven), et pour les autres *li pai leu*, le 6^e jour après le jour d'adoration. (Jones: Worship-day. Six.)

Ce qui semble principalement ressortir de la nomenclature catholique, c'est que, pour les chrétiens, tous les jours, et non pas seulement tels ou tels, doivent être des jours d'adoration, tandis que dans les désignations

« Les anciens écrivains, dit le P. Cibot¹, se servent du mot : sept jours, comme nous de celui de semaine. Le *Li-ki* dit, en parlant de Confucius : étant tombé malade, il mourut au bout de 7 jours. Le *Mei-ki* dit à l'occasion d'un certain breuvage, que, quand on en avait bu, on en conservait le parfum pendant 7 jours. On lit dans le *Hong-chou* : Il arriva dans 7 jours... 7 jours auparavant, etc... »

Si cette explication pouvait être confirmée par les sinologues, elle nous fournirait un précieux témoignage en faveur de l'existence de la semaine en Chine dans des temps fort anciens.

En gros, nous pourrions nous approprier ce que disait en 1849 à Hong-Kong un Chinois devenu missionnaire et prêchant devant un auditoire chinois sur le jour du sabbat² :

« ... Nous trouvons qu'il n'y a maintenant aucune contrée qui n'ait pas connu le sabbat, et même les livres chinois en parlent. Le diagramme *Fou* dans le *Livre des changements*, dit : « Cette règle va et revient ; en 7 jours elle revient de » nouveau. » Le commentaire *Twan* dit : « Cette règle allant et » revenant dans 7 jours, revenant de nouveau, se rapporte aux » révolutions du ciel. » Cela est une trace du 7^{me} jour du repos revenant continuellement. Si cela n'était pas, pourquoi ces anciens sages auraient-ils parlé ainsi ? L'âge de *Fou-hi* n'était pas éloigné de la création, et le temps du sabbat n'était pas encore absolument oublié en Chine. Et de ce qu'il n'est pas dit 7 mois ou 7 fois, mais 7 jours, on voit là une trace évidente du jour du sabbat... »

D. UNE COSMOGONIE CHINOISE

« Il y a, dit de Prémare³, une ancienne tradition qui porte que « le ciel fut ouvert à l'heure *Tse*, que la terre parut à l'heure protestantes le dimanche est plus en saillie. Les deux points de vue sont intéressants.

¹ Bonnetty, p. 391.

² Traduit par Pauthier et tiré du *Chinese Repository*, recueil mensuel publié par les missionnaires protestants à Canton ; d'après Bonnetty, p. 392.

³ Pauthier, *Livres sacrés*, p. 15.

Tscheou et que l'homme parut à l'heure *Yn*. » Ces 3 lettres, par rapport à un jour, comprennent le temps qui s'écoule depuis 11 heures de la nuit jusqu'à 5 h. du matin ; et, par rapport à un an, *Tse* commence en décembre, au point du solstice d'hiver et répond au Capricorne ; *Tcheou* répond à janvier et au Verseau ; *Yn* répond à février et aux Poissons. L'année chinoise a commencé en divers temps par un de ces trois signes, et c'est ce qu'on appelle *San-tching*, c'est-à-dire les trois Tching. Les Chinois appliquent les caractères *Tse*, *Tcheou*, *Yn*, etc., non seulement aux heures, mais aux jours et aux années. Si on prenait les 3 heures chinoises, qui en font 6 des nôtres, pour les 6 jours de la création, chaque jour Dieu continuerait son ouvrage en le reprenant où il l'avait laissé le jour précédent ; car par *Tien-Kaï* (le ciel fut ouvert), on peut entendre la lumière et le firmament ; par *Ti-pi* (la terre parut), la terre tirée du sein des eaux et éclairée du soleil et des astres ; par *Sin-seng* (l'homme naquit), tout ce qui a vie jusqu'à l'homme. J'ai lu dans un auteur chinois, qu'« au commencement, quand toutes choses furent produites, elles eurent *Tse* pour source et pour origine. *Tse* est le principe duquel tout est sorti. »

Il vaut peut-être la peine de constater que l'heure chinoise comprenant 2 des nôtres, les 3 heures chinoises de la création correspondraient ainsi à 6 des nôtres et qu'on retrouverait le nombre biblique des jours de la création, en même temps qu'on peut reconnaître une correspondance remarquable, comme l'indique de Prémare, entre l'œuvre des 6 jours génésiaques et celle des 3 heures chinoises.

Je n'ai pas pu découvrir avec certitude où est originairement mentionnée la tradition dont parle de Prémare, mais je l'ai retrouvée dans du Halde, qui dit (III, 345) : « Selon les Chinois, l'heure de minuit est heureuse, parce que, disent-ils, c'est l'heure à laquelle le monde fut créé. Ils croient de même qu'à la seconde, la terre fut produite, et l'homme, formé à la troisième. »

J'ai retrouvé aussi cette tradition dans une note fort intéressante de l'ouvrage de Mc Clatchie, que j'ai signalée p. 234, note.

Après avoir mentionné page 147 un tableau renfermant un cercle divisé en 12 parties égales, désignées par les noms des 12 heures du jour, en tête desquelles se trouvent l'heure *Tsze* (= Tse), l'heure *Chaou* (= Tscheou) et l'heure *Yin* (= Yn), — « tableau dont se servent les philosophes chinois pour illustrer la doctrine de la succession indéfinie de mondes semblables, » — le missionnaire dit : « Chaque révolution complète du cercle est appelée *Yuen* ou (en hindou) *Kalpa* et s'effectue en 129 600 années. Chacune des 12 parties du cercle est appelée un *Hwuy* et est censée durer 10 800 années. Dans le premier *Hwuy* (*Tsze*), le ciel... sort, à la suite de l'ouverture de l'*Ovum mundi*, dans lequel il a été préservé du déluge précédent. Dans le second (*Chaou*), c'est sa femme, la Terre, qui sort ; et dans le troisième (*Yin*), le premier homme apparaît, c'est leur fils... Cet homme sort de l'*Ovum mundi* au printemps, et Confucius a fait de cette période le premier mois, en imitation de la dynastie Hea... »

Enfin, c'est bien encore du même système que semble parler Léon de Rosny en ces termes (*Rev. de l'hist. des relig.*, t. XXII, p. 199) : « Dans un passage du *Lou-chi*, Lo-pi présente d'abord un récit de la création conçu d'après un système cosmogonique dont on rencontre des traces dans le *Yih King* et qui pourrait bien appartenir à la période évolutive dans laquelle les Chinois ont essayé de donner un corps à leurs premières conceptions religieuses. Ce système, où l'on voit combinées les transformations successives du *Tai-yih* ou grande unité initiatrice et originelle avec le dualisme de Yn et de Yang, ou principes femelle et mâle, se retrouve exposé tout au long dans le livre du philosophe Lieh-tse. Des métamorphoses de la Grande Unité dérive la substance universelle, en partie subtile, en partie pesante. La partie subtile, par sa pureté et sa légèreté, s'élève et forme le Ciel ; la partie lourde, par son impureté et sa pesanteur, tombe et forme la Terre ; de leur essence, produite dans des conditions harmonieuses, naît l'homme, qui complète ainsi la *Santsai* ou série trinitaire des éléments constitutifs de la création. » Une note renvoie à « Lo-pi, *Lou-chi* section *Sien-ki*, liv. I ; Lieh-tse, *Tchoung-yu tchin King*, liv. I,

p. 3 et suiv. » — Lich-tse était un ancien philosophe de l'école de Lao-tse. (Franck, *Dict. des sc. philos.*, p. 951 ¹.)

E. IMPORTANCE DU NOMBRE 7

Nous avons vu que la division des mois et des jours mensuels était chez les Chinois profondément septénaire.

Dans ce que j'ai lu concernant le Y-King, en dehors de l'hexagramme Fou, je n'ai pas trouvé grand'chose sur l'importance du chiffre 7, j'ai trouvé cependant que ce chiffre était dit, parmi les premiers nombres impairs, celui de la jeunesse, 9 étant le chiffre de la vieillesse ². J'ai vu aussi 7, désignant le ciel, mais de même que 1, 3, 5, 9, tandis que 2, 4, 6, 8, 10 désignent la terre ³.

J'ai questionné le missionnaire Hunnex sur le sujet, et il m'a répondu : « Les Chinois pensent que le nombre 7 est très important. Par exemple, ils font un deuil de 49 jours pour un mort, c'est-à-dire 7 fois 7 jours. Je ne sais pourquoi ils ont cette opinion du nombre 7, mais il est certain qu'ils ont cette opinion. »

J'ai trouvé ensuite dans l'étude de Bonnetty beaucoup de faits qui font ressortir l'importance attribuée par les Chinois à ce nombre.

En voici quelques-uns tirés du *Li-ki* ou Livre des rites ⁴ :

« L'empereur a 7 temples (dédiés à 7 générations de ses ancêtres), 3 à gauche, 3 autres à droite ; celui du grand-aïeul (à l'extrémité au milieu des deux lignes) forme le 7^{me}.

A la mort de l'empereur, pendant 7 jours, on sert devant lui des vivres et du vin, et ce n'est guère qu'au 7^{me} jour qu'on l'enterre. Cela se fait pour l'empereur seul. »

Le *Li-ki* compte 7 devoirs principaux, 7 espèces d'affections

¹ Voir aussi dans Pauthier, *Livres sacrés*, p. 13-16, tout le chapitre de Premare, d'où a été tirée la citation mise en tête de notre paragraphe.

² Dans une citation de *Tshou hi* faite par Philastre, p. 26.

³ *Appendix ad Commentarios Toen and Siang, dicta ki tse*. Régis, II, p. 472.

⁴ Bonnetty, p. 373-376.

humaines, 7 choses dont il ne faut pas parler dans l'instruction donnée aux enfants, 7 règles de bienséance et de civilité, 7 causes de divorce, etc.»

Le P. Cibot, dans un travail intitulé : *Fête donnée par Assuérus, la troisième année de son règne, comparée aux fêtes des souverains de la Chine*, dit à propos des 7 jours pendant lesquels dura le festin d'Assuérus (Esther I : 7)¹ : « Le nombre... est remarquable : il est consacré, en Chine, par les usages et par la façon de parler de la plus haute antiquité. Encore aujourd'hui, quoiqu'on ne compte pas par semaines et que le calendrier civil et ecclésiastique soit purement lunaire, on ne laisse pas de mettre dans le calendrier impérial des caractères qui correspondent toujours aux 7 jours de la semaine. Si on ne peut pas prouver, faute de monuments, que cet usage soit de la plus haute antiquité, on ne peut pas dire non plus quand il a commencé ; au moins ne l'avons-nous trouvé nulle part, quelques recherches que nous ayons faites.... Le nombre de 7 jours est encore aujourd'hui un nombre d'étiquette pour plusieurs cérémonies et rites. Nous invitons les curieux à voir ce que disent les étymologistes chinois sur le nombre 7 et sur les variantes plus que singulières de l'ancien caractère dont on se servait pour l'écrire. Il est impossible de ne pas reconnaître, dans la manière dont les anciens se servaient de ce nombre, que la tradition y avait attaché des idées religieuses ; aussi le *Lieou-chou* dit que c'est un nombre d'un merveilleux qui embarrasse. Un Chinois, en effet, doit être fort embarrassé aujourd'hui pour expliquer pourquoi il signifie un homme pur, d'une vertu solide, qui sait la vraie doctrine, etc. »

¹ Bonnetty, p. 390. Voir encore certaines légendes chinoises sur le nombre 7, p. 393-396.

§ 7. LES PÉRUVIENS

Ainsi que nous l'avons vu, Ideler, parlant incidemment des Péruviens comme « ayant eu la semaine de 7 jours, » appuie simplement cette assertion dans une note, où il se borne à renvoyer à l'ouvrage de Garcilasso de la Vega : *Commentarios reales de los Incas*, t. I, l. II, c. 23.

Voici le passage, tiré de la traduction française publiée à Amsterdam en 1715, p. 202¹ : « Ils comptaient par Lunes les mois de leur année, qu'ils appelaient *Quilla*, à le prendre d'une nouvelle lune à l'autre ; et il n'y avait point de mois qui n'eût son nom particulier, de même que la Lune, dont le croissant servait à compter les demi-mois², et les quartiers formaient les semaines ; mais ils n'avaient point de noms pour en spécifier les jours. »

Il semble donc d'après cette citation que les Péruviens avaient des mois, des demi-mois, des semaines, même des mots pour désigner le mois, chacun des 12 mois, peut-être aussi la semaine, mais non pas ses différents jours, comme le remarque expressément Garcilasso. Du reste, il ne devait pas être difficile de caractériser les différents jours du mois au moyen des demi-mois et de leurs semaines. Mais ce qui nous importe surtout, c'est que cette citation implique chez les Péruviens la connaissance et une certaine pratique de la semaine de 7 jours.

¹ *Histoire des Yncas, rois du Pérou*, contenant leur origine, depuis le 1^{er} Ynca Manco-Capac, leur établissement, leur idolâtrie, leurs sacrifices... et tout l'état de ce grand empire, avant que les Espagnols s'en rendissent maîtres..., traduite de l'espagnol par Jean Baudoin.

² Ou plus clairement, d'après la traduction donnée par de Humboldt (*Vues des Cordillères*, I, p. 340) : « Ils comptaient les demi-mois d'après la lune croissante et décroissante. »

Ce résultat a été contesté par A. de Humboldt qui, dans ses *Vues sur les Cordillères* (t. I, p. 340), s'exprime ainsi : « Un passage de l'histoire des Incas par Garcilasso a fait penser à MM. Bailly (*Hist. de l'Astron.*, § 17, p. 408) et Lalande (*Astron.*, p. 1534) que les Péruviens comptaient par cycles de 7 jours. » Suit la citation qui est la même que celle que nous avons donnée, sauf la petite phrase que nous avons communiquée en note. « Mais le père Acosta, plus instruit que Garcilasso et qui, vers la fin du seizième siècle, composa au Pérou même les premiers livres de sa géographie physique du nouveau continent, dit clairement que ni les Mexicains, ni les Péruviens ne connaissaient la petite période de 7 jours : « car, ajoute-t-il, cette période ne tient pas plus au cours de la lune qu'à celui du soleil. Elle doit son origine au nombre des planètes ¹. » En réfléchissant un moment sur le système du calendrier péruvien, on conçoit que quoique les phases de la lune changent à peu près tous les 7 jours, cette correspondance n'est pas assez exacte pour que dans plusieurs mois lunaires consécutifs, les cycles de 7 jours puissent correspondre aux phases de la lune. Les Péruviens... avaient des années de 365 jours réglées... sur des observations solaires faites mois par mois à... Cuzco. L'année péruvienne était divisée, comme presque toutes les années dont se servaient les peuples de l'Asie orientale, en 12 lunes, dont les révolutions synodiques s'achevaient en 354 jours, 8 h. 48'. Pour corriger l'année lunaire et la faire coïncider avec l'année solaire, on ajoutait, selon une coutume antique, 11 jours qui, d'après l'idée de l'Inca, furent répartis parmi les 12 lunes. D'après cet arrangement, il n'est guère possible que les périodes égales, dans lesquelles on aurait divisé les mois lunaires, puissent être de 7 jours et correspondre aux phases de la lune. Le même Garcilasso (l. VI, c. 35) affirme que d'après une ancienne loi de l'Inca Pachacutec, il devait y avoir, dans chaque mois lunaire, 3 jours de fête et de marché, et que le peuple devait travailler non 7, mais 8 jours consécutifs pour se reposer le 9^{me}. Voilà

¹ « *Historia naturale y moral de las Indias*, l. VI, c. III. »

indubitablement une division d'un mois lunaire, ou d'une révolution sidérale, en 3 petites périodes de 9 jours. »

Dans le troisième volume du *Cosmos*, publié en 1852, le même auteur s'exprime d'une manière analogue et encore plus décidée. « L'existence d'une semaine hebdomadaire au Pérou, qui a souvent été présentée comme une analogie sémitique entre les deux continents, dit-il (p. 691), est un fait erroné. Le père Acosta, qui visita le Pérou peu de temps après la conquête espagnole, l'avait déjà démontré. L'inca Garcilasso de la Vega rectifie lui-même le renseignement qu'il avait donné d'abord, en disant clairement : que dans chacun des mois qui étaient calculés sur le cours de la Lune, il y avait trois jours de fête et que le peuple devait travailler 8 jours pour se reposer le 9^{me}. Les semaines péruviennes étaient donc composées de 9 jours. Voyez à ce sujet mes *Vues des Cordillères*. . . »

Après examen, nous ne pouvons souscrire à cette manière de voir. Au fond, de Humboldt l'appuie de trois arguments : 1^o la citation d'Acosta ; 2^o une conséquence tirée de l'ensemble du calendrier péruvien ; 3^o une 2^{me} citation de Garcilasso. Reprenons chacun de ces points.

A) D'après de Humboldt, d'Acosta alléguerait, pour nier la semaine chez les Péruviens, une raison à priori : « Cette semaine, disait-il, ne tient pas plus au cours de la lune qu'à celui du soleil. Elle doit son origine au nombre des planètes. » Or cette assertion nous semble erronée, puisqu'il est certain pour nous que la considération des phases lunaires a été en général le principal facteur *naturel* de la semaine. En outre, il est non moins certain que la semaine ne doit point son origine au nombre des planètes¹.

Pour être juste à l'égard d'Acosta, il faut ajouter qu'Humboldt ne résume pas très exactement ses paroles, bien qu'à la vérité d'Acosta n'admette pas la semaine péruvienne. Les voici, en effet, telles que je les trouve dans une traduction de son ouvrage² : « Les semaines que contaient les Mexi-

¹ Voir p. 11-15, 42, 67-70, 103-107.

² *Histoire naturelle et morale des Indes tant orientales qu'occidentales*, où il est parlé des choses remarquables du Ciel, des Elémens, Métaux,

quains n'estoient pas proprement semaines, puis qu'elles n'estoient pas de 7 jours, aussi les Inguas n'en firent aucune mention, ce qui n'est pas de merveille, attendu que le conte de la semaine n'est pas fondé sur le cours du soleil, comme celui de l'an, ny sur le cours de la Lune, comme celui des mois, mais bien entre les Hébreux est fondé sur la création du monde, que rapporte Moïse, et entre les Grecs et les Latins, sur le nombre des 7 planètes, du nom desquelles mesme les jours de la semaine ont prins leur nom. Neantmoins c'estoit beaucoup à ces Indiens, estans hommes sans livres et sans lettres comme ils sont, qu'ils eussent un an, des saisons et des festes si bien ordonnées comme il est dit cy-dessus. » D'Acosta ne dit donc point d'une manière générale que « la semaine doit son origine au nombre des planètes, » mais seulement que telle était son origine chez les Grecs et les Latins.

Maintenant était-il aussi bien placé que Garcilasso pour constater simplement s'il y avait ou non la semaine chez les anciens Péruviens ?

Pour répondre à ces questions, considérons qui étaient ces deux auteurs et dans quel rapport ont été leurs ouvrages.

Joseph d'Acosta, né en Espagne vers l'an 1539 ou 1540¹, et entré de bonne heure dans l'ordre des jésuites, passa en 1571 aux Indes occidentales, où il devint provincial du Pérou. Il retourna en Espagne en 1588, fut nommé supérieur de Valladolid, puis recteur à Salamanque, où il mourut en 1600. Son *Historia natural y moral de las Indias* fut publiée en 1590. L'assertion de Humboldt d'après laquelle les premiers livres de l'ouvrage auraient été composés vers la fin du seizième siècle au Pérou même, pourrait induire en erreur. D'abord les deux premiers livres sont les seuls que d'Acosta dit avoir écrits au Pérou², et ce n'est point dans ces livres, mais seulement

Plantes et Animaux qui sont propres de ce pays ; ensemble des mœurs, cérémonies, loix, gouvernemens et guerres des mesmes Indiens. Traduite en françois par Robert Reynauld. Dernière édition. Paris, 1616, p. 278.

¹ *Biographie universelle, English Cyclopaedia* : environ 1539. Moreri, *Dictionnaire historique et géographique, Biblioteca britannica*, environ 1540.

² Préface de l'ouvrage.

dans le 6^e, que se trouve le passage qui nous intéresse. Puis ces deux premiers livres ont été écrits avant 1588, époque du retour de d'Acosta en Espagne, et dès lors il ne retourna point en Amérique. Il espérait, dit-on, devenir le provincial des jésuites en Espagne, et il soutint une lutte ardente et prolongée avec le général de l'ordre, Aquaviva, qui même le fit momentanément « loger à la Pénitencerie de Saint-Pierre, » à Rome, où d'Acosta s'était rendu ¹.

Garcilasso (proprement Garcias-Laso) de la Vega, surnommé l'Inca, naquit à Cuzco, ancienne capitale du Pérou, en 1540 ². Il était donc du même âge ou à peu près que d'Acosta. Il eut pour père un Espagnol et pour mère une indienne. Son père Garcilasso de la Vega, était d'une famille illustre dans les armes et dans les lettres. Il vint au Pérou à la suite de Pedro de Alvarado, en 1534, peu de temps après la conquête de Pizarre ³. Il s'attacha à sa fortune et devint plus tard gouverneur de Cuzco ⁴. Il avait épousé une princesse péruvienne, nièce du douzième Inca, Huayna-Capac. Agée de 10 ans, lorsque l'usurpateur Atahualpa ordonna le massacre de sa famille, la jeune fille fut épargnée et vécut avec un frère à Cuzco. C'est là que naquit l'historien, qui resta au Pérou jusqu'à l'âge de 20 ans ⁵, et y reçut la meilleure éducation que permit le bruit incessant

¹ Voir *Biographie universelle*, art. d'Acosta (Joseph d').

² Prescott, *Histoire de la conquête du Pérou*, trad. franç., t. I, 1861, p. 2-9. — Chaix, *Histoire de l'Amérique méridionale au XVI^e siècle*, 1855, t. II, p. 302. — « Je naquis huit ans après que les Espagnols eurent subjugué mon pays, » dit Garcilasso (*Histoire des Incas*, trad., I, p. 79.) D'après cette indication, la date de la naissance pourrait bien être 1541, puisque la ville de Cuzco fut prise en 1533. C'est à tort que la *Biographie universelle* (art. Garcilasso) dit que Garcilasso est né en 1530, que la prise de Cuzco eut lieu en 1525, et qu'il est mort en 1568. La première et la troisième de ces dates erronées se retrouvent dans le Dictionnaire de Bouillet, 1857.

³ Prescott, *ibid.* — Chaix, II, p. 106, 112.

⁴ Chaix, II, p. 301. — Garcilasso, trad., II, p. 197, 199.

⁵ « Je fus élevé dans mon pays jusqu'à ma vingtième année, écrit-il (I, p. 79), de sorte que je remarquai quantité de choses que les Indiens faisaient, lesquelles je raconterai comme témoin oculaire. » Il avait dit un peu auparavant : « J'en puis donc parler par ce que j'en ai vu moi-

des armes et des agitations civiles. Il écouta bien souvent les récits de sa mère et des parents qui lui restaient, sur l'ancienne gloire du Pérou et les catastrophes qui l'avaient suivie¹.

Il quitta l'Amérique en 1560 et se rendit en Espagne, où il prit pendant quelque temps du service ; mais dans sa retraite à Cordoue, il ne tarda pas à se livrer tout entier à des travaux historiques. En 1609, il publia la première partie de son grand ouvrage les *Comentarios reales*, consacrée à l'histoire du Pérou sous les Incas, et il mourut en 1616. Quand il écrivit l'histoire ancienne de son pays, il avait comme matériaux, non seulement le souvenir de tout ce qu'il avait entendu ou vu dans son enfance et sa jeunesse, ainsi que les écrits de plusieurs auteurs espagnols, mais encore de précieuses relations manuscrites qu'il s'était procurées. « Dès que j'entrepris de composer cette histoire, dit-il (I, p. 79), j'écrivis à mes compagnons d'école et je les priai de m'envoyer chacun en particulier tous les mémoires qu'ils pourroient avoir, touchant les conquêtes que les Incas avaient faites des provinces de leurs mères. Car il faut remarquer ici que chaque province a ses comptes et ses nœuds pour soulager la mémoire dans la connaissance des annales ou des histoires de son pays et en conserver la tradition. Mes compagnons d'école n'eurent pas plutôt su mon dessein, que fort aises de pouvoir m'y être utiles, ils le communiquèrent chacun en particulier à leur mère et à leurs autres

même, pour m'être trouvé dans la plupart des fêtes et des superstitions dont ils entretenoient leur idolâtrie. Car il me souvient que la Coutume n'en était point encore entièrement perdue. »

¹ « La voye la plus facile et la meilleure pour traiter de l'origine des Incas rois du Pérou, est, ce me semble, de raconter ce que j'en ai ouï dire plusieurs fois dans mon enfance à ma mère, à ses frères mes oncles et à mes autres parents. Au temps que ma mère résidoit à Cuzco, le peu de parents qui nous étoient restés, venoient la visiter presque toutes les semaines. Leur plus grand plaisir dans ces visites étoit de s'entretenir de l'origine de leurs rois, de leur majesté, de la grandeur de leur empire, de leurs conquêtes, de leurs belles actions, de leur gouvernement et des lois qu'ils avaient établies. De là, ils passaient à l'état des affaires présentes et parloient, les yeux tout baignés de larmes, de la mort de leurs rois, de la désolation de leur pays. » (I, p. 60. Voir aussi p. 78.)

parents. Dès que ceux-ci furent informés qu'un Indien natif de leur pays en vouloit écrire l'histoire, ils tirèrent de leurs archives les relations et les mémoires qu'ils en avoient, et me les envoyèrent en même temps. »

Evidemment si d'Acosta était « plus instruit » en général que Garcilasso, qui même connaissait peu le latin, comme il l'avoue, ce dernier était beaucoup mieux placé que le premier pour être bien renseigné sur l'ancien Pérou, son histoire, ses usages et ses institutions; et du reste, il a la réputation d'être véridique. S'il se trompe en donnant parfois dans le panégyrique, c'est encore de bonne foi. Il s'est familiarisé « avec l'histoire de la grande race des Incas et de leurs institutions nationales, dit Prescott (I, p. 292-294), à un degré que personne n'aurait pu atteindre, à moins d'avoir été élevé au milieu d'eux, de parler la même langue et d'avoir reçu le sang indien dans ses veines... Toute part faite à la vanité nationale, nous trouverons (chez lui) une abondance de renseignements véridiques sur les antiquités de son pays, que nous chercherions vainement ailleurs chez n'importe quel auteur européen¹. »

En outre, Garcilasso a dû connaître l'ouvrage d'Acosta publié en 1590, et, en fait, il le cite souvent de la manière la plus expresse, par exemple, quand il dit (I, p. 48) : « Le R. P. Acosta éclaircit encore plus amplement cette vérité, au 1^{er} livre de son histoire naturelle des Indes, c. 43, où discourant sur ce même sujet, il dit² :... » On peut donc mettre l'ouvrage d'Acosta au nombre de ceux auxquels Garcilasso faisait allusion dans ce début de sa préface : « Je sais qu'il y a plusieurs historiens espagnols, qui... ont écrit assez au long des royaumes du Mexique, du Pérou et des autres. Mais ils n'en ont pas donné une relation aussi exacte qu'il serait à souhaiter ; sur-

¹ « Les œuvres de Gomara, d'Oviedo, de Zarate, de Garcilasso de la Vega, d'Herrera, de Cabeza de Vaca, etc., dit M. Chaix (I, p. X), sont singulièrement précieuses et peuvent être placées à un rang pour le moins égal à celui de leurs contemporains de toutes les autres nations. » — Comp. II, p. 301-304.

² De même I, p. 11, 200, 222-224, etc.

tout à l'égard du Pérou, dont je puis dire sans vanité que j'ai une connaissance plus claire et plus étendue que celle qui se trouve dans leurs ouvrages. Il est vrai que je suis né à Cuzco et que cela m'a fourni les moyens de mieux approfondir les choses. Cependant je ne désapprouve point tout ce qu'ils disent de la grandeur et des merveilles de cet empire. Mais le malheur est qu'ils en donnent une description si courte et si embarrassée qu'on a de la peine à les entendre. Quoi qu'il en soit, cette considération jointe à l'amour naturel que j'ai pour ma patrie, m'a déterminé à publier cette histoire, où l'on verra beaucoup plus distinctement, si je ne me trompe, quelle était la religion de ces peuples, leur manière de vivre et le gouvernement de leurs rois, avant que les Espagnols entrassent dans le Pérou... je suis assuré... de ne rien dire qui ne soit vrai; et lorsque j'avance quelque chose qui paraît incroyable, je l'appuie toujours du témoignage des historiens espagnols. Aussi mon dessein n'est pas de contredire, mais plutôt d'amplifier leurs relations et leur servir d'interprète sur plusieurs mots indiens, qu'ils ont fort mal expliqués, pour n'avoir pas entendu cette langue¹. »

Garcilasso veut donc compléter et, au besoin, rectifier ce qu'expose d'Acosta, ainsi que plusieurs autres; et on peut avoir d'autant plus de confiance au témoignage si positif qu'il rend en faveur de l'existence d'une semaine péruvienne, qu'il n'y avait rien là de merveilleux, ni de nature à exciter son enthousiasme patriotique, et qu'il s'exprime presque avec toute la précision désirable, en faisant plusieurs allusions à sa langue maternelle.

Ajoutons que tandis que l'ouvrage d'Acosta embrasse dans un seul volume un immense champ d'études, comme déjà le titre complet l'indique, et qu'il s'occupe d'histoire naturelle autant que d'histoire proprement dite, du Mexique autant que du Pérou, sans parler de la Chine, dont il est aussi question, les deux volumes de Garcilasso sur les Incas ne traitent que des Péruviens, de telle sorte que le sujet est à la fois beaucoup plus circonscrit, approfondi et détaillé.

¹ Comp. I, p. 81.

B) Quant à la conséquence tirée par Humboldt de l'ensemble du calendrier péruvien, aurait-elle pu se présenter à son esprit s'il avait connu les découvertes de Ninive? Son raisonnement, en effet, nous paraît pouvoir être ainsi formulé : On a de la peine à admettre l'existence de la semaine chez les Péruviens, 1^o parce qu'ils l'auraient basée sur l'observation des phases de la lune et que ces phases ne conduisent pas exactement à la période de 7 jours ; 2^o parce que leur année était solaire et que pour l'accorder avec les mois lunaires, ils ajoutaient aux jours des 12 mois lunaires de chaque année 11 jours qu'ils répartissaient entre ces divers mois. — Or nous trouvons en Chaldée (voir p. 68-70), d'une part, le mois lunaire et l'année solaire, et, de l'autre, la semaine ; mais il est vrai que celle-ci n'était pas toujours régulière, la dernière semaine du mois étant tantôt de 8 jours et tantôt de 9, suivant que le mois était de 29 ou de 30 jours. On peut de même admettre que la semaine existait chez les Péruviens, quand même elle n'y aurait pas été toujours exacte et qu'elle aurait compté 11 fois par an un jour surnuméraire. — Nous avons aussi trouvé chez les anciens Perses une semaine du même genre que chez les Chaldéens, c'est-à-dire pas toujours identique à elle-même. Chez les Perses, en effet, les jours exceptionnels désignés par les noms Hormuz et Dei étaient séparés les uns des autres par des intervalles de 6 ou de 7 jours¹.

C) Enfin nous ne saurions admettre que Garcilasso ait lui-même rectifié au l. VI, c. 35 ce qu'il avait dit l. II, c. 23.

Voici ce qu'on lit dans le 1^{er} de ces endroits² : « Pachacutec ordonna par une loi qu'il y eût tous les mois 3 jours de fête destinés aux récréations publiques, afin que ses sujets ne fussent pas accablés par un travail continu. Il ordonna encore que les paysans et les ouvriers qui travailloient aux champs, vinssent à la ville et dans le marché de 9 en 9 jours, afin d'y voir et entendre les choses que l'Ynca et son Conseil auroit

¹ Voir p. 148. Voir aussi, p. 149, une inégalité analogue dans les intervalles qui séparaient les jours mensuels de repos, jours différents de ceux qui étaient spécialement consacrés à Hormuz ou Dei.

² Traduction, II, p. 139.

établies. Il conclut même depuis, qu'on tint tous les jours le marché public, qu'ils appellent *Catu*, et les Foires, aux jours de fête, afin de les rendre plus solennelles. »

D'abord, ce n'est pas proprement Garcilasso qui parle ici, car le passage fait partie d'une longue citation empruntée à un ouvrage du R. P. Blas Valera. Toutefois la remarque n'a pas grande importance, puisque évidemment Garcilasso s'approprie la citation.

Ce qu'il importe surtout de constater, c'est qu'il n'y a point de contradiction entre les deux passages.

Quant à l. II, c. 23, Garcilasso, après avoir parlé des trois premiers Incas, entreprend, pour mettre de la variété dans son exposition, de décrire, dans les derniers chapitres du livre (21-28), l'état des sciences et des arts des Péruviens: astronomie, médecine, botanique, géométrie, géographie, arithmétique, musique, poésie, industrie, et c'est immédiatement avant de traiter des éclipses de soleil ou de lune, qu'il indique comment les Péruviens divisaient le mois en le réglant sur les phases lunaires.

Dans le l. VI, c. 10, il arrive au 9^e Inca, Pachacutec, trisaïeul de celui sous lequel eut lieu la conquête espagnole. Or, parlant de quelques-unes des lois qu'il établit « et qui firent de son règne l'âge d'or du Pérou¹, » il rapporte (c. 35) l'institution de 3 jours de fête mensuels, coïncidant sans doute avec les jours de marché dans lesquels « les paysans et les ouvriers qui travaillaient aux champs » devaient venir en ville, « afin d'y voir et entendre les choses que l'Ynca et son Conseil auroit établies. » Garcilasso ajoute que plus tard le même Inca voulut donner encore plus d'importance à ces 3 jours de fête en distinguant entre le « marché public, » qui devait avoir lieu tous les jours, et les « Foires, » qui ne devaient tomber que sur les jours de fête.

Là Garcilasso parle simplement de la semaine, ou période de 7 jours, des 4 semaines du mois, comme d'une institution ancienne et permanente, ayant duré jusqu'à la conquête espa-

¹ Chaix, I, p. 217.

gnole et étant essentiellement rattachée aux phases lunaires, tandis qu'il s'agit ici d'une institution de 3 jours mensuels de fête et de foire, fondée dans l'empire des Incas par Pachacutec à une époque relativement récente.

Il y avait donc depuis cet Inca, d'un côté, les 4 semaines mensuelles sans jours de repos et, de l'autre, les 3 jours de fête mensuels tout à fait indépendants de ces semaines proprement dites, mais en fait constituant à leur manière 3 autres semaines mensuelles de 9 jours chacune ou à peu près; car la dernière de ces semaines devait compter 10 ou 11 jours pour parfaire le mois.

Assurément la semaine de 7 jours, ne devait pas être fort accentuée au Pérou, puisqu'elle n'y avait pas le repos du 7^{me} jour, du moins à notre connaissance, et c'est là ce qui nous expliquerait comment elle pouvait passer inaperçue, en particulier pour d'Acosta, surtout quand on ne connaissait pas le péruvien, ou n'être pas mentionnée par d'autres historiens, comme étant peu importante. Mais elle n'en existait pas moins, comme l'atteste formellement Garcilasso et comme l'ont admis, après lui, Bailly, Lalande, Ideler, Riehm, etc.¹.

¹ *Handw. des bibl. Alterth.*, art. Woche. — Prescott se borne à dire (I, p. 133) : « Ils divisaient l'année en 12 mois lunaires, dont chacun, ayant son nom propre, était distingué par une fête particulière. Ils avaient aussi des semaines; mais quant à leur longueur, on ne sait si elles avaient 7, 9 ou 10 jours. » Ailleurs (p. 144), il parle « des foires qui se tenaient 3 fois par mois dans quelques-unes des villes les plus peuplées. » Prescott nous paraît avoir été impressionné par les objections de Humboldt, sans avoir pu y souscrire complètement. Son hésitation entre la semaine de 7 jours et celle de 9 n'a plus de raison d'être si l'on admet comme nous l'avons fait, que depuis Pachacutec il y eut à la fois la semaine de 7 jours et une fête tous les 9 jours. Je ne sais pourquoi il parle aussi de 10 jours, à moins que ce ne soit parce que la dernière des 3 semaines mensuelles d'au moins 9 jours devait, ainsi que nous l'avons observé, compter 10 ou 11 jours pour parfaire le mois : 11, s'il comptait un des 11 jours surnuméraires de l'année. Mais le texte de Garcilasso nous semble suffisant pour établir l'existence de la semaine hebdomadaire, bien qu'il fût désirable de le voir corroboré par quelque autre témoignage. — Lotz, dans l'article *Woche* de la *Real.-Encycl.* ², p. 252, combat l'assertion d'Ideler sur la semaine des Péruviens, en semblant les confondre avec les Mexicains.

8. LES NÈGRES DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE

ET SURTOUT DE LA CÔTE D'OR

Après avoir parlé successivement des Egyptiens, des Chaldéens, des Arabes, des anciens Perses, des Grecs et des Romains, des Chinois, des anciens Péruviens, nous voudrions encore signaler une population fort différente et relativement moderne, qui nous ramène à l'Afrique par où nous avons débuté, à savoir les nègres de l'Afrique occidentale et surtout de la Côte d'or. Ils semblent être en effet une des nations païennes les plus remarquables au point de vue de la double institution de la semaine et d'une fête religieuse hebdomadaire¹. Après avoir parlé de cette double institution, nous terminerons par quelques mots sur le septénaire en général.

A. SEMAINE ET SOLENNISATION D'UN JOUR

HEBDOMADAIRE.

Nous ne pourrions pas être aussi précis dans nos affirmations que ne le sont Oswald, d'un côté, Burckhardt et Grundemann, de l'autre.

¹ Ewald aussi, dans ses *Alterth. des V. Isr.*³, signale ces nègres comme méritant une mention spéciale à ces deux égards. Dans la note 2 de la p. 132, après avoir parlé des Egyptiens d'après Lepsius, il ajoute : Aber andre Afrikaner hatten die siebentägige Woche doch sicher von früheren Zeiten, wie die Aschanti's, die Galla's, s. Tutschek, *Gr. of Galla language*, p. 59. — Les Gallas, peuple nègre assez répandu sur les confins de l'Abyssinie méridionale, appartiennent ainsi à l'Afrique orientale. — Ewald dit ailleurs (p. 134, note 1) : Auch ist keinesweges der Samstag bei solchen Völkern welche die siebentägige Woche aus der Urzeit haben, der nothwendige heilige Tag: die Aschanti's, z. B., haben die Woche, aber nicht den Samstag oder Sonntag als heilig. s. *Ausland*, 1849, s. 511.

Oschwald, dans deux lignes qui ont commencé à attirer notre attention sur ces nègres, dit carrément, et sans indiquer aucune source¹ : « Même les nègres de la Côte d'or africaine ont un jour hebdomadaire de fétiche (*Fetischtag*), où ils s'abs-tiennent très strictement de tout travail. Ils rattachent ce jour à une tradition très antique et ils en désignent comme auteur le merveilleux et vieux homme-fétiche à la poitrine humaine, qui sait tout et connaît tout. »

Burckhardt et Grundemann s'expriment ainsi² : « Les Ot-schis³, à la Côte d'or, attribuent au dieu suprême l'envoi de la pluie, la lumière du soleil et tout ce qu'il y a de bon ; ils croient que c'est lui qui, en 7 jours, a créé le monde, qui pos-sède toute la science et recueille après leur mort, dans sa cité, tous les hommes de bien ; mais ces filons d'une connaissance religieuse supérieure sont obscurcis par la superstition. » Dans l'édition originale de l'ouvrage, les deux auteurs s'en réfèrent à un passage important d'une grammaire⁴ publiée par H. N. Riis, missionnaire et neveu d'un autre missionnaire Andreas Riis, encore plus connu, qui a pu être considéré comme le fondateur de la mission bâloise dans l'Afrique occidentale. Ce passage, qui est aussi cité dans le grand ouvrage de Waitz sur l'Anthropologie des *Naturvölker*⁵, est ainsi conçu : « Ils disent de lui (le Créateur, le Très-Haut ou Dieu) qu'il a créé les cho-

¹ *Die christliche Sonntagsfeier*, p. 161.

² *Les Missions évangéliques depuis leur origine*, trad. de l'allemand : Afrique. — Lausanne, 1884, p. 22.

³ C'est-à-dire les nègres de la Côte d'or, car ils parlent tous ou à pen-près, différents dialectes de la langue *Otschi* ou *Tschi*. Parmi ces dia-lectes se distingue, comme un des plus connus, le dialecte *Ga* ou *Gan*, qui diffère de celui des tribus du nord, comme l'allemand du danois. (*Ibid.* p. 57.) — Les deux principaux groupes de ces nègres sont les Achanti et les Fanti « Frères de race et ennemis héréditaires des Achanti, les Fanti leur ressemblent par le caractère et les habitudes. » (Reclus, *Nou-velle géographie universelle*, t. XII, Afrique occidentale, 1887, p. 455, 457.) Les premiers habitent dans l'intérieur du pays ; les seconds, sur la côte. Les termes *odji*, *otchi*, *tchi*, *toui*, etc., désignent une seule et même langue. (*Ibid.*, p. 429.)

⁴ *Elemente des Akwapim-Dialects der Odschi-Sprache*, Basel, 1853, p. VII.

⁵ *Zweiter Theil : Die Negervölker und ihre Verwandte*, Leipzig, 1860, p. 171.

ses, c'est-à-dire le monde et qu'il a fait 7 jours, c'est-à-dire la semaine de 7 jours¹, que de lui vient tout bien, » etc. Or dans ces lignes de Riis, il n'y a pas proprement que Dieu a créé le monde en 7 jours, mais qu'il a créé le monde et institué la semaine.

Il serait sans doute du plus haut intérêt que l'institution de la semaine fût rattachée chez les nègres, comme dans la Genèse, à la création du monde en 6 jours; mais peut-on déjà le constater?

En 1886, le missionnaire Ramseyer, partant pour l'Afrique, m'a écrit les lignes suivantes : « Toutes les peuplades de la Côte d'or ont la semaine de 7 jours, les tribus parlant la langue *twi* ou *achanti*, comme celles du littoral parlant la langue *gan*. Nos nègres croient en un Etre suprême créateur du monde entier, Etre tout-puissant et présent partout. Quant à dire qu'ils croient que Dieu a créé le monde en 7 jours, cela est, je crois, un peu hasardé². Les païens, comme les chrétiens de nos églises, n'y mettent pas d'objection et admettent même qu'il en est ainsi; mais je crois que cette notion leur est venue avec les Européens et les missionnaires; peut-être aussi du contact avec les Mahométans venus de l'intérieur. D'un autre côté, il serait possible qu'ils eussent eu cette notion même avant l'apparition des Européens sur leur côte, car ils donnent à l'Etre suprême le nom de *Onian Kòpong Kwami*³. Ce nom de *Kwamé* veut dire samedi. Ils parlent ainsi du Dieu *Kwami* (samedi), donc probablement du Dieu qui a terminé la création et s'est reposé le samedi. C'est ce que quelques-uns prétendent. » M. Ramseyer met en note : « *Memereda* est proprement le nom pour le samedi; mais tous les enfants nés le samedi sont appelés *Kwamé*, dérivé de *Kwa-Me (mereda)*. »

Le missionnaire Beauquis, qui a travaillé au service de la mission catholique surtout à Takpané, au nord du Bénin, m'a dit

¹ Er habe 7 Tage, d. h. siebentägige Woche, gemacht.

² Selon Waitz, qui, d'ailleurs, reconnaît l'élévation de certaines idées religieuses des nègres, malgré leur fétichisme, et les dit être, sinon des monothéistes, du moins sur la limite du monothéisme (p. 167). il ne paraît pas se trouver chez eux des traditions un peu développées sur l'histoire de la création et en particulier sur celle de l'homme.

³ Burckhardt et Grundemann, p. 21 « *Yancumpon* (mon grand ami). » Comp. Waitz, p. 172 : « Le grand ami. »

bien connaître le Dieu *Onian Kôpong Kwami*. Mais, selon lui, *Kramé*, qui est le nom du samedi, signifie proprement cessation, et *Memereda*, proprement *Me-me-lenda*, qui désigne aussi le samedi, signifie proprement le 6^e et de là, le 6^e jour, le 1^{er} jour étant notre lundi, considéré comme 1^{er} jour de travail. Les noms des jours hebdomadaires sont en *mina*, dialecte de l'odji : *Ioda*, c'est-à-dire le 1^{er} jour de travail ; *Blanda*, c'est-à-dire le premier jour où l'on commence à suer, à être fatigué ; *Kuda* ; *Yaada*, c'est-à-dire un peu de repos (cela ne rappelle-t-il pas nos enfants nommant le jeudi le petit dimanche?) ; *Fida* ; *Me-me-lenda*, c'est-à-dire le 6^e jour ; *Kuasida*, c'est-à-dire le repos complet. Le vrai jour du repos de ces nègres ne correspondrait donc pas à notre samedi, bien que la désignation de ce jour par le mot *Kwamé* rappelle étonnamment l'idée du sabbat ; il correspondrait à notre dimanche, mais envisagé comme 7^e jour hebdomadaire. L'expression *Onian Kôpong Kwami* pourrait signifier : « Le grand ami qui au 6^e jour (à la fin du jour) a cessé la grande œuvre de la création. » Cette expression et plus encore quelques-uns des noms de la semaine *mina* semblent bien appartenir à des populations de la zone tropicale, naturellement portées à l'insouciance, et pour lesquelles le travail est une tout autre fatigue que pour nous. Dans les populations nègres que connaît M. Beauquis, ce sont seulement les enfants nés le dimanche qui portent le nom du jour de leur naissance, et ils s'appellent en conséquence *Kuasi*. Il est du reste convaincu, après avoir pénétré dans des contrées où les Mahométans eux-mêmes n'étaient jamais parvenus, que la semaine nègre ne vient ni d'une influence chrétienne ou mahométane, ni de l'observation des phases lunaires.

Il semble donc certain que les nègres de la Côte d'or, tout au moins, ont la semaine et lui attribuent une divine origine.

Ce dernier point, du reste, est parfaitement compatible avec le caractère lunaire dont la semaine des nègres est empreinte au plus haut degré, comme Waitz le fait fortement ressortir. « A côté de la vénération pour les puissances célestes en général, représentées pour beaucoup de peuples nègres par le soleil, dit-il (p. 175), la vénération pour la lune occupe une place dis-

tinguée et ne paraît manquer dans aucun pays nègre : elle est répandue de l'ouest à l'extrême nord-est de ces pays, et jusqu'à Loango¹. L'apparition du 1^{er} quartier, ailleurs de la pleine lune, est célébrée par des danses et des chants. Le temps est divisé partout d'après le cours de la lune. Les Mandingues², par exemple, ont 12 mois lunaires, ils les partagent en semaines chacune de 7 jours, et le jour, en 4 parties ; dans le Bénin³, il y a 14 mois, qui ont des noms particuliers⁴. On ne sait pas encore comment ces populations accordent ces divisions avec le cours du soleil et le changement des saisons. Sans doute le fondement de leur vénération pour la lune est surtout dans son importance pour la division du temps. »

Hyac. Hecquard, dans son *Voyage sur la côte et dans l'intérieur de l'Afrique occidentale*⁵, a bien constaté dans les populations de la Côte d'ivoire (ou des dents), appartenant la plupart à la grande famille des *Kru*⁶, à la fois l'institution de la semaine et celle d'un jour hebdomadaire de fête religieuse. « Chaque semaine, dit-il, a son jour fétiche durant lequel on ne peut ni manger, ni traverser la rivière, et qu'on emploie à se teindre le visage en bleu et en jaune, en y appliquant des morceaux de bois qui y laissent l'empreinte de diverses figures. »

« Toutes les tribus de la Côte-d'Or ont leurs jours de fétiche, m'a écrit M. Ramseyer, pendant lesquels certaines occupations leur sont interdites. Mais les jours varient suivant les villes et les villages. Dans la province d'*Okwaou*⁷, où nous nous trou-

¹ « Cailliaud, III, 21; Proyard, 117. » Loango est le nom d'une ville du nord de la Guinée méridionale.

² Les Mandingues sont un grand peuple de l'intérieur qui habite au sud des sources du Niger et au nord de la Côte de Sierra-Leone.

³ Le Bénin se trouve entre le Dahomey et la rive occidentale du bas Niger. M. Beauquis m'a dit qu'au Bénin on comptait douze mois, comme ailleurs.

⁴ « Park, II, 21; Bosmann, III, 284. » Au commencement du XVIII^e siècle, Bosmann résidait à Elmina ou Saint-Georges de la Mine, qui fut le premier comptoir des Européens sur la Côte d'or. (Reclus, p. 426, 442.)

⁵ Ouvrage publié « avec l'autorisation du ministre de la marine et des colonies, » Paris, 1853, p. 62. De même Reclus, p. 415.

⁶ Reclus, p. 403. Waitz appelle ces nègres *Kru* ou *Grebo* (p. 51).

⁷ Reclus (p. 420) parle des monts d'Okwahu et du royaume d'Okwahu

vons, c'est le jeudi qui est considéré comme le jour férié, pendant lequel il leur est interdit de labourer les champs. Tout autre travail, même de récolter les fruits, leur est permis ce jour-là. D'autres villages de l'Okwaou ont le mardi comme jour férié. »

« Les fétiches ont un jour de fête dans la semaine, m'écrivait M. Römer de la Maison de Bâle, les uns tel jour, et les autres tel autre ; et ici et là on fait son possible pour empêcher nos chrétiens de travailler le jour de fête du grand fétiche. d'après ce que j'ai appris de récits oraux. Il est certain que les nègres de la Côte-d'Or ont une semaine de 7 jours. »

« Parmi les jours heureux, dit Waitz (p. 201), on compte certainement le jour de naissance, que les nègres d'Akra¹ célèbrent chaque semaine d'une manière religieuse, en mettant des vêtements blancs et en s'abstenant du vin de palmier², à moins que cette prétendue fête de naissance ne repose sur un malentendu. » — Il nous semble que cette donnée de Waitz s'éclaircit par cette autre fournie par Reclus (p. 438), et d'une portée plus générale : « Chaque Fanti porte le nom du jour auquel il est né : il n'existe dans toute la nation que 7 noms d'individus, à désinence masculine et à désinence féminine. Des « noms forts » ou des sobriquets, tirés des qualités, des vices, des travers de la personne ou des événements de son existence, la désignent d'une manière plus précise. Suivant les districts, on lui donne aussi, pour la distinguer, les noms des pères, des mères ou des grands-parents³. » Voir aussi p. 389.

Waitz continue en disant : « Presque partout en effet les nègres ont à de courts intervalles un jour consacré au culte de leurs dieux : à Loango, dans le bas Zaire (ou Congo) et en gé-

comme étant à une certaine distance des côtes et à l'ouest de la Volta, qui sépare du Dahomey le territoire achanti.

¹ Akra ou Accra ou Nkran ou Ga est une ville de la Côte-d'Or, près du fort de Christianborg. C'est le vrai chef-lieu de la « colonie » anglaise. (Reclus, p. 447.)

² « Bosmann, II, 64. »

³ Waitz lui-même dit, p. 123 : « A la Côte-d'Or, selon la coutume la plus répandue, l'enfant reçoit son nom du jour hebdomadaire de sa naissance, jusqu'à ce que plus tard il se soit acquis par ses propres actions son nom d'honneur (Cruickshank, 252; Hutton, 94). »

néral dans le Congo, il revient tous les 4 jours¹ ; chez les Yorubas et au Bénin², tous les 5 jours ; au cap Lahu³, tous les 6 jours ; chez les Achanti, c'est chaque jeudi⁴, ou pour chaque famille un certain jour, tandis que pour les Fanti, c'est le mardi qui est le jour du fétiche⁵. »

Le missionnaire W. Taylor me disait que les Bambaras, à l'est du Sénégal, ont comme jour férié le 2^e jour de la semaine, à savoir le lundi. Ce jour-là, il leur est interdit de cultiver les champs.

Nous avons vu, p. 262, qu'ailleurs le jour férié correspond précisément à notre dimanche.

¹ « Proyard, 116. Tuckay, 37. Bosmann, 111, 283. » M. Westmark, qui a séjourné plusieurs années sur les bords du Congo, m'a dit que dans le Congo à partir de Manyanga, il y a marché tous les huit jours, c'est-à-dire probablement toutes les semaines.

² Le pays des Yorubas est au nord du Bénin.

³ Le cap Lahu ou Lahou, de même que la rivière du même nom, se trouve sur la Côte-d'Ivoire. (Waitz, p. 52. Reclus p. 403.)

⁴ « Robertson, 85. Bowdich, 362. »

⁵ « Hutton, 166. » N'y aurait-il pas quelque malentendu dans les premières de ces données ? Le vrai sens ne serait-il pas, non pas qu'à Loango, etc., le jour solennisé reviendrait tous les 4 jours, mais qu'il y tomberait sur le 4^e jour de la semaine, peut-être le mercredi ? Non pas que chez les Yorubas et au Bénin il reviendrait tous les 5 jours, mais qu'il serait le 5^e jour de la semaine, peut-être le jeudi comme chez les Achanti ? Non pas qu'au cap Lahou, il reviendrait tous les 6 jours, mais qu'il serait lui-même le 6^e jour, peut-être le vendredi ? M. Walter Taylor, lui-même Yoruba de naissance et actuellement le principal agent de la mission protestante française au Sénégal, m'a affirmé que les Yorubas ont la semaine de 7 jours, et comme jour férié le 5^e. D'autre part, Reclus dit (p. 610), à propos de la populeuse cité d'Horin, « ville républicaine fondée en 1790 par des fugitifs venus de toutes les parties du Yoruba, » que les foires, s'y « succèdent de 5 en 5 jours, un des rares exemples de la division quinaire du temps. » M. Reclus aurait-il été lui-même victime du malentendu ? La rectification ne devrait-elle porter que sur une partie des données susmentionnées ? De nouvelles informations sont nécessaires pour éclairer le sujet.

B. LE SEPTÉNAIRE EN GÉNÉRAL

Quelques-uns des renseignements donnés sur les nègres de l'Afrique occidentale semblent impliquer pour le septénaire un certain caractère religieux ou tout au moins spécial.

Burckhardt et Grundemann disent d'une manière générale au sujet de ces nègres (p. 17) : « Au 8^e jour (donc après 7 jours accomplis), le nourrisson reçoit son nom, en présence d'amis et de parents ; à partir du 14^e jour, la mère le porte sur son dos et vague... à ses occupations multiples. »

Chez les Fanti, « en moyenne le sang d'un homme est considéré comme ayant la valeur de 7 esclaves¹. »

« Le requin est le fétiche du Nouveau-Calabar, et jadis on lui offrait tous les 7 ans un enfant à dévorer². »

Plus au nord, dans le *Haoussa*³, il existe une singulière notice généalogique sur les habitants, qui seraient venus du nord et se seraient peu à peu répandus de l'est à l'ouest. « La famille haoussa, dit Reclus (p. 587)⁴, en vint à comprendre 7 enfants légitimes, » à chacun desquels, d'après la tradition, incombait un devoir spécial dans la gérance des intérêts : c'est ainsi que *Gober*, le Haoussa du nord, était, comme guerrier, chargé de défendre les siens ; *Kano* avait à teindre les étoffes ; *Katséna* s'était fait marchand ; *Seg-Seg*, le Haoussa du sud, fournissait des esclaves. Puis la famille s'accrut de 7 enfants, « illégitimes, ceux-ci, gens d' dehors, qui parlent ou du moins comprennent la langue haoussa, mais dont les dialectes primitifs en différaient. Ils sont restés étrangers pour la race et n'égalent point leurs frères en noblesse : ce sont les peuples du bas Niger et du Bénoué. »

¹ Reclus, p. 454.

² *Ibid.*, p. 655. Le Nouveau-Calabar est à l'est du Bénin. Le renseignement m'a été confirmé par M. Beauquis.

³ C'est « la partie du Soudan dont le fleuve de Sokoto forme l'artère principale et qui est limitée au nord par le Sahara, à l'est par le versant du lac Tzâdé, au sud par la faite de séparation d'avec le Bénoué, à l'ouest par le cours du Niger. » Reclus, p. 581.

⁴ Comp. Waitz, p. 45.

§ 9. CONCLUSION DU SECOND ARTICLE

(Documents païens.)

Y a-t-il eu et y a-t-il encore chez les peuples païens et d'après leurs propres documents, des traces de l'institution du sabbat primitif? Telle était la question que nous nous étions posée (p. 35), à laquelle on a fort diversement répondu depuis des siècles dans la chrétienté, comme en dehors, et à laquelle on ne peut encore répondre qu'incomplètement, malgré les progrès considérables qu'ont faits à notre époque les recherches historiques, géographiques, linguistiques et mythologiques.

Nous avons cependant essayé de répondre suivant nos forces, et les principaux résultats auxquels nous sommes parvenu, peuvent être ainsi résumés :

1^o Chez les anciens Egyptiens, il y avait un religieux respect pour le septénaire et il semble probable qu'à côté de l'institution officielle de la décade, il s'en était maintenu une autre, plus ancienne, ayant toujours conservé une certaine existence populaire ou sacerdotale, à savoir la semaine.

2^o Chez les anciens Chaldéens, on trouve non seulement le septénaire entouré de la plus brillante auréole, mais encore soit l'institution d'une semaine semi-lunaire et semi-sabbatique, soit celle d'un sabbat à la fin de cette semaine. Il semble même que chez eux le septénaire jouait aussi un rôle dans les idées cosmogoniques.

3^o Chez les Arabes, on distingue avant Mahomet à la fois l'existence de la semaine et le caractère religieux du septénaire, et ces deux faits ne s'expliquent pas simplement par des influences juives.

4^o Chez les anciens Perses, on constate une double semaine exacte ou approximative : l'une, déterminée par des jours consacrés au Dieu suprême ; l'autre, par des jours de repos. En outre, cette dernière semaine est mise en rapport avec une cosmogonie où sont marqués les six actes créateurs.

5^o Chez les Grecs, l'institution de la décade a peut-être été précédée par celle de la semaine, et nulle part ailleurs l'importance du septénaire n'a été aussi hautement proclamée, du moins au point de vue cosmologique et philosophique.

6^o Chez les Romains, il faut signaler surtout l'institution des *nundines* ou d'une semaine de 8 jours, institution à la fois antique, prolongée, complètement indépendante du mois, terminée par un jour que caractérisaient la suspension du travail ordinaire et une certaine solennité religieuse.

7^o Chez les Chinois, l'institution de la semaine est peut-être fort ancienne et le septénaire est entouré d'une grande considération.

8^o Les anciens Péruviens connaissaient la semaine.

9^o Chez les Nègres de l'Afrique occidentale, on découvre l'existence, non seulement de la semaine, mais encore d'un jour férié hebdomadaire, et il y a des traces d'un caractère exceptionnel du septénaire.

Ces faits ne sont pas les seuls analogues qu'il y aurait à signaler. Ainsi les anciens Germains paraissent avoir eu la semaine avant d'avoir reçu des Romains ses dénominations mythologiques¹ ; les Hindous font usage depuis bien des siècles de la semaine planétaire, et même dans quelques contrées solennisent spécialement un de ses jours². En recherchant les termes par lesquels le nombre 7 est désigné dans de nombreuses langues, on constate de curieux faits philologiques, qui pourraient avoir de l'importance³. Nous aimerions aussi revenir sur la liaison remarquable que nous avons déjà relevée entre l'idée de ce nombre et celle du serment, et montrer qu'elle ne se trouve pas seulement où nous l'avons

¹ Voir Appendice VI.

² Voir Appendice V.

³ Voir Appendice VII.

signalée¹. Mais comment traiter encore tous ces points sans abuser de la patience de nos lecteurs? Ces recherches sont d'ailleurs difficiles, et nous sommes loin d'avoir pu les poursuivre comme nous l'eussions désiré. Nous nous sommes en conséquence borné à insérer, à la fin du volume, de courts appendices; plusieurs ont entre eux d'intimes rapports et tous pourront faciliter des travaux subséquents.

Les larges développements dans lesquels nous sommes déjà entré, doivent du reste suffire jusqu'à un certain point, car ils embrassent des peuples fort divers, qui ont habité ou habitent fort loin les uns des autres et dont plusieurs remontent à une haute antiquité. En outre, les principaux résultats auxquels nous avons été conduit, semblent plus ou moins assurés et former un ensemble assez saisissant.

Il est vrai qu'on ne peut pas prouver mathématiquement que ces résultats se rattachent nécessairement à l'institution du sabbat primitif, telle qu'elle est racontée dans la Genèse, et d'ailleurs cet ordre de vérités serait-il susceptible d'une telle preuve? — De plus nous ne saurions oublier que le but que nous poursuivons, n'est pas proprement apologétique, mais comme l'indique le sous-titre de notre ouvrage, dogmatique et historique : historique, en tant que la thèse dogmatique peut être confirmée par l'histoire.

Commençons cependant par une considération d'ensemble, en harmonie avec notre but et avec les études précédentes. Pour un chrétien convaincu, éclairé, conséquent, Dieu a institué au début de l'humanité le repos du 7^{me} jour, et, peu de temps après, une chute morale profonde est survenue dans l'humanité entière représentée d'abord par son premier couple. Dès lors, pour l'institution du sabbat, comme à d'autres égards, nous ne pouvons pas nous attendre à retrouver dans les documents païens autre chose que des débris de la tradition primitive. Or ces débris, ne les retrouvons-nous pas, en constatant chez des peuples aussi divers que les Egyptiens, les Chaldéens, les Arabes, les anciens Perses, les Grecs et les Romains, les Chinois, les Péruviens, les Nègres de l'Afrique

¹ Voir Appendice VIII.

occidentale, tantôt la semaine de 7 ou de 8 jours¹, tantôt cette semaine avec la solennisation particulière d'un de ses jours et le plus souvent du dernier², parfois même la semaine de 7 jours, la solennisation du 7^{me} jour et une cosmogonie où le septénaire joue un certain rôle³, presque toujours le caractère exceptionnel et religieux du septénaire en général⁴? Et n'est-il pas bien remarquable que les peuples qui se distinguent le plus sous ce rapport, tels que les Chaldéens, les anciens Perses, les Romains, les nègres de l'Afrique occidentale, figurent aussi parmi ceux chez qui l'on retrouve le plus de traces du monothéisme primitif ou de l'ensemble des traditions génésiaques?

Ce que Dieu a institué directement au début de l'histoire de l'humanité, c'est le sabbat, et par là même il a aussi, indirectement, fondé la semaine et marqué le septénaire d'un caractère auguste et fort exceptionnel. Le sabbat peut être envisagé comme un véritable centre; la semaine, comme une circonférence tout autour; et le caractère auguste et exceptionnel du septénaire en général, comme une 2^{de} circonférence concentrique, beaucoup plus vaste que la 1^{re}. Or ne semble-t-il pas, que dans l'ensemble de l'humanité déchue, ce qui est le moins bien conservé, soit le sabbat; que la semaine ait laissé plus de traces; le caractère exceptionnel du septénaire, plus encore? Et n'est-ce pas, derechef, ce qu'on pouvait attendre du cours naturel des choses sous l'influence de la chute de l'humanité?

Nous avons vu (p. 407-411) qu'on avait à tort voulu rattacher l'origine de la semaine et du sabbat chaldéens soit aux diverses phases de la lune et au culte de la divinité lunaire, soit aux 7 planètes et au culte de leurs dieux, en particulier au culte de Saturne, soit au concours de l'importance que le nombre 6 aurait eue dans la vie ordinaire des Chaldéens, et de leur respect pour le nombre 7. Nous avons vu immédiatement

¹ Chaldéens, Arabes, anciens Perses, Romains, Chinois, Péruviens, Nègres de l'Afrique occidentale.

² Chaldéens, anciens Perses, Romains, Nègres de l'Afrique occidentale.

³ Tout au moins les Chaldéens et les anciens Perses.

⁴ Surtout les Grecs.

après, que ce respect ne pouvait provenir purement et simplement ni du nombre des planètes, ni de la division du mois synodique en quatre parties de 7 jours chacune, ni d'un sens mystérieux et symbolique du septénaire envisagé seulement en lui-même, mais qu'il devait plutôt s'expliquer par certaines données de la cosmogonie et de la théogonie chaldéennes.

Nous eussions désiré revenir brièvement à tous ces égards sur les diverses études que nous avons ensuite présentées, et montrer qu'elles confirment en gros les conclusions précédentes. Mais devant nous restreindre le plus possible, nous nous bornerons à quelques réflexions plus ou moins générales.

Quant à l'idée même du septénaire et à son importance exceptionnelle, nous rappellerons seulement les résultats constatés¹ au sujet des Grecs, le peuple qui paraît s'être le plus préoccupé de cette idée ou du moins l'avoir le plus élaborée : 1^o ils n'ont connu que fort tard les 7 planètes, longtemps après que l'idée du septénaire se fut développée chez eux ; 2^o ils considéraient le septénaire comme étant le chiffre d'Apollon, c'est-à-dire du dieu du soleil, et non celui d'Artémis, la déesse de la lune, dont le nombre était 6 ; 3^o l'importance religieuse ou mythologique du septénaire comme chiffre d'Apollon, fut chez eux antérieure à son importance philosophique, basée sur des considérations mathématiques, astronomiques ou anthropologiques.

Nous sommes loin de méconnaître le rôle considérable qu'ont joué les 7 planètes dans l'histoire de la semaine et du septénaire, surtout grâce aux Alexandrins. Mais, comme facteur naturel de la semaine, la lune nous paraît avoir exercé dans cette histoire une influence tout autrement plus ancienne et plus universelle que les 7 planètes, et maintenant on semble le reconnaître de plus en plus. Elle mérite sous ce rapport et avant tout, il est vrai, comme mère du mois, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'être appelée « le mesureur par excellence² », le mesureur du temps : aussi a-t-elle été ainsi désignée, comme

¹ Voir p. 189-209.

² Lenormant, *Histoire ancienne de l'Orient*³, III, p. 633 ; II, p. 282.

l'indiquent les noms qu'elle porte, elle ou le mois, ou elle et le mois, dans les langues indo-européennes, noms qui se rattachent pour la plupart à un radical sanscrit *mā*, signifiant mesurer¹. Mais si grande qu'ait été l'influence de la lune dans l'histoire de la semaine et du septénaire, nous ne saurions admettre que cet astre ait été la vraie cause première et suffisante, car la considération des phases lunaires ne conduit point avec assez de netteté, de précision et de régularité à l'idée du septénaire. Comme nous le disions d'après Arago et Guillemin (p. 12, 68), la durée de la révolution synodique de la lune, ou le temps qu'elle emploie pour réoccuper la même place par rapport au soleil et à la terre, est exactement de 29 jours, 12 h., 44', 3"; la durée de la révolution sidérale, ou le temps que la lune met à revenir à la même étoile, de 27 jours, 7 h., 43', 11". Or le quart soit de l'une, soit de l'autre de ces révolutions n'est pas exactement 7, mais plus ou moins. — D'autre part, la nouvelle lune qui dans l'antiquité était en général considérée comme le point de départ de la lunaison, n'était pas la nouvelle lune dans le sens astronomique et moderne du mot, c'est-à-dire « le milieu des 4 jours qui s'écoulent entre la disparition de l'astre le matin à l'orient, et sa réapparition à l'occident le soir, un peu après le coucher du soleil, » mais cette réapparition même, comme 1^{er} croissant. Or, avec ce point de départ, on n'arrive point à 4 séries de 7 jours chacune, mais approximativement à une 1^{re} série de 6 jours allant jusqu'au 1^{er} quartier, puis à deux séries de 7 jours chacune, allant l'une à la pleine lune, l'autre au 2^d quartier, et enfin à une série de 8 jours allant jusqu'au retour du 1^{er} croissant (Comp. p. 69).

Ni l'apparence, ni la réalité des phases lunaires ne condui-
 donc assez rigoureusement à la semaine et au septénaire pour
 expliquer pleinement soit l'institution de la semaine, soit

¹ Lassen, *Indische Alterthumskunde*², I, p. 93; note. A. Pictet, *Orig. indo-eur.*, III, p. 339-342. Sanscrit : *mās*, *māsa*, mois; *mās*, lune. Zend : *maonh*, mois et lune. Grec : *μήν*, mois et lune. Latin : *mensis*, mois. Ancien slave : *maseti*, mois et lune. Anglais : *moon*, lune; *month*, mois. Allemand : *Mond*, lune; *Monat*, mois, etc

l'auréole dont le septénaire a été généralement entouré. La considération de ces phases explique moins bien encore la solennisation du jour final de la série hebdomadaire, telle qu'elle apparaît chez les Chaldéens, les Romains, plusieurs peuplades nègres de l'Afrique occidentale et, en 2^{de} ligne, chez les anciens Perses. Le jour saillant, en effet, au point de vue de l'aspect de la lune, n'est pas le dernier de la semaine lunaire, mais au contraire le 1^{er}, surtout celui de la nouvelle ou celui de la pleine lune, et c'est bien pourquoi le 1^{er} jour hebdomadaire est quelquefois solennisé, seul ou conjointement avec celui de la pleine lune.

Pour expliquer réellement l'origine de la semaine, de la solennisation du 7^e jour, et de l'importance religieuse du septénaire, il faut donc faire entrer en ligne de compte comme cause première et initiatrice, comme mobile, comme impulsion, tout au moins, un autre élément que l'aspect de la lune, une cause d'une nature plus nette, plus ferme, et cet élément ne saurait être pour nous que l'influence d'une tradition primitive et religieuse se rapportant à la création de notre monde en 6 jours génésiaques et à l'institution du sabbat le 7^e.

Ce qui confirme encore cette opinion, c'est que ce n'est pas seulement dans les traditions hébraïques que le repos du dernier jour hebdomadaire est mis en rapport avec la cosmogonie, mais encore dans d'autres traditions nationales, en particulier chez les anciens Perses et peut-être chez les Chaldéens, les Etrusques, les Chinois et les Nègres de l'Afrique occidentale¹.

On nous permettra d'ajouter ici quelques citations de savants justement considérés, qui sont arrivés à la même conclusion que nous.

C'est avec raison, dit Zöckler², que Bähr, Schubert, Kurtz, Delitzsch³ et d'autres ont affirmé le caractère primitivement révélé du chiffre 7 comme signature de l'activité divine et

¹ Voir p. 150-159, 112-122, 176-189, 243-246, 260-262.

² *Real Encykl.*, 1 A., XIV, p. 354. De même dans la 2^{de} édit.

³ « *Symbolik des mos. Cultus*, II, p. 584; *Sternkunde*³, p. 204; *Theol. Stud. und Krit.*, 1844, p. 315; *Genesis*, p. 130. »

créatrice dans le sens biblique. Dieu a achevé en 6 jours son œuvre créatrice au ciel et sur la terre, et au 7^e jour il s'est reposé, conformément à une antique Révélation émanée de lui-même : ce fait de l'histoire primitive, qui est sur le seuil de la tradition biblique, a dès le commencement marqué le chiffre 7 du sceau de la sainteté, non seulement dans la théocratie de l'Ancienne Alliance et dans l'ensemble de la conscience chrétienne, mais encore partiellement dans les reminiscences fragmentaires et obscurcies de la Révélation primitive¹, qui se présentent dans les plus anciennes traditions du paganisme polythéiste.... »

« Le fondement de la dignité symbolique du septénaire, dit aussi Leyrer, un des théologiens allemands qui récemment ont le plus étudié le sujet², ne doit être cherché ni dans les 7 planètes... ou ce qui se rapporte au septénaire dans les autres créatures, comme les 7 tons, les 7 couleurs, etc..., ni dans la combinaison d'autres chiffres importants, comme 3 + 4 ou la reduplication des deux premiers nombres (1 + 2 + 4) etc...,

¹ *In den trümmerartigen Reminiscenzen der verdunkelten Offenbarung.*

² *Real. Encykl.* ¹ XVIII, p. 365. Kautzsch, qui a fait dans la 2^de édition l'article correspondant, se borne, au sujet du nombre 7, à renvoyer à l'article de Zöckler, d'où la précédente citation a été tirée.

« Parmi les récentes études spéciales sur la Symbolique des nombres dans la sainte Ecriture, dit Bähr (*Symbolik des mos. Cultus* ², 1, 1874, p. 195, note), la plus complète et la plus importante est la dissertation de Kliefoth : *Die Zahlensymbolik der H. Schrift* (*Theol. Zeitschr.* von Dieckhoff und Kliefoth, III, 1862), qui aurait mérité d'être publiée à part. Kurtz avait déjà publié sa remarquable dissertation : *Ueber die symbol. Dignität der Zahlen ander Stiftshütte* (*Theol. Stud. und Krit.*, 1844). Il faut encore nommer Leyrer : *Zahlen bei den Hebr.* (*Real. Encykl.* ¹, XVII!), Hölemann : *Ueber die innere Symbolik der Zahlen* (*Bibelstudien*, II, p. 90), Lämmert : *Zur Revision der bibl. Zahlensymbolik* (*Jahrb. f. deut. Theol.*, 1864), Ed. Engelhardt : *Einiges über symbol. Zahlen* (*Ibid.*, 1866). » L'étude faite par Bähr lui-même dans sa Symbolique du culte mosaïque, doit être ajoutée, ou même plutôt mise en tête. — Il est équitable d'ajouter que l'article de Kautzsch dans la 2^de éd. de la *Real. Encykl.* : *Zahlen bei den Hebr.*, est en voie de réaction contre l'école de Bähr et Kliefoth, bien qu'il reconnaisse (p. 409), que « le nombre 7, et parfois aussi les chiffres 12, 10 et 3 apparaissent expressément dans la Bible comme chiffres symboliques ou saints. »

mais dans les 7 jours de la création du monde arrivant de l'état imparfait du **תָּהוּ וּבֹהוּ** à l'état parfait du **טוֹב מְאֹד**, lorsque Dieu se reposa le 7^e jour, qu'il bénit et sanctifia aussi pour sa créature, comme jour de saint repos (Gen. 1, 2 : 1-4 : comp. Prov. 9 : 1). »

Le vénérable Frantz Delitzsch va même jusqu'à dire¹ : « L'antiquité de la semaine de 7 jours et le commandement mosaïque du sabbat assurent à la septaine des jours cosmogoniques de la Genèse son caractère de tradition primitive ; et ce qui prouve aussi qu'il y a là une idée divine, non d'invention humaine, c'est le parallélisme que présentent avec ces jours le vendredi, le samedi et le dimanche au terme de l'histoire racontée par les Evangiles. C'est aussi peu une invention humaine que ne le sont par exemple, dans la formation des cristaux 3 et 4 comme chiffre des axes (*die Drei und Vier als Zahl der Axen*) et 7 comme chiffre des formes. C'est pour un vrai motif objectif que 2 fois 3 actions créatrices constituent un tout et que 2 fois la 3^e accomplit une œuvre double. En général les nombres 3, 7 et 10 sont des formes divines, ayant leur fondement dans la nature même de Dieu. C'est trop peu que de dire avec Kliefoth² : « Dieu ayant créé le monde en sept jours, » désormais une œuvre qui portera la signature du septénaire » se manifestera par cela même comme une œuvre de Dieu. » La sainteté du nombre 7 a son dernier fondement au delà de la création. 3 est le nombre de Dieu dans sa nature, 7 le nombre de Dieu dans sa révélation, 10 le nombre de l'union (*des Inbegriffs*) de la nature divine et de la manifestation divine, par cela même de l'accomplissement définitif. La vie de Dieu ayant le nombre 3 dans son essence, a manifesté son activité créatrice en 2 fois 3 jours, et au 7^e jour elle est retournée dans le repos de l'accomplissement : telle est l'esquisse éternellement significative d'une mathématique divine, qui a été dès le commencement empreinte dans le monde et qui est vivante en lui. »

Si belles et si profondes que soient ces paroles de Delitzsch,

¹ *Genesis*⁴, p. 74. Voir aussi p. 70.

² *Theol. Zeitschrift*, 1862, p. 35.

nous avouons notre incompetence pour le suivre avec conviction jusqu'au bout. Nous avons préféré nous en tenir dans notre étude au simple point de vue de la constatation du fait, sans aborder ce que Delitzsch appelle la mathématique divine et ce qu'on pourrait aussi nommer la métaphysique des nombres.

Mais à ces témoignages de théologiens allemands, joignons enfin quelques lignes d'un tout autre style, insérées en 1877, par un archéologue belge de grande réputation, M. de Witte, en tête d'un article de la *Gazette archéologique* de France, dans lequel nous avons déjà puisé de précieux renseignements sur l'histoire de la semaine planétaire dans l'empire romain.

« Le nombre 7, dit-il p. 53., est un nombre sacré qui se retrouve chez tous les peuples de l'antiquité. Les idées attachées au nombre septénaire et à la composition de l'hebdomade doivent, je crois, être considérées isolément et indépendamment des planètes... Les 7 jours de la semaine ont existé, j'en ai la conviction, avant qu'on eût pensé aux 7 planètes, et ce n'est que postérieurement que l'on a songé à établir des rapports entre le nombre septénaire de la semaine et celui des planètes, ce qui n'empêche pas de reconnaître que les idées astrologiques ont exercé plus tard une influence très prononcées sur les vertus et les pouvoirs des divinités qui présidaient à chaque jour. Je crois qu'on peut résumer de la manière suivante ce qui a été écrit sur la question :

1^o La division hebdomadaire ne peut être d'origine indienne, ni égyptienne, ni grecque.

2^o Elle est d'origine juive et elle remonte aux origines mêmes du monde, puisque Moïse au début de la Genèse indique les 7 jours de la création.

3^o L'attribution des divinités planétaires à chacun des 7 jours de la semaine est très postérieure, elle est d'origine alexandrine et astrologique. »

Nous terminons ici ce qui concerne le sabbat primitif, soit d'après l'Ancien Testament, soit d'après les documents païens. Restent maintenant le sabbat mosaïque et le dimanche.

APPENDICE I

Couleurs et métaux attribués aux planètes¹.

Lenormant caractérise à peu près de la même manière que G. Rawlinson les couleurs sacrées des sept planètes chez les Chaldéens : blanc (Vénus), noir (Saturne), pourpre (Jupiter), bleu (Mercure), vermillon (Mars), argent (Lune), or (Soleil). (*Manuel d'hist. anc. de l'Orient*³, II, p. 199.)

On sait que dans l'antiquité les métaux étaient aussi distribués entre les sept planètes. « Une citation empruntée par Olympiodore à Proclus (*Ad Timaeum*, p. 14, édit. de Bâle), et un passage du ScoliaSTE de Pindare (*Isthmica carm.*, V, v. 2.), dit A. de Humboldt (*Cosmos* III, p. 464), établissent d'une manière incontestable que la coutume de consacrer certains métaux aux planètes faisait déjà partie du système de représentations symboliques en usage au cinquième siècle chez les néoplatoniciens d'Alexandrie. » Il dit aussi, p. 684 : « Les signes planétaires sont devenus peu à peu des signes des métaux, et, pour quelques-uns, les noms mêmes se sont confondus. Ainsi le nom de Mercure désigne le vif-argent... Dans la précieuse collection des manuscrits grecs de la Bibliothèque de Paris, on trouve sur l'art cabalistique du grand œuvre deux manuscrits, dont l'un (N° 2250) renferme les noms des métaux consacrés aux planètes, sans l'emploi des signes ; l'autre (N° 2329), sorte de dictionnaire de chimie, qui, d'après le caractère de l'écriture, peut-être rapporté au XV^e siècle, présente les noms des métaux réunis à un petit nombre de signes planétaires.... Dans le manuscrit N° 2250 le vif-argent est consacré à Mercure et l'argent à la Lune, tandis que dans le N° 2329, le vif-argent est consacré à la Lune et l'étain à Jupiter ; Olympiodore assignait ce dernier métal à Mercure, tant il y avait peu de fixité dans ces relations mystiques des astres avec les propriétés des métaux. »

Récemment Ant. de Saporta, dans un article de la *Revue des*

¹ Voir p. 82. note 1.

Deux-Mondes (août 1886, p. 902) sur les corps simples de la chimie, disait à propos de neuf corps simples « connus de temps immémorial » : « Il est à peine nécessaire d'expliquer que nous voulons parler du charbon et du soufre, ainsi que des sept métaux de l'antiquité et du moyen âge, chacun de ceux-ci étant assigné à une planète ou à un jour de la semaine. Le soleil était accolé à l'or, et la lune, à l'argent. Le vif-argent lui-même a fini par perdre son nom primitif pour adopter celui de la planète Mercure. Saturne, contemplé à l'œil nu, brille, paraît-il, d'une lueur « plombée » ; donc à Saturne le plomb. Pour Mars, dieu de la guerre, il fallait le fer, et, du reste, la nuance rougâtre de la planète rappelle un peu celle du métal en fusion. A Vénus, honorée dans l'île de Chypre, où le cuivre abonde, on dédia le cuivre. Il va sans dire que nous ne prétendons nullement affirmer que le choix des alchimistes n'ait pas été purement arbitraire, d'autant plus que nous avons ne pas comprendre pourquoi l'étain est échu en partage à Jupiter. Chacun sait, ne fût-ce que pour avoir lu les étiquettes des fioles de pharmacie, que ces anciennes dénominations, premiers termes de nomenclature bégayés par la science naissante, sont encore fréquemment usitées, après avoir été seules employées. Sel de Saturne, vitriol de Mars, cristaux de Vénus sont des expressions pour le moins aussi connues que celles plus scientifiques d'acétate de plomb, de sulfate de fer, d'acétate de cuivre. »

Les Sabians de Charan, qui ont conservé si longtemps l'ancienne religion de la Syrie et probablement la conservent encore, et chez qui le culte des sept planètes était si développé, distribuaient ainsi entre elles les couleurs et les métaux :

	Couleur.	Métal.
Soleil	or	or.
Lune	argent	argent.
Mars	rouge	fer.
Jupiter	vert	plomb.
Vénus	blanc	cuivre.
Saturne	noir	plomb noir.
Mercure	brun	—

Selon Chwolson, ils n'attribuaient pas de métal particulier à Mercure ; et comme la victime humaine qu'ils lui sacrifiaient devait être de couleur brune, on peut conjecturer que telle était aussi la couleur attribuée à cette divinité. (Voir l'article de Petermann sur les Zabier, dans *Real Encyk.*¹, p. 344.)

Un passage de Celse conservé par Origène (l. VI, p. 290 de l'édition de Spencer, Cambridge, 1677), nous paraît n'avoir pas été suffisamment remarqué et offrir une des explications païennes les plus anciennes soit de l'attribution de certains métaux aux sept planètes, soit des motifs des diverses attributions. Parlant des mystères de Mithra, il rattache le plomb à Saturne, l'étain à Vénus, l'airain à Jupiter, le fer à Mercure, un certain métal composite (*μεταστον σφισματον*) à Mars, l'argent à la Lune, l'or au Soleil; et, pour expliquer les cinq premières de ces attributions, il parle successivement de la lenteur du cours de Saturne, de la splendeur et de la mollesse de l'étain, de la solidité de l'airain, de la célébrité du fer et de son utilité pour toute sorte de travaux, de l'humeur inégale et capricieuse de Mars.— L'ouvrage de Celse, d'après Keim et Aubé, aurait paru en 178.

Le pasteur Cérésiole, dans ses *Légendes des Alpes vaudoises* (Lausanne 1885, p. 337), fournit une curieuse preuve de la longue durée, même chez des populations chrétiennes, de l'attribution des jours de la semaine à certains métaux. Après avoir indiqué une étrange recette pour découvrir « le secret d'une chose, » recette d'après laquelle il faut faire usage du mercure le mercredi, et observé que « chaque jour de la semaine avait autrefois un métal qui lui était spécialement consacré, » il ajoute : « Voici ce que je trouve à ce sujet dans un manuscrit de 1791 (Ormont-dessus) : L'or est consacré au soleil, pour le dimanche; l'argent est consacré à la lune, pour le lundi; le fer, à Mars pour le mardi; le vif-argent, à Mercure, pour le mercredi; l'étain, à Jupiter, pour le jeudi; le cuivre ou l'airain, à Vénus, pour le vendredi; le plomb, à Saturne, pour le samedi. »

APPENDICE II

Semaine des anciens Irlandais et remarque générale sur le paganisme ¹.

Nang-dæ, diēs Veneris, est-il dit dans les *Collectanea de rebus Hibernicis*, t. IV, p. 225. La déesse Anu était appelée Moma, Muhman, Mamman, Nang et Ama, noms qui tous signifient mère. Comme elle était aussi considérée comme étant la Lune, le mot

¹ Voir p. 92, note 2.

Nang-dæ pourrait en lui-même désigner aussi bien le lundi que le vendredi. Mais il est probable que si Vallancey, le principal rédacteur des *Collectanea*, a choisi le vendredi, c'est qu'il avait pour le faire d'autres raisons que celles qui pouvaient être tirées de la désignation même. Il y a du reste dans la chaîne cabirique une autre déesse, Cann, qui se rapporte encore plus exclusivement à la lune. (Voir Pictet, p. 31, 18, 27, 5, 72-74.)

Profitions de cette occasion pour signaler un caractère fondamental du paganisme, qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les dieux de l'antiquité païenne, surtout dans les époques reculées, ressemblent à des nuages qui ne peuvent absolument pas être mesurés exactement, qui ne peuvent l'être dans aucune de leurs dimensions, et qui changent continuellement, soit en eux-mêmes, soit dans leurs rapports avec leurs voisins. Gaston Boissier l'a dit et répété, en particulier dans la *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1882, p. 788, à propos des tombes étrusques : « N'oublions pas que les religions antiques n'avaient pas de dogmes précis : c'est une vérité qu'il faut toujours avoir sous les yeux quand on étudie l'antiquité. » (Comp. *La religion romaine d'Auguste aux Antonins*, II, 428, 434.) — Pictet dit dans le même sens, p. 29 : « Cette liaison fondamentale et universelle entre les idées de nuit, d'eau, de terre, de lune, de principe primitif et passif, se retrouve jusque dans la langue irlandaise, qui exprime souvent ces choses diverses par les mêmes mots (*eascong* et *sease* signifient à la fois la lune et l'eau ; *oiche*, l'eau et la nuit ; *urach*, la terre et origine). » — Lenormant ne s'exprime pas autrement : « Dans ce fond commun des religions euphratico-syriennes, dit-il (*La magie chez les Chaldéens*, p. 119), les formes divines ont quelque chose de vague, d'indécis, de flottant. Les dieux de la Chaldée et de Babylone, tels que nous les voyons dans les plus anciennes inscriptions et dans la collection des hymnes liturgiques en accadien, avant le grand travail qui fixa définitivement leurs rangs et leurs attributions, sont pareils à ces dieux de la Syrie dont on a dit justement qu'ils n'ont « nulle fermeté » dans les contours, nulle détermination sensible, rien qui rappelle » la vie et la personnalité des dieux homériques ; qu'ils ressemblent » plutôt à ces dieux de l'enfance de la race aryenne, à ces divinités presque sans consistance encore des Védas, où Varouna, » Indra, Agni se confondent si souvent et où le dieu qu'on invoque » est toujours le plus haut et le plus puissant des dieux. » En les distribuant plus tard dans la savante hiérarchie d'émanations que

nous avons étudiée, en donnant à chacun une personnalité plus distincte avec un rôle nettement déterminé, en les localisant, pour ainsi dire, chacun dans un des grands corps célestes, on modifia quelquefois leur nature primitive d'une manière profonde et que dans certains cas il nous est possible d'apprécier. Ainsi je crois avoir démontré — et c'est, du reste, chose généralement admise — que Adar-Samdan, l'Hercule chaldéo-assyrien, dont on fit alors le dieu de la planète Saturne, était à l'origine une personnification solaire ; même dans son nouveau rôle, il garde bien des traits de sa première physionomie, et les tablettes mythologiques l'appellent encore « le Soleil du Sud. » — Sur ce dernier point en particulier, on peut encore remarquer que l'assyriologie la plus récente, élargissant l'idée de Lenormant, semble avoir bien établi que les dieux Nergal, Marduk et Ninib, auxquels on rattacha plus tard les planètes Mars, Jupiter et Saturne, étaient auparavant des divinités solaires correspondant à trois phases successives du soleil : Ninib marquant le soleil à l'horizon, surtout le soleil du matin ; Marduk, le soleil peu après son lever, et le soleil du printemps ; Nergal le soleil du midi et de l'été. (Voir Jensen, p. 140 ; Halévy, *Revue de l'histoire des relig.*, 1890, p. 187)

APPENDICE III

Mois et signes zodiacaux en Chaldée¹.

Lenormant arrive à une conclusion analogue à celle d'Oppert, quand il dit : « Le 1^{er} mois (nisan = mars-avril) est « le mois de l'autel du démiurge² » et deux dieux y président : Anou, le dieu primordial analogue à l'Ouranos des Grecs, et Bel, auquel est attribuée tout spécialement la formation de l'univers organisé. Ce mois est donc celui de la création, ou plutôt il en termine la période, il est le sabbat de la semaine cosmique qu'embrasse la durée de l'œuvre créatrice, et l'on doit compter avant lui six jours des dieux ou six époques de 43200 ans, ce qui coïnciderait avec la donnée rapportée par les Juifs de la captivité de Babylone et exposée dans le traité

¹ Voir à la fin du 1^{er} paragraphe de la p. 120.

² « En accadien *itu bara zaggar*. Le dernier mot, *zaggar*, est donné comme une épithète du dieu Bel : *Cuneif. insc. of W. A.*, t. II pl. 47, l. 48, c. d. ; cf. pl. 35, l. 55 c. d. »

talmudique *Rösch hâschanâh*, que la création avait commencé à l'équinoxe d'automne. » (*Origines* ² I, p. 242.)

N'y aurait-il pas aussi, peut-être, quelque allusion, vague, lointaine, d'arrière-plan, à la tradition du sabbat génésiaque dans la mystérieuse appellation de *Sabatu* que les Chaldéens donnaient à leur 11^e mois (janvier-février) et que nous retrouvons aussi en hébreu (שָׁבָט. Zach. 1, 7) ? — Lenormant la traduit par « mois de l'arpentage », mais en mettant en note : « Ceci est douteux, et le manque du nom développé ne permet pas de donner une traduction certaine; les diverses valeurs du signe caractéristique du 11^e mois permettraient aussi de proposer les explications de « mois du nombre » et de « mois de l'imprécation » ou « de la malédiction ». Ce dernier sens est peut être celui que l'on doit préférer » (*Premières civilis.* II, p. 71). — Il dit ailleurs (p. 74), en développant une idée de H. Rawlinson, d'après laquelle les 12 tablettes de l'épopée d'Izdubar seraient en rapport avec les 12 mois de l'année et les signes du zodiaque : « Non moins probante est la coïncidence qui met le récit du déluge dans la 11^e tablette, qui fait de cet épisode le sujet principal du 11^e chant du poème ; et sir H. Rawlinson a justement insisté sur ce point. Nous avons dit plus haut qu'il paraît y avoir eu entre les différentes écoles sacerdotales de la Chaldée des divergences d'opinions sur l'époque de l'année où aurait eu lieu le déluge. Un système le plaçait au solstice d'hiver. Mais une autre opinion, plus ancienne peut-être ou du moins très répandue aux époques les plus anciennes, rapportait le déluge au mois suivant, au 11^e mois de l'année, à l'époque des grandes pluies qui dans le bassin de l'Euphrate et du Tigre marquent la fin de l'hiver ; et c'est indubitablement cette opinion qui a déterminé la figure donnée par les Chaldéens au signe correspondant au 11^e mois, au signe du Verseau ou du vase laissant échapper les eaux. En effet, des témoignages formels disent que le Verseau est Deucalion-Sisithrus (*Ampelius, Lib. memor.*, 2). Dans les calendriers des fêtes sacrées, par suite de la même tradition, le 11^e mois est consacré à Bin, « l'inondateur », le dieu « qui répand les pluies », le dieu qui dans le récit épique (I, 94), obéissant aux ordres de Samas, est le principal agent de la production du déluge. Le nom accadien développé du 11^e mois n'est malheureusement pas connu jusqu'à présent ; et l'idéogramme affecté à la désignation de ce mois est susceptible de sens fort divers, entre lesquels le manque du nom plus développé ne permet pas de choisir avec certitude. Il peut vouloir dire « le mois de l'arpentage », ce qui se rapporterait à une

opération agraire que la religion aurait fixée à cette époque, peut-être en souvenir de la distribution des terres entre les compagnons de Sisithrus quand « ils restituèrent Babylone », suivant les expressions de Bérose; on pourrait même indiquer en faveur de cette interprétation la présence constante des figures des 4 signes des mois de la saison pluvieuse, le Scorpion, la Flèche, la Chèvre et le Verseau, parmi les symboles astronomiques sculptés sur les bornes des fonds de terre, comme le fameux Caillon Michaux de notre Bibliothèque nationale. Mais il peut également signifier, d'après une autre acception de l'idéogramme, dont les textes magiques nous offrent de fréquents exemples, « le mois de la malédiction », et ceci semblerait plutôt nous ramener au souvenir du cataclysme. »

Il nous importe d'indiquer encore la vue générale et peut-être géniale de Lenormant sur le zodiaque et les mois des Chaldéens. Il dit (p. 78), comme conclusion: « Les Chaldéens et les Babyloniens avaient sur les 12 mois de l'année des mythes appartenant pour la plupart à la série des traditions antérieures à la séparation des grandes races de l'humanité descendues du plateau de Pamir, car ils ont leurs analogues chez les Sémites purs et chez les nations aryennes; ces mythes ont été localisés par eux dans les différentes époques de l'année, quand ils habitaient déjà les plaines de l'Euphrate et du Tigre, non au point de vue des occupations agricoles, mais en rapport avec les grands phénomènes périodiques de l'atmosphère et les phases de la marche annuelle du soleil, telle qu'elle se manifestait dans cette région; de là sont venues les figures attribuées aux 12 mansions solaires dans le zodiaque et les noms symboliques donnés aux mois par les Accadiens ».

Riehm, dans le *Handw.* p. 1014, se borne à dire au sujet du 11^e mois des Hébreux: « Schebat (Sebat, Sabat; Zach. 1 : 7, 1 Macch. 16: 14), assyr. sa-ba-tu, nach Wetstein ... s. w. a. « der Begattungsmonat », von schabat = springen (oder « mit der Ruthe schlagen ?? »).

« La dévastation opérée par les pluies incessantes et les inondations du mois de Tebet (10^e mois), lisons-nous dans l'opuscule de Fried. Delitzsch: *The hebrew Language viewed in the light of Assyrian research* (London 1883 p. 16, 46), culmine dans le mois de שָׁבַט, Sabatu, où la furie du mauvais temps atteint son apogée. Cette circonstance justifie le nom de Sabatu, qui caractérise le mois comme étant le « destructeur » (as the « destroying » one). Il est relaté dans les annales d'Assarhaddon.. que dans le mois de Schebat, il reçut près de Mélitène la nouvelle de la mort de son père

Sennachérîb et que son retour précipité ne fut pas arrêté par la « furie de la tempête. » — Le verbe *sabatu* signifie frapper, battre, tuer (to strike, to beat, to slay...). *Siġtu* signifie à la fois sceptre et massacre ». — Mais Lotz et Dillmann dérivent le mot sabbat du même verbe *sabatu*, comme signifiant : couper, de là finir, cesser, puis se reposer (voir p. 56...). Il ne serait donc pas impossible que le nom du mois Sabatu eût pu d'après son étymologie signifier autre chose que : le devastateur.

Il vaut peut-être la peine de remarquer que le signe du Verseau correspondant au 11^e mois, est le 7^e signe dans la distribution typique des 7 planètes entre les 12 signes, qui aboutit à deux séries de planètes, la série dite solaire et celle dite lunaire. Dans cette distribution, rattachée avant tout à ce qu'on croyait avoir été l'état du ciel au moment de la création et par conséquent le thème *natal* du monde, le soleil n'est attribué qu'au signe du Lion, la lune qu'au signe du Cancer, selon les places primitivement occupées par les deux astres ; mais les autres planètes, reliées en quelque manière au soleil ou à la lune, sont attribuées chacune à deux signes. Notons aussi qu'un des deux signes auxquels est attribuée la planète Saturne, est le Verseau ¹.

Lenormant trouve un rapport, non seulement entre le 1^{er} mois (nisan), « le mois de l'autel de démiurge, » et le sabbat gènesiaque, — entre le signe du Verseau et le 11^e mois (Sabatu) d'une part, et, de l'autre, le déluge, — mais encore entre le signe des Gémeaux et le 3^e mois (Sivan), « le mois de la construction en briques », d'une part, et, de l'autre, Caïn et Abel (*Prem. civilis*. II, p. 80).

Comment aussi ne pas relever un des sens que, selon Lenormant, pourrait avoir l'idéogramme du 11^e mois (Sabatu), celui de « mois du nombre » ? Ce mois n'aurait-il pas pu rappeler d'abord le sabbat, puis le déluge ? Dans la distribution typique des planètes entre les 12 signes zodiacaux, rattachée avant tout au thème natal du monde le Verseau n'occupe-t-il pas la 7^e place ?

¹ Voir Lenormant, *Origines*² I, p. 242, note; Guigniaut, trad. de Creutzer II, p. 904; Letronne, *Œuvres choisies*, 2^e série, I, p. 228.)

APPENDICE IV.

Les Saturnales et le Saturne romain ¹.

Saturne, dont le nom vient de *serere*, *satum*, semer², était dit venu par mer en Italie dans les temps fort anciens où régnait Janus. Celui-ci fit bon accueil à l'étranger, reçut de lui maintes instructions, qui contribuèrent à améliorer beaucoup le genre de vie du peuple, et il finit par associer Saturne à la royauté.

Comme Saturne avait le premier fait frapper de la monnaie en Italie, Janus reconnaissant adopta pour effigie monétaire d'un côté, sa propre image, de l'autre, celle d'un navire. Même au temps de Macrobe, les enfants, dans leurs jeux, criaient encore en jetant en l'air leurs deniers : Tête ou navire.

Janus et Saturne régnèrent d'un commun accord et fondèrent en commun des villes voisines de leur résidence. Virgile rapporte à ces deux rois le nom du Janicule et celui du mont Saturnien, donné d'abord au Capitole³. La même union se perpétua dans le Calendrier romain, puisque dès le temps de Numa, le mois de décembre consacré particulièrement à Saturne, précédait immédiatement le mois de Janus (*Januarius*, janvier).

Le règne de Janus et de Saturne fut remarquable non seulement par l'adoucissement des mœurs, le développement de l'agriculture et l'abondance qui s'en suivit, mais encore par la paix, l'ordre et la liberté dont on jouissait alors.

Saturne ayant subitement disparu, Janus, pour honorer sa mémoire, donna le nom de *Saturnia* à tout le pays soumis à sa domination. Il fit même considérer son ancien associé comme un dieu, lui éleva un autel et institua en son honneur des cérémonies religieuses, qu'il nomma Saturnales.

¹ Voir p. 169. note 1. J'ai consulté surtout Rupert, *Handbuch der Römischen Alterthümer*, Hannover, 1842, t. II, p. 486-491, et Macrobe, *Saturnaliorum libri VII*, dans l'édition déjà mentionnée p. 169, note.

² Selon Varron, *de ling. lat.* V, 10 (Rupert, p. 487). Tiele, *Manuel*, p. 321 : « Saturne, le dieu des semailles (*Saeturnus*) ou bien du rassasieusement (*Satur*). » « Une inscription trouvée sur un vase antique, dit Preller (*Mythol. rom.*, trad., p. 283), nous donne le nom de Saturne sous la forme *Saeturnus*, qui est très probablement la forme primitive. »

³ Varron, *De ling. lat.*, V, 7 (Rupert, p. 487, note 2).

On attribuait à Saturne l'invention de la greffe, celle de la culture des arbres fruitiers et tout l'art de fertiliser le sol. Ayant pour insigne la faucille, il était appelé *Falcifer*, *Vitisator*, et aussi, pour avoir fait comprendre l'importance de l'engrais, *Sterculius* ou *Sterculinus*.

Le roi Tullus Hostilius, ayant triomphé deux fois des Albains et trois fois des Sabins, est dit avoir, à la suite d'un vœu, élevé le temple de Saturne, situé au pied du Capitole. Selon Varron, ce fut L. Tarquin qui acheta le terrain pour le temple¹, et le dictateur Titus Largius qui l'inaugura. D'autre part, Aulu-Gelle parle de la construction de ce temple comme ayant été décrétée par le Sénat, qui en aurait chargé le tribun militaire J. Furius; et d'après Tite-Live², le temple fut inauguré par les consuls A. Sempronius et M. Minucius, qui auraient aussi institué les Saturnales. — Au fond ces diverses données ne sont pas aussi inconciliables qu'elles pourraient d'abord le paraître.

Il y avait dans le temple un autel et devant le temple, une salle à manger. On sacrifiait dans les Saturnales la tête découverte, « selon la coutume grecque », dit Macrobe (I c. 8. p. 278), parce qu'en ce jour de joie on ne craignait aucun mauvais présage, dit Ruperti (p. 489). — Le temple renfermait le trésor public des Romains. — Au faite, se trouvaient des Tritons avec des trompes de bergers, et la queue des Tritons plongeait en terre. — La statue de Saturne qui était dans le temple, était creuse et remplie d'huile³. C'était un vieillard portant une grande barbe. Les pieds du dieu étaient retenus dans des entraves de laine, dont il n'était délivré qu'au grand jour des Saturnales. « La plus simple explication de cet usage, dit Preller (p. 285), se tire de l'opinion qu'avaient les anciens, qu'en liant la statue du dieu, ils retiendraient sa protection et s'assureraient sa présence. »

Ops, épouse de Saturne, dispensatrice de la plénitude des provisions et du bien-être, était adorée dans le même temple que son époux. Elle représentait la fécondité de la terre, de qui venait toute prospérité. De là les expressions de *opulenti*, gens vivant dans l'opulence; *hostiæ opimæ*, grasses victimes; *opima spolia*, dépouilles opimes, c'est-à-dire riche et abondant butin. Ops était aussi appelée Consiva ou Opeconsiva et, comme telle, elle avait sa fête spéciale

¹ Macrobe, *Saturn.*, I, c. VIII, p. 273.

² L. II, 21 : ... *Saturnalia institutus festus dies*.

³ Pline XV, 7 (Ruperti II, p. 487).

(Opiconsivia), le VIII des calendes de septembre.—Ops personnifiait quelquefois la terre, et Saturne, le ciel¹. — Pour Virgile, Saturne était venu du ciel en Italie¹.

Macrobe, après avoir parlé de l'opinion qui rattachait les Saturnales au règne de Janus et de Saturne, mentionne aussi, mais plus brièvement, deux autres opinions sur l'origine de cette fête (I, 7, p. 274), qui peuvent éclaircir quelques-uns de ses traits.

D'après la première, des compagnons d'Hercule laissés par lui en Italie, s'établirent sur une colline élevée, appelée Saturnia, pour s'y défendre des brigands ; et, comme ils se sentaient protégés par la religion du dieu, d'où venait le nom de la colline, ils instituèrent les Saturnales pour assurer leur sécurité.

D'après l'autre opinion, des Pélasges, après avoir été chassés de leur pays et avoir longtemps erré, consultèrent l'oracle de Dodone qui leur répondit en termes énigmatiques. Poursuivant leur voyage ils finirent par aborder au Latium et ils le reconnurent comme le pays qui leur avait été désigné. Ils y élevèrent deux autels, l'un à Apollon, l'autre à Saturne. Longtemps ils offrirent à celui-ci des victimes humaines pour l'apaiser, toujours selon les prescriptions de Dodone. Mais Hercule, revenant en Italie, leur apprit que l'oracle bien compris leur enjoignait d'honorer le dieu en offrant, non des victimes humaines, mais de petites statuette (*oscilla*), et en allumant des cierges.

Quoi qu'il en soit de l'origine, les Saturnales étaient pour les Romains une représentation des heureux temps de la domination de Saturne et en même temps une fête de réjouissance et d'actions de grâces après les récoltes de l'année.

Au commencement du grand jour de la fête, on allumait dans le temple un grand nombre de cierges. Puis on offrait un sacrifice au dieu et on déliait ses pieds. Alors éclatait la joie générale, image des temps fortunés où il n'y avait ni maîtres ni esclaves. Toutes les affaires étaient suspendues, même dans la maison. Un banquet avait lieu près du temple de Saturne. — Les esclaves pouvaient alors porter la toge et se couvrir la tête en signe de liberté. Les maîtres ne leur imposaient aucun service. Il y avait même des repas où, revêtus non de la toge, mais de la *synthesis*, vêtement des festins, ils servaient leurs esclaves, qui pouvaient se permettre les plus libres propos (*protervi sales*). Les prisonniers eux-mêmes jouissaient à ce

¹ *Saturn.* I, 10, p. 288.— *Enéide*, VIII, v. 319: ...*ab aethereo venit Saturnus Olympo.*

moment d'une certaine liberté. De toute part on se faisait des cadeaux. Les clients en particulier offraient à leurs patrons des cierges consacrés à Saturne. Les cadeaux étaient souvent des *sigilla* ou petites images des dieux, également consacrées, ou des *oscilla* petites figurines avec lesquelles on aimait à réjouir les enfants¹. Ceux qui se rencontraient, s'abordaient en disant : *Io. bona Saturnalia*, ce qui s'appelait *Saturnalia clamare*.

Ajoutons pour compléter ce que nous avons rapporté sur l'origine des Saturnales que d'après un nommé Philochorus, cité par Macrobe (I, 9. p. 288), Cecrops aurait déjà institué en Attique un autel à Saturne et à Ops, leur aurait rendu un culte comme à Jupiter et à la Terre, et aurait appris aux pères de famille à festoyer, après les récoltes, avec les esclaves qui en avaient partagé les labeurs. Selon le même auteur, c'est de là que venait la coutume d'officier pour Saturne la tête découverte.

Il n'est pas facile de déterminer la durée des Saturnales. On a dit ou l'on peut dire qu'elles duraient un jour ou 3 ou 5 ou 7 ou même 8, ces différents chiffres pouvant être justifiés suivant les époques et surtout les points de vue.

¹ Comme le donnerait à entendre une des traditions sur l'origine des Saturnales, comme le confirmerait une autre tradition rapportée par Macrobe (*Saturn.* I. c. 7, p. 278), relative à l'histoire des Compitales, et selon la propre opinion de cet auteur (c. 11, p. 300), il est probable que ces *sigilla* et ces *oscilla* rappellent de vrais sacrifices humains, qui auraient eu lieu dans des temps plus anciens. Rien alors ne saurait mieux faire sentir l'immense différence qu'il y avait entre le Saturne oriental et le Saturne romain et, si l'on doit admettre entre eux une filiation, l'énorme transformation qu'aurait subie celui-là en devenant celui-ci.— D'autre part, comme le dit Preller (p. 283), le Saturne romain a fini par se confondre avec le Kronos grec, émigré en Italie. « A partir d'Ennius, dit-il ailleurs (p. 289), Saturne se confondit avec le Kronos grec, Ops avec Rhéa; Saturne devint peu à peu le symbole de l'éternité, tandis qu'Ops, adorée au Capitole comme la mère de Jupiter, était regardée comme une des plus puissantes déités. »— L'histoire du dieu Saturne semble fort complexe. Il faudrait y distinguer : 1° le Saturne chaldéen ou Adar, avec ses phases diverses (voir p. 281); 2° le Saturne grec, désigné d'abord par le nom de *Κρόνος*, qui viendrait peut-être de *κραίνω* signifiant accomplir, achever, commander, gouverner, et de la même racine que le latin *creo*, le sanscrit *kri*, faire (d'après le *Greek-english Lexicon*, Oxford, 1883); puis par le nom de *Χρόνος*, temps; 3° le Saturne romain; et enfin le Saturne gréco-romain.

Macrobe dit qu'à l'origine la fête ne durait qu'un jour, et il appuie fortement cette opinion, tout en reconnaissant que d'anciens auteurs alléguaient qu'elle durait 7 jours, chiffre qui peut s'expliquer, si l'on rattache au grand jour des Saturnales soit deux jours de préparation qui l'auraient précédé¹, soit plusieurs autres fêtes qui, comme nous allons le voir, suivaient les Saturnales proprement dites, s'y reliaient plus ou moins étroitement et, en partie, étaient aussi fort anciennes.

Avant Jules César, le grand jour des Saturnales était en tout cas le XIV avant les calendes de janvier, soit le 19 décembre. Mais César, dans sa célèbre réforme du calendrier, ajouta deux jours au mois de décembre, ce qui fit que le 19 de ce mois devint le XVI des calendes de janvier. Il en résulta de la confusion dans la célébration du grand jour, les uns maintenant le XIV et les autres faisant la fête un autre quantième². Aussi l'empereur Auguste décida-t-il que dorénavant les Saturnales dureraient 3 jours, du XVI au XIV, le grand jour étant le XIV et étant appelé, du nom de Ops, le jour des Opales.

Mais à ces 3 jours, on peut ajouter soit les deux jours des Sigillaires³, dans le sens strict du mot, qui tombaient sur le XIII et le XII, le dernier étant aussi le jour des Angeronales⁴, ce qui porterait à 5 les jours des Saturnales⁵, — soit les Sigillaires, dans le sens large⁶, comprenant, outre les Sigillaires dans le sens strict, le jour des Lares ou, peut-être plus exactement, des Lares rustiques

¹ Ruperti II, p. 488.

² *Saturn.* I, c. 10, p. 284.

³ C'était particulièrement dans ces deux jours que l'on se donnait les *sigilla* et les *oscilla*.

⁴ Le nom de la déesse Angerona, apparentée ou identique avec la déesse Volupia ou Volupta, et représentée la bouche close et scellée, venait, selon Verrius Flacus, de ce qu'elle pouvait chasser les douleurs (*angores*) et les inquiétudes. On disait aussi qu'on lui sacrifiait parce qu'elle avait une fois délivré le peuple romain de la maladie appelée *angina*. Voir *Saturn.* I, c. 10, p. 286. « La date de la fête d'Angerona, dit Preller (p. 297), la rapproche de celle de Saturne, d'Ops et d'Acca Larentia, avec laquelle elle semble d'ailleurs avoir un rapport très étroit. »

⁵ Noël, *Diction. latin-franç.*, dans son *Calendrier de Jules-César*, p. 1010; Ruperti, t. II, p. 488.

⁶ *Saturn.* I, c. 10, p. 289.

(le XI¹), et le jour des Larentales (le X²), ce qui ferait 7 jours de Saturnales. Toutefois Macrobe dit expressément que si ces jours étaient des jours fériés, ils n'étaient pas tous des jours de fête (I. c. 11 p. 301) : *tantum feriatos... non omnes festos.*)

Ce n'est pas tout. Caligula ajouta encore à ces 7 jours leur lendemain, qu'il appela *Juvenalis*, en y instituant la fête des Juvenales³, d'où résulterait en définitive 8 jours de Saturnales.

De même qu'on peut entendre la fête des Sigillaires dans un sens strict ou dans un sens large, on peut donner 5 sens au mot Saturnales : dans le sens le plus strict, la fête ne comprenait qu'un jour ; dans le sens strict, elle en embrassait 3 ; dans le sens moyen, 5 ; dans le sens large (avant Caligula), 7 ; dans le sens le plus large (depuis Caligula), 8.

Pour plus de clarté, nous hasarderons le tableau suivant :

¹ D'après *Saturn.* I, c. 10, p. 286, il s'agissait des Lares auxquels on avait élevé un édifice dans le Champ de Mars pendant la guerre contre Antiochus. « Les Lares rustiques, dit Ruperti (II, p. 469), étaient des protecteurs de la campagne et des fruits ; aussi le sacrifice qu'on leur offrait était-il lié aux *Ambarralia* ; car les *Fratres aruales* sont (avec Romulus) les fils d'Acca Larentia, dont la fête suivait immédiatement celle des Lares. » Voir la note suivante.

² Les Larentales étaient une fête en l'honneur d'Acca Larentia, femme légendaire, aux mœurs dissolues, qui aurait été la nourrice de Romulus et aurait légué sa grande fortune au peuple romain. Elle avait en 12 fils, avec lesquels elle faisait annuellement un sacrifice en faveur de ses champs. Après la mort d'un de ses fils, Romulus voulut le remplacer et il se fit appeler avec ses onze frères adoptifs, les *Fratres aruales*. Voir Ruperti II, p. 169, note 8 ; *Saturn.* I, c. 10, p. 586... ; Aulu-Gelle, *Nuits attiques*, VI, 7. — Si, ne s'en tenant pas strictement à la légende, on cherche l'idée générale qu'on doit se faire d'Acca Larentia, « il est impossible, dit Preller (p. 291), de séparer les deux déesses Acca Larentia et Dea Dia, qui toutes deux président au sol de la cité romaine et dont l'une fonda le culte de l'autre. Acca Larentia est la face mythologique et légendaire, Dea Dia, la face la plus sérieuse, d'une seule et même déesse, qui doit avoir été identique à la vieille Tellus italique, à Ops et à Cérès, et qui ne peut avoir acquis un caractère particulier et local que par le soin tout spécial qu'elle avait de garder le sol de la cité de Rome. Acca Larentia est en réalité la mère des Lares, la déesse de la féconde profondeur de la terre, qui reçoit les semences et les morts. Acca, c'est le mot *atta*, qui, chez tous les peuples, se retrouve dans la langue des enfants et même en sanscrit, sous sa forme *akkā*, signifie mère. Quant à Larentia, la parenté de ce mot avec celui de Lares est évidente. »

³ Suétone, *Caligula*, 17. Cp. Dion Cassius LIX, 6. (Ruperti II, p. 488, note 2).

XVI. Cal. Jan.	Préparation des Opales ou Sa- turnales dans le sens le plus strict.		Saturnales dans le sens large avant Cali- gula (7 jours).
XV.			
XIV.	Opales ou Sa- turnales dans le sens le plus strict (4 jour).		Saturnales dans le sens moyen (5 jours).
XIII.	Sigillaires.		
XII.	Sigillaires. An- geronales.	Sigillaires dans le sens strict.	Saturnales dans le sens large depuis Cali- gula (8 jours).
XI.	Fête des Lares rustiques.		
X.	Larentales.		
IX.	Juvenales.		

APPENDICE V

La semaine des Hindous¹.

Voici sur ce sujet les points qui peu à peu se sont éclairés dans mon esprit à la suite des études que j'ai pu faire, surtout au moyen des ouvrages de von Bohlen et de Lassen, ceux de Weber n'ayant pas été à ma disposition.

A. — CARACTÈRE RELIGIEUX DU SEPTÉNAIRE.

« Le septénaire est regardé par les Hindous comme un nombre très saint, dit von Bohlen², et il joue dans leurs mythes un rôle important. Nous n'avons qu'à rappeler les 7 saints Rischis, les 7 chevaux de Surya (ou du soleil), les 7 langues d'Agni (le dieu du feu), le dragon à 7 têtes, les 7 embouchures du Gange, comme du Nil, les 7 Purgatoires (*Reinigungshöllen*), qui représentent autant de portes de Mithra » (encore le soleil. Cp. p. 157 note 1).

W. de Humboldt, dans un ouvrage devenu rare³, dit aussi dans un paragraphe quelquefois cité : « L'union de l'idée des montagnes avec le septénaire tient peut-être aux grandes divisions de la terre⁴. Mais on peut aussi la déduire du fait que 7 montagnes étaient, semble-t-il, indiquées comme les principales de l'Inde... La désignation de 7 dans la langue Kawi par le cheval s'explique très facilement par le septuple attelage du char hindou du soleil et son allusion aux 7 couleurs de l'arc-en-ciel... On trouve aussi le septénaire chez les saints hommes, maîtres spirituels du Pandit (ou docteur hindou). Cela vient des 7 Rischis, qui furent considérés comme les 7 étoiles brillantes de la Grande-Ourse... La mythologie hindoue distingue aussi 7 classes de Rischis ». — « Ce qui est certainement très re-

¹ Voir p. 268, note 2.

² *Das alte Indien*, 2^e Theil, 1830, p. 247.

³ *Ueber die Kawi-Sprache auf der Insel Java*, Berlin, 1836, I, p. 36.

⁴ Des renseignements précis et détaillés sur les 7 zones concentriques que les Hindous attribuent à la terre, comme les anciens Perses et les Chaldéens (voir p. 157, note 1), ont été donnés par le prof. Leumann dans la *Cosmologie des Babyloniens* de Jensen, p. 177-181. Il est à remarquer que la partie centrale, le *Jambudwipa*, est, elle-même subdivisée en 7 parties par 6 chaînes de montagnes, qui constituent encore avec le mont Mérou, situé tout au centre, un nouveau septénaire.

marquable, dit ailleurs (p. 34) W. de Humboldt, c'est qu'encore aujourd'hui dans l'île de Java des mots sont associés à des idées de chiffres dont beaucoup (*viele*) sont exclusivement fondées sur d'anciennes coutumes de l'Inde et en partie sur des manières de voir (*Ansichten*) qui ne s'expliquent qu'historiquement, qui sont même capricieuses (*sogar gefällige*). »

On peut citer encore les septénaires qui apparaissent dans la vie légendaire du Bouddha et dans celle de Krishna¹.

B. — LA SEMAINE HINDOUE.

Von Bohlen la croyait extrêmement ancienne, plus même que ce qu'il appelait la semaine babylonienne², pour nous, la semaine alexandrine. Mais il faut reconnaître d'abord que l'ancienne division du mois dans l'Inde était bipartite. « La division primitive et indigène, dit A. W. Schlegel³, était celle du mois en 2 moitiés; l'une lumineuse, allant de la nouvelle à la pleine lune; l'autre, obscure, allant de la pleine lune à la nouvelle. Sur ce point, le calendrier hindou s'accorde avec le calendrier étrusque et romain, car les Ides n'avaient pas d'autre signification. Toutes les déterminations de temps que l'on trouve dans les Lois de Manou, se rapportent à cette division. » Elle n'apparaît pas seulement dans cet ouvrage, qui n'assurerait pas par lui-même, une haute antiquité⁴;

¹ La mère du Bouddha meurt 7 jours après sa naissance, lui-même passe par 7 années d'abstinence et de méditation, reste 49 jours (7×7) sous l'arbre de Bodhi, devient Bouddha à l'âge de 35 ans (7×5) et enseigne durant près de 50 ans (ainsi après 49 ans). *Revue des Deux-Mondes*, 1888, juillet, art. d'Em. Burnouf sur le *Bouddhisme en Occident*, p. 342. — Les méditations et les austérités de Krishna durent aussi 7 ans. Se sentant près de sa mort, il multiplia ses prières et ses ablutions pendant 7 jours et, dans le dernier, fut percé d'une flèche. *Revue des Deux-Mondes*, 1888, mai: *La légende de Krishna et les origines du brahmanisme*, par Ed. Schuré, p. 52, 56.

² P. 248, 251. Comp. p. 293-295.

³ *Ind. Biblioth.*, II, 1824, p. 177.

⁴ Lassen place les *Lois de Manou* environ l'an 450 av. J.-C., et il ajoute que précédemment on avait varié, pour la détermination de cette date, entre l'an 1280 av. J.-C. et environ l'an 200 de notre ère (*Indische Alterthumskunde*, I p. 883, 882). — Ce qui montre encore plus la difficulté de la chronologie littéraire des Hindous, ce sont les lignes suivantes de Sumner-Maine (*Etudes sur l'ancien droit et la coutume primitive*, trad. Paris, 1884, p. 18-21): « L'antiquité probable du livre de Manou a été très

elle apparaît déjà selon Lassen, dans un document beaucoup plus ancien, les Calendriers des Védas¹. Ad. Pietet la considérait même comme une institution des Aryas primitifs².

Actuellement la semaine et même la semaine planétaire n'en comptent pas moins dans l'Inde bien des siècles d'existence, et voici sous quelle forme. • Les jours de la semaine sont ainsi ordonnés chez les Hindous, dit von Bohlen : Jour de Suryas ou du Soleil, de Chandras ou de la Lune, de Mangalas ou de Mars, de Budhas ou de Mercure, de Vrihaspatis ou de Jupiter, de Sukras ou de Vénus, de Sanis (c'est-à-dire le Lent) ou de Saturne³. »

Selon von Bohlen, suivant en cela les démonstrations de Colebrooke, les Hindous étaient arrivés à cette dénomination planétaire des jours de la semaine d'après un principe astrologique indiqué par Dion Cassius : en répartissant les heures du jour entre les différentes

exagérée. Sa vraie date est inconnue. Dans l'histoire littéraire de l'Inde, il n'y a guère de date certaine. Mais on le croit relativement moderne. Cette opinion est le résultat d'un critérium appliqué d'abord par Max Müller et maintenant universellement accepté par les sanscritistes. Manou appartient donc, en dépit de sa grande réputation moderne, aux apocryphes hindous (par opposition aux Ecritures). Jamais livre ne s'est vu attribuer autant de dates. Sir William Jones fait remonter l'âge à 1200 av. J.-C. ; Schlégel, à 1000 ans : Elphinstone, à 900 ; Monnier Williams, au 5^{me} siècle environ : Max Müller, au plus tôt à l'an 200 av. J.-C. . . Mais on cite aujourd'hui la haute autorité de feu le Dr Burnet pour ne pas fixer l'âge de l'original au delà de l'an 400 ap. J.-C. et, sous sa forme présente, on l'attribue même au 11^{me} ou au 14^{me} siècle de notre ère. • Voir aussi, à un point de vue plus général, *Revue bleue*, mars 1890, Abel Bergaigne et l'*Indianisme*, par Sylvain Lévi ; *Revue des Deux-Mondes*, mai 1891, *Le théâtre indien*, par Em. Sénart.

¹ *Les deux Gîjotisha*. Ils mentionnent des observations célestes qui, selon Lassen, doivent sûrement se rapporter à 1150 av. J.-C. Voir I, p. 974-976, 985.

² *Orig. indo-europ.*, III, p. 343, 348.

³ Voici les mêmes noms d'après Arago (*Astron. popul.*, IV, p. 657) : *Ad-dita-varam*, *Soma-varam*, *Mangala-var.*, *Bouta-v.*, *Brihaspati-v.*, *Soucrav.* *Sany-v.* — *Aditya*, employé seul, était, comme Surya, un nom du soleil. Quand il est question de 7 ou 8 Adityas, il s'agit « des divinités solaires qui se lèvent à l'Orient. » *Aditi* signifie l'Infini ; c'est « un des noms les plus anciens de l'aurore ou, plus exactement, de cette partie du ciel d'où, chaque matin, sort, en rayonnant, la lumière et la vie du monde. » Aditi fut appelée la mère des dieux de lumière, en particulier de Mithra et de Varuna, d'Aryaman et de Bhaga, et enfin des 7 ou 8 Adityas (voir Max Müller, *Orig. et*

planètes et en donnant à chaque jour le nom de la planète assignée à la 1^{re} heure de ce jour. Mais, au lieu de diviser le jour en 24 heures et d'assigner à Saturne la 1^{re} heure du 1^{er} jour, les Hindous divisaient le jour en 60 *Muhurtas* (ou heures) et assignaient au Soleil la 1^{re} *Muhurta* du 1^{er} jour.

La genèse hindoue de la semaine planétaire aurait ainsi un grand rapport avec celle que Lotz a indiquée et que nous avons exposée en ces termes (p. 50) : « Si l'on applique la 2^{de} explication fournie par Dion Cassius, non pas au jour divisé en 24 heures, mais au jour divisé en 60 parties égales, comme le divisaient quelquefois les astronomes grecs, égyptiens, babyloniens, indiens, et en commençant, non par Saturne, mais par la Lune, on retrouve également les noms planétaires actuels de la semaine, mais à partir du lundi et non du samedi. » — Dans les deux cas, le jour est divisé en 60 parties. Mais dans le système indiqué par Lotz, on part du lundi en suivant l'ordre planétaire par grandeur d'orbite à partir du plus petit et l'on arrive à l'ordre actuel, sauf le changement du point de départ (lundi, mardi, mercredi, etc.) Dans le système hindou, au contraire, en partant du dimanche ou Jour du Soleil et en suivant le même ordre planétaire à partir du plus petit orbite, on arrive juste à l'ordre retourné de la semaine planétaire (dimanche, samedi, vendredi, etc.), tandis que si l'on suit l'ordre planétaire à partir du plus grand orbite, on retrouve alors l'ordre actuel (dimanche, lundi, mardi, etc.)

Il n'est pas difficile de comprendre comment les Hindous avaient préféré commencer par le Soleil plutôt que par Saturne ou par la

décl. de la relig., trad., 1879, p. 208-211, 241). — D'après Tiele (*Manuel de l'hist. des relig.*, p. 162), aux 7 Adityas, comprenant, outre les 4 susnommés, Savitri, Daksha et Amça, on aurait ajouté plus tard Surya comme 8^{me}. Comp. plus haut p. 158, note. — Soma est un nom assez postérieur de la Lune. — Par contre, *Brihaspati* serait, d'après Arago (p. 323), une dénomination plus ancienne que *Vrihaspati*. — Quant au 4^{me} jour, von Bohlen a écrit Buddhas et nous avons mis *Budhas*. « Malgré une ressemblance superficielle, dit Schlegel (p. 177), le nom de la planète est essentiellement différent de celui du fondateur du bouddhisme. Le gouverneur de la planète, un fils de la Lune, s'appelle *Budhas* ; le prophète, *Buddhas*, « le prudent, le sage. » Les deux mots sont dérivés de la même racine, mais chacun à sa manière (comp. I, p. 254). Les adhérents de Bouddha ne lui ont d'ailleurs, à ma connaissance, jamais approprié la planète Mercure. »

Lune ; et, comme le dit Sénart¹, « on a souvent observé combien les emprunts les plus certains perdent vite dans l'Inde leur caractère originel, se colorent promptement des teintes propres au milieu nouveau. »

Mais quand donc les Hindous sont-ils arrivés à la semaine planétaire ? Il n'est pas aisé de le dire ; toutefois on finit par entrevoir un peu l'époque demandée, par lui assigner certains limites.

« Le livre hindou le plus ancien, dit Schlegel (p. 177), où je me souviens d'avoir trouvé la mention des jours hebdomadaires, est l'*Hitopadesa* (Edit. de Londres p. 18). L'hypocrite chacal se refuse à ronger les liens qui retiennent son amie la gazelle, parce que c'est le Jour du Soleil (*Samstag*) et qu'en ce jour il ne peut toucher les liens formés de tendons. Il y a là une allusion que je ne comprends pas encore, à une secte religieuse qui prescrivait de s'abstenir de nourriture animale le Jour du Soleil. Sir W. Jones et Wilkins ont tous les deux traduit l'expression de l'original *bhat' t'âraka-vâra* : par le Jour du Soleil, dont la dénomination ordinaire est *âditya-vâra*. Ce nom ne se trouve pas dans le dictionnaire de Wilson, sauf le commencement *bhat' t'âraka*, qui est traduit par *venerabilis*. L'allusion était énigmatique aussi pour Wilson. »

L'*Hitopadesa* ou « l'avis salutaire » est une collection de fables, renfermant entre autres, celles d'une collection plus ancienne, appelée le *Pankatantra*, que l'on sait avoir été traduite en ancien persan environ 550 ans après Jésus-Christ, traduction malheureusement perdue. Mais on ne peut faire remonter la forme actuelle de cette ancienne collection jusqu'à cette époque². — En outre, si le grand développement de la fable dans la littérature hindoue précéda d'abord du bouddhisme, celui-ci n'apparaît point comme inventeur. « La littérature bouddhique, dit Em. Sénart³, s'est incorporée tout le trésor des fables de l'Inde et elle l'a marqué de son coin avant de le jeter dans la circulation universelle. » — Enfin, non seulement le

¹ *Revue des Deux-Mondes*, mars 1889 : *Un roi de l'Inde au 3^{me} siècle*, p. 98.

² Voir Max Müller, *Essais de mythologie comparée*, trad.², Paris, 1874, p. 420. Voir aussi l'*Appendice*, p. 468-479, où Benfey raconte comment par le moyen d'A. Socin il a pu trouver et se faire copier une traduction syriaque du *Pankatantra*, datant d'environ 570 ap. J.-C., « la plus ancienne imitation qui nous soit parvenue de l'œuvre originale irrévocablement perdue dans l'Inde. »

³ *Revue des Deux-Mondes*, mars 1889, p. 106.

passage auquel Schlegel fait allusion n'est pas très clair, mais encore on se demande si la fable elle-même est dans l'ancien recueil et, dans le cas où elle y serait, si elle a le passage et sous quelle forme. Tout autant de questions qu'il faudrait résoudre pour arriver à une conclusion. Il est donc bien difficile de déterminer la date soit de la fable elle-même, soit de la forme sous laquelle elle nous est parvenue. A supposer même que le fond de la fable ou du moins sa mention du Jour du Soleil soit postérieure à l'avènement du bouddhisme, il n'y aurait pas là une indication très précise, car la date même de la mort du Bouddha n'est pas encore fixée : Après l'avoir placée d'abord en 545, puis en 477, on parle maintenant de 380¹.

Mais un fait, qui établit que, tout au moins au commencement du 3^e siècle de notre ère, on savait en Occident que l'Inde connaissait la semaine et même attachait une grande importance à la semaine astrologique, c'est un détail, vrai ou supposé, du roman biographique, théologique et indirectement hostile au christianisme, que le rhéteur Philostrate composa, sous le titre de *Vie d'Apollonius de Tyane*, à la demande de la syrienne Julia Domna, épouse de l'africain Septime Sévère. Philostrate, en effet, raconte, d'après Damis, disciple, compagnon de voyage et biographe d'Apollonius, que celui-ci reçut du brahmane Iarchas « 7 anneaux qui étaient nommés d'après les 7 astres, et qu'Apollonius devait porter l'un après l'autre suivant les noms des jours². » — « Par ces an-

¹ Ibid., p. 78. Comp. Tiele, *Manuel*², p. 188.

² *Vita Apollon.* III, 41; éd. Boissonnade, Paris, 1849 : *Φησὶ δὲ Δάμις καὶ δακτυλίους ἑπτὰ τὸν Ἰαρχαν τῷ Ἀπ. δοῦναι τῶν ἑπτὰ ἐπωνόμους ἀστέρων, οὓς φορεῖν τὸν Ἀπ. καθ' ἓνα πρὸς τὰ ὀνόματα τῶν ἡμερῶν.* Tout ce qui dans le chapitre précède ces lignes, semble de nature à inspirer de la confiance dans la donnée qu'elles renferment. « Tous les deux (c'est-à-dire Apollonius et Damis), dit Philostrate, prenaient part aux conversations (τῆς μὲν οὖν διαλεκτικῆς ξηνοσύας), mais quant aux études secrètes (τάς δὲ ἀπορρήτους σπουδὰς), qui concernaient la science des astres ou divination, et la prévision de l'avenir, aux sacrifices et aux invocations (κλήσεων), dont se réjouissent les dieux, Damis dit qu'Ap. était seul à en disconrir avec Iarchas, et que c'est alors qu'ils avaient composé soit 4 livres sur la divination par le moyen des astres, livres dont Moiragène (ou Moeragène) a aussi fait mention, soit un ouvrage sur les sacrifices et sur ce que chacun peut sacrifier à chaque dieu de manière à lui être agréable. Je crois certes que la divination par le moyen des astres et toute divination du même genre dépasse la nature humaine et je ne sache pas qu'on les ait jamais possédées, mais j'ai trouvé l'ouvrage sur les sacrifices dans beau-

neaux magiques, dit von Bohlen (II, p. 251), dans lesquels, au moyen de certaines consécérations, les forces des astres étaient transmises et conjurées, on croyait anéantir l'effet des planètes défavorables et s'assurer l'assistance des bons esprits planétaires, au point même de se rendre invisible », et von Bohlen rappelle ici l'anneau de Gygès, dont parle Hérodote, et certains récits des *Mille et une nuits*. — Apollonius, né à Tyane en Cappadoce, était un contemporain du Seigneur Jésus¹, et Philostrate écrivit son ouvrage au commencement du 3^e siècle². Si la donnée est réellement historique en se rattachant à la vie même d'Apollonius, comme nous sommes porté à le croire, elle nous montre donc la semaine planétaire employée par les brahmanes avant la fin du 1^{er} siècle de notre ère : si elle est fictive, elle nous reporte seulement avant le 3^e siècle.

Lassen, d'autre part, nous paraît avoir indirectement jeté une grande lumière sur l'époque où la semaine planétaire a pu apparaître dans l'Inde.

Selon lui (I, p. 903), la lune et les 5 planètes proprement dites ne sont pas des dieux védiques. Dans les hymnes des Védas, la planète Vénus (*Çukra*, mot qui signifie d'abord brillant) semble seule nommée, Brihaspati ne désigne pas encore Jupiter, ni Soma, la Lune. Celle-ci n'est que rarement invoquée et elle ne l'est que sous le nom de *Kandremas* (de *kandra*, brillant, et *mas*, lune). Dans la mythologie des épopées, les 5 planètes ne sont point non plus des dieux proprement dits. Les deux plus brillantes, Vénus et Jupiter, sont considérées comme fils de Rischis védiques et frères de Rischis humains, Budhas (Mercure) est regardé comme un fils de la Lune et comme un *sthapati* des dieux, c'est-à-dire un ordonnateur de leurs fêtes. En outre, Mars et Saturne n'ont point de place dans l'ancienne mythologie : ce n'est que dans la mythologie postérieure que Saturne est un fils du Soleil, et Mars, de la Terre. Ils ne sont que rarement de temples, de villes, de maisons d'hommes sages. » Comp. Franck, *Dict. des sc. philos.*, art. Apollonius. — Origène, dans son *Traité contre Celse* (VI, c. 40), parle de ce Moiragène comme ayant écrit une histoire d'Apollonius (*Ἀπ. τοῦ Τυανέως μάγον καὶ φιλοσόφου ἀπομνημονεύματα*), où l'on voyait que sa magie avait aussi séduit des philosophes qui n'étaient pas les premiers-venus (*οἱκ ἀγεννεις*). Comp. Wieseler, *Real.-Encykl.*¹, XXI, p. 285.

¹ Voir de Pressensé, *Le siècle apostol.*², I, p. 225 ; Franck, *Dict. des sc. philos.*, art. Apollonius.

² Voir de Pressensé, *La grande lutte du christ. contre le pagan.*¹, II, p. 143 ; Franck, *Dict. des sc. philos.*, art. Philostrate. Franck pense que l'ouvrage de Philostrate ne fut terminé qu'en 217.

ment nommés dans les épopées, mais, à la vérité, y apparaissent une fois comme astres d'influence pernicieuse. Malgré cela, une véritable astrologie, supposant que l'action des planètes sur les destinées humaines puisse être prédite, ne semble pas être sortie du sol de l'Inde mais y être venue de la Chaldée. Elle n'apparaît décidément que dans un ouvrage postérieur de législation, qui doit être environ de l'an 300 avant Jésus-Christ (p. 989). C'est l'ouvrage de *Jñānavalkya*, et Lassen l'appelle le code postérieur, par opposition aux Lois de Manou, antérieures d'au moins un siècle et où il n'est question ni du culte des astres, ni de leur influence sur la vie humaine (p. 882). Par contre, il est dit dans le code postérieur : « C'est des planètes que dépendent l'élévation des rois et leur chute, l'existence et la non-existence du monde. Il faut donc soigneusement les honorer. Il faut aussi s'efforcer de les apaiser quand elles sont irritées¹. » Comme les Lois de Manou seraient, d'après Lassen, de l'an 450 avant Jésus-Christ, il faudrait placer l'avènement du culte des planètes entre le 4^e et le 3^e siècle. Les Hindous auraient subi sous ce rapport l'influence des Chaldéens, de même que pour les signes du zodiaque². Rien n'empêche d'admettre que des astronomes chaldéens n'aient visité l'Inde ou que des Hindous n'aient pris connaissance à Babylone de l'astronomie chaldéenne.

Après l'influence directe des Chaldéens vint celle des Grecs, eux-mêmes disciples des Chaldéens. Lassen suppose que l'époque où les Hindous durent recevoir de l'Occident le plus de connaissances astronomiques, fut le temps où il y eut des relations diplomatiques très suivies entre les trois premiers Mauryas et les deux premiers Séleucides, qui résidaient précisément dans le voisinage de Babylone³.

L'empire des Mauryas⁴ commença à s'élever sur les ruines de celui des Naudas au moment même où Alexandre pénétrait dans le Pendjab, et il finit par embrasser l'Inde entière. Le fondateur de cet empire, Chandragupta, l'Andracottos ou le Sandracotos des Grecs, ainsi que ses deux successeurs immédiats, Amitragātha ou

¹ I, p. 990. II, p. 1120.

² II, p. 1122-1129. Lenormant, *Premières civilis.*, II, p. 87...; *Origines*, I, p. 235...

³ II, p. 1128, 207-213, 240-243.

⁴ Les renseignements qui suivent ont été puisés en grande partie dans deux articles déjà mentionnés de la *Revue des Deux-Mondes*, l'un d'Em. Burnouf, l'autre de Sénart (voir p. 293, note 1 et p. 296, note 1).

Amita, l'Amyntas des Grecs, et Açoka, le Piadasi des fameuses inscriptions, sont bien connus. Leur famille était sortie du peuple et elle était parvenue sur le trône malgré l'hostilité des classes privilégiées. La capitale de l'empire était Paliputra, la Palibothra des Grecs, aujourd'hui Patna. Açoka est justement le plus célèbre des trois rois, soit par sa conversion si sérieuse au bouddhisme après de grandes victoires, soit par son zèle religieux à la fois ardent et plein de tolérance, de mansuétude.

Chandragupta fit un traité d'alliance avec Seleucus et eut à la cour un ambassadeur grec, Mégasthène, qui a écrit un livre sur l'Inde, dont il ne nous reste que des fragments. C'est là, selon Em. Burnouf, que se trouvent « les premiers documents chronologiques certains sur cette partie de l'Asie. »

Amita reçut, comme envoyé d'Antiochus I^{er}, un Daimachos et, comme envoyé de Ptolémée Philadelphie, un Dionysios. Dès lors les relations augmentèrent toujours plus entre l'Inde et Alexandrie, qui devint pour elle la grande ville de l'Occident et fut appelée *Roma Kapoura*, la « Ville des Romains. » Elle fut pendant des siècles le grand lien entre l'Orient et l'Occident. La ville hindoue la plus en relation avec elle, était « la grande et savante ville d'Oujjayini, l'Ouggein des Anglais, vers l'ouest de l'Inde, non loin du Tropique. »

Comme le dit V. Duruy ¹, « Alexandre dispersa la Grèce sur la surface de l'Asie. La Grèce, après lui, fut à Alexandrie, à Séleucie, à Antioche, à Pergame, aux bords du Nil, du Tigre et de l'Indus, partout, excepté en Grèce. »

Tandis que les rapports entre l'Inde et l'Occident continuaient, surtout par la navigation et le commerce, avec Alexandrie, ils se développaient par voie de terre au moyen de la Bactriane. Conquise par Alexandre, les Séleucides la gardèrent jusqu'en 256, où elle reprit son indépendance, mais en ayant à sa tête une série de rois grecs jusqu'en 141.

Les inscriptions d'Açoka, qui commença à régner aux environs de 275, parlent de ses efforts pour convertir « Antiochus, le roi grec, et au delà, les 4 rois Ptolémée, Antigone, Alagas et Alexandre. » — « La correction des noms, dit Sénart, le fait qu'en l'an 258 Antiochus II de Syrie, Ptolémée Philadelphie d'Égypte, Antigone Gonatas de Macédoine, Mazas de Cyrène et Alexandre d'Épire

¹ *Revue des Deux-Mondes*, mai 1888, p. 77.

étaient tous cinq vivants et régnants, ne permettent pas de douter qu'Açoka n'ait eu d'eux une connaissance directe, n'eût entretenu avec eux quelques rapports. »

L'astronomie hindoue finit par s'avouer l'élève des Yavanas; les noms qu'elle cite, les termes techniques qu'elle emploie, sont les témoins irrécusables de ses emprunts. Mais, d'autre part, Hipparque et Ptolémée sont dits avoir profité des observations faites en Inde sur le cours des planètes¹. — Colebrooke, qui, selon Lassen, a étudié à fond l'astronomie hindoue et auquel il reproche de faire remonter trop haut le culte des planètes chez les Hindous, n'en a pas moins rattaché leur astronomie proprement dite aux Alexandrins. De même Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*², III, p. 625., 635..

« C'est des Grecs que l'Inde a appris à frapper des monnaies, et un emprunt de cette importance ne va pas sans beaucoup d'autres. Ménandre (un des rois grecs de la Bactriane), vers la fin du 2^d siècle avant Jésus-Christ, est celui des souverains grecs qui a pénétré le plus avant dans l'intérieur de l'Inde, celui dont les monnaies se retrouvent en plus grand nombre. » L'Inde apprit, à la même époque, à construire en pierre : elle ne construisait précédemment qu'en bois. Le siècle d'Açoka est même celui où dans les inscriptions de ce roi « apparaît pour la première fois l'usage officiel, public de l'écriture. » Il y avait alors dans ce pays une activité religieuse extrême. Alors aussi commençait à poindre l'aurore de la littérature profane². « Dans le monde hindou de cette époque, dit Sénart (p. 100), la signature de la Grèce n'est nulle part, mais on peut croire que son influence est partout. »

Signalons enfin que d'après Lassen¹, les monnaies des rois du Sindhy, situé à l'embouchure du Sind (l'ancien Indus), rois qui commencèrent à régner antérieurement à 157 avant notre ère, présentent à droite d'une de leurs faces le plus souvent 7 étoiles, dont une au milieu, d'autres fois seulement un soleil ou une étoile au milieu, tandis que les satellites sont représentés comme des rayons. Au-dessus de la figure principale apparaît une demi-lune, reproduite à gauche.

En résumé, l'Inde ancienne ne connaissait plus la semaine, mais elle était préparée de plusieurs manières à l'adopter, soit en général, soit comme semaine planétaire. De plus, le culte des planètes

¹ Lassen II, p. 1129 ; p. 1120, 777 ; I, p. 988-990.

² Voir *Le théâtre indien*, par Em. Sénart.

ne s'y est développé qu'assez tard sous l'influence des Chaldéens, selon Lassen, entre le 4^e et le 3^e siècle. Enfin la semaine planétaire s'est introduite surtout sous l'influence des Alexandrins vers le commencement de notre ère, un peu avant ou un peu après, en même temps qu'elle pénétrait dans l'empire romain.

Ces résultats sont confirmés par la comparaison de la semaine chaldéenne et de la semaine alexandrine avec la semaine hindoue. La 1^{re}, qui a pour formule $\text{C} \odot \text{♂} \text{♀} \text{♂} \text{♂}$, et la 2^{de}, $\text{♂} \odot \text{C} \text{♂} \text{♂} \text{♀}$, proviennent également de l'ordre planétaire par grandeur d'orbite : la 1^{re}, à partir du plus petit orbite ($\text{C} \text{♂} \text{♀} \odot \text{♂} \text{♂}$), et la 2^{de}, du plus grand ($\text{♂} \text{♂} \odot \text{♀} \text{♂} \text{C}$, voir p. 218.). Or il n'en est pas de même de la semaine hindoue : elle ne se rattache pas simplement et complètement à un ordre planétaire par grandeur d'orbite, elle ne s'y rattache qu'indirectement et provient directement, non de la semaine chaldéenne, mais de la semaine alexandrine qu'elle adopte en y faisant une seule modification, en prenant pour tête de la série le Soleil, au lieu de Saturne.

La semaine planétaire hindoue est donc identique pour la série des jours à notre semaine hébraïco-romano-chrétienne, mais sans en provenir, puisque celle-ci ne date guère que de Constantin. Comme nous l'avons déjà dit, on ne peut s'étonner que les Hindous qui avaient l'habitude de n'emprunter qu'en modifiant, aient commencé leur série hebdomadaire par le Jour du Soleil plutôt que par celui de Saturne ou même celui de la Lune.

Nous avons déjà constaté que le Jour du Soleil est aussi le 1^{er} jour de la semaine soit chez les Araméens-Mendéens, qui avaient adopté pour leur série hebdomadaire l'ordre par grandeur d'orbite à partir du plus grand, mais en mettant le Soleil en tête, et non Saturne, de sorte que leur formule était $\odot \text{♀} \text{♂} \text{C} \text{♂} \text{♂}$, — soit chez les Sabians du nord de la Mésopotamie, qui étaient demeurés païens, mais non sans subir des influences de l'hellénisme et même du néo-platonisme, et chez qui l'on trouve à la fois notre ordre actuel et le même ordre que celui des Mendéens, mais en commençant par Jupiter et non par le Soleil. Encore ici rien d'étonnant que la première place fût donnée à Jupiter.

Enfin le point de vue général auquel nous sommes arrivés fait très bien comprendre que la semaine planétaire ait pu pénétrer en Chine de l'Occident, c'est-à-dire de la Perse et de l'Inde, entre 220 et 587 après Jésus-Christ, comme le pense Legge (voir p. 225). En fait, nous avons vu que la Chine a donné à chaque jour mensuel

un nom spécial (p. 223), de même que le faisaient les anciens Perses (p. 144.) ; mais quant à la semaine planétaire chinoise, elle doit bien être venue de l'Inde, car une pareille semaine n'existait pas en Perse. Ce qui confirme la réalité de cet emprunt fait par la Chine à l'Inde, c'est que la semaine chinoise commence aussi par le Jour du Soleil¹.

C. — SOLENNISATION D'UN JOUR HEBDOMADAIRE.

« Le jour du Soleil, dit von Bohlen (p. 248), est le jour le plus saint chez les Hindous ; il fut le jour de la création sous le méridien de Lanka² ; avec lui, au lever du Soleil, commence le *Kalpa*

¹ Voir p. 224. Le rapport entre l'Inde et la Chine qui vient d'être mentionné, n'est point un fait isolé, comme le prouvent les lignes suivantes de Lenormant (*Hist. anc. de l'Or.*³, III, p. 633) : « Les Indiens ne connaissaient pas encore le zodiaque solaire, inventé par les Chaldéens. C'est d'après le cours de la lune qu'ils divisaient le cercle de l'écliptique en stations de notre satellite, dont ils admirent d'abord 27, puis 28. Ce système des *Nakhatras* ou mansions lunaires, exposé déjà dans les écrits védiques, est commun aux Indiens et aux Chinois. L'illustre Biot a soutenu qu'il était originaire du Céleste Empire et n'avait été que postérieurement introduit dans l'Inde. Weber l'a revendiqué, au contraire, comme d'invention indienne et a essayé de prouver qu'il avait été porté en Chine avec le bouddhisme ; la récente publication du *Souryasiddhanta*, traité sur la marche du soleil, qui fait partie des collections védiques, est venue enfin donner raison aux défenseurs des droits de priorité des Indiens. »

² De Lanka, c'est-à-dire de l'île de Ceylan. Von Bohlen renvoie ici à Davis in *Asiat. Res.* II, p. 233. Ce recueil très estimé contient des mémoires présentés à la Société du Bengale « for inquiring into the history and antiquities, the arts, sciences and literature of Asia, » et imprimés d'abord à Calcutta, puis à Londres. Ce second volume a paru à Londres en 1799. Le mémoire cité est celui de Samuel Davis « on the astronomical computations of the Hindus, » et renferme la traduction d'extraits étendus d'un ouvrage astronomique hindou, le *Surya-Siddhanta*, dont il a été parlé dans la note précédente. Le passage indiqué par von Bohlen est renfermé dans une note et est ainsi conçu : The sun and planets preside alternately over the days of the week, which are named accordingly. The first day after the creation was *Ravivâr*, or Sunday : it began at midnight, under the meridian of Lancà, and the Revivâr of the Hindus corresponds with our Sunday. The sun and planets in the same manner govern the years : hence they may be said to have weeks of years. — Le *Kalpa* ou nychthémère de Brahmâ est la période de durée d'un univers. Il

ou une nouvelle période du monde ¹. • Nous avons déjà cité (p. 296) un passage de l'Hitopadésa qui est curieux aussi sous ce rapport.

La solennisation particulière du jour du Soleil dans certaines contrées de l'Inde pourrait s'expliquer indirectement par une influence juive ou directement par une influence chrétienne. Mais il est non moins possible qu'elle ait une autre origine, et même cela est probable.

Dans ce cas, elle pourrait être rapprochée d'une solennisation analogue chez les anciens Perses. Tandis que la Chaldée solennisait le 7^e jour hebdomadaire et quelques contrées de l'Inde, le 1^{er} jour, l'ancienne Perse, située géographiquement entre les deux pays, solennisait à la fois les deux jours, mais chacun d'eux d'une manière différente : le 7^e, par le repos ; le 1^{er}, par l'invocation du Dieu suprême.

En fait, l'historien Ammien Marcellin, qui accompagna l'empereur Julien dans sa campagne contre les Perses et dont la haute impartialité inspire une grande confiance, rapporte, d'un côté, que Zoroastre fit beaucoup d'emprunts aux Chaldéens, et, de l'autre, qu'Hystaspe, prince achéménide, gouverneur de la Perse pendant longtemps et père de Darius, fut en rapport intime avec les Brahmanes et en reçut maintes instructions astronomiques ou rituelles, partiellement entrées dans l'enseignement traditionnel des mages ².

comprend mille années cosmiques, âges divins ou *mahajougas*, faisant 4 milliards, 320 millions d'années humaines. Le *mahajouga* ou grande année cosmique de 12 000 années divines ou 4 390 000 années humaines, est composé de 4 *Yougas* successifs. Chaque jour de Brahmâ débute par une création nouvelle (voir Lenormant, *Hist. anc. de l'Or.*³, III, p. 623. Cp. *Asiat. Res.* II p. 231). — Le Surya-Siddhanta fait partie d'une collection de 5 traités astronomiques hindous (*Siddhanta*), qui, d'après Lassen (*Ind. Altert.* I, p. 1130.), auraient été rédigés sous l'influence de l'astronomie grecque, surtout dans la seconde moitié du 4^{me} siècle de notre ère ; mais il serait au nombre des plus anciens, qui semblent avoir contenu des connaissances astronomiques indigènes, indépendantes des Grecs, et il ne nous serait point parvenu sous sa forme première.

¹ « Schlegel, *Ind. Biblioth.* II, p. 178. » Voir pages 296 et 298.

² *Magiae scientiae seculis priscis multa ex Chaldaeorum arcanis Bactrianus addidit Zoroastres ; deinde Hystaspes, rex prudentissimus, Darii pater. Qui, cum superioris Indiae secreta fidentius penetraret, ad nemorosam quandam venerat solitudinem, cujus tranquillis silentiis praecelsa Brahmanorum ingenia potiuntur, eorumque monitu rationes mundani motûs et siderum purosque sacrorum ritus, quantum colligere*

On pourrait donc supposer que la célébration du jour du Soleil en Perse remontait à une influence brahmanique exercée à l'époque d'Hystaspe. Mais alors il s'ensuivrait que cette célébration et, par là même, la semaine auraient existé dans l'Inde déjà dans le 6^e siècle avant Jésus-Christ¹. — En outre, les astronomes alexandrins auraient pu organiser la semaine planétaire non seulement sous l'influence des astronomes chaldéens, mais aussi sous celle des astronomes hindous, et l'on sait qu'Hipparque et Ptolémée avaient profité d'observations faites en Inde sur les planètes.

Une telle antiquité de la semaine planétaire hindoue serait en harmonie avec le point de vue de Bohlen, mais comment pourrait-on l'accorder avec ce que dit Lassen sur le développement relativement tardif du culte des planètes en Inde?

On comprend d'ailleurs que la considération des phases lunaires ait pu porter à solenniser le 1^{er} jour de la semaine comme étant toujours le plus saillant, en tant que jour de nouvelle lune ou de 1^{er} quartier ou de pleine lune ou de 2^d quartier². Aussi serait-il fort possible que la Perse et certaines contrées de l'Inde fussent arrivées séparément à la solennisation du 1^{er} jour hebdomadaire.

En définitive, nous serions donc assez porté à croire que la divi-

potuit, eruditus, ex his quae didicit, aliqua sensibus Magorum infudit, quae illi cum disciplinis praesentiendi futura per suam quisque progeniem, posteris aetatibus tradunt. *Hist.* XXIII, c. 6, Biponti, 1786.

¹ D'après J. Darmsteter, *Revue bleue*, 1885 (*Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, p. 515), Darius, fils d'Hystaspe, aurait régné de 521 à 485 av. J.-C.

² Ewald, dans ses *Alterth. des V. Isr.*³, p. 141, note, dit que chez les Bouddhistes de l'Arrakan (ce doit être un district de la Birmanie anglaise) et ailleurs, les 4 phases de la lune sont chacune solennisées, et il renvoie à *American Oriental Journal*, I, p. 238; Spence-Hardy's, *Eastern Monachism*, p. 236... Ewald ne parle pas ici de la semaine planétaire chez les Hindous, mais de la semaine en général, et il en a parlé à plusieurs reprises comme d'une institution fort ancienne chez eux. Voir p. 131, note, et p. 463, où il dit : « Chez les Hindous le 7 ou le 8 et le 14 de chaque mois, appelés *parvan*, c'est-à-dire nœud, division, avaient d'ancienneté (*von jeher*) une certaine sainteté, » avec renvoi à *Mahabh.-Sâvitri*, cl. 25; Wilson's *Vishnu-Purâna*, p. 275, note; *Res. as. Soc.*, IX, p. 84-86. (Dans les dernières pages indiquées, je n'ai trouvé de renseignements que sur les 7 *Rischis* rattachés aux 7 étoiles de la Grande-Ourse, sur la révolution attribuée à celles-ci dans le zodiaque et sur les épouses des 7 *Rischis*, à savoir les Pléiades).

sion du mois lunaire en deux moitiés, qui est si ancienne dans l'Inde, a pu conduire à l'institution d'une semaine plus ou moins dépendante du mois, comme elle l'était chez les Chaldéens, même après la découverte de l'année solaire, et que peu à peu sous la triple influence des Chaldéens, des Alexandrins et des idées propres aux Hindous, cette semaine est devenue chez ceux-ci la semaine planétaire qu'ils ont encore, en devenant en même temps complètement indépendante du mois, comme la semaine hébraïque, la nundine romaine, les semaines égypto-gréco-romaine et bébraïco-romano-chrétienne.

APPENDICE VI

La semaine des Germains ¹.

L'opinion exposée par l'illustre Jacob Grimm dans sa *Deutsche Mythologie* ³ (1854, I) sur l'histoire de la semaine chez les anciens Germains, peut ainsi se résumer :

1° Depuis les temps les plus anciens, ils ont connu la semaine d'après les phases lunaires ².

2° Plusieurs siècles avant leur conversion au christianisme, au moins dans le 4^e ou le 5^e siècle de notre ère (p. 115, 116), ils ont emprunté aux Romains leur dénomination des jours hebdomadaires, en traduisant, le mieux qu'ils purent, les noms latins en noms germains analogues et en adoptant l'ordre romain ³. Ils arrivèrent ainsi aux

¹ Voir p. 268, note 1.

² P. 115: Die Germanen von frühester Zeit an die Siebentagwoche nach den Reihen und Folgen des Mondwechsels gekannt haben. — Comp. J. Zacher, art. Germanien, dans l'*Allgemein. Encykl.*, p. 363: Eine alte Benennung der vierzehntägigen Frist ist vorauszusetzen, aber nur im altnordischen alliterirenden *ny* (das neue Licht) und *nidh* (das niedergehende, abnehmende Licht) nachzuweisen; das Vorherrschen des Nacht bei der Zählung lebt noch im englischen *fortnight*. Die naheliegende Halbierung des vierzehntägigen Abschnitts, oder die siebentägige Woche, scheint sich schon früh herausgebildet zu haben. — Nous avons écrit comme le fait Pictet (*Orig. indo-europ.*, III, p. 346), les deux termes employés par les Scandinaves pour désigner les deux moitiés du mois.

³ Il faut bien s'entendre ici, car nous distinguons, quant à l'ordre des jours hebdomadaires, entre l'ordre égypto-gréco-romain, commençant avec le Jour de Saturne, et l'ordre hébraïco-romano-chrétien, qui commence avec le Jour du Soleil et dut prévaloir dans l'empire depuis la conversion de Constantin (voir p. 208). Mais nous pensons aussi, comme

noms suivants : 1° Sonntag (Jour du Soleil); 2° Montag (Jour de la Lune); 3° Dienstag ou Ertag, etc. (Jour de Ziu ou Tyr ou Eor, etc. dieu de la guerre, comparable à Mars, p. 113, 118, 175, 183); 4° Wodanstag (Jour de Wuodan ou Odin, etc., la plus haute divinité des Germains, tout en pouvant à certains égards être rapprochée de Mercure, p. 113-118, 120, 150; le mercredi anglais s'appelle encore Wednesday, etc.); 5° Donnerstag (Jour de Donar ou Thor, dieu du tonnerre, pouvant être comparé à Jupiter, mais en occupant une place inférieure, p. 150-174); 6° Freitag (Jour de Freia, sœur d'Odin, souvent confondue avec Frigg, son épouse, et offrant certaines analogies avec Vénus, p. 276-283); 7° Saerntag, etc., Jour de Saturne (p. 114, 117, 226-228; le samedi anglais s'appelle encore Saturday, etc.).

Après leur conversion au christianisme, la plupart des Germains changèrent le nom du samedi. Saerntag, en Samstag (de : *sabbatum* p. 226-228) et celui du mercredi, Wodanstag, en Mitwoche (Jour du milieu de la semaine, p. 118, 226).

A l'appui du caractère primitif de la semaine chez les Germains, Grimm allègue (p. 115, note) le mot gothique *Vikó*, dans le haut-allemand *wächa* et *wäshal*, correspondant au latin *vix*, *vicis* et se rattachant à la racine *veika*, *vaik*, haut-allemand *wichu*, parce que la vicissitude, ou changement alternatif, implique continuellement une retraite (*weichen*, *retrocedere*). On ne retrouve pas dans les

Grimm, que la semaine germanique, tout au moins en définitive, commençait, comme la nôtre, avec le Jour du Soleil, et ce qui le prouve, c'est le nom de *Mitwoche*, c'est-à-dire Jour du milieu de la semaine, nom que porte assez souvent le mercredi même chez d'anciens peuples germains. Cette désignation implique en effet comme 1^{er} jour hebdomadaire celui du Soleil. La semaine germanique était donc, quant à la série des jours, identique à la semaine hindoue (voir Appendice V), à celle des Araméens-Médéens et d'une partie des Sabians (voir p. 88.), et à la semaine hébraïco-romano-chrétienne. Il est vrai que parmi les 18 monuments connus par de Witte, comme offrant des sculptures ou des peintures des divinités de la semaine (voir p. 217), il y en a au moins 8 qui ont été trouvés sur les bords du Rhin, et dont 7 se rapportent à la semaine s'ouvrant avec le Jour de Saturne; un seul à la semaine commençant avec le Jour du Soleil. Mais on peut supposer que ces monuments provenaient des Romains établis en Germanie, et non des vrais Germains, puisqu'ils étaient antérieurs au 4^e ou au 5^e siècle, époque à laquelle remonterait au plus tard, selon Grimm, l'introduction de la semaine planétaire dans l'intérieur de la Germanie.

textes gothiques le mot *vikô* appliqué au retour périodique des phases de la lune¹, mais on peut conjecturer qu'il l'était, car les mots du haut-allemand *vācha*, *wochá*, de l'anglo-saxon *vuca*, de l'ancienne langue du Nord *vika*, du suédois *vecka*, du danois *uge*, se rapportent exclusivement à la semaine.

Grimm remarque encore que Tacite (*De moribus Germaniæ*, c. 9), en rapportant que les Germains avaient des jours fixés (*certi dies*) pour les sacrifices qu'ils offraient à Mercure, montre déjà qu'ils étaient attentifs aux divisions du temps. Mais évidemment pour que cette observation ait de la valeur, il ne faut pas traduire, avec Burnouf, *certi dies* par « certains jours ».

Le passage signalé a, du reste, plusieurs parallèles dans le même écrit de l'historien latin. Ainsi dans le c. 11, il est dit que les grandes assemblées politiques des Germains avaient lieu *certis diebus* : à la nouvelle et à la pleine lune ; et Tacite ajoute : « Ce n'est pas, comme chez nous, par jours, mais par nuits qu'ils calculent le temps ; ils donnent ainsi les rendez-vous, les assignations ; la nuit leur paraît marcher avant le jour. » Ailleurs (c. 39), il est question de solennelles réunions religieuses des délégués de toutes les tribus des Semnones, comme étant périodiques (*stato tempore*).

Un autre preuve de l'antiquité de la semaine chez les Germains semble pouvoir être tirée de la facilité et de la spontanéité avec laquelle plusieurs siècles avant leur conversion au christianisme, ils adoptèrent, en la traduisant, la nomenclature romaine des jours hebdomadaires. Ils l'adoptèrent tous, tôt ou tard, mais non sans variété de traductions. (Voir Grimm, p. 111-118). —

« Tous les peuples habitant derrière nous (c'est-à-dire évidemment au nord-est de la Germanie), Slaves, Lithuaniens, Finnois, dit Grimm (p. 118), ne connaissent pas les noms planétaires des jours de la semaine, mais ils les comptent, de même que les Grecs (c'est-à-dire l'Eglise grecque), non parce qu'ils ont été convertis après les Germains, mais parce qu'ils ont été familiarisés plus tard avec la civilisation latine. Il faut reconnaître aussi que cela n'est point venu de l'influence missionnaire de Bysance, car elle fut nulle sur les Lithuaniens et sur les Finnois, et elle ne s'exerça que sur une partie des Slaves. »

Ces lignes, qui ont dû être écrites à bon escient, sont fort intéressantes en elles-mêmes et par ce qu'elles suggèrent. D'abord, elles nous

¹ Zacher est plus affirmatif et n'hésite pas à traduire dans Luc 1:8 le *in vikon Kunjis seinis*, d'Ulphilas, par : in der Woche seiner Classe (p. 373).

montrent la semaine existant primitivement chez des peuples aussi divers que les Slaves et les Lithuaniens. d'une part, et, de l'autre, les Finnois, qui appartiennent à une toute autre race, et y existant avec la simple numérotation des jours hebdomadaires.

Mais ce n'est pas tout. Pourquoi ne pas supposer que cette numérotation se retrouvait aussi chez les Germains avant leur contact avec la civilisation romaine ? Et n'y aurait-il pas une confirmation de cette hypothèse dans le fait que plusieurs contrées de la Haute-Germanie (oberdeutsche Gegenden) appelaient le jeudi *phingstag*, c'est-à-dire le 5^e jour ? Grimm (p. 113) rattache ce mot, il est vrai, à une influence gréco-slave et le fait venir du grec *πέμπτη*, du slave *petek*, *piatek*, *patek*, mais le mot ne pourrait-il pas être d'origine purement germanique et venir de *fünf* ou d'une de ses anciennes formes¹ ? Faudrait-il attribuer une importance sérieuse à la différence entre *ph* et *f*² ? En tout cas, si le mot a été emprunté, il correspondait à un mot indigène tout à fait de même famille. — On peut encore alléguer, en faveur de l'origine germanique, que le 5^e jour hebdomadaire n'était pas le même pour les Germains et pour les Slaves : c'était le jeudi pour les 1^{ers}, qui comptaient le dimanche comme 1^{er} jour, et c'était le vendredi pour les 2^{ds}, dont le 1^{er} jour était le lundi (Grimm, p. 113, 118). — En outre, ne pourrait-on pas voir dans ce curieux *Mitwoche*, qui se rattache au point de vue numérique des jours de la semaine, apparaît de bonne heure dans la Haute-Germanie et devient depuis la conversion des Germains le nom ordinaire du mercredi pour les Allemands, un ancien nom germain que l'Eglise aurait été heureuse de remettre en vigueur³ ? Ce qui le confirmerait, c'est que pour les Slaves et les Lithuaniens

¹ En gothique *fimf*, d'après Curtius, *Grundzüge...* ¹, p. 458. Il le rattache à *πέντε*, de même que le sanscr. *pankan*, le zend *pancan*, le latin *quinque*, le lith. *penki*, Ord. *pénk-ta-s*; l'ancien slave: *peti*, Ord. *petyj*; l'anc. irland. *cóic*, Ord. *cóiced*; le kymr. *pimp*, Ord. *pimphet*.

² Curtius (p. 128) établit le rapport suivant : Indogerm. *p.*; Skr. *p*, *ph*. Zd. *p*, *f*.; Gr. *π*; Ital. *p*.; Goth. *f*; Anc. haut-allem. *f*, *v* (b); Sl., *p*; Lith. *p*.

³ Grimm, p. 112, 113. Voir aussi p. 226: *Wie aber Mittwoch für Wuotanstag, ist auch Sambaztag baare Neuerung, welche die Kirche wenigstens bei diesen Tagen durchsetzte oder gern annahm.* — Zacher, p. 373: *Dem Merkur verglich sich Wodan., daher durch alle niederteutschen und nordischen Sprachen bis auf die Gegenwart ein Godenstag. Wornsdach, Wednesday, Onsdag u. s. w., während in Oberteutschland sich frühzeitig ein abstractes diu mittavecha, Mittwoch, einstellte.*

le jeudi était aussi « le Jour du milieu » (Slave : *sreda*, *sereda*. Lith. : *serrada*), d'où Grimm conjecture (p. 118) que cette coutume avait peut-être influé sur la dénomination ordinaire du mercredi dans le haut-allemand.

APPENDICE VII

Le nom de nombre 7¹.

« La formation des noms de nombre, dit Ad. Pictet², remonte à la plus haute antiquité. Aucun idiome n'en est complètement dépourvu, bien que certains sauvages très inintelligents ne sachent pas compter au delà de 5 et même de 3. La comparaison des termes numériques est un des moyens les plus simples pour s'orienter au début dans le classement des familles de langues. La famille arienne en est un exemple frappant, car aucune autre catégorie de mots n'y offre un exemple aussi complet de concordances. » —

« Les noms de nombre, dit Max Müller³, sont en général un très sûr critère de communauté d'origine entre les langages, et la liste ci-jointe ne montre pas de beaucoup plus grandes différences entre les noms de nombre du sanscrit, du persan (Persian), du grec, du latin, et de l'ancien slave, qu'entre ceux usités dans le français, l'italien, l'espagnol et le valaque. Nous savons cependant que ces récents dialectes romans n'ont pas été détachés de leur commune mère depuis plus de mille ans, tandis que longtemps avant Romulus et Homère, les langues de la Grèce et de l'Italie étaient des dialectes très distincts, non moins séparés que ne le sont maintenant ceux de l'Inde et de la Perse. »

Voici dans cette liste ce qui concerne le nombre 7 :

Latin.	Espagnol.	Portugais.	Italien.	Valaque.	Français.
Septem.	Siete.	Sete.	Sette.	Septa.	Sept.
Latin.	Sanscrit.	Persan.	Ancien Slave.	Anglo-Saxon.	Gallois (Welsh) ⁴ .
Septem.	Saptan.	Heft.	Sedme.	Seofon.	Saith.

¹ Voir p. 263, note 3.

² *Orig. indo-germ.*, III, p. 304.

³ *Survey of languages*², London, 1855, p. 12.

⁴ « On classe les idiomes celtiques, dit Lenormant (*Hist. anc. de l'Or.*³, I, 1881, p. 392) en deux groupes, *kymrique* ou *breton*, et *gallique* ou *gaélique*. Le 1^{er} comprend le *kymrique* proprement dit ou *gallois*, langage du Pays de Galles, le *cornique*, demeuré en usage jusqu'au siècle der-

« Cette liste, continue Max Müller, nous montre deux choses : La 1^{re}, c'est que les noms de nombre espagnols, portugais, italiens, valaques et français sont dérivés directement du latin, et non l'un de l'autre. La 2^{de}, c'est que dans les anciennes langues : grec, latin, sanscrit, ancien slave, anglo-saxon, gallois, il est impossible de dériver les noms de nombre d'une de ces langues de ceux d'une autre. Même les noms de nombre sanscrits n'ont pas été conservés dans un état assez primitif pour que nous puissions supposer que ceux des autres anciennes langues en soient dérivés, de même que les langues romanes sont dérivées du latin, ou l'anglais, de l'anglo-saxon. Nous sommes forcés, au contraire, d'admettre l'existence antérieure d'un langage, d'où se sont ramifiées ces anciennes langues, de même que dans des temps moins reculés les langues romanes se sont détachées du latin. Mais l'histoire ne nous renseigne même pas sur le nom de cette forme primitive, encore moins sur sa source ou son berceau. Nous ne pouvons dériver le latin du grec, ni le grec du sanscrit, par la simple raison que sur plusieurs points le latin est plus primitif que le grec, et le grec que le sanscrit. »

Aux divers noms indo-européens du nombre 7 indiqués plus haut, nous ajouterons : Zend : hapta ou haptan¹. Indoustani : sat². Grec : ἑπτὰ. On trouve aussi *σππτάς* = *ἑπτὰς*. — Langues germaniques : ancien norse ou scandinave : sjau, sjaundi³; gothique : sibun⁴; allemand : sieben; anglais : seven; danois : siu⁵. — Langues celtiques : ancien irlandais : secht⁶; gaélique : seachd⁷. — Langues letto-slaves : nier en Angl-terre, dans le comté de Cornouailles, enfin l'*armoricain* ou *breton*, d'un usage général dans nos départements des Côtes-du-Nord, du Finistère, du Morbihan et dans une partie de la Loire-Inférieure. Au 2^a appartiennent l'*irlandais*, celui de tous les idiomes qui a conservé les formes les plus archaïques, le *gaélique* proprement dit ou langue *erse*, parlé dans la Haute-Ecosse, enfin le *manx* ou dialecte de l'île de Man. »

¹ Gesenius. *Handw.* Article שבע. — *Contes populaires de la Russie*, recueillis par Ralston et traduits par Loys Brueyre, Paris, 1874, p. XI, où se trouve un tableau des noms de nombre dans plusieurs langues indo-européennes.

² Ralston, p. XI.

³ *Greek-engl. Lexicon*, by Liddel a. Scott, Oxford, 1883, art. ἑπτα. Eichhoff, *Tableau de la littérature du Nord au moyen âge*, Paris, 1853 p. 21 (Norske : sio).

⁴ Diction. de Littré, art. sept, etc.

⁵ Bonnetty, *Annales de philosophie chrét.*, t. LIX, p. 55.

⁶ Curtius, *Grundzüge*, p. 265.

⁷ Diction. de Littré, etc. Eichhoff : Erse : seacht.

lithuanien : septini¹ ; bohémien : sedm² ; carinthien : sodem³ ; dalmate : szedam² ; russe : ceem⁴.

Mais ce n'est pas seulement entre les noms indo-européens du septénaire que l'on constate un air de famille et une véritable parenté, c'est aussi entre ces noms et leurs correspondants dans d'autres groupes de langues. Gesenius⁵ mentionne d'abord à cet égard les langues sémitiques, et il cite à l'appui l'hébreu *schebahetschibehah* (שבע שבעה) et les mots parallèles en syriaque, samaritain arabe, éthiopien amharique. Il cite aussi des mots de l'ancien égyptien, mots qui appartiendraient ainsi aux langues *'hamitiques* ou égypto-berbères⁶.

Il est probable qu'on pourrait rapprocher encore des langues d'autres familles. Il semblerait, par exemple, qu'on pourrait le faire tout au moins, pour certaines langues du groupe appelé par Max Müller la famille touranienne, et par Lenormant, la famille ougro-japonaise ou altaïque⁷. Une de ses branches, en effet, est la branche finnoise, qui se subdivise, d'après Max Müller, en 4 rameaux : Kudique, Bulgare, Permien et Ougrien⁸. Or 7 se dit en Kudique *seitsem* (Finnois) ou *seitze* (Esthonien) en Bulgare *sim* (Tchéremisse)

¹ Curtius, *Grundzüge*, p. 265.

² Bonnetty, *Annales de philosophie chrétienne*, t. LIX, p. 55.

³ Bonnetty, *ibid.* Eichhoff : Slovène : sedm.

⁴ Ralston, p. XI.

⁵ *Handw.* art. שבע : Unverkennbar ist die Verwandtschaft mit dem sanscrit sapta, etc. De même le *Thesaurus*². Voir aussi Bonnetty, qui cite d'après Oppert et de Rouge l'assyrien cunéiforme sé-bi-i, le perse cunéiforme ha-t-ta, l'égyptien hiéroglyphique sefech, le copte shashe ou saschef. Un égyptologue fort connu m'a indiqué pour l'égyptien saʿf et pour le copte sashf.

⁶ Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient*⁹, I, p. 352. — Voir la fin de la note précédente. D'après Lenormant (*Les origines de l'histoire*², I p. 229) la parenté des noms de nombre égyptiens et sémitiques jusqu'à 10 « a été mise en lumière de la manière la plus évidente » par Lepsius (*Ueber den Ursprung und die Verwandtschaft der Zahlwörter in der Indo-germ., semit. und koptischen Sprache*, Berlin, 1836). Ewald et Delitzsch affirment, comme Lepsius, qu'il y a parenté entre les mêmes noms de nombre chez les Aryens et chez les Sémites.

⁷ *Survey*, p. 86, 123. — *Hist. anc. de l'Or.*⁹, I, p. 536.

⁸ *Survey*, p. 115. — Lenormant (p. 356) divise le groupe ougro-finnois en 5 sous-groupes : le finnois, le lapon, le permien, le bulgare et l'ougrien. Le finnois et le lapon de Lenormant doivent correspondre au kudique de Max Müller.

ou sesem (Mordvine), en Permique sizim (Zyziinien), en Ougrien tabet (Ostiaque) ou het (Magyar)¹.

Max Müller observe du reste (p. 88) que les noms de nombre touraniens révèlent une source originale, bien que la ténacité de ces dialectes de nomades (nomadic) ne puisse être comparée à celle des langages civilisés (political) de l'Asie et de l'Europe, et que les racines communes découvertes entre les plus éloignés de ces dialectes soient le plus souvent d'une forme et d'un caractère beaucoup plus généraux que les radicaux des richesses aryennes ou sémitiques.

En fait d'indications sur d'autres langues encore non mentionnées, ajoutons qu'en chinois sept se dit ts'ik-ko, ko étant un suffixe apposé à tous les noms de nombre, — que d'après W. Deecke (*Die Etrusker* von Müller, neu bearb. II, p. 512), il se disait en étrusque semf, — et que d'après le prince Louis-Lucien Bonaparte, cité par la *Charte of the Week*, de Jones, la semaine se dit en basque² aste.

M. de Pomaret, pasteur-missionnaire à Tahiti, m'a écrit les lignes suivantes : « Latin : septem (s. p. t.). Grec : ἑπτὰ (p. t.). — Javanais, Bali (dialecte d'une île de ce nom, séparée de Java par le détroit de Bali), Lampong (territoire situé à l'extrémité méridionale de l'île de Sumatra) : pitu (p. t.). — Dans les dialectes de la Polynésie, le p

¹ *Survey*, p. 121. — Le kirghiz est, d'après Lenormant (p. 358), une des subdivisions du groupe ture ou turco-tartare, qui fait aussi partie de la famille ougro-japonaise; or dans le kirghiz sept semble se dire yeti, d'après Vambéry, *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, p. 232. Ce yeti n'apparaît-il pas comme un frère du hongrois het?

² Le chinois, avec ses divers dialectes, rentre dans la famille touranienne de Max Müller, ougro-japonaise de Lenormant. — Quant au basque, selon Lenormant (p. 347), c'est un descendant direct de l'ancien idiome des Ibères, qui présente un type linguistique absolument isolé dans l'Europe occidentale, véritable phénomène de permanence et de conservation. Peut-être devra-t-on lui chercher des affinités avec les idiomes africains atlantiques. Car toutes les recherches les plus récentes de l'anthropologie et de la linguistique semblent conduire à cette conclusion que le basque est le dernier débris des langues de cette grande race des Atlantes, qui, dans une antiquité extrêmement reculée, avant l'arrivée des populations libyco-berbères dans le nord de l'Afrique et des premiers Aryens en Europe, s'étendit sur l'angle nord-ouest du continent africain et sur une partie de l'Europe occidentale, depuis l'Espagne jusqu'aux Îles Britanniques, dans une direction, et jusqu'à la Sicile, dans une autre. »

s'est adouci et a pris tantôt le son de *f*, tantôt celui de *w* : Tonga, Iles Marquises, Samoa : fitu ; Nouvelle-Zélande : witu, — pour devenir une simple aspiration, à Tahiti : hitu. »

Sans doute, il est difficile de constater les affinités réelles entre des mots appartenant à des langues fort dissemblables, et plus difficile encore de déterminer les étymologies. Cependant l'exposé qui précède, semble devoir présenter quelque intérêt, et nous espéons qu'il en sera de même pour les renseignements que nous allons encore donner sur les étymologies qui ont été proposées pour la dénomination du nombre 7 dans les langues indo-européennes.

Les anciens ont assez souvent fait dériver ἑπτὰ et *septem* de σέβω, honorer, respecter¹, et il est certain qu'on retrouve en grec, non seulement σεπτάς = ἑπτάς, mais encore σεπτεύω = σέβω, σεπτικός, propre à honorer, à rendre un culte, pieux, religieux, et σεπτός, honoré, respectable, saint, divin².

L'*Etymologicum magnum* propose en première ligne comme racine de ἑπτὰ, ἐπιέναι, de ἔπειμι, survenir, approcher, suivre, « en tant que le nombre 7 est près d'arriver au nombre 10³. » Mais cette explication est des plus arbitraires. Il faudrait tout au moins préférer à ἔπειμι ἔπομαι, suivre, venir après. Le nombre 7 pourrait alors être appelé « le suivant, » comme venant immédiatement après les 6 premiers envisagés comme un tout : ce qui se comprendrait très bien en tenant compte de la semaine et surtout de la semaine cosmogonique de la Genèse, où le 7^e jour a un caractère spécial si prononcé. Cette interprétation peut du reste être aussi rattachée à ἔπειμι.

« Le sept, en sanscrit saptan, dit Ad. Pictet⁴, est rattaché par les grammairiens indiens à la racine sap, *sequi, colligere*, et Benfey, qui adopte ce rapprochement, en tire la signification de *verbindend*, unissant, liant, ce qui ne formerait aucune idée claire quant à la nature du sept. Je crois, quant à moi, à un thème primitif sapta, participe passé de sap, dont le duel saptā, qui se trouve encore dans les Védas (Cf. gr. ἑπτὰ), a désigné le sept comme deux (doigts) réunis à cinq. » Pictet met lui-même en note que d'après Weber la forme védique saptā n'impliquerait pas l'existence d'un duel. D'ailleurs

¹ Ainsi Philon, *De mundi opif.*, éd. Mangey, p. 30; Macrobe, *Somn. Scip.*, Lyon, 1585, p. 49; *Etymologicum magnum*, Oxonii, 1848, etc.

² Alexandre, *Dict. gr.-fr.* 43; Pape, *Griech.-Deut. Wörterb.* 2.

³ Ἀπὸ τοῦ ἐπιέναι τῷ δεκάτῳ ἀριθμῷ.

⁴ *Orig. indo-europ.*, III, p. 319.

l'idée d'expliquer ainsi le chiffre 7 par la réunion de 2 doigts aux cinq autres de la main ne paraît pas très heureuse. Ne vaudrait-il pas mieux admettre simplement avec Benfey que sap, comme racine du septénaire, signifierait *colligere*, réunir ? Serait-il impossible que l'idée de la semaine eût présidé à la plus ancienne dénomination des premiers nombres, et que le septième jour eût été désigné comme celui qui réunit les jours, en les groupant par semaines ? Mais le premier sens assigné à sap, à savoir *sequi*, suivre, peut également conduire à une interprétation analogue, comme nous l'avons vu à propos de *ἑπομαι*, et du reste, ce mot grec n'a-t-il pas tout l'air d'être un cousin germain du mot sanscrit ?

Ces lignes venaient d'être écrites, lorsque notre attention fut dirigée sur l'ouvrage de A. H. Sayce, *Principes de philologie comparée*, traduits par Jovy et précédés d'un Avant-propos par Bréal, Paris, 1884. Or nous y lisons (page 36, note 1) : « Saptan dérive probablement de sap (sak, *sequor*, *ἑπω*), suivre ; — (page 88) Saptan semble une forme dérivée de la même racine qui nous donne *ἑπω* en grec et *sequor* en latin ; il aurait donc signifié : suivant : » — (page 183, note) Sept était ainsi nommé parce qu'il suit les nombres précédents (saptan, de *ἑπω*, *sequor*). » Il est vrai que Sayce ne rattache nullement cette dénomination du septénaire à l'idée de la semaine, mais la dérivation qu'il propose n'en confirme que mieux, au point de vue philologique, la possibilité du rapprochement ¹.

Nous avons vu que les anciens reliaient volontiers *ἑπτα* à *σέβω*. Or il est intéressant de constater que G. Curtius inclinerait à rattacher *σέβω* au sanscrit *sêv*, *colere*, *venerari*, « correspondant au grec *εἰς* (p. 579... 576). » Il admet, comme raison décisive en faveur de ce rapprochement, la présence d'un terme moyen dans le latin *sevēru-s*, qui pourrait venir d'un ancien radical *seves*. Pott dérive aussi *sēvriu-s* de *sēvr-iu-s*. Les anciens n'étaient donc peut-être pas si loin de la vérité, et ne pourrait-il pas y avoir quelque rapport fondamental entre *sêv*, *colere*, *venerari*, sap et sak, *sequi*, *colere*, et sap, *jurare*, *maledicere*, dont nous parlerons dans l'Appendice suivant ?

¹ Curtius dans ses *Grundzüge*, dit, p. 265 de la 4^e édit., à propos de *ἑπτα* : Sollte sak, sap, nachfolgen, die Wurzel sein ? Kölle, in den *Gött. Nachr.* (1866, s. 318), bemerkt, dass das türkische Wort für 7 Nachfolger bedeutet. — Si l'on compare le paragraphe d'où ces lignes sont tirées, au paragraphe correspondant de la 2^e édit. (p. 239), on reconnaîtra que Curtius est plus favorable à cette dérivation dans la 4^e édit. que dans la 2^e, où ne se trouve point ce qui vient d'être cité.

En tout cas que l'on fasse dériver le mot sept et tous ses correspondants de même famille dans les langues indo-européennes, de $\sigma\acute{\epsilon}\beta\omega$ ou de $\sigma\acute{\epsilon}\nu$ ou de $\acute{\epsilon}\pi\epsilon\iota\mu\iota$ ou de sap ou sak ou $\acute{\epsilon}\pi\omega$, — et je ne sache pas qu'il y ait eu d'autre radical proposé, — on n'en arrive pas moins à une dérivation pouvant se rattacher à l'idée primitive de la semaine et d'un sabbat.

APPENDICE VIII

Le serment et le septénaire ¹.

Nous venons ici, d'un côté, reprendre en partie ce que nous avons déjà dit en deux occasions (p. 18, 129..), et de l'autre, le compléter, en indiquant quelques faits analogues. Nous parlerons d'abord de Sémites, puis d'Indo-européens.

A. — SÉMITES.

Dans Gen. 21 : 28-31, Abraham faisant alliance avec le Philistin Abimélec, roi de Guérar, lui dit : « Tu compteras de ma main ces 7 brebis, afin que cela me serve de témoignage que j'ai creusé ce puits : » c'était un puits dont s'étaient emparés de force les serviteurs d'Abimélec et qui fut rendu au patriarche. L'historien sacré ajoute : « C'est pourquoi l'on appela ce lieu Beer-Scheba; car c'est là qu'ils jurèrent l'un à l'autre. » Beer-Scheba ou Beer-Schebah (בְּיָר שָׁבַע), c'est-à-dire, selon Delitzsch, le puits de la septaine ou du serment. D'après Gen. 26 : 23-25, ce fut encore à Beer-Scheba que l'Éternel apparut une seconde fois à Isaac, pour lui renouveler la promesse faite à Abraham et à sa postérité. Isaac y bâtit un autel et renouvela l'alliance avec le roi de Guérar, auquel il fit un festin. En outre, ses serviteurs creusèrent dans ce lieu un puits, soit que ce fût le même qu'avait fait creuser Abraham et que les Philistins auraient ensuite comblé (V. 15), soit que ce fût un autre. Cette dernière supposition est la plus probable, non seulement à cause du v. 18 que nous rappellerons bientôt, mais encore parce que les voyageurs modernes ont retrouvé là deux excellents puits. Il est dit au v. 32 qu'Isaac appela le puits creusé en cet endroit par ses serviteurs, Schiba ou plus exactement Schibehah, c'est-à-dire sept². « C'est pourquoi, est-il ajouté, on a donné à la ville le nom

¹ Voir p. 269, note 1.

² שְׁבַע a, d'après Gesenius, le même sens que שָׁבַע .

de Beer-Scheba jusqu'à ce jour. » D'autre part, on lit au v. 18 : « Isaac creusa de nouveau les puits qu'on avait creusés du temps d'Abraham et qu'avaient comblés les Philistins après la mort d'Abraham, et il leur donna les mêmes noms que son père leur avait donnés. »

נִשְׁבַּע, dit Delitzsch, équivalant à : s'engager septuplement (*sich siebenem*), c'est-à-dire soumettre la vérité de sa déclaration au regard de Dieu. Gesenius est de la même opinion. שָׁבַע, jurer, dit-il, n'est usité qu'au participe passif. Il vient de שָׁבַע et équivalant à *besiebenen*, en tant que des serments solennels étaient confirmés par l'immolation de 7 victimes (Gen. 21 : 28) ou l'intervention de 7 témoins (Hérod. III, 8) ou quelque autre emploi du nombre 7. C'est plus ordinairement le Niphal dont on se sert dans le sens de jurer. שְׁבוּעָה signifie serment et שְׁבוּעַ, semaine.

Il y avait donc une union remarquable entre le serment et le nombre 7 soit dans la coutume du patriarche Abraham, soit dans le langage hébraïque.

La même union se retrouve, non pas, il est vrai, dans la langue, mais bien dans la coutume arabe pratiquée dès les plus anciens temps et toujours en vigueur. Nous en avons cité deux exemples tirés de l'histoire contemporaine (p. 129...), et nous n'y reviendrons pas. Mais nous rapporterons le passage d'Hérodote, déjà signalé plus d'une fois : « Les Arabes, dit-il, sont un des peuples qui gardent le plus religieusement la foi jurée ; voici quelles sont à cet égard leurs pratiques¹. Lorsque deux hommes veulent se jurer la foi, un tiers se met entre eux et avec une pierre tranchante leur incise le dedans des mains près des grands doigts ; puis prenant du manteau de chacun un flocon de laine, il frotte de sang 7 pierres posées au milieu : en même temps il invoque Bacchus et Uranie. Cela fait, celui qui a donné sa foi recommande à ses amis l'étranger ou le compatriote, si c'en est un, avec lequel il s'est lié, et ses amis se croient obligés de garder aussi la foi. »

Dans la langue dite éthiopienne, qui est, comme l'arabe, une langue sémitique², on trouve aussi des dérivés de שָׁבַע, signifiant con-

¹ Σέβονται ὁὲ Ἀράβιοι πίστις ἀνθρώπων ὅμοια τοῖσι μάλιστα (proprement, respectent extrêmement les engagements humains de ce genre, c'est-à-dire du genre des alliances). Ποιεῖνται δὲ αὐτὰς πρόπω τοιῶδε τῶν βουλευμένων τὰ πιστὰ ποιέεσθαι.

² Selon Lenormant (*Hist. anc. de l'Or*³, I, p. 375...), le groupe méridional des langues de la famille sémitique se divise en deux rameaux : le

jurament, enchantement ou enchanteur¹, c'est-à-dire se rattachant à une idée qui a du rapport avec celle de serment, comme l'indique notre mot même de *conjurat[i]on*.

B. — INDO-EUROPÉENS

« La racine sanscrite *çap*, dit Ad. Pietet², a la double acception de *jurare* et de *maledicere*. De là *çapa*, *çapama*, *çapatha*,... serment, malédiction. Comme *çap* est venu sans doute de *kap*, on peut comparer le cymrique *cabl*, malédiction, blasphème, d'où *cablu*, maudire, jurer, analogie d'ailleurs isolée dans les langues indo-européennes. Il s'en présente une autre sûrement plus apparente que réelle, dans l'hébreu *shaba*, *juravit*,... dont le sens primitif serait d'après Ewald³ s'engager par 7 choses (cf. Gen. 21 : 31). Il est certainement singulier que l'hébreu *sheba*, *septem*, se rapproche également du sanscrit *saptan*. Toutefois le *ç* = *k* de la racine *çap* ne permet guère de penser à un rapport réel entre les deux termes. »

Gesenius, dans son *Thesaurus*, dit dans le même sens, à propos de **שבע** : *sono congruunt sansc. çap, jurare, maledicere, et çapa. jus-jurandum, sed haec radicalia sunt non ducta a numerali saptan.*

Le rameau *ismalite*, qui ne compte que l'arabe, et le rameau *yaqtanide*, qui embrasse les anciennes langues de l'Arabie méridionale et celles qui sont aujourd'hui vivantes en Abyssinie. Là, dit-il, « nous rencontrons le *ghez*, appelé parfois d'une manière tout à fait impropre *éthiopien*. C'est une langue qui a eu jadis une culture considérable, depuis la conversion de la contrée au christianisme, dans le 4^e siècle, jusqu'au 16^e. Tombé complètement en désuétude dans l'usage populaire, le *ghez* reste une langue savante et liturgique... Plusieurs dialectes étroitement apparentés au *ghez*, mais altérés par un mélange considérable d'éléments africains indigènes, sont aujourd'hui parlés en Abyssinie. Les trois principaux sont l'*amharique*, le *tigré* et le *harari*. » De même pour l'essentiel, Lepsius, *Standard Alphabet*, p. 303, et Max Müller, *Survey of languages*, p. 26.

¹ Gesenius, *Handw. ; Thesaurus*, art. **שבע**; Schrader, *Theol. Stud. und Krit.*, 1874, p. 354. Mais, selon Schrader, comme l'éthiopien a, de même que l'arabe, pour désigner l'idée de serment, des mots provenant d'autres racines que celle de **שבע**, les dérivés auxquels nous avons fait allusion, devraient être de provenance étrangère. L'hébreu a bien cependant, lui aussi, pour désigner le serment, un autre mot que **שבעה**, à savoir **אָלֶה**.

² *Orig. indo-europ.*² III, p. 166.

³ « *Alt. d. Volks Isr.*, p. 18. » De même dans la 3^e édit., de 1866, p. 23.

Von Bohlen, par contre, n'hésite pas à dire : « Sapta signifie 7 et vient de sap, jurer, de même que l'hébreu a désigné le serment des témoins par schebua, de scheba, 7, et que dans l'ancien allemand siebenen signifie attester par serment¹. »

Ewald est aussi disposé à rapprocher שבע de çap²; et, tandis que von Bohlen supposait, d'après la donnée philologique qui vient d'être rappelée, que le septenaire devant jouer un certain rôle dans le serment chez les anciens Hindous, comme selon la coutume d'Abraham et celle des anciens Germains, Ewald consigne que d'après Weber³, chez les anciens Hindous celui qui prêtait alliance devait faire sept pas en se dirigeant vers une pierre sacrée.

Nous ne sommes point sanscritiste, mais nous n'en sommes pas moins porté à admettre, comme von Bohlen et Ewald, que le mot sanscrit çap, jurer, se rattache plus ou moins directement aux autres mots sanscrits sap, suivre, réunir, honorer, saptan, sept, et aux mots hébreux scheba, sept, et schaba, jurer. Ce qui nous y porte, c'est, d'une part, la difficulté que nous éprouvons à ne pas admettre de l'affinité entre les lettres k, c, ç, s⁴ et, de l'autre, le fait

¹ *Das alte Indien*, II, p. 57. — Von Bohlen ne distinguerait donc pas entre sap, suivre, réunir, honorer, et çap, jurer, maudire.

² *Alterth.*, p. 23, note : Mit dem hebr. שבע hat vielleicht das sancr. çap eine uralte Verwandtschaft.

³ « *Ind. Studien*, V, s. 321, 388. »

⁴ « C (sé ou, suivant une épellation moderne, ke ou que, désignant le c, par le son le plus ordinaire, qui est que) se prononce comme k devant a, o, u et les consonnes, et à la fin des mots, et comme s devant e, i et y. Ç, ainsi marqué d'une cédille, se prononce s. » (Litttré.)

« Fick, dans son *Unité linguistique des Indo-Germains d'Europe*, suivant les traces d'Ascoli, a prouvé d'une manière évidente, dit Sayce (*Princ. de philol. comp.* p. 173, note), l'existence de deux k dans l'aryen primitif; l'un d'eux s'est transformé en kw (qu) dans certains dialectes européens; Havet (*Mém. de la Soc. de linguist.*, II, 4, 1874), dans un article intitulé : *l'Unité européenne*, montre que les deux k se sont ainsi transformés : k primitif = Ital. k (c); Grec κ; Allem. h; Aryen oriental s'; Slave s; Lithuan. sh. — k. primitif = Aryen oriental. k, t', p, kw (ku); Gae-lique k; Kymrique p.; Latin kw (qu); Osque-Ombrien p; Grec π, κ; Ionien κ; Allemand hv, f (p), h; Letto-slave k, p, kw (ku). » —

Für die vergleichende Sprachforschung hat also das ç einen doppelten Werth, dit Curtius (*Grundzüge* p. 28), entweder, und zwar überwiegend häufig, den eines k, oder, in viel seltenern Fällen, den eines s. Dies ist jetzt auch im wesentlichen die Auffassung Bopp's... Auffallend ist es, dass in einzelnen neueren Werken, z. B. bei Pictet, diese beiden Ar-

que les Hindous ne sont pas le seul peuple indo-européen où l'on retrouve le septénaire associé au serment. Cette association se retrouve, en effet, soit, comme le dit Ad. Pictet, dans le kymrique, c'est-à-dire le gallois, où cabl signifie malédiction, blasphème, et cablu, maudire, jurer, soit, comme le dit von Bohlen, chez les peuples germaniques, sur lesquels nous devons entrer dans quelques détails.

On pourrait parler aussi des anciens peuples de la Grèce, car Knobel et Dillmann¹ allèguent à leur égard deux curieux passages. Dans l'un, *Iliade* IX, v. 422-423, il est question, entre autres présents offerts à Achille par Agamemnon pour sceller leur réconciliation, de 7 trépieds et de 7 jeunes captives². Dans l'autre (*Description de la Grèce*, III, c. 21), Pausanias parle d'un monument dit « du cheval, » qui n'était pas loin de Sparte et près duquel s'élevaient 7 colonnes, le monument et les colonnes rappelant le cheval qui avait été sacrifié par Tyndare, père de la fameuse Hélène, lorsqu'il avait fait jurer aux prétendants de sa fille que ceux qui ne l'obtiendraient pas en mariage, ne l'en défendraient pas moins, elle et son mari³.

Nous ne voudrions pourtant insister que sur les peuples germaniques, au sujet desquels nous avons des données plus nettes, plus fermes et plus abondantes.

ten des γ wieder vermischet werden. — Curtius dit, lui aussi (p. 29 note), que les rapports entre γ et k dans le sanscrit même, et la correspondance de ces sons dans les langues alliées ont été le plus soigneusement étudiés par Ascoli, *Fonologia comparata*, p. 38, 50. En outre, le tableau qu'il trace (p. 128) des correspondances régulières de sons entre diverses langues indo-germaniques renferme la ligne suivante : Indo-germ. k ; Sanscr., k, kh, k', γ ; Zend, k, kh, c, γ ; Grec, κ ; Ital. c, q. (Ombr. γ .); Gothique et Haut Allemand, h (g) ; Slave, k, ě, c, s ; Lith. k, sz ; Anc. Irl. c, ch (g).

¹Dillmann, *Genesis*⁵, p. 283.

²Comp. *Iliade*, IX, v. 149, où il est encore fait mention d'un cadeau de 7 puissantes cités.

³Ἐξορκώσας δὲ τὸν ἵππον κατάρυξεν ἐνταῦθα. Κίονες δὲ ἑπτὰ (οἷ) τοῦ μηνύματος τούτου δέχουσιν οὐ πολὺ κατὰ τρόπον οἶμαι τὸν ἀρχαῖον, οὓς ἀστέρων τῶν πλανητῶν φασιν. On peut admettre que ces 7 colonnes se rapportaient au serment prêté, sans qu'elles fussent réellement des symboles des 7 planètes : celles-ci ne jouent que fort tard un certain rôle dans les idées des Grecs. Quand 7 astres sont mis particulièrement en relief par les anciens Indo-Européens, il s'agit des 7 étoiles de la Grande-Ourse. Voir, p. 205, et Gaston Paris, *Le petit Poucet et la Grande Ourse*, p. 2.

On trouve en effet dans l'ancienne langue germanique, non seulement *siebenen*, attester par serment, jurer¹, mais encore *besiebenen*², soit comme *sich besiebenen*, s'engager par serment³, soit comme *einen besiebenen*, adjurer quelqu'un, le sommer de prêter serment, et *übersiebenen*, convaincre par le témoignage de 7 témoins, convaincre par le serment⁴.

De plus, comme l'on sait que le septénaire jouait un grand rôle dans les usages juridiques des peuples germains, on se rend pleinement compte de l'origine des mots ci-dessus mentionnés. Mais assurément tout n'est pas également clair pour nous dans ces usages, et la confusion qui y apparaît, doit s'expliquer en majeure partie par des différences de temps et de lieu.

Le point le plus saillant et le plus important pour nous, c'est que l'accusateur devait se faire appuyer par 7 témoins ou tout au moins par 6, lui-même constituant le 7^{me}⁵.

Mais le septénaire se retrouvait aussi dans le nombre des juges (*Urtheiler*), appelés d'abord Rachimbourgs, puis *Schöffen*, *scabini*, échevins⁶. Il est vrai qu'il est aussi question de 12 juges, mais alors le septénaire reparait comme constituant la plus petite majorité qui pût prendre une décision : il fallait au moins l'accord de 7 juges. Selon Grimm⁷, dans les assemblées solennelles, plénières, le nombre des Rachimbourgs devait être de 12, et dans les assemblées moins solennelles il n'était que de 7.

Le septénaire se retrouvait encore du côté de l'accusé, qui devait se faire accompagner de 6 *cojurateurs* ou *Eideshelfer*, attestant d'une manière générale sa véracité⁸.

¹ Von Bohlen, *Das alte Indien*, II p. 57.

² Grimm, *Deutsche Rechtsalterthümer*, 1828, p. 11. Gesenius, *Wörterb.* art שבע.

³ Delitzsch, *Genesis*⁴, p. 353.

⁴ Grimm, p. II, p. 863.

⁵ Ibid., p. 213 : Sieben Zeugen, daher der Ausdruck besiebenen, übersiebenen. Voir aussi p. 858.

⁶ Ibid. p. 213. Comp. 777. Voir aussi Laferrière, *Histoire du droit civil de Rome et du droit français*, t. III, p. 416.

⁷ Grimm, p. 777. Voir aussi p. 779, où il est parlé des coutumes du Nord et où se trouve cette règle : *septem suffragiis reus vel vincit, vel vincitur*.

⁸ Ibid., p. 859 : Eideshelfer, Conjuratores, Consacramentales, Coadjutores, Mitschwörende; alte Bennungen. Comp. Laferrière, p. 224, Grimm, p. 861 : Eideshelfer galten bis in das späte Mittelalter. Noch aus dem Jahr 1548 führt Haltaus 1869 ein Beispiel an. Im w von Wetter (a. 1239) :

Cette triple distinction des Rachimbourgs ou Echevins, des témoins accusateurs et des cojurateurs de l'accusé fut du reste loin d'être toujours strictement observée. « Dans le commencement, dit Grimm (p. 785), toute la force du jugement et de la décision résidait chez les compagnons (*Genossen*) et les voisins. Dans beaucoup de cas, les témoins devaient être les juges, et les institutions de témoins, de juges et de cojurateurs devaient souvent se confondre dans l'antiquité. Les juges s'appellent aussi des témoins (*Urchunden, Orkene, Gekorene to gevitnesse*), et leur nombre et leur assermentation sont d'accord avec les principes appliqués aux témoins et aux cojurateurs. De là l'étroite union entre les anciens juges allemands (*Urtheiler*) et le jury actuellement en usage en Angleterre et en France. Assez souvent les échevins sont appelés des jurés. » Grimm dit ailleurs (p. 682) que les cojurateurs sont parfois confondus avec les témoins et appelés eux-mêmes témoins¹.

Mentionnons encore que le lieu où se rendait le jugement, est parfois caractérisé par la présence de 7 chênes².

Quicumque in terminis opidi occiderit civem aut extraneum. septimâ manu jurabit de innocentia sua, quod si non fecerit, extunc radiabit sculteto (au magistrat) XXX lib. den., quod si non fecerit, exterminabitur.

¹ Voir aussi p. 858, 956.

² Ibid., p. 213 : Sieben Eichen am Gerichtsplatz. On voit p. 795 et 797 que plusieurs localités allemandes étaient et parfois sont encore appelées Les 7 chênes, Les 7 arbres ou Les 7 tilleuls. — Le *Journal de Genève* du 10 juin 1888 mentionnait un temple protestant bâti à Siebnen, petite ville du canton de Schwytz, située au sud-est de Laehen, à quelque distance de la côte méridionale du lac de Zurich.

Mais ce n'est pas seulement dans des noms de localités que doivent exister encore, en pays de langue allemande, de nombreuses traces disséminées de l'union qu'il y avait autrefois, dans l'esprit des populations germaniques, entre le serment ou, d'une manière générale, le libre engagement d'honneur, et le septénaire, c'est aussi dans les usages. Le *Journal de Genève* du 8 mai 1888 parlait d'une nouvelle constitution sur laquelle le peuple d'Uri était appelé à se prononcer et dans laquelle, en particulier, le droit d'initiative remplaçait « l'antique Siebengeschlechtsbegehren. » — Le même journal, le 18 février 1890, décrivait ainsi une coutume qui existe toujours à Brugg, en Argovie : « Chaque bourgeois de Brugg qui a appris un état, un métier, reçoit, quand il revient de son tour de France et s'il peut prouver qu'il a voyagé 3 ou 4 années, une avance de 700 francs pour l'aider à s'établir. Cette somme, pour laquelle il doit fournir une caution, mais dont il n'a pas à payer l'intérêt, doit être remboursée par lui à partir de la 7^e année de son établissement ; 7 ans plus tard,

Sans doute, les documents qui nous transmettent ces usages judiciaires, sont postérieurs à la conversion des Germains au christianisme ; cependant, tout porte à croire que ces usages remontaient pour la plupart à une époque plus ancienne. On n'y trouve la marque ni de la civilisation romaine, ni de l'influence chrétienne, et, par contre, ils sont en harmonie avec ce que nous savons directement sur les anciens Germains. « Les diverses tribus du nord avec leurs traits particuliers, dit Laferrière (III, p. 134), avaient un fonds commun de caractère et de coutumes, qui établit leur étroite parenté. Les mœurs des Germains, peintes par Tacite à la fin du 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, et les mœurs des Francs indiquées par les rédactions successives de la loi salique, depuis le 5^{me} siècle, présentent des rapports évidents ». — « Depuis la conversion des Germains à la foi chrétienne, dit Grimm (p. 745), tout rapport immédiat entre l'action judiciaire et le culte disparut ou dut être fondé à nouveau ; mais une masse de coutumes juridiques médiatement païennes et l'administration publique de la justice restèrent les mêmes. »

L'accord entre les données de Tacite et ce que nous savons d'autre part sur l'administration de la justice chez les Germains, est particulièrement saillant en ce qui concerne leur vif sentiment de la dignité humaine et le caractère sacré qu'ils attribuaient à la parole donnée ou au serment. « Les Germains, dit Tacite (c. 24), connaissent les jeux de hasard et (chose étonnante) ils s'en font à jeun la plus sérieuse occupation ; si follement acharnés au gain ou à la perte que quand ils n'ont plus rien, ils jouent encore, dans un dernier coup de dés, leur personne et leur liberté. Le vaincu va lui-même se livrer à la servitude. Fût-il le plus jeune, fût-il le plus robuste il se laisse entraîner et vendre. C'est en réalité une perverse obstination, mais pour eux-mêmes de la fidélité ¹. »

Voici, d'autre part, comment Zacher caractérise l'administration

soit au bout de 14 ans, il doit avoir tout rendu. C'est ce qu'on appelle la fondation Froelich. »

Oserais-je ajouter qu'un digne professeur d'allemand me disait que dans son pays une méchante femme est quelquefois appelée dans le langage populaire *ein böses Siebenen* ? Comme qui dirait dans notre propre langue : une sorcière, un méchant diable.

¹ *Ea est in re prava prœvicacia : ipsi fidem vacant.* — N'y a-t-il pas sous ce rapport une remarquable analogie entre les anciens Arabes et les anciens Germains ? Voir p. 317.

de la justice chez les anciens Germains¹ : « L'assemblée qui rendait la justice, avait lieu sous le libre ciel, et la sentence était décidée par la réunion des hommes libres. Tandis que le droit romain se développa surtout grâce à l'habileté des juristes et selon le principe de la stricte justice, le droit tontonique se développa par le moyen du peuple et en ayant continuellement égard à l'équité. En particulier, d'après un noble trait fondamental du caractère germain, la foi à l'honorabilité (*Ehrenhaftigkeit*) de l'homme occupait la première place et faisait prévaloir l'homme sur la chose. Aussi l'accusation relative à la propriété n'était-elle partout admise que pour la propriété acquise de bonne foi; et dans la procédure, qui était simple et réglée plus d'après le sentiment que d'après les conclusions de l'intelligence, il s'agissait avant tout du serment de l'homme libre, irréprochable, sur ce qu'il pouvait lui-même le mieux savoir: ce qu'il avait fait ou non. Au-dessous venait la déclaration des témoins, et les cojurateurs de la commune ne prêtaient pas serment sur la chose en elle-même, mais sur leur conviction que celui qu'ils assistaient, n'était pas capable de faire un faux serment. »

Nous avons été conduit, en parlant des Arabes (p. 133) et à propos de Gen. 21 : 28-31, à conjecturer que la première origine de l'union qui existe chez eux entre le septénaire et le serment, devait être recherchée dans le double fait mentionné Gen. 4 : 15, 24, à savoir la déclaration solennelle et presque sacramentelle que l'Eternel lui-même fit à Cain pour dissiper une de ses craintes, et l'impie juron, l'imprécation de Lémec : « Cain sera vengé 7 fois et Lémec 70 fois 7 fois. » La coutume des Arabes se rattacherait ainsi, plus ou moins directement, à l'influence exercée sur eux par Abraham, qui occupe d'ailleurs une si grande place dans leurs pensées, et, indirectement, soit à l'histoire de Cain et de Lémec, soit même au septénaire des jours cosmogoniques de la Genèse (voir p. 15).

Nous maintenons cette conjecture au sujet des Arabes, mais quant aux Indo-Européens, chez qui réapparaît la même association d'idées entre le nombre 7 et le serment, il ne saurait être question, comme intermédiaire, de la pratique d'Abraham. Il faut alors remonter directement au souvenir de la tradition rapportée dans Gen. 1-4, quelque vague, obscur et inconscient que ce souvenir fût

¹ *Allgem. Encykl.*, Art. Germanien, p. 387.

resté dans la grande race aryenne. Les deux conjectures, du reste, s'appuient mutuellement ¹.

¹ Les deux lettres *p* et *t* qu'on peut retrouver, malgré certaines modifications, dans les mots qui dans plusieurs dialectes polynésiens désignent le nombre 7 (voir p. 313.) m'a écrit M. de Pomaret, se retrouvent également « dans le mot *tapu*, qui dans tous les dialectes de la Polynésie orientale, depuis la Nouvelle-Zélande jusqu'aux Iles Sandwich, signifie serment, consécration, sacrifice. Il a aussi le sens de couper avec un couteau ou une hache. » Mais ce dernier sens, ne semble-t-il pas devoir suffire à lui seul pour expliquer pleinement les autres et faire ressortir une remarquable analogie entre le mot polynésien *tapu* et le *τέμνειν ὅρκια* des Grecs, le *ferire fœdus* des Latins ?



1.
2.

1.
2.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME

	Pages
AVANT-PROPOS	1
INTRODUCTION	1

PREMIÈRE PARTIE

Le sabbat jusqu'au Seigneur Jésus.

PREMIÈRE SECTION : *Le sabbat primitif.*

PREMIER CHAPITRE : La fondation du sabbat ou Gen. I, II.	5
SECOND CHAPITRE : Traces de l'institution du sabbat primitif jusqu'au Décalogue	16
Premier article : Ancien Testament.	16
§ 1. Gen. IV, 3, 4, 15, 24	16
§ 2. » VII, VIII	17
§ 3. » XXI, 28-31	18
§ 4. » XVII, 11, 12	19
§ 5. » XXIX, 27-30	19
§ 6. » L, 3, 10	19
§ 7. Job II, 13.	20
§ 8. Institution de la Pâque.	20
§ 9. Ex. XVI	23
§ 10. La sortie d'Egypte et Deut. V, 12-15	27
Second article : Documents païens	35
Introduction	35
§ 1. Les Egyptiens	40
A. La semaine égyptienne	40
a) Avant Lepsius	40
b) Lepsius	41
B. Explications de l'ordre actuel de la semaine planétaire	43
§ 2. Les Chaldéens	54
Introduction	54
A. Le sabbat chaldéen.	55

	Pages
B. La semaine des Chaldéens et surtout leur semaine astrologique.	70
Introduction	70
a) Opinions émises	72
b) L'ordre planétaire à Borsippa, Thèbes, Ecbatane et Khorsabad	80
c) Etude directe	87
C. Conclusion.	106
a) Résumé	106
b) Origine de la semaine et du sabbat chaldéens	107
§ 3. Les Arabes	123
§ 4. Les anciens Perses	143
§ 5. Grecs et Romains.	160
A. Semaine et célébration d'un 7 ^e jour hebdomadaire chez les Grecs	160
B. » » » » Romains	168
C. Une cosmogonie étrusque	176
D. Importance du septénaire chez les Grecs et les Romains.	189
a) Importance religieuse ou mythologique	189
b) Importance cosmologique ou philosophique	201
E. Introduction de la semaine et de la semaine planétaire dans l'em- pire romain	207
§ 6. Les Chinois	221
Introduction	221
A. La semaine actuelle.	222
B. Le dimanche actuel.	228
C. Deux passages du Y-King	230
D. Une cosmogonie chinoise	243
E. Importance du nombre 7	246
§ 7. Les Péruviens.	248
§ 8 Les Nègres de l'Afrique occidentale et surtout de la Côte-d'Or.	259
A. Semaine et solennisation d'un jour hebdomadaire	259
B. Le septénaire en général	266
§ 9. Conclusion du second article (documents païens).	267
APPENDICES : I. Couleurs et métaux attribués aux 7 planètes	277
II. Semaine des anciens Irlandais et remarque générale sur le paganisme	279
III. Mois et signes zodiacaux en Chaldée	281
IV. Les Saturnales et le Saturne romain	285
V. La semaine des Hindous	292
VI. La semaine des Germains.	306
VII. Le nom de nombre 7	310
VIII. Le serment et le septénaire	316



ERRATA ET ADDITIONS

Page 17, 1^{re} ligne. *Lisez* : dans des temps encore si primitifs, ce nombre était déjà connu, même marqué d'un caractère exceptionnel et religieux, et, à cet égard...

» 23, l. 16. *Au lieu de* : Ps. CVI, 3, — *lisez* : Ps. C, 3.

» 33, l. 25 et 26. » » »

» 50, l. 17. *Au lieu de* : de lundi et non de samedi, — *lisez* : du lundi et non du samedi.

» 54. *Au lieu de* : § 1^{er}. Les Chaldéens, — *lisez* : § 2. Les Chaldéens.

» 100, l. 13. *Après* : soit Sabians, — *ajoutez* : On retrouve aussi, pure et simple, la même série planétaire, par ordre de grandeur d'orbite, dans les idées des Zarvanites, secte importante des anciens Perses, qui paraît avoir subi sur ce point l'influence de la Chaldée. Voir Spiegel, *Real-Encykl.* ¹ XI, p. 119 ; traduction de l'*Avesta*, II, p. 221.

» 148, à la fin de l. 11, en commençant par le bas des notes. *Au lieu de* : sacré, — *lisez* : sacré.

» 201. *Au lieu de* : B) Importance, — *lisez* : b) Importance.

» 225, l. 3, en commençant par le bas. *Au lieu de* : 567, — *lisez* : 587.

» 241, l. 1. *Au lieu de* : de Y-King, — *lisez* : du Y-King.

» 242, l. 14. *Au lieu de* : et dans, — *lisez* : et peut-être dans.

» 246, l. 1. *Au lieu de* : Lich-tse, — *lisez* : Lieh-tse.

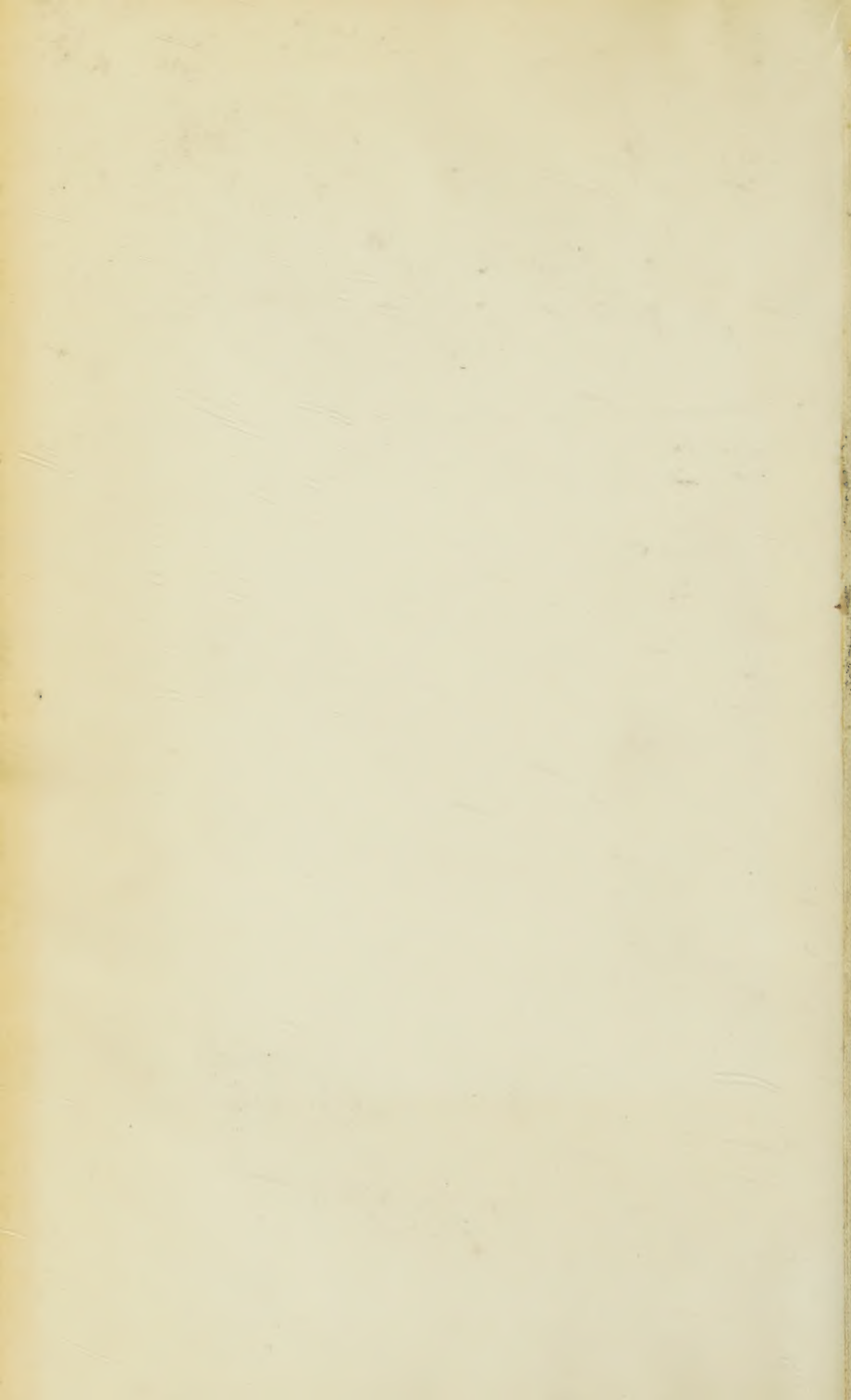
» 283, l. 7, en commençant par le bas. *Au lieu de* : vieved, — *lisez* : viewed.

» 311, l. 4 du texte, en commençant par le bas. *Après* ἐπτάς, — *ajoutez* : Romanche : siat, sett. (Carisch, *Grammatische Formenlehre der deutschen u. rätöromanischen Sprache*, Chur, 1852, p. 44.)

» 312, note 7. *Au lieu de* : 536, — *lisez* : 356. De plus, immédiatement après, *ajoutez* : — Dans la *Science du langage* de Max Müller, trad. franç. ³, Paris, 1876, p. 350, il est parlé de deux grandes divisions de la famille touranienne : celle du Nord, quelquefois appelée *ouralo-altaïque* ou *ougro-tartare*, se subdivisant en cinq sections : la *tongouse*, la *mongole*, la *turque*, la *finnoise* et la *samoyède*, — et celle du Sud, qui occupe la partie méridionale de l'Asie et qui est divisée en quatre classes : la *tamoule* (Deccan), la *bhotiya* (Tibet et Bhotan), la *taïenne* (Siam) et la *malaise* (Malacca et Polynésie).

» 313, l. 1. *Au lieu de* : (Zyziainien), — *lisez* : (Zyriainien).

» 313, l. 1 et 2 de la note 2. *Au lieu de* : Le chinois, avec ses divers dialectes, rentre dans la famille touranienne de Max Müller, ougro-japonaise de Lenormant, — *lisez* : Le chinois antique est la langue *monosyllabique* par excellence, en opposition aux langues *agglutinantes*, dans lesquelles rentre la famille ougro-japonaise, et aux langues à *flexions*, parmi lesquelles se distinguent les familles sémitique et aryenne. Voir Lenormant, *Hist. anc. de l'Or.* ⁹, I, p. 341-396 ; Max Müller, la *Science du langage*, trad., p. 330-407.



0
Thomas, Louis

263P

T 364

Le jour du Seigneur.

v. 1

263P

T 364

v. 1

